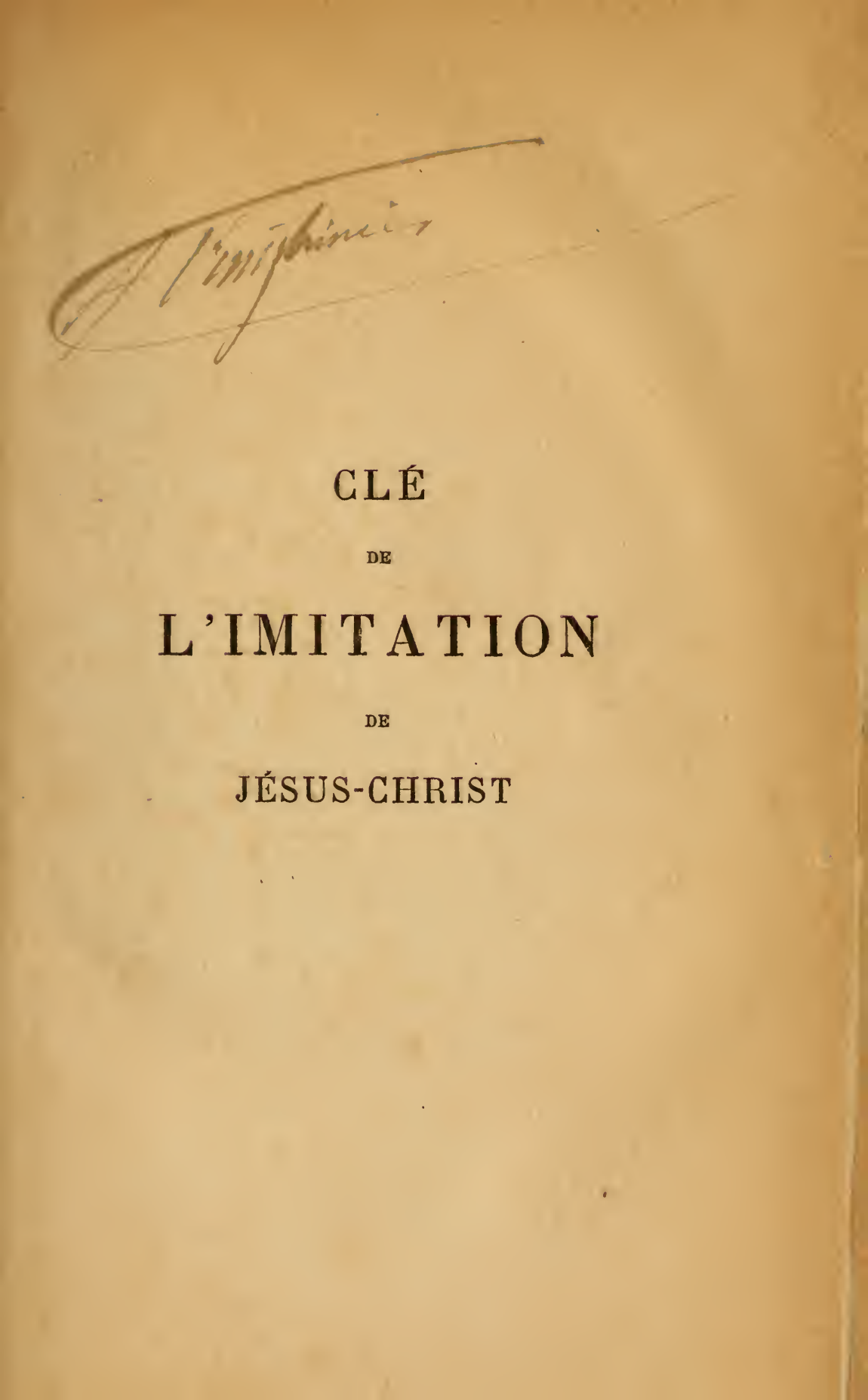


CLÉ

DE

L'IMITATION

DE

JÉSUS-CHRIST

DU MÊME AUTEUR :

Essai sur la lecture, ou traité complet des livres et de tout ce qui les concerne; guide indispensable à quiconque monte ou dirige une bibliothèque et propage des livres Un vol. in-12, avec une gravure sur acier, symbolisant la Lecture, prix, *franco*. . . . . 3 fr.

Voilà bien un livre comme on en fait peu depuis quelques années. Le grand attrait, le caractère particulier de la littérature contemporaine, c'est de donner beaucoup, beaucoup. Voyez, en effet, presque tous nos auteurs : le nombre de leurs volumes se chiffre par douzaines, par triples douzaines, par centaines. On le dirait : autant de têtes, autant d'usines chauffées à la vapeur et qui se piquent de fabriquer à qui mieux mieux Qu'arrive-t-il? La quantité abonde, mais, hélas! la qualité manque.

M. Darche n'est pas de ces auteurs-là : il écrit beaucoup, mais, avant, il médite comme le penseur et fouille comme le chercheur d'or. Tous ses livres portent les traces d'un labeur patient, investigateur et souverainement consciencieux. Au lieu de garder continuellement la parole et de s'approprier, en les volant, les idées d'autrui, il cite à chaque instant les auteurs qu'il a feuilletés; mais l'extrait vient si à propos et s'encadre dans le tableau avec tant de justesse que sa propre pensée reste toujours maîtresse du terrain et y suit naturellement son cours : c'est le fleuve de la merveilleuse antiquité, détachant çà et là sur sa route ses étincelantes paillettes d'or et d'argent, les déposant à son gré sur sa rive ou les roulant jusqu'au bout dans ses tranquilles eaux, dans le vaste océan.

L'*Essai sur la lecture* se divise en deux livres : le premier comprend dix-huit chapitres; le second se subdivise en vingt-trois chapitres...

On le voit, le cadre est riche, large, aussi étendu qu'il peut l'être. L'origine du livre et ses développements successifs, qui le fait, qui le vend, qui le lit, ses divers modes de publication et ce que produit sa lecture tout s'y trouve réuni et forme, pour celui qui en prend connaissance, un ensemble aussi complet qu'intéressant. C'est la science et l'enseignement du livre, comme il y a, par exemple, la science et l'enseignement de l'arithmétique, de l'histoire, de la philosophie, de la peinture ou de la musique.

Au point de vue actuel et pratique, je voudrais que l'ouvrage de M. Darche fût dans toutes les familles qui ont la crainte de Dieu, parce qu'il contribuerait certainement à l'y retenir; qu'il fît partie de toutes les bibliothèques privées ou publiques, parce qu'il en exclurait beaucoup qui ne devraient pas y être et en amèneraient beaucoup d'autres qui n'y sont pas. Je voudrais que tout jeune homme qui vient de terminer ses études, que toute jeune fille qui sort de pension, avant de prendre aucun livre, prissent celui-là, parce qu'il inspire le désir et le goût de la lecture, en même temps qu'il apprend à choisir sérieusement et fructueusement ses lectures. Pour résumer, chers lecteurs, prenez le livre de M. Darche, et comptez d'avance que vous vous en trouverez bien. ALCYONI.

Feminiana, éducation, influence, caractères et devoirs des femmes, avec commentaires, IVe edition, très-joli in-12, titres rouges et noirs, caractères elzévirs, prix, *franco*. . . . . 2 fr. 50

Feminiana, d'une portée non moins grande que l'*Essai sur la lecture*, a paru en juillet 1873, et reçu de ministres, de cardinaux, archevêques et évêques, ainsi que de la Presse et même de la presse dite libérale, l'accueil le plus flatteur.

Les dames ont toutes, sans restriction, approuvé et loué *Feminiana*, non-seulement quant au titre bien choisi, nouveau et heureux, mais aussi pour le fond, la forme et le côte éminemment pratique, comme pour le charme que sa lecture fait éprouver.

Une jeune personne distinguée, entendant dire que l'auteur de *Feminiana* avait été favorisé des félicitations de dames de haut rang, répondit : « Je ne suis guère poëte, mais je n'ai pu lire *Feminiana* sans pleurer ! » Quelle belle poésie que celle des larmes !...

A Monsieur Darche, le sympathique auteur de *Feminiana*.

Dans l'ombre où va l'humanité
Vous faites jaillir la lumière;
Par vous le foyer respecté
D'un doux et pur rayon s'éclaire.
J'ai lu votre livre charmant,
Désormais il sera mon guide.
Penseur sublime, en vous lisant
Comme le temps passe rapide!
L'ombre fuit devant les rayons...
Jeunes filles, épouses, mères,
Aimable Auteur nous mêlerons
Votre beau nom dans nos prières.

MÉLANIE.

Je me suis procuré votre adresse dans le Bottin.

COULOMMIERS. — Typ. A. MOUSSIN.

AVIS

Ce carton est destiné à remplacer les pages 327 à 330, de la livraison d'Avril, dans lesquelles il s'est glissé une erreur typographique.

Clé de l'Imitation de Jésus-Christ, *Gerson et ses adversaires*, par Jean Darche, bibliophile. Paris, E. Thorin, 1875. Gr. in-8 de xxiv-363 p. — Prix : 7 fr.

Il y a deux parties dans le livre de M. Darche, une partie digne de tout éloge, celle qui est consacrée à la vie et aux œuvres de Gerson, et une partie inacceptable, celle où le docte écrivain croit pouvoir attribuer au chancelier de l'Université de Paris l'*Imitation de Jésus-Christ*. Je suis complétement d'accord avec M. Darche quand il rend hommage à la vertu et aux talents de Gerson, quand il montre qu'à tous les points de vue le *docteur très-chrétien* doit être compté parmi les gloires de la vieille France, mais il m'est impossible de ne pas me séparer de lui quand il reprend une thèse vainement soutenue par tant de vaillants érudits. Ce que j'opposais, dans le *Bulletin bibliographique* de la *Revue des questions historiques* du 1er juillet 1874 à un partisan attardé de Thomas A Kempis, M. Brunton, je l'oppose également à M. Darche : je veux dire les solides conclusions de M. Arthur Loth, d'après lesquelles la rédaction de l'*Imitation* est antérieure au temps où les deux compétiteurs ont vécu. Aucune des considérations groupées dans le livre que j'ai sous les yeux ne saurait prévaloir contre les dates posées dans la *Revue des questions historiques* d'avril 1873 et de janvier 1874, et quelque chaleur, quelque habileté que le nouveau joûteur ait pu mettre dans sa discussion, je suis obligé de déclarer qu'il a défendu une cause perdue d'avance et que toute la science et l'éloquence du monde ne relèveraient pas. M. Darche semble, du reste, avoir prévu l'inutilité de sa tentative, car il dit (p. 5) que si ses soins pour restituer à Gerson l'*Imitation* ne sont pas couronnés de succès, il aura du moins à se féliciter d'avoir rempli un grand et saint devoir, celui de venger l'innocence méconnue de cet admirable Gerson dont Benoît XIV, comme il le rappelle heureusement, a vanté les lumières et la sainteté. Le consciencieux érudit doit se consoler de n'avoir pas réussi à trouver la *clé* de l'*Imitation*, lui qui a si bien réussi à réhabiliter le chancelier de l'Université de

Paris. Tous les témoignages qu'il rassemble, toutes les autorités qu'il invoque, ne permettront désormais à personne d'adresser à Gerson certains reproches qui ne prouvent, selon les expressions de M. Darche (p. 283), que l'*ignorance* et l'*impudence* de ses *jaloux ennemis*. J'estime trop le livre et son auteur pour ne pas regretter, à cette occasion, que d'honorables écrivains aient été si mal menés, et notamment feu l'évêque de Bruges, Mgr Malou. Il y a des mots qui ne doivent jamais être dits, par exemple le mot *mauvaise foi*. Mgr Malou s'est souvent trompé dans ses *Recherches sur l'auteur du livre de l'Imitation :* il n'a jamais voulu tromper. L'aveuglement de la passion suffit à expliquer des erreurs qu'il ne faut pas qualifier de mensonges. Je sais bien que M. Darche n'est pas le premier auquel, en l'interminable querelle relative à la paternité de l'*Imitation*, la modération ait manqué. Dans un opuscule qu'il a daigné mentionner plusieurs fois avec une extrême bienveillance, j'ai rappelé que, de tout temps, on s'était, de part et d'autre, montré beaucoup trop violent. Et moi-même, n'ai-je pas été accusé par le docteur K. Hirsche, dont on a annoncé le récent ouvrage dans le *Polybiblion* de février dernier (*Chronique*, p. 186), d'avoir attaqué sans assez de ménagements les partisans de Th. A Kempis ? Il est vrai que le docteur d'outre-Rhin, à son tour, ne m'a pas épargné, et que son gros volume contient, à mon adresse, une cinquantaine de pages des plus acrimonieuses. C'est le cas de nous souvenir tous de ce conseil de l'*Imitation* (l. Ier, ch. II) : « Ne tenir aucun compte de soi, avoir toujours des autres une bonne et haute opinion, c'est une grande sagesse. »

T. DE Larroque

Saint François de Sales prédicateur, thèse présentée à la Faculté des lettres de Paris, par l'abbé H. SAUVAGE. Paris, Derenne, 1875. In-8 de 200 p. — Prix : 3 fr. 50.

De Orosio, thesim Facultati litterarum parisiensi proponebat H. SAUVAGE. Nîmes, L. Bedot; Paris, Derenne, 1875. Gr. in-8 de 134 p. — Prix : 1 fr. 50.

Saint François de Sales est connu de toutes les âmes pieuses pour ses livres de dévotion; il l'est beaucoup moins des hommes de lettres pour sa littérature. M. Michelet le trouve « très-insinuant, charmant ; » M H. Martin le dit « très-aimable ; » M. Sainte-Beuve reconnaît que sa place est parmi les « doux. » Mais ni les uns ni les autres ne lui font l'honneur d'étudier son caractère littéraire, au point de vue de la prédication. C'était une lacune que M. l'abbé Sauvage vient de combler dans la thèse qu'il a soutenue à la Sorbonne. « Quand on se rappelle, dit-il, ce qu'était (au seizième siècle) l'éloquence de la chaire, à quelles humbles proportions avait été rabaissé ce grand art, quelles étaient les habitudes et la manière des prédicateurs en renom, on se demande si les sermons de notre saint, loin de devoir passer inaperçus, ne méri-

taient pas, au contraire, d'être remarqués entre tout ce que ce fécond génie nous a légué. » Cette étude de l'éloquence de la chaire au seizième siècle, par laquelle débute la thèse, est un tableau très-complet des graves défauts dont la prédication était généralement entachée à cette époque. Elle fait surtout ressortir les difficultés avec lesquelles était aux prises le génie de François de Sales et dont il sut si heureusement triompher.

M. l'abbé Sauvage nous montre, dans l'évêque de Genève, le missionnaire, l'homme et l'orateur. Le missionnaire se tient également à l'écart de l'abus déplorable de la scolastique et de l'intolérance politique des prédicateurs de son temps; mais, d'autre part, il apprécie, il recommande la méthode, et, bien qu'inflexible dans la doctrine, il se montre indulgent pour les personnes, alliant, dans une juste harmonie, une grande énergie de caractère à une remarquable urbanité de langage. L'homme a pour trait distinctif la douceur; la preuve en est surtout dans l'affectueux laisser-aller de sa manière. Toutefois, cette qualité ne peut faire excuser certaines défaillances du goût que l'on remarque dans quelques sermons, bien que, au dire de M. l'abbé Sauvage, François de Sales possède seul « ce don d'aménité et cette délicatesse d'expression qui font tout accepter. » Ces fautes sont plus regrettables dans l'emploi très-fréquent que fait du symbolisme l'évêque de Genève. « Sans doute, il y a, entre les extravagances de Valladier et les allégories de saint François de Sales, toute la distance qui sépare la délicatesse et l'onction du burlesque et du trivial; mais il y a, en commun, la subtilité, l'esprit de recherche. » François de Sales reconnaît, du reste, lui-même ces défaillances : « Certes, dit-il, j'ai eu en considération la condition des esprits de ce siècle, et je le devais. Il importe beaucoup de regarder en quel âge on escrit. » Saint François de Sales, enfin, est orateur, et, il faut bien l'ajouter, orateur dans le vrai sens du mot. Non-seulement il connaît les règles de l'éloquence, comme le prouve sa *Lettre à l'archevêque de Bourges*, mais il sait les appliquer avec succès, joignant ainsi l'exemple au précepte. Son érudition est vaste et profonde; mais, par sa sobriété oratoire, il proteste contre l'étalage de l'érudition profane, alors en vogue, contre l'emphase et l'enflure du langage de ses contemporains. Des citations nombreuses dont la thèse de M. l'abbé Sauvage est émaillée, ressort surtout l'éloquente rapidité du style de notre saint, ce qui nous permet de voir en lui comme le précurseur du grand siècle. Donc, conclurons-nous avec le jeune docteur, malgré les restrictions que nous avons dû faire, le rôle de saint François de Sales dans l'histoire de la prédication religieuse en France est très-important. Il laissa beaucoup à faire à ses successeurs, mais il fit beaucoup pour eux. Depuis quand les réformes littéraires seraient-elles l'œuvre d'un seul ?...

—La thèse sur Paul Orose n'aura été ni moins opportune ni moins utile. Le disciple de saint Augustin était depuis quelques siècles tombé dans l'oubli le plus profond. Cent pages ont suffi à son jeune et érudit panégyriste pour faire justice de cette défaveur imméritée, pour venger la mémoire d'un défenseur zélé de l'Église, pour réhabiliter un historien qui, malgré certains défauts assez graves, a rendu de grands services à la cause de la religion et de la vérité. Quoi qu'il en soit, Orose a la gloire d'avoir été le premier à écrire une histoire universelle au point de vue catholique, et son œuvre a été jugée digne d'être reprise, agrandie et achevée par le génie de Bossuet.

M. l'abbé Sauvage nous fait connaître d'abord la vie et le caractère de Paul Orose ; il nous montre ensuite quelle influence exercèrent sur son esprit les événements contemporains, les invasions des barbares et les controverses religieuses; il expose les sentiments divers qui se produisirent, suivant les siècles, de la part des savants, sur l'œuvre et le mérite d'Orose ; il précise l'idée générale et le but de l'*Abrégé de l'histoire universelle*, montrant de quelle façon Paul Orose fait servir tous les événements de l'histoire de l'humanité à proclamer l'intervention nécessaire de la Providence ; il assigne aussi à son héros le rôle particulier qui lui appartient dans la défense de l'Église et la part d'autorité qui lui revient en matière d'histoire. Un dernier chapitre, très-court, traite du style et de la méthode d'Orose. Ce travail embrasse tout ce qui concerne le célèbre disciple de l'évêque d'Hippone. Il abonde en remarquables aperçus et témoigne partout d'une grande rectitude de jugement. Il est écrit dans un style irréprochable, portant l'empreinte de la plus pure latinité ; il ne manque parfois que d'un peu d'aisance et de facilité. Des notes nombreuses proclament enfin assez haut, d'une part, les consciencieuses recherches de l'auteur, d'autre part, la vérité et la solidité de ses assertions. H. D.

Bossuet and his contemporaries, by the Author of *A Dominican artist, Life of S. Francis de Sales*, etc., etc. London, Rivingtons, 1874. Pet. in-8 de XVI-602 p. — Prix : 12 fr. 50.

En rendant compte dernièrement du beau livre de M. Anatole Feugère sur Bourdaloue, nous disions qu'il y a deux manières de considérer l'étude d'un important personnage : l'une, appliquée par M. Feugère, pourrait s'appeler la méthode analytique ; l'autre, plus conforme aux procédés modernes, et suivie par l'auteur anonyme d'une foule d'ouvrages biographiques fort appréciés par les lecteurs d'outre-Manche, groupe dans une seule synthèse chronologique tous les faits et toutes les appréciations sur la vie et sur les œuvres du héros. La carrière accidentée de Bossuet donnait, du reste, à l'auteur une foule de ressources que ne pouvait présenter la vie calme et pai-

J'aime mieux être exilé sur la terre avec vous, Seigneur, que de posséder le Ciel sans vous.

IMIT. de J.-C., liv. III, ch, 59.

G. BERTIN, édit., rue Saint-Jacques, 212. Paris

CLÉ

DE

L'IMITATION

DE

JÉSUS-CHRIST

GERSON ET SES ADVERSAIRES

PAR

JEAN DARCHE

[illegible]

PARIS

[illegible], ÉDITEUR

[illegible]

[illegible]

[illegible]

CLÉ
DE
L'IMITATION
DE
JÉSUS-CHRIST

GERSON ET SES ADVERSAIRES

PAR

JEAN DARCHE

BIBLIOPHILE

Sibi ante oculos ponant Gersonem Parisiensis facultatis cancellarium, et sui temporis clarissimum lumen, cujus famam et laudem perpauci assequentur..... (*Benoit* XIV. *Instit.* IX, *et le Concile provincial de Toulouse, revu à Rome, sous le Pontificat de Pie* IX, *l'an* 1851).

Amicus Plato, amicus Socrates, magis amica veritas (*B. Joan. de Gerson. Epist. ad Frat. Barth. Carthus.*)

PARIS

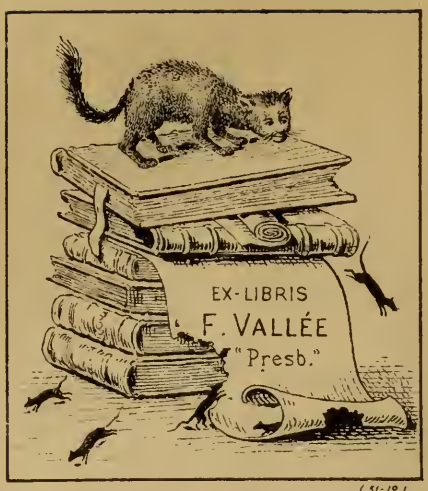
ERNEST THORIN, ÉDITEUR

Libraire du Collége de France et de l'École normale supérieure

RUE DE MÉDICIS, 7

—

1875



(31-19)

THE INSTITUTE OF MEDIAEVAL STUDIES

JAN 31 1938

10505

OBSERVATIONS IMPORTANTES

Il faut rendre raison de tout dans ce siècle pourtant si éclairé; autrement on est très-exposé à être mal compris par certains critiques bien « ardents à démolir un livre quand ils n'en comprennent pas même le premier mot, » dit l'abbé Duclos. A quoi bon et dans quel but ce titre de *Clé de l'Imitation de Jésus-Christ*, dira-t-on? Mais quand on aura lu l'ouvrage, on en saura le motif et le but.

Si parfois j'use de redites, qu'on veuille se rappeler que les adversaires de Gerson, les premiers, m'en ont donné l'exemple; et si l'on trouve mes citations un peu longues, on voudra bien les excuser, par ce motif qu'on ne peut écraser un adversaire que par des témoignages vrais et considérables. Il ne suffit pas de lui dire : Vous vous trompez, ou vous en avez menti ! il faut encore lui en donner la preuve formelle. En conséquence, je procède toujours par des autorités de premier ordre et authentiques. Si les adversaires voulaient bien riposter, alors ils devraient attaquer les grands et saints écrivains que je leur oppose constamment, et même le Saint-Siége-Apostolique.

Si je réponds avec une certaine crudité de ton aux adversaires du vénéré Chancelier, c'est que les premiers ils ont été eux-mêmes et sciemment durs, impolis, injustes et même calomniateurs; — « Il a fallu frapper assez fort, » dit Malou, — et que, selon un principe reçu, la défense ne devrait pas être moins vigoureuse que l'attaque. Quant à moi, tout en étant énergique, je serai vrai. Si, à mon tour, j'ai dû frapper assez fort, principalement sur Malou, c'est que dans ses prétentieuses « *Recherches sur l'auteur du livre de l'Imitation de Jésus-Christ* » il a fait preuve je ne dirai pas seulement d'ignorance, mais de témérité et de mauvaise foi sur le compte de Gerson. Il a su accumuler épithète sur épithète à l'adresse du Chancelier, et il convient qu'il l'a fait sciemment : aussi essaie-t-il de s'en justifier. Il n'accorde pas de qualité, pas de vertu, pas de talents, pas de louange à Gerson qu'il n'ajoute immédiatement un correctif par un malicieux *mais*...

Il fourmille d'erreurs et de mensonges historiques. C'est ainsi qu'il accuse Gerson d'avoir pris une part éclatante à l'assassinat du duc d'Orléans par Jean-Sans-Peur. Mais quand la conduite de Gerson ne prouverait pas le contraire, l'histoire elle-même démontre la mauvaise foi de l'écrivain, autant que son ignorance de la vie et des actes du Chancelier.

Comme le discrédit bien injustement et méchamment jeté, particulièrement dans le clergé, à la mémoire du Serviteur de Dieu est le triste fait de l'intolérance d'un Grégory, de Malou, du canoniste Bouix et autres, il m'a fallu réduire leurs jugements erronés, touchant le Docteur très-chrétien, à leur valeur, et découvrir un peu, chez eux, la cause de la jalousie et de l'envie qu'ils se sont bien vainement efforcés de voiler.

Ils ont oublié que l'objet de la critique est d'exercer la raison, de faire ressortir la vérité et non de diffamer par esprit de parti les hommes et leurs œuvres... Est-ce d'après ces principes que se conduisent ces adversaires-nés du Chancelier, qui donnent à la critique l'amertume de la satire, qui n'expriment de la plume que le fiel brûlant du libelle, ou qui ne la font combattre qu'avec le poignard de la calomnie?...

Ne sont-ce pas eux, au contraire, que le doux Virgile a dépeints sous

l'image de ces oiseaux cruels qui viennent avec leurs cris aigus, leurs ongles crochus et leur haleine fétide, fondre sur les festins d'Enée et salir de leurs ordures les mets, la table et les convives?...

Ne retrouvez-vous pas encore leur ressemblance dans le portrait qu'Ovide fait de l'Envie, lorsqu'il la représente pleurant à l'aspect d'Athènes, où les beaux-arts, la paix, les plaisirs et les richesses fleurissent?... Elle pleure de n'y trouver aucun sujet de larmes!

Vixque tenet lacrymas, quia nil lacrymabile cernit!

Quel trait énergique! et combien de critiques modernes pourraient s'y reconnaître!

Peut-être m'arrivera-t-il, dans la chaleur du combat, de qualifier d'ignorants certains adversaires de Gerson; dans ce cas, je n'entends parler que de l'ignorance de la vie, des écrits et du caractère de ce saint personnage. Les hommes savants ne sont pas toujours universels : au moins avant que de traiter une question on devrait l'avoir approfondie.

Comme les ennemis de Gerson ont surtout (et ils ne le dissimulent pas) pris à tâche d'attaquer son saint caractère et ses héroïques vertus, je me suis d'autant plus appliqué à les faire ressortir, preuves en main!

Si je n'avais à défendre le Docteur très-chrétien que contre l'agression de quelques laïques, j'aurais retrempé mes armes de défense ailleurs que chez le clergé, ou même je n'aurais pas écrit. Mais ayant à compter avec quelques-uns de ses membres les plus remuants, j'ai dû fortifier ma défense par les plus graves autorités de Papes, Cardinaux, Evêques, Jésuites etc., et particulièrement de Saints canonisés. Bien entendu que pour les Ecclésiastiques qui se sont volontairement, et peut-être imprudemment jetés dans la mêlée, lorsque je les combats, je ne m'adresse qu'à l'écrivain, et que je respecte leur auguste et saint caractère. Si par accident ils se trouvaient blessés, qu'ils aient au moins la conscience des blessures profondes qu'ils ont sciemment faites à Gerson, le Docteur très-chrétien et Consolateur... Leur remède sera dans un grand « mea culpa! » et un prompt recours à l'intercession du Serviteur de Dieu, qui, ayons au moins cet espoir, le bras du Seigneur n'étant pas raccourci, aura assez d'indulgence et de charité pour faire encore du bien à ses plus cruels persécuteurs.

Prétendre que mon livre satisfera tous les lecteurs ce serait prétendre à l'impossible. Les goûts diffèrent comme les opinions, comme les préjugés; de là des jugements bien souvent opposés sur le même écrit. Les preuves ne manquent pas. Les auteurs païens, avant Longin, ont admiré la sublime concision du premier chapitre de la Bible où Moïse représente le magnifique spectacle de la création du monde. Le savant Huet, évêque d'Avranches, dans son livre : « Démonstration évangélique » n'y trouve rien qui soit digne d'admiration, et il prétend que Longin s'était trompé lorsqu'il avait cru sublime ce passage : « Au commencement Dieu créa le ciel et la terre... » Des deux plus célèbres commentateurs de Boileau, Brossette et Saint-Marc, le premier lui donne toujours raison, et le second toujours tort. Il y a plus; malgré l'estime que tous les siècles ont vouée aux *Confessions de Saint-Augustin*, livre admirable qui a produit autant de conversions qu'il contient de lettres, le bienheureux Jean Berkmans n'estimait ni ne goûtait ce livre, et même il ne voulut jamais le lire.

Mon ouvrage, comme Gerson qui en fait le sujet, aura donc nécessairement ses approbateurs et ses dépréciateurs. Puissent-ils se rencontrer tous dans l'unité, la vérité et la charité!

Ces observations à ma décharge seront rappelées en temps et lieu dans ce livre, que je soumets à l'autorité de l'Eglise, comme je le déclare à la fin du Prologue.

PROLOGUE

« Le philosophe Gerson ! l'éternel honneur de la France et de l'Université..., » a dit Voltaire.

I. Les grands hommes et les saints jouissent seuls du beau privilége d'avoir des adversaires, même après leur mort. Il y aura bientôt cinq siècles que Gerson a quitté la terre de l'exil (Gerson, en hébreu, signifie exilé, banni, pélerin.) Il a, dit un contemporain, Amédée de Lausanne, archevêque de Lyon, « terminé saintement sa glorieuse carrière et les jours de son pélerinage par le martyre, pour monter sur un trône brillant de gloire, comme un heureux citoyen du ciel, ne laissant après lui personne qui eût une valeur semblable à la sienne... » (Lettre de l'Archev. de Lyon, de l'an 1429.) Malgré un si important témoignage du Primat des Gaules et de l'Ordinaire même de Lyon, plus que jamais peut-être, les ennemis du Chancelier combattent avec un sans façon, une ruse et une ardeur inexprimables, ses talents, sa piété, sa réputation et son mérite. Dans quel but? celui de diminuer l'estime et la vénération dont il jouit dans l'esprit du peuple et principalement du clergé. A quelle fin? de lui enlever définitivement la glorieuse paternité du livre si admirable de l'Imitation de Jésus-Christ.

II. Que des étrangers pour en venir là prennent à tâ-

BQ
6612
.D22

che de dénigrer ce grand homme, j'en suis moins surpris [1]; mais des Français, des Français!... Ils veulent donc laisser croire qu'ils oublient sciemment que l'illustre Gerson est un des plus grands caractères dont puisse s'enorgueillir la France et même toute l'Église catholique. Au moins donnent-ils à penser qu'ils ignorent complétement ce Docteur, et qu'ils n'ont jamais su le regarder en face. Gerson est bien l'une de ces nobles figures qui gagnent à être contemplées de près ; elle grandit davantage à mesure qu'on la dégage de la poussière des temps [2].

III. J'avais à peine composé deux ouvrages sur le bien-

[1] A la rigueur, on pourrait expliquer l'insulte de l'étranger jetée à nos gloires nationales. Mais des Français, osant porter une main sacrilége sur l'une de nos plus pures illustrations, voilà qui ne se peut comprendre et qui met l'arme vengeresse dans les mains du publiciste ! Il y a des époques où l'Histoire se fait Némésis!... Ernest Hello n'a-t-il pas écrit : « Quand la gloire arrive tard, elle ressemble à la vengeance? » (Étud. hist. Henri-Marie Boudon. Rev. du monde Cathol., du 25 décembre 1864.)

Certes, nous savons très-bien que la gloire a brillé avec le nom et les œuvres de Gerson durant sa vie et après sa mort. Mais qui ignore que ses envieux ennemis ont sans cesse travaillé avec une audace qu'il est difficile d'exprimer à l'obscurcir? Qui ignore le zèle qu'il ont déployé à perdre ce saint Chancelier de nom et de réputation? Mais pour parler avec Pie IX, nous dirons de Gerson ce que ce grand Pontife a dit de la Vierge Marie et de saint Joseph : « L'intrépide défenseur de l'Église, le plus beau et le plus saint génie chrétien que la France ait eu de saint Bernard à Bossuet, Gerson, va reprendre dans les esprits et dans les cœurs la place qu'il n'aurait jamais dû perdre. »

[2] « Si plus d'une ombre vint obscurcir la renommée du fameux Chancelier de l'Université de Paris, disait naguère un illustre Prélat, (dans une Instruction pastorale sur saint Joseph), on peut espérer que le zèle ardent et victorieux qu'il déploya pour les prérogatives de, celui que Jésus-Christ ne dédaigna pas d'appeler ici-bas son père, lui fit pardonner les incertitudes et les contradictions de sa doctrine par rapport aux prérogatives du Vicaire terrestre du même Jésus. »

Des ombres obscurcir la renommée de Gerson ! Mais ces ombres qui donc les a fait paraître? Quelques membres du clergé. Quelle en fut la cause? La gloire même du Chancelier. Pour s'étonner de ces ombres, il faudrait oublier que les saints furent des hommes. Aussi bien les grands hommes et les grands-génies, les grands saints même eurent leurs ombres, à proportion de leur gloire. Seuls le Christ et sa Mère Immaculée n'ont pas eu d'ombre.

Quand aux « incertitudes et contradictions de la doctrine du Chancelier » nous verrons, tout en respectant la pensée et l'autorité du grand orateur, si elles avaient besoin de pardon et même d'indulgence.

heureux Chancelier, savoir : « l'Esprit de Gerson dans l'Imitation de Jésus-Christ; » et « Jean Gerson, vie, culte, éloges, écrits, » lorsque tout dernièrement je fus étrangement étonné d'apprendre qu'un écrivain français venait de dresser de nouvelles batteries et avait tenté de donner un nouvel assaut à la réputation sainte et inaltérable de ce très-célèbre Chancelier. Cet écrivain est M. Arthur Loth qui, dans la « Revue des questions historiques, » d'avril 1873, a consacré quatre-vingt-dix pages dont une bonne partie touchant un manuscrit sans date de l'Imitation, qu'il suppose de l'an 1406, et l'autre partie employée à discuter la question des auteurs prétendus de ce chef-d'œuvre, et surtout à défigurer l'illustre Gerson. Le même écrivain, se sentant fort d'une victoire qui n'est pour lui qu'une défaite, vient de publier dans la même « Revue » de janvier 1874, un nouvel article qui n'est guère qu'un résumé du précédent.

IV. Comme le dit manuscrit, nouveau pour lui, annulerait définitivement les droits non-seulement de Kempis qui n'en eut jamais d'autres que pour en avoir été le copiste, ce qui est victorieusement démontré, mais encore ceux si bien acquis et si authentiques de Gerson, qui en fut dès le principe, et toujours par l'élite de la science et de la sainteté, regardé comme le premier et véritable auteur, j'ai cru, dans l'intérêt de la vérité et de la justice, devoir exposer et résoudre cette question avec la plus entière impartialité, par les seuls témoignages de la tradition et de l'histoire.

V. Si, malgré mes soins pour restituer à Gerson ce livre de l'Imitation, le triomphe de la vérité ne doit pas en être le fruit, j'aurai à me féliciter au moins d'avoir rempli un autre grand et saint devoir. J'aurai vengé l'innocence opprimée, le zèle et la justice défigurés par l'adversaire et ses séides du vénérable Chancelier de l'Église et de l'Université de Paris [1], qui fut, écrit le Souverain Pontife

[1] L'université de Paris commença dans le douzième siècle par les écoles de théologie dans le cloître de Notre-Dame à Saint-Victor et à Sain te-

Benoît XIV, si éclairé et si prudent, une grande lumière du monde, un éclatant flambeau de l'Église à son époque,

Geneviève. Ce corps une fois formé, il y eut non-seulement des professeurs qui enseignaient publiquement la Théologie dans Paris, mais encore des écoles célèbres, un cours réglé d'études et des exercices pour les étudiants, qui furent distingués en divers degrés de Bacheliers, de Licenciés et de Docteurs. A l'instar de l'Université de Paris, et particulièrement de la faculté de Théologie, il s'établit des universités et des facultés de Théologie dans presque tous les États de l'Europe, mais la faculté de Théologie de Paris a toujours été la plus célèbre, et celle qui a eu le plus d'autorité. Les papes lui ont donné de grands éloges, l'ont consultée sur les matières les plus importantes. Les rois de France l'ont non-seulement honorée de leur protection, mais ont pris son avis toutes les fois qu'il s'est élevé dans l'Église des contestations sur la doctrine. Ses décisions ont été admirées et reçues par les étrangers. Les Conciles Généraux ont appelé ses députés à leurs assemblées, et déféré à leurs avis. Elle a toujours été en droit de juger des matières doctrinales, d'approuver et de censurer les livres. Enfin ses définitions ont en tout temps été regardées comme des oracles par tout l'Univers. Il était passé en proverbe que ceux qui voulaient avoir la décision de quelque question, devaient s'adresser à Paris, où l'on résolvait les plus grandes et les plus épineuses difficultés : « Qui interrogant, interrogent Parisiis ubi difficilium quæstionum nodi intricatissimi resolvuntur. »

C'est de l'Université de Paris, qu'un grand Pape a écrit : « Qu'elle brille entre toutes les autres, et plus que toutes les autres Universités du monde, qu'elle porte partout les lumières de la science et de la vérité, qui chassent les ténèbres de l'ignorance et de l'erreur; car, ajoute-t-il, c'est d'elle que coulent, comme d'une source très-pure, des ruisseaux de la saine et véritable doctrine, qui se répandent de tous côtés, purgeant le limon des fausses opinions, et jamais il n'est arrivé que la pureté de ses eaux ait été troublée par aucun orage, quelque violent qu'il ait été... »

C'est à la Faculté de Théologie de Paris, comme notre grand Gerson le déclara hautement dans le Concile général de Constance, qu'on a dénoncé de tout temps et de toutes les parties du monde, même de la cour de Rome, les questions qui se sont présentées sur la doctrine. (D'après le Chan. Dinouart. Méth. pour étud. la théol., chap. XXV.) Voilà ce qu'était l'Université de Paris, dont Gerson devint le Chancelier, c'est-à-dire le chef, et qu'il dirigea pendant environ trente années, lequel titre comme vicaire du Saint-Père pour la bonne doctrine, « ex autoritate Apostolica » l'investissait du pouvoir de donner aux maîtres des facultés et autres docteurs le droit de lire et d'enseigner publiquement en tous lieux.

Aujourd'hui, cette belle Institution dont le Ministère de l'Instruction Publique et l'Institut maintiennent si glorieusement les traditions a porté la science et la civilisation à une perfection vraiment étonnante par la direction du triple enseignement supérieur, secondaire et primaire.

L'Université, grand mot qui exprime une bien grande et bien belle institution ; corps absolument nécessaire à la société ! Corps mixte, il cultive avec un soin égal les doctrines célestes et les connaissances humaines : il repose à la fois comme sur deux bases solides, sur la religion et la science.

et dont peu de personnes atteindront jamais la gloire et la réputation. « Sibi ante oculos ponant Gersonem, sui

Il veille tout ensemble à ce que la jeunesse reçoive des principes fixes de conduite, des règles invariables de croyance, et à ce que les études marchant avec la société, ne souffrent jamais ni obscurcissement ni diminution. Il tient, et c'est ce qui fait sa force et sa gloire, au clergé par l'esprit religieux, et à l'Institut par la culture des sciences et des lettres. Ce corps sert comme de trait-d'union entre deux systèmes d'éducation qui semblent s'entre-choquer et se repousser mutuellement devant certains individus. Avant tout il est chargé de l'instruction et de l'éducation publique de la jeunesse dans toute la France. Institution célèbre dont Gerson sera à jamais l'ornement et la gloire ; c'est de l'Université qu'il fit toujours le plus grand éloge, comme dans cette admirable harangue au roi Charles VI, où il l'appelle la Fille du roi, la Mère des études, le Soleil brillant de la France et même de toute la chrétienté : « Istam regis filia, studiorum mater, pulcher et clarus sol Franciæ, imo vero totius Christianisatis Parisiensis Universitas... » Si Gerson recevait les honneurs d'une canonisation solennelle de Rome, est-ce donc qu'il ne serait pas le saint Patron de l'Université et de tous les établissements qui en dépendent, comme le patron de tous les catéchistes de l'Église et de tous les maîtres et instituteurs chrétiens de l'enfance ? Quel plus beau modèle pourrait-on leur présenter, dirons-nous après les Souverains Pontifes et Mgr Pavy, quel plus grand saint qui ait accompli ces fonctions évangéliques et divines pourraient-ils supplier ?...

L'Université ! elle embrasse dans son enseignement si bien dirigé les plus hautes et les plus humbles connaissances, rassemble conséquemment dans ses nombreuses écoles les riches et les pauvres, se prête à tous les vœux raisonnables par son organisation forte et flexible, et est toujours en mesure de satisfaire à tous les besoins réels d'une grande société qui s'avance rapidement, par son intelligent concours, vers les degrés les plus élevés de la civilisation et du bien-être. Il faut donc le dire à sa gloire, et d'ailleurs l'Histoire est là, témoin fidèle, pour le prouver, c'est parce que tous les évêques à peu près de notre belle Nation française au moyen âge, sortirent de son sein, qu'ils ont su, aux époques les plus ténébreuses, faire briller l'Église du double éclat de la science et de la vertu, et hâter pour cette chère Nation l'entière délivrance de la barbarie et de l'ignorance.

Il importe de noter, ce que Malou et autres n'ont pas su comprendre ou plutôt n'ont pas voulu reconnaître, lorsqu'ils accusent malicieusement Gerson de s'être jeté à corps perdu dans les querelles de son temps... que l'ancienne Université de Paris surtout était d'une nature mixte : fille des papes et des rois, elle était à la fois catholique et nationale. « De là, dit Filon, de doubles devoirs et une double force ; de là cette immense influence que ce corps savant a exercée pendant plusieurs siècles sur les affaires de l'Église et sur celles de l'État. (Du Pouv. spirit. dans ses rapp. avec l'État, chap. II.) Faute d'avoir présenté cette distinction si importante, les furieux ennemis du saint Chancelier Gerson sont parvenus à travestir ses actes, à détourner de leur sens naturel et vrai ses doctrines, à incriminer ses intentions les plus droites, en un mot à le discréditer bien injustement et de la manière la plus ignoble pour eux.

temporis clarissimum lumen, cujus famam et laudem perpauci assequentur... » (Instit. IX.) Ainsi s'exprime ce Pape si saint et si docte dans ses recommandations aux évêques et à tous les ministres de l'Église, chargés du salut des âmes et auxquels il propose Gerson pour modèle. Cet éloge depuis sanctionné par Rome dans l'approbation du Concile de Toulouse, en 1851, n'est-il pas bien grand, ne pulvérise-t-il pas les sophismes des adversaires? Vous verrez pourtant que les adversaires, même Malou, de Bruges, soi-disant si romains, n'en firent guère cas!

VI. Certes, il fallait que l'illustre Gerson eût bien du mérite, qu'il eût une bien excellente réputation à Rome même, pour qu'un grand Pontife, tel que Benoît XIV dont la prudence et la réserve sont connues de tous, l'offrît pour exemple aux Pasteurs des âmes. Il pouvait citer et proposer saint Augustin, saint Grégoire le Grand, saint François Xavier, saint Charles de Borromée et saint François de Sales, et tant d'autres saints Pontifes et prêtres de l'Église. Mais non, c'est uniquement le pieux Gerson!..

VII. Disons-le avec bonheur, d'après un Prélat français, cette autorité seule de Benoît XIV vaut mieux, aux yeux des fidèles, pour la justification de Gerson que des milliers de volumes écrits pour sa défense par les plus habiles, puisqu'elle est le témoignage même de Jésus-Christ, dont d'après les enseignements de la Foi, le pape est le Vicaire et le Représentant. « Et nunc reges intelligite, erudimini qui judicatis terram! » (Psal. II.) Viennent, maintenant, les diatribes, les injures, les calomnies des méchants adversaires de ce grand Docteur! (est-ce qu'un bon chrétien l'a jamais méprisé?) elles retomberont sur eux-mêmes, et tourneront nécessairement à la gloire du héros divin dont j'entreprends la défense, par les seuls arguments de la vérité.

VIII. « Vous insinuez que vous allez faire un panégyrique de Gerson » écrivait à l'érudit Mangeart un anti-Gersoniste et Kempiste ardent, dans la fougue de l'irritation. « C'est peine perdue. Cet homme a reçu les plus

pompeux éloges comme les reproches les plus flétrissants. Je doute que les uns puissent jamais dépasser les autres. »

Ainsi parlait du vénérable Chancelier, Malou, de Bruges[1], auquel l'honorable M. Loth fait écho. Il ne manquait guère à la gloire de Gerson, ajoute le spirituel Mangeart, que de lui voir appliquer par M. Malou ces deux mots : « Cet homme, » qui semble la traduction de l' « Ecce-Homo » de l'Evangile (Réponse de la France au défi de la Belgique, art. VII.)

IX. Mais l'adversaire de Bruges s'est formellement abusé puisque, comme il vient d'être dit, Gerson a été loué par les Papes, et qu'il n'a jamais reçu d'eux aucun blâme direct. A part donc cinq, tout au plus six ergoteurs qui avaient la démangeaison de faire du bruit, dont l'autorité est faible, sinon suspecte à cet égard, qui durant deux siècles ont injurié Gerson, des milliers de voix et de plumes, dont un très-grand nombre de Cardinaux, d'Evêques et même de Saints canonisés, comme des laïques recommandables par leur grand talent, lui ont prodigué les éloges les plus magnifiques et les titres les plus honorables. Il est donc vrai que les éloges de Gerson ont infiniment surpassé les reproches de ses adversaires,

[1] Malou était un écrivain extrêmement absolu et excentrique dans ses opinions sur les hommes et les choses, parce qu'il avait l'esprit peu logique et le cœur fort intolérant. Les Dominicains savent assez comment ils les a maltraités, eux et saint Thomas, relativement à la cause de l'Immaculée Conception. On peut voir cela dans l'ouvrage du procureur général des Dominicains, le P. Spada, de Rome, intitulé : « Saint Thomas et l'Immaculée Conception, » en réponse aux attaques violentes et aux calomnies odieuses de l'évêque de Bruges.

Le père Sicard, dominicain, traducteur français dudit ouvrage, dit que « Malou a fait de la question un usage inique et déloyal (*sic*), qu'il a été excessif et qu'il s'est trompé. » Le prélat s'est-il rétracté ? Non, certes !

Ce qu'il a écrit contre Gerson dans son livre des « Recherches sur le véritable auteur de l'Imitation » a justement soulevé l'indignation des âmes honnêtes et chrétiennes. De grands écrivains lui ont témoigné sans biaiser leurs regrets de l'avoir vu prostituer ainsi sa plume pour servir ses aveugles et ridicules préjugés. Loin de se rétracter, de réformer ses appréciations si malveillantes, dans une nouvelle édition il les a maintenues et les a même confirmées avec un sans-gêne inqualifiable.

quant à la quantité et quant à la qualité surtout des individus. Et je le ferai, comme on dit, toucher du doigt : tous ceux sans exception qui ont flétri avec tant d'injustice la réputation de Gerson ne l'ont fait que par le motif de lui mieux disputer la paternité de l'Imitation. En lisant leurs insipides calomnies contre Gerson, « le plus saint et le plus intrépide défenseur que la France ait fourni à l'Eglise » ainsi que s'exprime M. Léon Gautier (Prières à la Vierge, part. IIIe, page 359), je me suis forcément rappelé cette sentence d'un ancien sage : « Il ne faut pas croire seulement l'accusateur, quelque digne de foi qu'il paraisse ; mais réserver toujours une oreille à l'accusé. » Qui donc pourrait refuser son attention à la mémoire d'un homme, d'un Docteur, d'un Saint tel que Gerson si indignement maltraité ?... Et par qui ? par des hommes assurément pas des plus irréprochables.

X. France, ô royaume très-chrétien, laisseras-tu plus longtemps abreuver d'injures la sainte figure de l'humble et doux Gerson que tu vis naître et grandir dans ton sein ? Après qu'il eut jeté au monde entier les merveilleux éclats de ses vertus, les fruits abondants de son génie, et combattu avec un invincible courage les désordres du siècle le plus superstitieux, il revint, pauvre exilé pour la foi, la vérité et la justice, et pour l'amour sincère qu'il te portait, il revint d'une terre étrangère ensevelir sur ton sol, à Lyon même, la cité la plus florissante et la plus chrétienne, dans une profonde retraite, sa célébrité et sa gloire. Par là, ô ma Patrie, il te confiait avec ses cendres si précieuses son dernier soupir, longtemps « pleuré par toute la population ! » et le soin de veiller à la défense de sa réputation, alors, comme depuis, toujours combattue par l'ignorance, le fanatisme ou la perfide jalousie, et pourtant, grâce au ciel, toujours triomphante de l'aveugle malice de ses implacables ennemis. Gerson, certes, est bien au-dessus des éloges de ses admirateurs comme des blâmes de ses adversaires ! Sa gloire est impérissable, elle est éternelle ! (Psal. CXI).

XI. O France, encore une fois, pourrais-tu un instant oublier ce personnage illustre à tous égards, qui eut un nom immense, dit un évêque (Mgr Pavy, mandement, août 1849), ce grand homme qui eut une réputation sans égale, dit encore le même Prélat, que tous les siècles, que toutes les nations ont d'un accord parfait, contre quelques voix intolérantes et discordantes de parti pris, acclamé comme le Docteur très-chrétien, le Docteur évangélique, le Docteur incomparable, et, enfin, pour avoir légué à la postérité le livre sublime de l'Imitation de Jésus-Christ, le Maître des consolations divines, « Doctor consolatorius. »

XII. Celui qui fulmina contre l'assassin du duc d'Orléans; celui qui du haut des tours de Notre-Dame de Paris, où il s'était réfugié pour échapper aux cabochiens qui voulaient l'exterminer, écrivit tant de pages immortelles où vinrent si souvent s'inspirer notre grand Bossuet, notre éloquent Bourdaloue et tant d'autres génies, l'élite de tes grands hommes; celui qui plaida devant Charles VI la cause du Pape opprimé par les gens de guerre ; (Notez, adversaires !) celui qui obtint du même souverain pour le criminel condamné à mort avec les consolations du ciel la présence si inestimable et si précieuse du prêtre qui absout[1] ; celui à qui toute l'Eglise

[1] Du temps de Gerson, lit-on dans l'érudit L'Écuy, abbé de l'ordre de Prémontré (Essai sur J. Gers. tom. II, sect. 9), les condamnés à la peine capitale étaient privés de tout secours spirituel, nonobstant la Clémentine : « Non secundum, de pœnitentis et remissionibus; » qui ordonne que les secours spirituels ne soient point refusés à ceux qui sont condamnés à mort.

« L'usage barbare de les laisser mourir sans cette consolation toucha l'âme pieuse et charitable de Gerson, « Doctor consolatorius. » Il composa à ce sujet un traité en forme de mémoire, et le présenta à Charles VI. Ce prince persuadé par la solidité des raisons, dont cet écrit était appuyé, rendit une ordonnance royale en date du mois de février 1396, laquelle permit aux condamnés de se confesser avant d'aller au supplice... » Ce mémoire composé en français et depuis traduit en latin est bien digne du zèle immense qui dévorait le cœur du vénérable Chancelier pour le salut des hommes que la société anathématise et retranche de son sein. Que d'angoisses et de chagrins la présence du prêtre réclamée par ce saint homme a adoucis et

catholique est redevable du pieux usage, (aujourd'hui universel) où sont les prédicateurs de dire et faire dire au peuple l' « Ave Maria » au commencement des sermons, de la fête et du culte si populaire de saint Joseph ; celui qui justifia les dames françaises alors indignement attaquées dans leur honneur et dans leur vertu; celui à qui ton peuple, ô ma Patrie, doit une si belle et si large part dans sa liberté, sa souveraineté et son enseignement, Jean Gerson, l'incomparable avec saint Bernard, Bossuet, saint Vincent de Paul et le bienheureux de la Salle, Jean Gerson, dont l'histoire aime à prononcer le nom (Rev. du monde Cath. 25 avril 1874), le laisseras-tu plus longtemps livré à l'injuste mépris, aux perfides calomnies d'écrivains, qui dans leur ignorance se font un mérite de profaner ce que tu as de plus pur, de plus noble, de plus saint dans tes célébrités ! Ces écrivains que tu as élevés, que tu enfermes dans ton sein avec une tendresse de mère, ne craignent pas de t'affliger et de flétrir ta beauté, en traînant dans la boue de leurs consciences iniques l'un de tes fils bien-aimés, qui orne si bien ta couronne de Reine des Nations, et fait resplendir ta gloire d'un merveilleux éclat, encore après cinq siècles.

XIII. Ce que personne ne fait, ô France ! j'ose l'entreprendre pour toi. Certes ! j'eusse bien vivement désiré qu'une plume meilleure eût, de nos jours, vengé l'illustre maître Jean Gerson des blâmes immérités que certains lui ont perfidement jetés à la face. Mais en attendant que la divine Providence suscite quelque savant et habile homme, pour faire dignement cette réparation en ton nom, je me suis mis à l'œuvre aux dépens de ma santé et de mon bien-être. Quelques veilles m'ont suffi. Je

calmés ! Que de rayons d'espérance elle a fait luire aux regards des infortunés coupables, que de larmes de repentir et de reconnaissance elle a fait couler de leurs yeux humides ! Que d'âmes autrefois criminelles et aujourd'hui dans le ciel, grâce aux soins de Gerson, lui doivent leur éternelle félicité !... Peut-on oublier cela ?

O ma Patrie, n'est-ce pas pour l'illustre Chancelier un titre à ton amour, à ta vénération ? Mais il en a bien d'autres !...

n'ai guère eu à me déranger. J'avais là, sous la main, tous ces matériaux et bien d'autres recueillis et conservés avec un soin infini depuis bien longtemps, depuis surtout que j'ai eu la bonne fortune de connaître, en l'achetant de la boîte d'un bouquiniste d'un quai de la Seine pour quelques centimes, l'indigeste mais surtout bien maigre ouvrage de l'adversaire Malou, parvenu d'une manière factice à sa troisième édition.

XIV. Notez que jusqu'alors le vénéré Chancelier n'était insulté guère que par deux Italiens, Grégory et Nardi, et par un belge, Malou. On n'en était pas étonné, dès qu'on savait le motif de leurs violentes attaques : la cause de l'Imitation. Mais, maintenant que trois Français, un casuiste mort dernièrement, un prêtre dont je tais le nom et qui a fait un certain bruit dans le journalisme, et un laïque lettré, continuent la guerre déclarée par les précédents avec de nouvelles et fortes batteries [1], il importe

[1] Chose étonnante ! et Grégory et Malou et Bouix le casuiste et autres, en détractant les droits de Gerson, l'attaquent avec un sans-gêne, une acrimonie, une audace inconcevable, qui devrait leur mettre la rougeur au front. Pourquoi, si leur cause est si bonne, se mettent-ils à si grands frais sur le compte d'un homme mort il y aura bientôt cinq siècles ?... Saint Chancelier, les défenseurs vous ont-ils jamais manqué !...

Gerson serait-il devenu une divinité qui entend les éloges des uns et les blâmes des autres, selon qu'elle dispense ou non ses faveurs ? Ni plus ni moins peut-être. Et les mépris non plus que les éloges n'ôteront ni n'ajouteront rien à sa gloire, assez brillante pour confondre tous ses ennemis, non plus qu'à ses mérites et à ses droits, reconnus presque à l'unanimité. Mais encore à quoi bon ? C'est sans doute qu'il manque quelque chose de cette majesté et de cette splendeur divine à la vertu qui n'a été ni incomprise ni calomniée. Il semble que la nature ait voulu rendre le génie plus auguste en l'alliant au malheur, comme on voit le temps, en mutilant les monuments, leur imprimer un plus grand caractère. L'outrage fait aux grands hommes et aux saints les rend d'autant plus vénérables aux yeux de la postérité.

Parlant des calomnies contre saint Grégoire VII, pape, l'abbé Davin appelle ces calomnies la contre-épreuve et le sceau de sa gloire sans rivale. (Monde du 26 avril 1873.) Ainsi de Gerson, comme l'avenir le démontrera, de Gerson persécuté pour la cause sainte. Et pour s'exprimer avec l'écrivain cité, ne pourrait-on pas dire de ce Docteur très-chrétien comme de saint Grégoire VII qui est mort en exil parce qu'il a aimé la justice et haï l'iniquité, le mot du Centurion sur le Christ mort en croix : « Véritablement cet homme était juste : Verè hic homo justus erat ! » (*Ibid.*) Qu'on y ré-

à la gloire de la France, à l'honneur de la Religion et à l'édification du Clergé, de répondre sans réserve aux attaques de tels adversaires, de contrôler et détruire leurs arguments captieux.

XV. Le public français auquel je fais bien humblement hommage de ce faible travail, d'un style inspiré et formé par celui des adversaires de Gerson, qu'on veuille bien observer ceci à ma décharge, y trouvera des défauts, mais nulle part il ne saurait rencontrer plus d'amour pour la Patrie, pour la Religion et surtout pour la vérité historique, ni plus d'ardeur à défendre l'honneur de celui qui a sacrifié sa vie entière pour la paix et le triomphe de l'Église, et qui fit pour la civilisation et le bonheur de la France, ce qu'à la même époque fit pour sa délivrance l'héroïque Jeanne D'Arc, la Vierge de la Lorraine : la plume et l'épée !

XVI. Mes appréciations sur Gerson et le livre de l'Imitation de Jésus-Christ sont le fruit de plus de trente années d'études et de méditations sur cet insigne Docteur, et ce plus beau des ouvrages écrits par des hommes. L'Imitation ! je l'ai porté vingt années continuellement, et lu tous les jours ; je le sais presque de mémoire, je peux donc parler un peu de ce livre.

XVII. Travail vain et bien inutile, diront quelques critiques. L'auteur de l'Imitation a écrit : « Ne vous arrêtez pas à la réputation de l'auteur..., et ne demandez pas qui a dit telle chose... Non quæras quis hoc dixerit... » J'y souscris. Mais pourtant, cela ne veut point dire que l'on

fléchisse bien... Après tout, a dit le saint homme Gerson, citant saint François d'Assise : « L'homme n'est que ce qu'il est à vos yeux, Seigneur, et rien de plus ! (Imit. Christi ; III, 50.) » Quel sens profond, mais quelle vérité dans cette maxime ! Est-ce que Dieu ne sait pas, quand l'heure est arrivée, venger la cause de ses serviteurs ?

Pour moi, je n'attaque ni Kempis, ni le fantôme Gersen dans leur renommée. Je les invoquerais même volontiers comme des saints aimés de Dieu, bien loin, on le voit, de discuter de leurs mérites et d'appeler à mon tribunal leurs sentiments personnels pour les censurer. Homme, cendre et poussière, pécheur infâme, qui donc t'a établi le juge de ton frère ?... Réponds !

ne puisse légitimement chercher l'auteur du livre qu'on veut lire. Je soutiens que telle ne fut pas la pensée de celui qui écrivit l'Imitation. Au fond, elle se réduit à ceci :

« Qu'importe la réputation de l'auteur, qui, le plus ordinairement, n'est guère que factice, l'effet d'un coup monté par l'opinion d'amis influents. Dès que l'auteur est reconnu probe, consciencieux et instruit, que son ouvrage est estimé bon par les connaisseurs, ne vous mettez en peine que d'observer ce qu'il vous prescrit. »

Mais cela veut-il dire que dans la contestation sur l'auteur de l'Imitation, il ne soit pas permis à nous, Français, qui avons les preuves les plus authentiques en main, de revendiquer les droits si légitimes de Gerson, qui lui sont disputés avec une ardeur soutenue d'un zèle persévérant, au moyen de sophismes habilement tissus par ses adversaires envieux ? Non, assurément ! « Il ne sied pas toujours à des obligés, dit sur ce sujet le docte abbé Huot, d'ignorer le nom de leur bienfaiteur, à des protégés le nom de leur protecteur, à des amis le nom de leur ami, à des âmes éplorées le nom de leur consolateur. (La Paroisse 1er févr. 1874. Etude sur l'aut. de l'Imit.) »

XVIII. D'ailleurs, les travaux littéraires et scientifiques exécutés sur cette question n'ont pas toujours été inutiles. D'un côté il en est ressorti une plus vive lumière qui met en une pleine évidence les droits de Gerson, en annulant complétement les prétentions des partisans de Kempis ou du prétendu Gersen. D'autre part, cette controverse animée, reprise toujours avec une nouvelle vigueur après surtout nos grands désastres, (sans doute parce que l'Imitation de Jésus-Christ est le livre consolateur par excellence) a fait apprécier on ne peut mieux les mérites incontestables et incontestés de cet ouvrage presque divin, qui des mains du peuple et des religieux est passé dans celles des savants et des prêtres, des princes de ce monde et de l'Église, et même aussi dans les mains sacrées des Souverains Pontifes. Pie IX, qui en fait un usage si fréquent, le nomme « un livre d'or. »

XIX. En disant que l'Imitation de Jésus-Christ est un livre presque divin, je ne fais que me rendre l'écho de ces grands écrivains qui ont dit que le Saint-Esprit l'avait lui-même dicté, et qu'il avait été apporté du Ciel par un ange. Lamartine écrit aussi de l'Imitation : « Il a été dicté par les anges à un homme plus ange qu'eux [1]. Cet homme était Gerson, qui fit faire un pas à ses frères, et qui en disant à l'homme : Tu n'es qu'un homme, lui fit accomplir l'évolution morale qui en fait presque un Dieu ! (Cours fam. de Littérat., tome XXI, 122e entret., art. 28) ». Ce travail sur l'Imitation et Gerson démontrera la vérité des paroles de l'illustre écrivain.

XX. Quoi qu'il en soit, ce sont bien les controverses qui, en partie, ont fait la fortune de ce livre si admirable. Il paraîtrait de nos jours que, malgré son grand mérite, il n'atteindrait jamais le succès infiniment prodigieux, universel et unique qu'il a toujours eu. Les livres maintenant sont en si grand nombre ! Donc, ces controverses, multipliant le chiffre des lecteurs, multiplient également les éditions de ce chef-d'œuvre, et produisent un bien tout à fait immense dans le monde.

XXI. Et, quand même, par ces études sur le vénérable Docteur Gerson, n'aurais-je que vengé des insultes perpétuelles d'une coterie autant superstitieuse qu'elle est intolérante, parce qu'elle n'a pas le vrai esprit chrétien et évangélique, « Gerson, ce génie de la Foi et de la Charité chrétienne, comme l'appelle une approbation épiscopale, déposée sur la traduction de son livre du « De parvulis... » par M. le Chanoine Tridon, et qui lui a récemment valu un bref de Pie IX, que mes travaux et mes peines, j'en ai la confiance, n'auront pas été tout à fait inutiles, mon

[1] Malou n'eût pas souscrit à ce nom « d'Ange » donné à notre Gerson, et l'on en sait le motif ! Pourtant, à l'époque où Malou flagellait si cruellement le Docteur très-chrétien, l'ange consolateur de l'Humanité, un grand et saint évêque d'Alger, Mgr Pavy, dans son Mandement d'août 1849, disait que Gerson était d'une nature vraiment angélique ! Entendez, adversaires, et lisez ces pages, les plus éloquentes qui aient jamais été écrites et lues publiquement en chaire à la gloire du Chancelier.

but principal, de justifier le doux et humble Gerson, étant atteint. Noble fin! en vérité, m'ont dit et répété de grands Prélats. Et certes, si le docte allemand Vogt a cru devoir publier des leçons particulières pour venger les bêtes calomniées, combien importe-t-il plus de venger nos gloires nationales? Est-ce que la nation ne se personnifie pas dans ses grands hommes?

XXII. Dans mes patientes recherches pour cet ouvrage et d'autres relatifs au même sujet, j'ai toujours fait cette remarque qui n'est certes pas sans importance, qui ne piquera que ceux qui sont déjà piqués par la mouche de l'envie, ou de.... que l'illustre Gerson n'a jamais eu un ouvrage mis à l'index, n'a jamais reçu un blâme solennel des Pontifes romains (Benoît XIV et autres Papes professaient envers lui une vénération bien grande, je dirai presque un culte.) Non! et je mets au défi ses ennemis, jamais un Pape n'a infligé, même indirectement, un blâme au Docteur très-chrétien et consolateur. Gerson n'a jamais été attaqué que par l'ignorance et l'impuissance coalisées : âmes vénales qui n'ont jamais compris l'humanité. Il n'a été attaqué que par la noire envie, l'aveugle jalousie ou encore chez quelques-uns par la rampante et pieuse prétention à des titres, à des honneurs. (Belle illusion!) Que n'utilise pas la passion colorée des spécieux motifs de zèle catholique, surtout quand la nature et les propres intérêts la meuvent et la dirigent?

XXIII. Les supériorités du talent et du génie sont bienveillantes et traitables, parce qu'elles ont mieux la conscience du devoir, parce qu'elles connaissent mieux la fragilité des mortels, parce que surtout elles voient mieux, de plus haut. Le lion qui a le sentiment de sa force épargne souvent par noblesse d'âme une faible proie. Il n'en est pas ainsi de la vipère qui siffle et mord dans la fange de son marécage natal pour l'acquit de sa conscience. Malheur à l'homme qui gravit les sublimes sommités de l'intelligence et de la foi! la vipère jalouse

le mordra au talon dans cette ascension du génie! Est-ce que Gerson ne l'a pas expérimenté? dit le docte évêque Pavy.

XXIV. J'ai constamment observé et il importe beaucoup de se rappeler que les délateurs, les calomniateurs, les insulteurs du pieux et saint Gerson sont ou profondément ignorants de sa vie et de l'ensemble de ses écrits, ou perfidement malveillants sur le compte de ce génie vraiment angélique et divin. Leurs regards peut-être sont trop faibles, ou trop obscurcis par les brouillards de la passion qui les égare, pour qu'ils puissent contempler dans leur vrai jour, au naturel, tous les traits pourtant si bien dessinés de cette belle et grande figure de l'Église Catholique et du monde savant, toute brillante de majesté et de gloire, vénérée par des saints et des Docteurs de l'Eglise. Les philosophes ont prouvé que les oiseaux de nuit, non plus que des yeux malades, ne peuvent supporter la lumière du soleil; d'autre part, certains qui avaient des taches dans l'œil, s'imaginaient, en fixant le soleil, que ces taches étaient dans le soleil même. Tels, sans doute, les adversaires de Gerson.

XXV. Quelques lecteurs aimeraient à trouver dans ces Etudes ou « Clé de l'Imitation de Jésus-Christ » un plan mieux suivi. Je tiens à les prévenir tout d'abord qu'il ne m'a pas été possible de suivre toujours ce dessein. Car, quoique en réfutant les principales erreurs historiques de l'honorable écrivain de la « Revue des questions historiques[1] » sur Gerson, je me sois appliqué à répondre aux

[1] Cette Revue, m'a-t-on dit, malgré son excellence incontestable ne tombe que dans quelques mains savantes. Ça ne valait pas la peine d'une réfutation. — Motif de plus, ai-je répondu; c'est chez les savants que Gerson a été le plus discrédité par ses adversaires, et puis comme l'article de cette Revue semble résumer les attaques des précédents adversaires, passés, présents et futurs, en la réfutant je réfuterai par là même tous les adversaires du saint Chancelier. Mais est-il opportun d'entreprendre un tel ouvrage? Lisez les lignes qui suivent :

« Ne convient-il pas, en effet, comme vous le dites fort bien vous-même, monsieur, que celui qui a tant contribué à la gloire de Marie Immaculée et

précédents adversaires du vénéré Docteur, tels que Grégory, Malou, le casuiste Bouix, et ceux mêmes qui se prépareraient pour leur faire écho, il m'a paru nécessaire de suivre le plan de l'adversaire récent, que j'ai tout particulièrement en vue, afin que les studieux puissent comparer plus aisément les deux ouvrages : de là certaines redites nécessitées par des répétitions présentées, sous une autre forme, par le dit adversaire.

XXVI. Ce serait ici le lieu de parler d'une récente brochure que vient de publier M. Thomas Brunton, intitulée « Notes, Matériaux et Recherches sur l'auteur du livre de l'Imitation de Jésus-Christ. » Cette brochure qui n'est qu'un simple recueil de documents connus et cités bien souvent, relatifs aux prétendus droits de Kempis [1], et où ceux de Gerson sont complétement éloignés, méri-

à celle de saint Joseph soit lui-même honoré d'une manière particulière... Je suis heureux de vous avouer que j'aime et j'admire profondément l'illustre et saint Chancelier, que je suis fier d'être à la tête d'une église où il laissa tant et de si touchants souvenirs. » Qui s'exprime ainsi? C'est monsieur Pupier, le vénéré curé de Saint-Paul de Lyon, dans une lettre dont il a bien voulu honorer l'auteur de ce livre.

C'est encore lui qui dit dans la même lettre : « On conserve à Saint-Paul un grand sentiment de vénération pour la mémoire de Gerson... » (Lettres et documents du 5 juillet 1872). Ce témoignage, de grande valeur, pour notre tâche, servira en même temps aux générations futures comme preuve bien forte (puisque malgré la rage des quelques adversaires de Gerson, elle aura traversé cinq siècles) de la sainteté éminente de cet illustre Chancelier.

Mais la mémoire de Gerson a-t-elle besoin de réhabilitation? Non, aux yeux des hommes logiques, oui, aux yeux des inconséquents, des esprits étroits et mal faits : Ecoutez encore l'opinion du digne Pasteur de l'église Saint-Paul, compétent sans doute en cette matière, dans une lettre plus récente que m'a adressée de sa part monsieur l'abbé Vianay, l'un de ses honorables vicaires, d'un grand talent, d'une rare piété.

« Les efforts que vous faites pour *réhabiliter* la mémoire du Chancelier Jean Gerson font regretter à monsieur le curé de Saint-Paul de n'avoir pas répondu plus tôt à vos deux aimables et intéressantes lettres. Monsieur le curé vous félicite de votre heureuse pensée, et voudrait vous aider de ses encouragements : attribuez seulement son silence à ses nombreuses occupations et au désir qu'il avait de réunir les plus importants documents touchant le grand docteur Gerson... Puissent ces quelques renseignements être utiles à votre travail et avancer un peu votre œuvre chère à nos cœurs lyonnais et français. » (Lettre et docum. du 5 février 1873.)

[1] Je dis prétendus droits de Kempis, — car, ainsi que l'a démontré phi-

terait peut-être une réfutation, si des critiques habiles n'avaient reconnu à l'unanimité que désormais Kempis ne doit plus figurer que comme copiste dans la question d'auteur de l'Imitation.

XXVII. La preuve que le collectionneur des « Notes et Matériaux » a évité avec soin de rapporter les titres de Gerson est visible à toutes les pages. C'est ainsi que rappelant les quatre lignes que l'abbé Ladvocat consacre au moine Gersen, il lui fait dire : « Quelques auteurs ont été d'opinion qu'il avait composé l'Imitation de Jésus-Christ. » Mais il pouvait, au lieu de défigurer la courte biographie de Gerson qu'il donne avec quelques traits de plume ironiques, tels que « son esprit inquiet et remuant, son style est dur et manque totalement d'onction et d'influence » reproduire également l'article Ladvocat, terminé par la même conclusion que celui du faux Gersen : « Quelques auteurs lui attribuent l'excellent livre de l'Imitation de Jésus-Christ. » Et dire avec le même écrivain : « Gerson était sage, prudent, inflexible dans la défense de la vérité, et joignait à la science de la théologie une solide piété et beaucoup de dévotion. » Or peut-on concevoir une solide piété et beaucoup de dévotion sans onction?

XXVIII. Du reste, le fondement sur lequel il prétend asseoir son édifice pèche par sa propre base et fait tout crouler.

losophiquement le profond de Larroque dans les « Annales de philosophie chrétienne » tomes III et IV, cinquième série, (Preuves que Th. A Kempis n'a pas composé l'Imit. de J.-C.) cet écrivain n'a aucun droit de paternité sur le livre de l'Imitation. — L'erreur qui a eu lieu depuis un siècle et demi pour le père de Gonnelieu, à qui on a toujours attribué une traduction de l'Imitation en vogue, quoiqu'il n'ait fourni que les pratiques de piété qui suivent les chapitres de cette traduction qui est bien du libraire Jean Cusson, qui est une continuelle et faible copie de celle de l'illustre Maître de Saci et la plus médiocre de toutes, s'est de temps immémorial reproduite à l'égard de Kempis. Ses confrères l'ont vu copier l'Imitation, et comme on ne trouvait pas de copiste plus habile et de nom certain de ce livre, ils ont tenté de faire honneur à leur ordre d'avoir produit un tel chef-d'œuvre ; on a cru bien légèrement que le copiste était l'auteur même, quoique sa copie témoigne le contraire.

« On remarquera, dit-il, après la lecture, le contrôle et la comparaison des documents que nous présentons, que la question chronologique est la plus puissante de toutes les ressources pour découvrir le point précis que nous voulons élucider; si, par exemple, Gerson est mort en 1429 et que le manuscrit de Thomas à Kempis soit daté de 1441, il est évident que Gerson n'a pu le composer. » Et, ajoute bénévolement l'auteur, « c'est dans cet ordre de travail, et en nous entourant de tous les éléments d'Allemagne, que nous avons pu concentrer nos études et nos recherches à travers mille difficultés, pour arriver à une certitude. »

XXIX. Certes, il était bien permis à l'érudit Brunton de voyager dans le pays bleu, où toutes les idées s'entrechoquent, où tous les systèmes sont libres. Mais puisqu'il a fait tant de recherches chez nos bons voisins les Allemands, il ne pouvait pas, comme pourtant il l'a fait, oublier l'Autriche, ni ce fameux manuscrit de l'Imitation à date certaine de 1421 de l'Abbaye de Mœlck que Gerson avait habité dans son exil de Constance; il pouvait encore moins oublier la France, où certes les documents ne font pas défaut; peut-être eût-il appris que quoique Kempis ait bien copié l'Imitation et laissé une copie datée de 1441, néanmoins les deux premières éditions Latines de ce fameux ouvrage étaient parues sous le nom de Gerson l'une en 1448, c'est-à-dire huit ans après l'invention de l'imprimerie, la seconde l'an 1492; deux années avant la première sous le nom de Kempis en 1494, à Nuremberg, en Allemagne. Il eût appris tout au moins que la première et la plus universelle opinion a toujours attribué à Gerson l'Imitation de Jésus-Christ, comme il sera prouvé en son lieu, et que si cette opinion eût été fausse elle n'eût pas manqué d'être repoussée dès son origine. Mais qu'il n'y a eu que la cabale qui ait pu faire jouer le ressort en faveur du moine flamand, j'en fournirai des preuves irréfutables. Cette observation suffit pour une telle brochure que je n'ai cru devoir mentionner, que

parce qu'elle est le travail, ou plutôt la compilation la plus moderne comme la plus insignifiante sur l'Imitation. Que penser maintenant de l'épigraphe qui sert de drapeau à l'érudit auteur : « Qui me sequitur, non ambulat in tenebris ? »

XXX. Jean Gerson après sa mort a été qualifié des titres de Bienheureux et de Saint par l'Ordinaire même de Lyon, qui lui éleva un autel surmonté de son image en Docteur, ayant la tête entourée d'une auréole dans l'église Saint-Paul et sur son tombeau. Et ce tombeau de l'incomparable Serviteur de Dieu devint, avec l'agrément de l'Ordinaire et la tolérance ou approbation tacite du Saint-Siége-Apostolique, un lieu de pèlerinage très-fréquenté. « Cultum publicum a fidelibus obtinuisse, » dit de notre Gerson le fameux Kempiste Amort (Deduct. critica, p. 51). Ainsi, et comme il sera prouvé, d'après les décrets du pape Urbain VIII, il m'est permis de maintenir à Gerson la possession des mêmes titres de Bienheureux et de Saint, mais toutefois sans vouloir prévenir le jugement définitif de l'Eglise, à laquelle je soumets ce livre et tous les autres que j'ai publiés. En cela je me conforme à mon saint maître Gerson [1].

XXXI. Gerson ! nos ancêtres lui vouaient un culte, « le vénéraient comme un saint », (expression de Mgr Pavy, mandement 1849) invoquaient, insérait ent son grand nom dans les martyrologes et les calendriers des livres d'Heures, publiaient sa vie et ses éloges dans les collections de Vies des Saints. Cette innovation que, du reste, Rome autorisait par son silence, avait sans doute sa raison d'être ; et elle eût continué toujours aussi triomphante sans le dénigrement et la fourbe intolérance de cinq ou six sophistes, qui, se croyant plus éclairés que leurs devanciers,

[1] Gerson écrit : « Submisso tamen omnia auctoritati benevolæ superioris mei in hâc parte. » (De parv. Trah. ad. Christ.) Ainsi pourtant s'exprime ce Docteur que ses ennemis disent avoir été absolu, indépendant, impérieux, pétri d'orgueil !... Eh ! mon Dieu, que ne sait pas inventer l'envie !

ont su, pour mieux fortifier leur système, faire leur principale occupation de fausser l'histoire, tronquer les textes, travestir l'auguste caractère du Chancelier dans le but, vous le verrez par la suite, de lui enlever l'œuvre humanitaire et chrétienne de l'Imitation. Qu'ils me permettent de reprendre la question à mon tour, et au nom de la Patrie outragée, de la vérité offensée, de venger contre eux tous Gerson, ce sublime génie, dont de nos jours un illustre archevêque, Mgr Mioland, a su dire : « Nous ne l'appelons guère que saint Gerson dans notre ville de Lyon, » et de réclamer une place bien méritée pour ce grand et saint Personnage dans nos Histoires classiques de France, et nos Vies populaires des saintetés illustres [1], ainsi qu'un monument national.

[1] Qu'on me pardonne ce refrain. Il s'agit d'une réparation solennelle que l'Eglise et la France doivent à Gerson. Nos hagiographes modernes, plus timides, je ne sais trop pour quelle raison, que nos pères si bons chrétiens, craindraient-ils d'accorder au célèbre et saint Chancelier une place dont il est si digne à tous égards dans leurs recueils de Vies des saints Personnages, tandis que l'Université, à cette époque de réhabilitations des plus belles gloires nationales, la lui accorde largement dans ses classiques comme à l'un des Pères de la Patrie? Ou bien craindraient-ils le rire moqueur et l'impur dédain de quelques esprits étroits, bâtards, et mal faits ; ou enfin de faire crier au scandale et à l'inconvenance par certains ignorants? Je n'ose le penser.

Après surtout que le saint Chancelier a été, par l'Ordinaire de Lyon, mis en possession d'un culte à la suite de miracles authentiques, de temps immémorial, avant les décrets d'Urbain VIII qui règlent les formes de la canonisation et la réservent exclusivement au Souverain Pontife, on peut, sans encourir les censures de Rome, considérer Gerson comme Bienheureux et Saint et le qualifier ainsi.

On peut même, avec Benoît XIV et le Saint-Siége-Apostolique, proposer ce saint Docteur (Christianissimus Doctor divus Gerson), ainsi que l'appelle l'Ordinaire, comme modèle et protecteur aux évêques, aux prêtres et aux fidèles. Certes! en face de semblables autorités la critique jalouse et acerbe est désarmée et confondue. Non! jamais Rome n'offrirait comme exemple à suivre, comme modèle à imiter un schismatique, même un personnage dont la foi serait douteuse, la vertu équivoque, la doctrine corrompue et le nom couvert d'opprobre. J'appelle sur ce point l'attention des adversaires. Monseigneur Guérin, qui mérite si bien de l'Eglise et de la Société, a, dans ses « Petits Bollandistes » omis la « Vie du vénéré Chancelier. » Le savant Godescard lui a consacré une page délicieuse ! Remercions pourtant le judicieux Prélat. Sur saint Joseph, au 19 mars, il cite avec éloge le très-magnifique poëme « Josephina » de Gerson de deux

mille six cents vers, le premier écrit « in extenso » en l'honneur du saint Patriarche. Même il en reproduit de très-jolis vers traduits par le docte chanoine Bourassé. (Oh ! qui donc nous donnera une traduction intégrale et complète de ce monument éternel de la piété du Chancelier pour Celui que le Fils de Dieu a appelé son Père?) De plus, dans une lettre charmante dont il a bien voulu m'honorer, le Prélat promet une vie de Gerson pour une nouvelle édition de son si important ouvrage. La justice la réclame.

Dans cet immense recueil, œuvre capitale, universelle, d'une valeur infinie, sont mises en relief des milliers de saintetés moins signalées que Gerson glorifié par trois fois par des miracles nombreux. Par quelle fatalité donc le saint Chancelier serait-il exclu de ce si admirable et si imposant concert?

J'y vois figurer, au 16 septembre, le bienheureux Alleman, archevêque d'Arles. Est-ce parce qu'il fut revêtu de la pourpre? Peut-on l'oublier, Alleman fut longtemps considéré à Rome comme un schismatique et un rebelle, dit Bertier. Et pourtant Clément VII l'a canonisé ! Au concile de Bâle dont il fut l'âme, il contribua plus que tout autre à la déposition du légitime pontife Eugène IV, et à l'intronisation sur le siége pontifical du prince Amédée engagé dans le mariage et qui même n'était pas docteur, sous le nom de Félix V. Il fit donc déposer un vrai pape pour lui substituer un faux pape, contrairement à Gerson qui, à Constance, fit déposer deux papes faux, au moins douteux, pour faire élire un pape certain et légitime, Martin V. Gerson est donc en tout point plus justifiable que Alleman? J'en appelle au bon sens. D'ailleurs l'amour ardent qu'il eut toujours pour Jésus-Christ et l'Eglise, la dévotion bien extraordinaire qu'il fit toujours paraître pour la Vierge Immaculée et saint Joseph, ne permet pas d'admettre à la légère, sur les sophismes de quelques intrigants ou mauvais citoyens, que Gerson se fût montré irrespectueux et outrageux envers la Papauté.

Au 25 août, on y lit aussi la vie du bienheureux Thomas A Kempis. Certes! ce n'est pas moi qui contesterai à ce serviteur de Dieu un titre si beau et qu'il mérite, ce semble, si bien, quoique ni l'Ordinaire, ni Rome ne l'en aient jamais qualifié, pas même de celui de Vénérable. Il n'eut jamais de culte, tandis que Gerson est en possession de cette gloire de temps immémorial. Ne mérite-t-il pas une place distinguée dans une telle collection?...

Je ne parle pas, ici, des droits prétendus de Kempis à la paternité de l'Imitation, dans lequel livre il a si bien butiné pour enrichir ses compositions : il en fut simplement le copiste, et c'est assez. Il ne pouvait en être l'auteur ; les preuves ressortent autant de sa vie que de son caractère et de son esprit. Qu'on lui accorde, si on le veut, malgré l'évidence contraire, « une brillante carrière littéraire, » ce qui n'est justifié par aucun de ses écrits, on se verra toujours forcé de lui refuser un esprit assez judicieux et philosophique, une connaissance assez pratique du monde, une science assez complète de l'homme et de ses facultés pour avoir pu seulement durant sa si longue carrière écrire un seul chapitre tel que celui « Des différents mouvements de la Nature et de la Grâce, du livre III de l'Imitation. » Que l'on en produise un seul semblable de ses opuscules, malgré son application constante à étudier, copier ou imiter l'Imitation, ses phrases et son genre. J'en mets au défi ses partisans !

CLÉ

DE

L'IMITATION

DE

JÉSUS-CHRIST

GERSON ET SES ADVERSAIRES

CLÉ

DE

L'IMITATION DE JÉSUS-CHRIST

GERSON ET SES ADVERSAIRES

CHAPITRE PREMIER

LES MANUSCRITS EMBROUILLENT LA QUESTION : LEUR COMPLÈTE NULLITÉ JUSQU'A CE JOUR.

1. La question de l'auteur de l'Imitation de Jésus-Christ sera interminable, tant qu'on s'en tiendra aux manuscrits. Ces manuscrits sont la plupart sans date certaine comme celui mentionné dans la « Revue des questions historiques » (avril 1873). Si l'on en découvrait seulement un parfaitement authentique, la question serait terminée. Mais jusqu'à présent personne n'a pu se glorifier de cette découverte. Cette question sera donc discutée aussi longtemps que l'on s'appuiera sur les copies sans valeur à ce point de vue, la plupart altérées dans leurs dates par des mains étrangères qui ont gratté, chargé, surchargé, et même daté et signé pour l'auteur de leur choix. C'est ce que l'honorable écrivain de la « Revue des questions historiques » reconnaît.

2. En le lisant on s'aperçoit qu'il est loin d'être sympathique à Gerson, et peut-être, dit avec sa grande réserve le judicieux Rastoul, pourrait-on trouver qu'il est un peu dur pour le Chancelier dont le gallicanisme l'agace visiblement (Rev. du monde cathol. 15 mai 1873). Ah ! si encore il n'était que dur !... Ce prétendu gallicanisme du vénérable Docteur le jette dans une singulière irritation, parce qu'il ne connaît

ce grand homme que par ce qu'il en a lu dans le roman religieux de Grégory, la somme sophistique de Malou à qui le savant Mangeart a parfaitement prouvé sa profonde ignorance du caractère de Gerson, comme du style et de la valeur grammaticale de certains termes du livre de l'Imitation.

3. Si l'honorable écrivain de la « Revue des questions historiques » s'était contenté de soulever des doutes, de discuter des droits, et simplement d'exclure des prétendants le vénéré Chancelier, je n'aurais pas pris la peine de répondre, les droits de Gerson étant consacrés par plus de quatre siècles, (notez bien!) mais il lui prodigue des injures qu'on est étonné de rencontrer sous la plume d'un écrivain catholique. « Je fus indigné, me dit un grand et docte Prélât romain qui m'a fourni des documents et encouragé pour ce travail-ci, lorsque je lus des choses aussi sottes, des raisons aussi mal présentées que celles publiées dans la « Revue des questions... » touchant l'auteur de l'Imitation de Jésus-Christ dans son ensemble. » Ne fût-ce que par égard pour tant de savants, pour la France et même pour la Religion, dont Gerson fut toujours le plus grand défenseur, il devait respecter les mérites de cet insigne Docteur, qui toujours, dans ses actes comme dans ses écrits, fut poussé par son amour pour le bien de sa patrie et pour la paix de l'Eglise (Le chan. Goschl. Dict. encyclop. de la Théol. cath., art. Gerson). Pouvait-il oublier que la divine Providence suscita Gerson non-seulement pour être l'un des plus ardents défenseurs de l'insigne privilége de l'Immaculée conception de la bienheureuse Vierge, le plus zélé promoteur du Culte et de la Fête universelle de Saint Joseph, ainsi que le déclare Benoît XIV (De Festis) mais encore pour être « le consolateur de l'humanité, comme un mur d'airain qui s'éleva contre le schisme » le plus affreux, le plus tenace et le plus alarmant qui se verra jamais (R. P. Berthier. Hist. de l'Eglise, livre XLIIe). C'est un Jésuite et chrétien catholique qui s'exprime ainsi.

4. Quant à son manuscrit sans date, auquel il suppose ou mieux affirme celle de 1406, ce que pas un des savants qui l'avaient examiné avant lui n'avait pu découvrir, je lui en sais

gré et je lui souhaite un succès plus brillant. Si sa découverte avait semblé de quelque valeur, elle aurait inévitablement mis l'élite des savants à l'examen de la question, assez grave puisqu'elle est vieille de plus de deux siècles. Car un fait patent, irrécusable et connu de tous, c'est, lit-on dans le grand Moréri, que, dans le seizième siècle, il se déclara un parti considérable de savants qui ont attribué à Gerson le livre de l'Imitation de Jésus-Christ (art. Charl. de Gerson). Ce parti datait de l'époque même de la mort de l'illustre Chancelier, et personne jusqu'au milieu du dix-septième siècle n'avait osé contester l'Imitation à Gerson; que dis-je ?... Mais en 1858 nous entendons le bon Malou faire cette plainte : « En France, la cause de Kempis a été attaquée par des écrivains de renom avec un certain accord!.. » C'est sans doute ce qui lui a fait « prendre la plume pour se distraire lui-même (Préface des Recherches.) » Il ne doit faire, n'en doutez plus, qu'un écrit sérieux!...

5. En attendant la découverte d'un manuscrit original (notez bien) daté et confronté avec l'écriture authentique de l'auteur, que l'honorable adversaire m'autorise par les preuves de la tradition, comme par celles du fond et de la forme de l'Imitation, comme par celles aussi des talents de l'auteur et des circonstances qui ont donné lieu de composer ce livre, à soutenir et défendre les droits si légitimes de Gerson, surtout à le venger franchement des injures qu'il a faites à sa mémoire; qu'il me permette de prouver, comme du reste ses contemporains l'ont unanimement reconnu, qu'au moins il était, de toute son époque, l'écrivain mystique le plus capable, et même, disent les habiles, le seul capable de composer cet admirable livre. Bossuet, jusque-là l'écho fidèle des saines traditions, n'a-t-il pas écrit de Gerson, dans sa Défense du clergé de France, qu'il était mort avec une grande réputation de sainteté? Et encore : « Sa vie fut si sainte et ses écrits si édifiants qu'il fut regardé comme digne par sa doctrine et sa piété d'avoir composé le livre plein de sagesse et d'onction de l'Imitation de Jésus-Christ. » Ce mot de Bossuet sur Gerson qu'il appelait son maître fait le plus grand honneur à l'un et à

l'autre. C'est déjà une grave autorité de la part du défenseur de la doctrine morale et mystique de Gerson dans l'esprit et dans les œuvres duquel il reconnaissait l'esprit et la doctrine de l'Imitation. Il est curieux de voir les inconséquences des adversaires de Gerson vis-à-vis de ce Docteur très-chrétien, et après avoir lu leurs brochures sur la question de l'Imitation on peut très-bien leur appliquer ce vers jadis appliqué au sophistique et hargneux Malou :

« Un petit bout d'oreille échappé, par malheur, découvrit..... »

Et l'avenir prouvera que le bon La Fontaine eut raison. Cela dit, quelques mots suffiront pour apprécier à sa valeur ce singulier manuscrit évoqué par la « Revue. »

6. Le calendrier qui précède le manuscrit n'est qu'une copie d'un calendrier plus ancien. Alors ces sortes de calendriers étaient rares; les moines les copiaient pour leur usage, et comme il était plus facile, à cause des dates, de les copier que d'en confectionner de nouveaux à dates récentes, ils les reproduisaient pour l'ordinaire tels qu'ils les trouvaient dans d'autres manuscrits avec dates surannées; et, que leur importait? La date prétendue du calendrier, donnée par l'adversaire, qui ne repose que sur une combinaison purement fantastique, ne saurait donc faire autorité. Aussi, écoutez-le.

7. « Ce calendrier ne marque pas les années. Néanmoins par les seules indications qu'il fournit (sic) il serait facile de trouver immédiatement l'année de sa confection, et par conséquent la date du manuscrit, s'il n'y avait dans la disposition des lignes une erreur évidente qui demande quelques explications. » Comme tout cela est douteux! Faites donc entrer une clarté d'ordre dans cette nuit chronologique?

8. Aussi, vous allez voir l'auteur de l'article de la « Revue » gêné dans sa marche, dénigrer d'abord Gerson, nier sa haute capacité et ses rares talents, pour mieux affaiblir les preuves si solides qui militent en faveur de la cause de ce saint Docteur. C'est toujours la perfide tactique des malencontreux adversaires du vénérable Chancelier, dont, grâce à Dieu, pas un n'a réussi avec succès. Aujourd'hui, l'erreur ne saurait s'ac-

créditer si facilement. Puis, celui qui a été si heureux de découvrir l'auteur certain de l'Imitation de Jésus-Christ, et dont les preuves excluant tout doute, enlèveraient au pieux Gerson ses droits, n'a que faire d'injurier la mémoire du Chancelier, et de remuer sacrilègement ses cendres. Qu'il le laisse donc en repos, dormir dans son sépulcre jusqu'à la Résurrection. Alors l'Éternel sans passion, comme sans ces opinions que se forment bien légèrement les hommes selon la trempe de leur caractère, les premières idées qu'ils ont adoptées et la folie de leur amour propre, rendra avec une souveraine justice à chacun selon ses œuvres (Imit. Christi, III, 17, 46, 50). Que de jugements faux seront condamnés alors!

9. « Celui qui fait injure à quelqu'un de mes Saints, dit le Seigneur-Jésus, dans l'Imitation, me la fait à moi-même, et à tous les autres qui sont dans le ciel. Que les hommes charnels (« carnales, » terme qu'on retrouve souvent chez Gerson, à son époque) et animaux ne se mêlent donc point de discourir sur l'état des Saints, eux qui ne savent aimer que leur satisfaction particulière. Ils ôtent ou ils ajoutent selon qu'il leur plaît, et non comme à l'éternelle vérité. « Demunt et addunt pro sua inclinatione, non prout placet æternæ veritati (Imit. Christi, III, 58). »

10. Inutile d'insister beaucoup sur la question du calendrier qui n'offre aucun caractère sérieux. Un calendrier en tête d'un extrait de l'Imitation (car le manuscrit de l'adversaire n'a que le premier livre de l'Imitation et des extraits des livres suivants) ne prouve rien ici, ni pour la date du manuscrit, ni pour ou contre l'auteur supposé, dès que ce sont des pièces de diverses mains, réunies probablement à diverses époques, et non pas originales. Mathieu Laensbergh et ses successeurs n'ont rien à voir dans cette affaire. Une autre preuve qui détruit l'échafaudage de paille assez adroitement dressé par l'adversaire, c'est que, dit-il, Gerson est cité trois fois dans le manuscrit, avec le titre de Chancelier. Gerson paraît donc être pour quelque chose dans ce manuscrit?...

11. Ces trois citations, ajoute l'honorable écrivain, appar-

tiennent à un même opuscule de Gerson, dont le titre complet est : « Opusculum tripartitum, de præceptis, confessione et arte moriendo » d'après un nouveau manuscrit de ses œuvres de 1423. » (Ainsi un manuscrit de Gerson de 1423, cité dans un manuscrit soi-disant de l'Imitation de 1406, cela ne prouve-t-il pas suffisammeut l'inauthenticité de ce dernier manuscrit.) « On ne connaît pas l'année de la publication de cet écrit (de Gerson), continue-t-il, et il en conjecture que ses petits Traités réunis en 1423, original et traduction, (Gerson écrivit ses trois opuscules en latin et en français) se groupent autour de l'année 1400, un peu avant ou un peu après (sic). » Mais les conjectures touchant l'année où furent composés ces Traités deviendraient-elles des preuves, que cela ne donne pas de caractère authentique au susdit manuscrit. Notez bien que les citations de Gerson sont d'un manuscrit de l'année 1423, que par conséquent le dit manuscrit est plus récent.

12. « Mais, dit-il, Gerson était alors (en 1400) tout rempli de l'idée de ces petits écrits populaires. » — Évidemment, et il en fut rempli toute sa longue carrière, (c'est même, et Dieu en soit loué, à lui en partie, que nous devons cette littérature populaire, cette propagande des petits livres). Quoiqu'alors même, à Bruges où Gerson était curé de la cathédrale, il ait également composé son Traité « De la Montagne de contemplation, » qu'il traduisit lui-même en latin, et d'une assez belle longueur, puisqu'il contient quarante-cinq chapitres d'une bonne étendue. Le but du Chancelier était d'arriver au peuple et au clergé secondaire alors très-peu instruit. Et pour animer à la composition et à la diffusion de ces petits opuscules, il écrivit plus tard un précieux ouvrage : « De laude Scriptorum. » On ne saurait exprimer avec quel zèle Gerson a travaillé pour l'organisation de l'enseignement primaire en France, au moyen surtout d'écrits populaires. « Il les mettait à la portée des plus simples gens, auxquels, dit-il, le clergé n'adressait jamais que de rares et mauvaises instructions. » L'adversaire qui me fournit cette citation devrait au moins convenir qu'une réforme était absolument nécessaire dans l'Église. En outre, il apprend à lire avec fruit et pour

cela avec méthode. Aussi indique-t-il dans l'Imitation la marche à suivre pour lire utilement les saintes Écritures et les livres pieux (Imit. Christi, I. 5. III, 43) ». Qu'on n'oublie pas que Gerson insiste en plusieurs de ses ouvrages sur la lecture de tels livres et les dispositions qu'elle exige.

13. Mais enfin de ces petits Traités, petits par la forme et grands par la valeur : « Multa nobilia volumina » comme en parle le dominicain Sixte de Sienne (Biblioth. Sancta), le Docteur très-chrétien en composa un très-grand nombre, environ une centaine, dans sa solitude de Lyon, l'espace de plus de huit années, et cela ne prouve ni pour ni contre dans la thèse au sujet de l'Imitation. Le mot « populaires » appliqué aux opuscules de Gerson est très-heureux. Ils eurent une vogue étonnante; partout ils furent transcrits et traduits, partout ils étaient lus et goûtés, surtout dans les cloîtres nombreux au moyen-âge. Presque toutes les éditions anciennes de l'Imitation sont suivies du traité du même Gerson : « De la méditation du cœur. — De meditatione cordis. » L'adversaire reconnaît cette popularité de Gerson : il emploie, chose superflue, une page entière à montrer la vogue vraiment extraordinaire du chef-d'œuvre : « l'Opus tripartitum. » Son succès immédiat, dit-il, et l'autorité du Chancelier de l'Université de Paris contribuèrent à la rapide propagation des copies de ce Traité dans les pays voisins de la France. Et en note : « On compte vingt-deux diocèses de France et de la Belgique, qui avaient « l'Opus tripartitum » dans leurs Rituels du vivant de Gerson. » C'est là du moins un éloge bien magnifique du saint Docteur, que ses contemporains appelaient l'Incomparable. Mais de cet argument qu'il prétend tirer en faveur de son manuscrit, je tiens à en former une preuve testimoniale en faveur des droits de Gerson sur l'Imitation.

14. Autre difficulté. « Une note inscrite au haut d'une page, dit-il de son manuscrit, pourrait induire en erreur, si l'on ne consultait pas le texte. On lit en effet au verso du feuillet 150 : « Anno Domini MCCCCXIII, regnante felicis memoriæ Henrico imperatore Dei permissione, uxorem suam invasit languor fortissimus, etc. » L'erreur du copiste est manifeste,

ajoute-t-il. (Et, en effet, comment faire concorder cette date avec celle si bénévolement supposée de 1406, qu'il donne au manuscrit?) Le millésime, conclut-il, contient un c de trop, qui d'ailleurs est légèrement barré. Pourquoi au lieu de le barrer ne l'a-t-on pas enlevé? C'est qu'il est plus facile de barrer légèrement que de faire totalement disparaître un chiffre par le grattage, quoique bien trop souvent, comme des faits nombreux l'attestent, cela ait été pratiqué pour les manuscrits de l'Imitation. — Mais, autre erreur du copiste. — « On sait, dit l'érudit adversaire, que le dernier empereur d'Occident du nom d'Henri, est Henri VII, mort le 24 août 1313. » Et il ajoute en note : « D'après les historiens, l'impératrice Mathilde, femme d'Henri VII, mourut à Gênes, en 1311. » Il résulte, au contraire, de la note du manuscrit, qu'elle vivait encore en 1313, l'année de la mort de son mari; mais la date du manuscrit ne fait pas foi absolument (sic) (mais celle que donne l'adversaire audit manuscrit fait-elle plus foi?). Ce n'est peut-être qu'une nouvelle distraction du copiste qui aura écrit XIII pour XI, comme il avait mis d'abord MCCCC pour MCCC. » Vraiment l'adversaire est bien indulgent pour les distractions qui peuvent fausser l'histoire. Ces chronologistes!.... Ah! que les grands critiques ont raison de dire que, dans la question de l'Imitation, tous les manuscrits découverts sont des témoignages de faible valeur, et ne prouvent absolument rien.

15. Grand malheur! « C'est qu'il manque au manuscrit les feuillets du commencement et de la fin. » (Les trois quarts de ces manuscrits de l'Imitation en sont là!) Mon Dieu, quel dommage! et qu'il eût été fortuné, si finalement il eût trouvé une preuve sans réplique dans son prétendu manuscrit authentique pour enlever avec la réputation les droits de Gerson dont le gallicanisme l'étouffe et le torture étrangement! En résumé, car les conclusions qu'il prétend tirer de ce manuscrit pour exclure définitivement, selon lui, et Gerson et A-Kempis, ne sont que pure fantaisie, et ne valent pas la peine d'une réfutation sérieuse, voici une exposition bien nette pourtant, mais qui annule parfaitement et détruit logiquement ses probabilités insoutenables.

16. « Les éditions, dit-il, ne sont que d'un secours accessoire, les premières ayant été faites sur les manuscrits. » — Mais lesquels de ces manuscrits, et ceux qui ont servi de base aux premières éditions, où sont-ils? Qui les connaît? Qui peut les montrer, seulement les indiquer? C'est donc à dire, selon lui, que l'on verrait plus clair dans la question, après quatre siècles, que les contemporains qui ont cru devoir donner communément, à l'encontre de quelques ennemis, dès l'origine, l'Imitation de Jésus-Christ à Jean Gerson? C'est toujours de la logique chronologique, historique et surtout fantaisiste. C'est à peu près tout comme si l'on venait dire que nous autres, après dix-huit siècles, nous pouvons mieux connaître les actions du Christ que ses apôtres qui en furent les témoins, pour avoir le droit de les admettre ou de les nier. Voilà un raisonnement bien singulier, n'est-ce pas? Où ne nous mènent pas ces drôles d'adversaires de Gerson?

17. « Les mentions des manuscrits ne sont pas moins contradictoires, les plus anciens sont anonymes. » — A la bonne heure! au moins convenez enfin de cette vérité, sans plus vous en écarter. « Veritas manet in æternum... » C'est précisément ce qui rend le manuscrit de l'adversaire incomplet, sans nom d'auteur ni de date, au moins tout autant douteux et suspect que les autres, jusqu'ici regardés bien à tort, on le voit assez, comme plus anciens, et d'une authenticité de date comme d'attribution d'auteurs incontestables.

18. « On connaît plus de cent manuscrits de l'Imitation. Le premier en date est le manuscrit anonyme de Mœlck, de 1421. (Comment, encore une fois, ce manuscrit, cité partout, a-t-il pu échapper au célèbre investigateur Brunton ?) Celui-ci ne peut rien apprendre (sans doute parce qu'il contredit les opinions de l'adversaire et qu'il sert le parti de Gerson?), sinon que l'Imitation, quel qu'en soit l'auteur, était déjà répandue alors jusque dans la Basse-Autriche » — Et la preuve de cette diffusion, pourquoi donc l'adversaire ne la fournit-il pas? — Je prouve le contraire par le complet silence des écrivains contemporains. En vain j'interroge les écrits pieux des moines et des quelques savants laïques de

l'époque. Silence glacial, nulle voix ne répond!... En vain je cherche et fouille dans les archives du temps. Nulle trace de l'Imitation de Jésus-Christ, avant le célèbre manuscrit de Mœlck de 1421, et qui n'a que le livre premier de l'Imitation.

19. « A cette date, continue-t-il, Gerson et Thomas Kempis auraient pu l'un et l'autre avoir composé le célèbre traité. (Oui pour Gerson, non pour Kempis, je le démontrerai !); l'âge seul du manuscrit ne saurait rien prouver ni pour l'un ni pour l'autre » — L'âge du manuscrit ne prouve rien pour Kempis qui, né en 1380, apprit à lire après sa treizième année, trop jeune encore [1] et même pas assez savant, pas assez avancé dans la science des voies intérieures, pas assez philosophe surtout pour avoir écrit ce livre qui, dit l'inspiré Lamartine, « condense en quelques pages la philosophie pratique des hommes de tous les climats et de tous les pays, qui ont cherché, souffert, étudié et prié dans leurs larmes, depuis que la chair souffre et la pensée réfléchit. (Cours famil. de littérat. Entret. CXXII, art. 2.) » Mais il prouve, tout au contraire, en faveur de Gerson, d'abord par l'absence complète de manuscrits plus anciens, ensuite, parce que après le concile de Constance, Gerson se réfugia durant son exil de 1418 à 1420 dans l'abbaye de Mœlck; puis, enfin, parce que ce manuscrit ne contient qu'un livre sur quatre de l'Imitation; les suivants n'avaient pas encore été composés. Voilà, certes, qui est clair comme le jour; et c'est là où tous les adversaires de Gerson sont réduits au silence.

20. « Il n'en est pas de même des quatre ou cinq autres manuscrits réputés antérieurs, lesquels termineraient la controverse entre les deux plus célèbres prétendants, en les excluant tous les deux, si (ce *si* est ici d'une grande et très-grande valeur pour la cause de Gerson) le jugement des habiles paléographes qui les ont estimés antérieurs au XVe siècle, valait une date. » — L'adversaire reconnaît donc l'impossibilité d'assigner une date vraie à un manuscrit qui n'en a pas

[1] Est-ce que Malou ne s'est pas ingénié à vouloir persuader que Kempis avait fait sa première copie de l'Imitation en 1414? (Voir « De Imit. Christi, » par l'abbé Postel, préface, et les « Recherches »).

une de la main du copiste. Une date certaine? Ah! grand logicien, personne, non, personne n'a jamais pu en fournir à aucun manuscrit de l'Imitation autre que celui de Mœlck de 1421, ou si vous voulez encore que celui copié par Kempis l'an 1441. — « Mais leur opinion, dit-il encore, a été combattue par d'autres, en sorte que l'âge même de ces manuscrits non datés est une nouvelle difficulté dans le débat, une cause de nouvelle division. » — Habile critique, d'où vient donc une telle contradition de vos principes avec votre conclusion? Voilà bien où je vous attendais, vous et tous ceux qui ne veulent s'appuyer dans ce grand débat que sur les manuscrits. Et malgré cela vous soutenez que l'authenticité de la date de votre manuscrit est établie; qu'il est certain qu'en 1406 l'Imitation était non-seulement composée, mais connue et propagée. Et, sur quelle autorité vous appuyez-vous, puisque vous affirmez que les manuscrits ne font pas autorité, même ceux qui ont une date? Inutile d'insister!

CHAPITRE II

IMPOSSIBILITÉ DE DONNER UNE DATE CERTAINE AUX MANUSCRITS QUI N'EN ONT PAS.

1. Après avoir exposé l'état de son manuscrit, l'adversaire, comme frappé lui-même de l'incohérence de ses arguments, de la faiblesse de ses preuves et des contradictions que lui présente le manuscrit, dit : « Cela suffit pour tout laisser en question. » — Evidemment, et pour aussi laisser de côté son manuscrit supposé bien gratuitement de l'année 1406. D'après ses propres conclusions, cela n'est-il pas logique? Donc, je n'en parlerai plus, que pour signaler cet autre inconvénient qu'offre son manuscrit et qui achève la ruine de sa cause.

2. « Tout concorde donc, dit-il, pour la date de 1406. » — Quelle n'est pas la force d'une conviction de parti pris, ou d'une opinion caressée! Tout à l'heure, il récusait l'autorité

absolue des manuscrits, non datés, maintenant il continue à soutenir quand même la date supposée du sien. Forger des arguments sur des subtilités, c'est une base fragile que disperse le moindre souffle de vérité. Voyez un peu, lorsqu'aucune autorité ne peut prouver la date de 1406, il dit que « tout concorde pour cette date. » Oui, sans doute, tout concorde, mais parce que l'érudit adversaire fait tout concorder. — « On peut, ajoute-t-il, affirmer que le manuscrit est bien de ce temps. » Morbleu! hé sans doute qu'on le peut, tout aussi bien qu'on peut lui donner une date antérieure même d'un siècle. Et peut-être avec d'autant plus de bon sens, que les moines qui l'ont écrit, pouvaient être cassés de vieillesse et avoir néanmoins conservé la forme d'écriture de leur dixième année. Ce qui recule bien vite la date fantastique de près d'un siècle. Sans doute qu'on le peut tout aussi bien et même plus aisément que d'insulter un pieux et savant Docteur, comme Bossuet nomme Gerson (Œuv. édit. Migne, tome v, col. 570), un serviteur de Dieu dont la sainteté fut constatée par des miracles et qui eut un culte à Lyon, approuvé par l'Ordinaire, qui, enfin, ne mérite pas d'outrages. Certes! entre pouvoir et devoir, il y a quelque différence.

3. « Toutefois, ajoute avec regret l'adversaire, la diversité des écritures (notez que dans ce fameux ou plutôt ignoré manuscrit, il y a non-seulement diversité d'écriture mais encore nuance de papier, comme j'ai vu) pourrait faire dire au premier abord que le reste du manuscrit ne se rapporte pas certainement au calendrier. » (Notez ce qui suit). « En effet, continue-t-il, toutes les parties du recueil ne sont pas de la même main, l'écriture varie plusieurs fois, on serait donc tenté d'objecter que le manuscrit n'est pas entièrement daté par le calendrier (on sait maintenant quelle valeur chronologique attacher à ces calendriers copiés!) et que certaines parties, notamment celles qui contiennent l'Imitation (se souvenir que le manuscrit n'a que le premier livre et le résumé des autres) dont il s'agit, lui sont peut-être postérieurs. » L'adversaire se débat dans le champ des illusions : tirons les conclusions logiques qui lui donneront à penser.

4. Quelques moines ont successivement copié avec le premier livre des extraits des autres livres de l'Imitation pour leur usage, qu'ils ont ajouté à un calendrier, vieux déjà, peut-être d'une cinquantaine d'années, moins ou plus, pour s'en faire une sorte de manuel pieux. Ces moines, il importe de le répéter, étaient sans doute très-avancés en âge; ils ont dû écrire avec l'orthographe et la forme des lettres qu'ils avaient appris dans leur enfance, de sorte que tout, orthographe et forme d'écriture, peut très-bien concorder à faire donner au manuscrit un semblant de date authentique comme de soixante ans et même davantage avant l'époque de la transcription. Peut-être n'a-t-on jamais fait cette remarque de si grande importance, dans cette question tant rebattue des manuscrits! Ainsi tombent un à un les systèmes et les sophismes forgés par l'adversaire, touchant l'époque de la composition de l'Imitation de Jésus-Christ. Sont-ils dignes d'attention?

CHAPITRE III

COMBIEN LES ADVERSAIRES DE GERSON SE FATIGUENT POUR LUI CONTESTER L'IMITATION.

1. On va voir maintenant que le but de l'adversaire était moins de trouver l'auteur certain de l'Imitation qu'il nous promet pourtant dans son article plus récent de janvier 1874, que l'occasion d'injurier le chancelier Gerson (comme il résulte de la lecture de son travail) en défigurant ses écrits, calomniant ses mœurs, jugeant et condamnant à son tribunal d'inquisiteur, présidé par l'intolérance, ses intentions les plus pures et les plus secrètes. Il me permettra, le terrain de la discussion étant libre, de le refuter en tout point où il s'écartera de la vérité historique, et avec lui le fameux braillard Grégory, l'ergoteur de Bruges, et tous ceux de leur intolérante école. Si l'adversaire se croit autorisé de plaisanter sur le compte du saint Chancelier, pourquoi n'aurais-je pas le droit

d'honorer la mémoire d'un si insigne Docteur par les témoignages de la vénération de tous les saints et grands hommes du christianisme, celui de le venger par leurs unanimes éloges? Voici donc les principaux arguments de l'adversaire.

2. « Aucun motif plausible ne permettait d'attribuer à Gerson un livre qui ressemble si peu à son histoire et à ses œuvres. » — Je prouve tout le contraire ici, et le prouverai surtout dans la seconde partie de la « Clé de l'Imitation, » comme dans « l'Esprit de Gerson. » Ces preuves vont ressortir une à une, au fur et à mesure, revêtues des plus imposantes autorités, tirées toutes du fond même de la discussion. Je n'ai donc pas besoin d'anticiper, ni de citer à l'avance l'autorité des premières éditions parues sous le nom du Chancelier, ni l'autorité de saints et de savants compétents, comme saint Ignace de Loyola et des milliers de ses disciples (1), de saint Charles Borromée, saint François de Sales et de tant d'autres qui trouvèrent des rapports si intimes, si vrais et si frappants entre l'Imitation, les mœurs et les doctrines de Gerson, qu'ils n'appelaient autrement ce beau livre que « Gerson, le petit Gerson. » Voilà bien qui est à la connaissance de tous et qui est décisif. Mais peut-être l'adversaire dans ce siècle de lumière est-il mieux éclairé que les presque contemporains de Gerson, que ces grands maîtres dans la science et la sainteté?

3. « Les contemporains n'ont pas reconnu dans le Chancelier de l'Université de Paris l'auteur du : « De Imitatione, » qui commençait alors à se répandre. » — Si l'adversaire s'adressait à des gens qui ne fussent pas au courant de la question qu'il veut traiter, je concevrais peut-être la raison d'un tel sophisme, qui se trouve renversé précisément par les

[1] Disons-le dès à présent, le nom du saint Chancelier Gerson est très-honorablement inscrit sur le berceau de la célèbre compagnie de Jésus. Copions l'historien officiel de saint Ignace. « In tutto il tempo ch'egli (Ignatio) scrisse le Constitutioni, non ebbe in camera che il Gersone e gli Evangeli... Veder S. Ignatio era come leggere Giovani (Jean) Gersone. (Vide : « Vita e Istituto di S. Ignatio, » in Roma, pag. 1659, 194, 302.) Comment donc se fait-il qu'un traducteur, assez moderne, de cette vie du saint Fondateur, par le P. Bartoli, ait osé éliminer cet éloge si grand, si vrai et si glorieux pour notre saint Gerson?...

témoignages que je viens d'alléguer. L'adversaire sait très-bien que le titre primitif de l'Imitation ne fut pas celui-là, mais celui de « De consolatione interna. » Les contemporains de Gerson ont au moins reconnu en lui l'auteur de l'ouvrage : « De consolatione interna, » le « Libellus consolatorius quem tantum quidem vocat : De Imitatione Christi. » Certes, ils ne s'y sont pas trompés. De là en partie le titre de « Doctor consolatorius » ou « Maître des consolations divines, » que ces contemporains de Gerson lui ont décerné, à partir de son exil. Et si possession première vaut titre, ce titre, on le verra plus loin, est on ne peut mieux confirmé que par cette qualification donnée à celui que ses contemporains saluaient comme le seul qui eût pu donner à la terre, alors comme aujourd'hui affligée par suite de grandes commotions politiques et surtout religieuses, le Livre essentiellement consolateur, l'Imitation de Jésus-Christ.

4. En attendant que du plan de l'adversaire jaillissent les preuves extrinsèques de l'affirmation sus-énoncée, voici des preuves intrinsèques ou morales, que je tire de l'illustre Lamartine. Parlant de Gerson durant son exil et sa solitude : « Il y acheva sa propre sanctification, dit-il. On n'en a pas d'autres preuves que la sainteté de son livre. Tel livre, tel homme. La philosophie de l'Imitation manifeste le philosophe. Ce philosophe n'était d'aucune école, ne relevait d'aucun maître. On sentait que le maître était l'auteur lui-même, inspiré par un je ne sais quoi qu'on appelle le génie de la sainteté chrétienne : « Sursum corda! Elevez vos cœurs là-haut! » C'était sa vie en deux mots. Il n'en fut jamais de plus sublime. La sincérité et l'amour furent les deux caractères de son Génie (Cours de littér., tome XXI. Entr. CXXI, art. 9). » L'Imitation de Jésus-Christ est un livre on ne peut mieux approprié à tous les âges, à toutes les situations, à tous les états. C'est une œuvre humanitaire et complète qui dénote un homme universel et complet. C'est encore à ces deux titres que les contemporains ont donné ce livre à Gerson. « Gerson, reprend Lamartine, n'écrivit jamais pour une secte, mais pour le genre humain. C'était un homme des plus complets qui eussent

jamais existé. Il devint saint en s'exerçant et en vieillissant; mais ses pensées répondaient toutes et toujours à la magnanimité de son âme; rien de ce qui était petit n'allait à ses proportions. Ses moindres opuscules étaient vastes : la vérité est universelle. La philosophie chrétienne dont ce livre est le monument ne pouvait pas se restreindre à la cellule d'un cénobite. » (Ibid.) Ne semble-t-il pas que le grand poète qui a, sur les genoux de sa pieuse mère et durant sa vie entière, si bien lu et médité l'Imitation et qui y retrouve partout Gerson vivant, ait voulu par ces belles paroles traduire l'idée de Sixte de Sienne citée plus haut, au sujet des opuscules de Gerson : « Multa nobilia volumina, » idée, nous le verrons bientôt, que l'adversaire est loin, bien loin de partager ? Mais je ne veux anticiper davantage sur ce point discuté ailleurs.

5. Quant à la prétendue diffusion de l'Imitation durant la vie du Chancelier, l'adversaire serait peut-être fort embarrassé, s'il lui fallait en fournir des preuves. Personne, non, jamais personne, ni dans le cloître, ni dans le monde, ni avant, ni durant la vie si longue du vénéré Chancelier, n'a cité le livre de l'Imitation de Jésus-Christ, ni sous le titre primitif « Des Consolations intérieures, » ni sous celui d'Imitation. Il n'était donc pas encore fait. Et pourtant, si l'on en croit l'adversaire, il commençait à se répandre!... Oui sans doute, dans quelques cloîtres comme dans celui de Mœlck, mais à partir seulement de l'année 1421, et pour un livre sur quatre.

CHAPITRE IV

GERSON EST LE PLUS ANCIEN ET LE PLUS ACCRÉDITÉ POSSESSEUR DE LA PATERNITÉ DE L'IMITATION.

1. « L'opinion posthume formée en faveur de Gerson, n'eut jamais qu'un crédit restreint. » — Mais les très-nombreux manuscrits du XVe siècle, comme les très-nombreuses éditions publiées sous son nom qu'on peut lire dans l'érudit Gence,

et même aussi dans l'adversaire Grégory, sont la meilleure réfutation des sophismes de notre Aristarque. Ils prouvent invinciblement qu'à l'origine, alors qu'il n'était pas encore question de Kempis, mis au jour par ses copies de l'Imitation, ni du prétendu abbé Gersen, qui est Gerson déguisé, ce livre « était communément attribué à Jehan Gerson » comme portent des éditions de l'époque [1], ou sur les éditions latines : « Quod vulgo Gersoni tribuitur. »

2. Une édition de l'Imitation sous le nom de Jean Gerson fut publiée à Lyon, en 1577, nouvellement revue et corrigée avec le latin, dit le titre. Ce n'était certes pas la première, puisque j'en possède une de 1503, une de 1554, et une de 1570, et qu'il en est paru beaucoup d'autres précédentes. Au verso de la deuxième page de l'édition en question est un médaillon représentant le buste de Jean Gerson, gravé sur bois. Or, voici ce que dit l'éditeur dans son avis : « Quant à l'auteur du livre que j'appelle Gerson, je l'ai voulu ainsi intituler, pour ce que, toujours sous ce nom a esté mis en lumière et divulgué quasi par toute la chrestienté. » Ces paroles sont un très-imposant témoignage, et elles sont on ne peut mieux confirmées par ce qui en est dit à la fin du prologue de cet ouvrage, touchant les premières éditions de l'Imitation sous le nom du vénérable Chancelier de Paris, comme d'ailleurs le déclare Ithier-Hobier, dans sa belle Préface de l'Imitation, publiée en 1646, après la mort de Gerson. Tout concorde donc pour lui donner le livre de l'Imitation de Jésus-Christ [2].

[1] Si l'éruditissime Brunton avait compulsé les manuscrits et les éditions si nombreuses de l'Imitation, sous le nom de Gerson, si, en un mot, il avait suivi le fil de la tradition qui a continuellement, malgré les ruses des adversaires, maintenu ce beau livre à l'illustre Chancelier, il n'eût sans doute pas écrit que « c'est une infidélité flagrante que d'attribuer à ce Gerson (sic), l'Imitation de Jésus-Christ » (Voir, Notes, matériaux, etc., p. 2). Mgr Dupanloup, évêque d'Orléans, qui n'avance rien qu'il ne l'ait approfondi, est plus logique lorsqu'il dit, dans sa fameuse « Lettre sur les prophéties publiées dans ces derniers temps, » que beaucoup ont cru et croient encore que nous devons à Gerson l'Imitation de Jésus-Christ. (Voyez aussi la Paroisse, nos 9 et 10.)

[2] Les manuscrits, examinés par une critique impartiale, dit le docte et judicieux abbé Huot, apportent une dernière autorité aux droits si légitimes du

3. « Malgré le nombre assez considérable d'éditions parues avant le XVIe siècle, sous le nom du Chancelier (Est-ce que l'adversaire avait bien conscience de cet aveu si glorieux pour Gerson ?) celui-ci ne parvint pas à obtenir une réputation durable. » — Ah! que dites-vous?... Il obtint si bien une réputation durable que malgré le grand zèle des Chanoines-Réguliers et de leurs amis, que malgré les efforts combinés et les ruses pas toujours très-innocentes des pères Sommal et Rosweide qui bataillaient en corps pour Kempis, quand Gerson, faute d'avoir appartenu à une congrégation, n'a eu jusqu'à nos jours que quelques défenseurs officieux, que l'élite des savants, je veux dire des hommes compétents, le lui a toujours attribué. Pour ne citer que des Jésuites accusés par certains ignorants d'être antipathiques à Gerson, ainsi des pères Mainbourg, Gérard, Nicolas-Boutet, Nouet, Bonnefons, Platus, Rapin, Bellecius, Possoz et une infinité d'autres,

Chancelier. Les uns nous montrent son nom très-lisiblement écrit et encadré dans une riche miniature; d'autres ajoutent à son nom la désignation de la charge dont il était revêtu et disent : Jean Gerson, le Chancelier. Les plus anciens sont pour la plupart avec un nom d'auteur, ceux qui portent un nom autre que celui de Gerson ne sont point immédiatement datés, ou appartiennent à une époque postérieure. Un de ces manuscrits, pièce importante pour le procès qui nous occupe, a été transcrit de la main, ou par les soins de Thomas Gerson, chanoine de la Sainte-Chapelle de Paris, neveu du Chancelier, et vivant encore en 1440. On y voit en miniature, sur un fond doré, un très-beau portrait de Gerson, et on lit ces mots au second feuillet : Incipit liber primus magistri Joannis Gerson, cancellarii Parisiensis, de Imitatione Christi, etc., etc. » Plus de trente éditions, au XVe siècle, portent le nom de Gerson. Il importe de citer encore ici le manuscrit découvert à Valenciennes par le frère de M. Onésime Leroy, manuscrit dont l'autorité est du plus grand poids. Ce recueil contient le texte primitif composé d'abord en français par Gerson, pour ses sœurs, et copié par ordre du duc de Bourgogne; le nom de l'auteur s'y trouve, et auprès du texte original sont deux discours infiniment remarquables du chancelier. Leur noble indépendance est justement ce qui les a empêchés de paraître avec le premier jet de l'Imitation, et avec d'autres écrits, non moins recommandables, peut-être, car le manuscrit en question n'est malheureusement qu'un second volume commençant par la fin d'un traité que tout porte à croire être aussi de Gerson. « Le premier volume, que rien n'a pu nous faire découvrir, et que nous croyons hors de France par suite des invasions étrangères, est sans doute, comme le second, un magnifique in-folio, vélin, chef-d'œuvre de calligraphie et entouré de l'une de ces magnifiques reliures qui bravent les siècles. Il n'a pas dû périr. » (Étude sur l'aut. du liv. de l'Imit. La Par isse du 16 février 1874.)

ayant à leur tête le grand saint Ignace, qui a vécu à une époque très-rapprochée de Gerson, et qui dut le connaître parfaitement, lui et ses écrits, comme l'opinion publique qui lui avait toujours attribué l'Imitation de Jésus-Christ. Des milliers d'autres écrivains d'un talent rare viennent témoigner aussi contre la fausse assertion de l'adversaire. Peut-on oublier le grand Corneille, Onézime Leroy, Gence, l'honorable et habile Vert? Est-ce que le docte et pieux chanoine De Launay, curé de Saint-Etienne-du-Mont, à Paris, n'a pas assez récemment publié deux éditions très-joliment illustrées de l'Imitation sous le nom même de Jean Gerson? Ce savant qui a au suprême degré le culte de nos gloires nationales n'a pas moins de douze cents ouvrages imprimés et manuscrits relatifs à l'Imitation. Il est, en notre temps, le plus capable sans contredit pour décider de l'auteur vrai ou supposé du Livre incomparable. Est-ce que l'éloquent et sublime orateur Mgr Freppel, évêque d'Angers, ne vient pas, dans un discours sur l'Histoire de la Sorbonne, de saluer l'illustre Gerson comme l'auteur de l'Imitation? La tradition en faveur de Gerson s'est donc glorieusement maintenue jusqu'aujourd'hui. Elle a fait écho dans cette magnifique édition polyglotte du « De Imitatione Christi, » par Jean Gerson, publiée à Lyon en 1841, en latin, en français, en grec, en anglais, en allemand, en italien, en espagnol et en portugais, par l'illustre Monfalcon, docteur pieux et érudit qu'un adversaire de Gerson, Nolhac, bénédictin sécularisé (comme on l'a appelé) n'a pas eu honte d'outrager [1]. C'est bien là le témoignage vivant de tous les peuples

[1] Nolhac dit du docteur Monfalcon : « La compensation la plus vraisemblable que l'auteur recueillera de ses veilles et des frais considérables qu'a exigés son entreprise sera d'entendre dire par quelques hommes placés en dehors du cercle des idées communes que, pour consacrer plusieurs années à la reproduction d'un tel livre, tel que celui de l'Imitation, il faut avoir au fond de son cœur quelques-uns des beaux sentiments que ce livre loue et inspire. » (Nolhac. Du livre de l'Imit. de J.-C. Préface.) — Je n'ai pas l'honneur de connaître le docteur Monfalcon, quoique je possède son imitation Polyglotte, le dernier exemplaire du libraire Stross. Mais quant à Nolhac, le public honnête doutera que sa diatribe, dirigée contre la personne même de Monfalcon qui dénote un fond de basse jalousie, ait été inspirée par l'Imitation de Jésus-Christ.

en faveur du saint Chancelier. On peut donc redire en toute sûreté après Mgr Dupanloup que « beaucoup ont cru et croient encore que nous devons l'Imitation à Gerson. » (Lettre sur les Prophéties, du 23 mars 1874).

4. « Jusqu'au XVIIe siècle, Kempis, de l'aveu même de Mabillon, un de ses plus forts adversaires, jouissait de la possession fiduciaire. » — Mais, en êtes-vous bien sûr? Si je répliquais avec le savant Vert, un écrivain habile et expert comme il y en eut jamais sur la question, que Mabillon, parlant de Kempis, estimait peu vraisemblable que cet homme, encore petit apprenti en 1406, se soit trouvé soudainement capable en 1414, même en 1420, de composer ce livre? Si je répétais ce qu'on lit dans le grand Moréri que dans le XVIe siècle il se déclara un parti considérable de savants qui ont attribué à Gerson l'Imitation de Jésus-Christ? Si Kempis a joui d'une certaine possession, vous savez bien à quels titres et par quelles petites malices on est parvenu à rendre si célèbre le nom de ce pauvre moine, de ce saint moine, si vous le voulez, mais ignoré, tout à fait ignoré pour ses autres opuscules, hors des murs de son couvent. Qui ne sait que, selon l'expression du docte abbé Huot, « la vie de Kempis est celle d'un moine fervent dont les excursions se bornent d'ordinaire au trajet de la cellule à la chapelle, et de la chapelle à la cellule? »

5. « Ce sont les idées gallicanes et libérales qui ont créé en France la fortune de Gerson. » — Erreur, j'allais dire mensonge historique. C'est précisément l'élite de la sainteté et de la vraie piété chrétienne et romaine. Ce sont et saint Ignace de Loyola, et saint François de Sales, et le bienheureux Jean Eudes, et le vénérable Boudon, archidiacre d'Evreux, et les pères Jean Crasset et Saint-Jure, de l'illustre compagnie de Jésus, et tant d'autres, qu'il est impossible de les citer tous [1].

[1] Pour ne parler que du saint évêque de Genève, savez-vous bien que Mgr de Ségur a écrit qu'on assure que notre très-saint père le Pape Pie IX répondait naguère à un ecclésiastique qui entretenait Sa Sainteté de la doctrine de saint François de Sales, que si ce grand évêque était

Ah! certes, ce ne sont pas des gallicans ni des libéraux que ces saints et grands hommes-là. Je n'ai pas cité l'aigle de Meaux, Bossuet, qui passe à vos yeux comme un gallican. Qui jamais eut tant d'estime et de vénération pour Gerson, que Bossuet, marchant sur les traces des saints canonisés? Je n'ai pas nommé Benoît XIV, il n'était pas Français! mais peut-être aux yeux de l'adversaire passera-t-il pour gallican et libéral? Je n'ai pas cité non plus l'éloge de Gerson dans les actes du Concile provincial de Toulouse approuvé par le Saint-Siége, en 1851. — Est-ce donc qu'à cette époque l'Eglise romaine aurait été imbue du gallicanisme? « Absurdissimus est! » Combien donc l'assertion de l'adversaire est-elle fausse, inepte, inconséquente! Il faut avoir une idée bien faible des lecteurs, pour les croire capables d'admettre sans contrôle de telles fadaises.

6. Mais à l'encontre Michelet et Renan, dont il n'ignore pas le talent ni le libéralisme, ni le gallicanisme, et qu'il cite comme favorables à sa thèse, ont opiné contre Gerson, le Docteur très-chrétien, j'allais dire trop chrétien pour certains ultramontains comme pour certains gallicans, qui avaient l'art de faire prévaloir des opinions alors libres sur les vérités évangéliques telles que la suprématie et l'infaillibilité pontificale, toujours reconnues dans l'Eglise. Ce qu'avance l'adversaire est d'autant plus inexact, que c'est précisément de l'époque où le gallicanisme fut formulé par l'Assemblée générale du clergé de France, et où il fut le plus universellement enseigné et défendu dans les séminaires, que la fortune de Gerson, comme sa réputation de sainteté, et celle d'auteur de

mis un jour par l'Église au rang des Docteurs, il faudrait l'appeler « le Docteur infaillible. » (Préface des « Direct. spirit. de saint François de Sales, » 7.) On ne peut rien ajouter à cet éloge du « Docteur proclamé infaillible par un Pape infaillible. » On verra plus loin quelle idée avait saint François de Sales de Gerson qu'il regarde comme saint d'une sainteté consommée, et qu'il classe pour ainsi dire parmi les Séraphins ou Princes de l'Amour divin. Les adversaires de la sainteté de Gerson ont de ce serviteur de Dieu une idée tout autre, mais ils ne sont pas non plus des saints François de Sales. On les jugera en les voyant à l'œuvre. Ah! puissent-ils au moins être des Gersons?... L'Église en serait honorée et l'humanité consolée.

l'Imitation, diminuèrent et s'affaiblirent considérablement. Sans doute parce qu'on a moins lu ses écrits pieux, qui ont tant de fraternité avec l'Imitation de Jésus-Christ. C'est à la connaissance des érudits.

CHAPITRE V

L'IMITATION DE JÉSUS-CHRIST N'EST PAS UNE ŒUVRE EXCLUSIVEMENT MONACALE.

1. « Il est évident pour tout lecteur non prévenu que l'Imitation est une œuvre monacale, fruit de la solitude et de la prière. » — Ce refrain a très-souvent été répété par des savants d'ailleurs, mais prévenus, qui par là ont bien montré qu'ils n'avaient compris ni les doctrines ni l'esprit de l'Imitation. Possible que je me trompe aussi, mais je trouve précisément dans l'Imitation même des preuves irréfutables que ce livre presque divin n'a pas plus été fait exclusivement pour des moines qu'il n'a été écrit par un moine. Est-ce à des moines qu'il fallait dire que c'est une vanité d'amasser des richesses périssables et d'espérer en elles; qu'il faut se faire des amis auprès de Dieu par les aumônes [1]? Eux qui avaient tout quitté et ne pouvaient plus avoir la propriété ni la disposition d'aucun bien temporel. Est-ce à des moines que l'on devait blâmer l'abus dans les pélerinages, comme le fait avec un sans-gêne étonnant l'Imitation en deux endroits? Eux qui ne sortent pas

[1] Les manuscrits et les éditions de l'Internelle consolation ou l'Imitation française (que plusieurs tiennent pour être le texte primitif et original) au lieu de : « Fac nunc tibi amicos venerando Dei Sanctos, et eorum actus imitando : ut cum defeceris in hac vita, illi te recipiant in æterna tabernacula, » disent : « Faites-vous maintenant des amis par le moyen des biens temporels que vous avez dont vous n'êtes que l'économe; employez vos richesses au secours des pauvres, et en d'autres bonnes œuvres, afin que quand cette vie sera passée, les amis que vous vous serez faits, vous fassent recevoir dans les demeures éternelles du Paradis! »

ou que si rarement, eux qui ne font jamais de pélerinages aux lieux de dévotion?

2. Qu'on lise donc le petit traité de Gerson : « Modus quidam quo certis ex causis Romam ire non valentes in Anno jubileo, spiritualiter peregrinationem eamdem perficere possint, » on verra que sa doctrine est la même que celle de l'Imitation. On verra avec quelle sagesse il enseigne la pratique des pélerinages faits en esprit, qui, à coup sûr, ne sont pas moins efficaces pour l'âme, et qui très-certainement sont moins sujets aux abus. Ce traité est d'une très-grande originalité comme son titre l'indique.

3. Objecterait-on que la piété était trop peu cultivée à cette époque de l'Imitation par les personnes engagées dans le monde, pour que ce livre leur eût été destiné, aussi bien qu'à celles qui habitaient le cloître? Mais le contraire se prouve par le grand nombre d'écrits ascétiques et mystiques que le Chancelier composa alors pour le simple peuple. « Tout le monde, écrit Gerson, est plein d'escriptures et de livres en latin et en françois et en plusieurs autres langaiges, qui parlent moûlt subtilement des vices et des vertus, et... que si je vouloie tout chercher et estudier, mon aage ne souffirait point pour ce faire. (Trésor de Sapience). » Ces paroles prouvent aussi combien le Docteur était au courant des publications de l'époque, et pourtant comme il sera dit ailleurs, il n'a jamais dit un mot de l'Imitation.

4. Il est vrai que l'Imitation de Jésus-Christ fait allusion à la vie monacale dans trois chapitres; mais, est-ce donc que tous les livres qui parlent comme en passant de la vie claustrale ou érémitique, sont tous faits pour des moines? Est-ce que le fond comme les formes de la vraie piété ne sont pas les mêmes dans le monde que dans le cloître? Cette teinte d'esprit monacal que certains écrivains superficiels ou entichés dans leur opinion ont cru apercevoir dans toutes les pages animées de l'Imitation n'est que l'esprit du vrai chrétien et de la véritable piété évangélique, rien de plus! Je le démontrerai plus loin. Mais une preuve formelle, certaine, évidente pour tous, c'est que ce divin livre est bien plus lu, bien mieux goûté dans le

monde que dans les couvents. Les éditeurs eux-mêmes, qui doivent le savoir, en font l'aveu.

5. Parce que l'Imitation de Jésus-Christ ne porte pas de nom d'auteur certain, et qu'en quelques endroits elle fait allusion à la vie religieuse, on aime à supposer qu'il n'y avait qu'un moine qui ait pu la composer? Mais ce moine, à quel ordre appartenait-il? quel monastère habitait-il? dans quelle province et dans quel siècle vivait-il? Voilà ce qu'au moins nous saurions, si ce livre vraiment admirable, admiré de tous et toujours, avait été confectionné par un moine. Est-ce que chacun des monastères ne gardait pas les archives ou chroniques de ses fortunés habitants? Est-ce que chaque ordre n'avait pas la biographie de ceux surtout de ses membres qui s'étaient signalés par le saint combat de la vie, sous la discipline régulière, ou par leurs talents, ou par une insigne piété? « Où l'auteur, pauvre moine inconnu, dans un couvent de Brabant, et n'en étant jamais sorti, observe logiquement Lamartine, aurait-il pu prendre ces trésors de sagesse humaine qu'on ne trouve que dans le long exercice de ce monde? La sainteté est le fruit de la retraite, mais la sagesse consommée est le fruit du monde. (Cours de littér., tome XXI, Entr. CXXII, art. 2). » Mais l'adversaire nous forcera à revenir là-dessus!

6. « L'Imitation a été composée loin du bruit des Universités, dans la paix du cloître, par un homme qui ayant connu le monde s'en était retiré. » — L'adversaire et moi, nous sommes en plein accord. Ne serait-il pas du nombre de ceux auxquels s'adresse l'apostrophe du prophète : « Oculos habent et non videbunt?... » En tout cas, la vérité le force à convenir que cet homme, en prenant son expression dans toute sa valeur originale, ne peut être que Gerson. Nul, je le prouverai, n'a plus été à même de mieux connaître le monde, ses illusions, ses tromperies, ses déceptions, ses fausses joies, ses funestes grandeurs, ses séduisantes amitiés, que le Chancelier de Notre-Dame de Paris; tout le livre de l'Imitation le démontre d'une manière assez évidente. Nul ne comprit ni n'aima mieux que lui la solitude et la contemplation, surtout après le concile de Constance; nul enfin mieux que lui ne sut rendre

doux, aimable et supportable à tous le joug du Seigneur Jésus par la raison que Dieu ne demande pas l'impossible, comme il s'en explique par ce vers : « Ultrà posse viri, non vult Deus ulla requiri. » N'est-ce pas lui qui commande tout particulièrement aux confesseurs et aux directeurs des âmes une grande douceur envers les faibles et les pécheurs, selon sa maxime tant de fois citée par l'illustre saint Liguori : « Trop de rigueur ne tend qu'à jeter les âmes dans le désespoir, et du désespoir dans un débordement de vices encore plus grand. » (Lib. IV, part. III, de Vitæ. spirit., lect. 4). Plût au ciel que cette maxime fût mieux comprise ! Infini est le nombre des âmes détournées de Dieu et de la vertu par le découragement et les reproches... comme des aveux nous l'ont appris. Pour comprendre combien le vénéré Chancelier inclinait vers la bonté, la douceur et l'indulgence, il ne faut que lire son admirable chef-d'œuvre « De parvulis trahendis ad Christina. » Son long sermon non moins admirable : « De verbis Domini, » qui roule tout entier sur les paroles du Sauveur : « Venite ad me omnes... » et son Traité sur les mêmes paroles, vrai reflet du grand livre quatrième de l'Imitation de Jésus-Christ.

7. Tel était Gerson et telles sont ses doctrines. Mais les adversaires qui le savent prennent une marche opposée pour nier sa paternité de l'Imitation. Ecoutez un instant le rusé adversaire de Bruges : « L'Imitation, dit-il, respire la douceur, la mansuétude, la patience, l'abnégation; en un mot toutes les qualités d'une âme paisible et sereine ; les œuvres de Gerson portent partout un caractère de rudesse et de dureté, qui répond merveilleusement à l'agitation et aux malheurs de sa vie. (Rech., ch. V, art. 4.) » Voilà qui est bien facile à dire, mais le public, ici, se fit censeur et avec raison : « Cette phrase, ajoute le même adversaire, dans une nouvelle édition, a provoqué les réclamations les plus vives, les protestations les plus énergiques; elle nous a valu l'accusation d'ignorance, de témérité, etc. Nous avons reçu même une sommation formelle de nous rétracter. » S'est-il rétracté? Ah ! bien loin ! « Puisqu'on demande, ajoute-t-il, des explications, qu'on réclame

même une rétractation, il faut bien dire toute notre pensée, et la justifier, afin de prouver que la réputation de sainteté, de piété et de douceur que l'on veut faire à Gerson, comme à l'auteur présumé de l'Imitation de Jésus-Christ, n'est pas réelle, mais factice. (Voyez au sujet de cet apôtre de l'intolérance la note du prologue, page IX). Je m'explique cette sorte d'antipathie de l'adversaire; Gerson a dû avoir exprimé en son temps quelque maxime, avoir formulé quelque axiome, avoir donné quelque anathème contre une passion ou une opinion favorite pour lui. Mais assurément le Docteur très-chrétien, et trop chrétien peut-être pour lui a combattu le relâchement de la discipline dans le clergé, l'abus dans les dévotions, a écrit des devoirs des évêques, etc., d'une manière admirable, dit le jésuite Berthier. Vous n'êtes pas tel que moi, qui suis parfait, donc vous êtes un méchant; vous ne pensez ni ne parlez, ni n'agissez selon mes vues, donc anathème à vous! Triste fruit de l'intolérance!

8. Parmi le grand nombre, le nombre presque infini d'écrivains qui n'ont pas vu si clair, ni si loin sur ce qui fait le fond du caractère et des doctrines de l'illustre Chancelier, il suffit de citer le savant et pieux abbé De Genoude. « Quel livre après l'Evangile, dit-il, a plus contribué que celui de Gerson (l'Imitation de Jésus-Christ) à faire connaître au monde le nom de la divinité du Rédempteur du genre humain, le nom de Jésus-Christ!... saint François de Sales, en parlant de la douceur et de l'éloquence que renferme ce livre sublime, fait la comparaison suivante : « Vers les îles Chélidoines, il y a des fontaines d'eau douce qui coulent au milieu de la mer, de même une douce piété peut aller à Dieu à travers les flots amers du siècle.... » (La divinité de J.-C. IVe sect. année 1360.) Entendez-le, Malou, vous qui avez la bienveillance de représenter l'illustre et saint Chancelier avec « un caractère violent et emporté, chagrin, etc. (Ibid.) Pauvre logicien, en vérité, vous avez si bien lu et médité l'Imitation que vous n'avez pas remarqué le « nemo sine defectu! (Imit. Christi, I. 16), ni le « tu multa habes! » (Ibid.) dont le plus grand est l'intolérance, et un plus considérable encore la calom-

nie... [1] Il importe de tenir bonne note de cette spirituelle allusion de saint François de Sales à la vie de Gerson (ignorée de l'adversaire) mêlé à toutes les luttes de l'Eglise et de l'État, et comme ballotté sur les flots tumultueux des persécutions de tous les genres qu'il eut à souffrir, et dont il ne trouva de refuge et en quelque sorte de compensations temporaires que dans sa solitude à Lyon, au cloître des Célestins. Qui ignore cela, quelque érudit qu'il paraisse et beau parleur qu'il soit, n'a jamais ni étudié, ni connu, ni apprécié notre grand Docteur.

9. Mais il n'importe pas moins de faire la plus large concession à l'adversaire de la « Revue, » en convenant avec lui

[1] C'est une indignité des plus inqualifiables que celle de cet écrivain sophistique, flatteur, mélancolique, qui s'est plu à exagérer les torts, selon lui, de Gerson, de ce personnage si saint et si célèbre, vis-à-vis l'Église et l'État, sans tenir compte de ses grands mérites, d'ailleurs, qu'avec des réticences impardonnables, ni des circonstances de lieux, de choses et d'hommes au milieu desquels s'illustra par tant de vertus et de talents Gerson... C'est non moins indigne de sa part de nier au vénéré Chancelier une piété éminente, de grandes lumières, une influence bien méritée sur ses contemporains, des droits à la reconnaissance de la postérité comme au titre de Docteur très-chrétien dont il a toujours été décoré dans l'Église catholique, sous le faux prétexte que « jamais l'Église ne lui a attribué ce titre ; qu'il le doit à la Sorbonne. » Quoiqu'il sût très-bien par des manuscrits de l'Imitation, par les plus anciennes éditions des œuvres de Gerson, par le prologue de Wempheleing qui traduisit ses sermons en latin, que de son vivant même, dès l'année 1401, alors qu'il était chancelier et doyen de Bruges, les contemporains, évêques et autres l'honorèrent de ce titre si glorieux avec celui de « Consolateur. » Je dirai plus loin comment Gerson a été qualifié du titre de Docteur de l'Église par l'Église elle-même et en plein Concile. « Justè quidem et bene, sunt etenim : liceat obsecro Joannem quoque de Gerson, non fraudari laude sua, liceat christianus Doctor appelletur, is cujus primo doctrina ad Christi meras traditiones, omnem nostrum assertionem contendit meteri, » lit-on dans les éditions de ses œuvres de 1488, 1518, etc., publiées en Allemagne par des adversaires de ce Docteur dans la cause de l'Imitation. Ce titre auguste répété par des milliers de voix épiscopales, a fait merveilleusement écho sous la plume de l'aigle de Meaux : « Gerson, que nos pères ont justement appelé Docteur très-chrétien, tant à cause de sa piété, que pour avoir été en son temps la lumière de l'Église de ce royaume, » dit Bossuet. (Instr. sur les états d'orais. Préface, n° 3.) N'est-il pas singulier qu'un si grand érudit que le prélat de Bruges, croie ses lecteurs assez ignorants pour admettre ainsi ses sophismes et ses données obliques sans examen? Cette note trouvera son application à beaucoup de pages de cet ouvrage.

que « l'Imitation est une œuvre monacale, fruit de la solitude et de la prière », et surtout de lui montrer comment il se fait que le moine qui écrivit ce si beau livre n'est autre que le chancelier Gerson. La preuve me tombe comme providentiellement dans les mains, au moment où je fais la révision de ce chapitre. Elle m'est fournie par un savant et très-élégant littérateur du diocèse d'Evreux, l'abbé Adolphe de Bouclon, qui ne voit jamais les choses à demi, mais d'un regard pénétrant les scrute dans toutes les parties, pour les présenter sous toutes les faces. « C'est là (dans le couvent des Célestins, à Lyon), que Gerson ne vit plus pour les autres, mais pour lui-même, pour le salut de son âme, pour sa sanctification, en s'élevant autant qu'il est possible à l'homme, à l'idéal chrétien de la perfection. Cet immortel destructeur du grand schisme d'Occident, après tant de travaux, tant d'études, tant de livres écrits, pouvait bien s'accorder un peu de repos. C'était une de ses pensées dominantes. « Quiesce à nimio sciendi desiderio ». Ce n'est plus l'homme de dehors, l'homme public, c'est l'homme intérieur. Après tant de gloire, l'obscurité; après tant de bruit, le silence; après le poids des dignités, le soulagement d'en être déchargé, voilà son charme! Etre soi-même, chose si rare, voilà son ravissement! Il n'est pas étonnant qu'un homme qui montre dans ses écrits le jugement le plus ferme et le plus solide ait vu et écrit la vanité de toutes choses. Il meurt en 1429. Le travail de sa réforme intérieure, de sa métamorphose en un autre Jésus-Christ, de sa sanctification, a duré dix ans.

10. « Qu'est-ce maintenant que l'Imitation? C'est tout le travail de sa sanctification au sein d'une profonde solitude. C'est toute sa nouvelle âme, âme pure et sainte façonnée sur le modelé de celle de Jésus-Christ. Il voulait que son âme fût telle que Dieu la veut quand une âme humaine lui est présentée, et il n'y a qu'une seule âme qui lui plaise, c'est celle que primitivement il a créée à son image et à sa ressemblance, le prototype de toutes les âmes, l'âme même de Jésus-Christ. Il a donc fallu que Gerson dépouille toute son âme de tout ce qui n'est pas celle de Jésus-Christ, et cette âme, encore une

fois, est toute l'Imitation. Mais une particularité qui n'a pas été aperçue par tous ceux qui se sont permis de juger Gerson, c'est que toute sa vie l'illustre Chancelier avait une très-tendre dévotion pour saint Joseph, le père légal de Jésus-Christ. Il en parlait sans cesse, son nom est dans tous ses ouvrages; il avait prononcé son panégyrique devant tous les pères du concile de Constance.... Non seulement devant eux il avait formulé le dogme de l'Immaculée Conception de Marie; mais aussi il avait émis, grande témérité, l'opinion que l'âme de saint Joseph avait été sanctifiée dans sa conception, tant était grand son enthousiasme pour son saint de prédilection.

11. « Or, si en entrant dans la solitude du couvent des Célestins, Gerson avait laissé derrière lui sa gloire, ses livres, ses dignités, il ne s'était point séparé des compagnons de toute sa vie. Il voulait avoir une âme comme la sienne, vivre avec lui dans le silence, dans le recueillement le plus absolu, taciturne avec toutes les créatures, « sileant! » mais plongé dans un entretien perpétuel avec Dieu, rien à l'extérieur, tout à l'intérieur; de glace à la surface, tout de feu dans le fond. Tel fut Joseph, tel fut Gerson, qui se rapprochait autant qu'il pouvait de son incomparable modèle. Il se faisait de la cellule que lui avait cédée un des Célestins la petite chambre où priaient ensemble, et pensaient sans parler Joseph, Marie et Jésus. Pourquoi ne parlaient-ils point? C'est que la même pensée leur était commune. Alors ils n'avaient rien à s'apprendre. Que s'ils eussent parlé, que si la plume ou le stylet eût couché sur le papier ou sur les tablettes, la pensée dominante de chaque jour, qu'en serait-il résulté? le livre de l'Imitation. Aucune parole ne fut entendue, toute la parole fut intérieure.

12. « Gerson se modelant en tout sur saint Joseph, le silencieux, mais le méditatif, pour plaire à Dieu, a voulu avoir l'âme comme celle de Joseph, vide des créatures et toute pleine de Dieu. Mais quelle était l'âme de Joseph? C'était l'âme de Marie. Était-ce deux âmes? Non, les époux, et surtout ceux-là, n'ont qu'une seule et même âme pour animer deux corps. Et quelle était l'âme de Marie? Elle avait

bu toute entière celle de Jésus. Il y a ici comme dans la Trinité, trois âmes distinctes, mais ces trois âmes n'en font qu'une. En s'unissant à Joseph, Gerson s'est, comme lui, initié à l'âme de Jésus-Christ. J'arrive à la même conclusion : l'Imitation, dans son essence, est le parfum de sainteté qui, mieux que le lis, embaumait la maison de Nazareth, et Gerson en recueillant dans le vase d'or de son livre cette divine ambroisie a fait son œuvre. Voilà ce que c'est que l'Imitation. » Oui, voilà comment ce beau livre est une œuvre monacale, fruit de la solitude et de la prière, et comment aussi il a pu être écrit pour des moines par la plume même de saint Gerson.

13. « Le bel esprit nous soutient que l'Imitation a été écrite par un moine et pour des moines, dit excellemment l'érudit Nisard, et qu'elle ne regarde aucunement les personnes du siècle. Et d'où vient donc qu'elle me convient, dans tous les moments de ma vie, à moi qui ne fais usage ni de la haire ni de la discipline, et qui maltraite mon corps le moins que je peux ? Je suis bien un peu du monde... (Du latin de l'Imitation de J.-C., art. v, Correspondant du 10 août 1874.) » Vous voyez bien que ce livre n'opère pas que sur des religieux, et qu'il n'a pas été écrit pour le cloître seulement. « L'Église, le cloître, le siècle, tout ce qui prie, médite ou agit, les détachés et les affairés, ceux de la cellule et ceux de la place publique, aucun homme n'a le cœur si pur, l'entendement si net, la volonté si droite, que cela le dispense d'aller à cette école de vertu parfaite, de sainteté compatible avec la chair, de prudence séculière et résolutive... (Id. Ibid.) » Ces paroles d'un académicien d'ailleurs si logique, sont on ne peut mieux concluantes. Nous insisterons sur ce point, que les adversaires eux-mêmes regardent comme décisif pour la question.

CHAPITRE VI

QU'IL N'EST PAS D'EXISTENCE POUR CONCORDER SI BIEN AVEC L'IMITATION QUE CELLE DE GERSON.

1. « Rien ne concorde moins avec l'Imitation de Jésus-Christ que la vie extérieure de ce haut personnage mêlé à toutes les affaires politiques et religieuses de son temps. » Changez un mot, et dites plutôt, comme on le va démontrer victorieusement, que rien ne concorde mieux avec ce divin livre, le livre des éprouvés, le livre des chrétiens militants dans le siècle, le livre des grandes âmes, qui donne des consolations à toutes les infortunes, que la vie même extérieure de Gerson, de cet homme qui ayant connu le monde, s'en était retiré, qui ne prétendant plus à aucune chose du monde, ne lui demande plus rien, et est désormais comme mort à son égard, ou comme si le monde était mort pour lui.

2. On a toujours dit que l'Imitation de Jésus-Christ était l'œuvre d'un grand Maître dans la science des Saints. Mais les grands maîtres dans la science des Saints ne se forment pas dans une vie purement contemplative sans épreuves ni contrariétés ! témoin saint Jean-de-la-Croix, Thomas Morus, sainte Thérèse et tant d'autres. Celui, demande l'Esprit-Saint, qui n'a pas été élevé à l'école de la tribulation, que sait-il de la philosophie pratique de la vie chrétienne ? « Qui non est tentatus, quid scit ? (Eccli. XXXIV. 9.) » Un grand Docteur dans cette science des Saints, Boudon d'Evreux, tant persécuté, tant humilié, tant éprouvé, dit avec une expérience consommée : « L'on a donc beau faire de grandes et longues études, prendre des degrés dans des écoles de philosophie et de théologie, se rendre habile dans les plus hautes sciences, et les enseigner même, si la superbe et la suffisance s'y rencontrent, ces gens seront toujours ignorants de la science de la croix, et avec toute leur doctrine, ils n'arriveront jamais à en

savoir l'A. B. C... » (Saintes Voies de la Croix, liv. I, chap. I.) La vie de Gerson, parce qu'elle fut toute pleine de croix, de contrariétés, concorde donc on ne peut mieux avec l'Imitation, et l'a rendu on ne peut plus capable d'écrire ce beau livre, œuvre toute d'expérience avec laquelle sympathisent si bien tous les cœurs affligés, toutes les âmes déchirées par le contact des épines des tribulations de ce monde.

3. « On ne reconnaît pas l'auteur de l'Imitation dans cet infortuné dignitaire (sic) qui s'avoue obligé de plaire en même temps à plusieurs maîtres rivaux, de favoriser ses amis et ses protégés tout indignes qu'ils soient souvent, de parler ou de se taire contre sa conscience,... et qui s'accuse en même temps, au milieu de toutes ses occupations et de ses soins, d'omettre la messe et de négliger la prière ? » — Mais, docte adversaire, avez-vous bien lu, avez-vous lu sans passion, sans parti pris, qui obscurcit toujours l'œil de l'intelligence, la Lettre de Bruges dans laquelle le saint homme Gerson, comme le nomme Bossuet (Œuv. tome IV. col. 36) rend compte de sa situation de Chancelier? Ne forcez-vous pas un peu, beaucoup même, ses expressions, pour avoir d'abord mal interprété ses intentions ? C'est ce que vous paraissez faire, traduisant à votre guise un long passage de cette lettre si précieuse où respire la sainteté d'âme du pieux Gerson : « Cause pour laquelle il voulait se démettre de sa chancellerie. »

4. D'autres écrivains de talent et de cœur, notamment Mgr Bourret, évêque de Rodez, ont traduit la même pièce, et y ont lu toute autre chose que ce que vous nous en dites. Permettez que je donne sa traduction, qui sera utile pour ceux des lecteurs qui n'entendent pas le latin, que du reste, et c'est à noter, vous vous gardez de reproduire intégralement, pour traduire plus librement sans craindre la censure du texte. — Pour comprendre l'esprit du Traité : « Causæ propter quas cancellarium dimittere volebat, » il faut tout d'abord, avec notre grand Prélat, se rendre compte du milieu dans lequel vivait alors Gerson et des motifs supérieurs qui le portaient à résigner sa chancellerie.

5. « Son auditoire, dit-il de Gerson, était toujours nom-

breux. Il se composait des membres de la famille royale, des grands officiers de la couronne et des principaux représentants de la noblesse. A ces hauts personnages il se joignait souvent des évêques, des conseillers du parlement, des docteurs de l'Université. Le peuple n'était pas exclu des réunions. En ce temps-là les offices religieux de la cour ne se faisaient pas aussi exclusivement qu'aujourd'hui dans des chapelles privées. Le roi et les seigneurs se rendaient souvent dans les églises paroissiales pour assister aux cérémonies publiques, et surtout pour écouter les prédicateurs qui avaient la réputation d'être éloquents...

6. « Le jeune orateur parlait spécialement sur les vices auxquels les grands sont le plus exposés, et sur les vertus qu'ils pratiquent le moins. Sans oublier le peuple qui était présent, c'était surtout la classe élevée de son auditoire qu'il avait en vue et à laquelle il faisait souvent allusion dans ses applications et ses remontrances. Parfois elles étaient vives ; il reprochait ouvertement aux seigneurs leurs injustices, leurs exactions, leurs violences, et il s'exprimait sur les mœurs de cette cour licencieuse, avec une autorité de langage que pouvaient seules lui donner sa science et sa vertu... En même temps qu'il prêchait, il se rendait au collége de Navarre pour faire ses leçons, assister à la collation des grades, et remplir les autres fonctions de l'enseignement. Mais au milieu de ces occupations diverses, il nourrissait en silence des projets de retraite qu'il voulut enfin accomplir.

7. « Le séjour de la cour ne plaisait point au jeune Chancelier. Son âme timorée s'offensait, comme il nous l'apprend lui-même (causæ propter quas cancell. dimitt. volebat), des exemples qu'il avait sous les yeux. (N'est-ce pas l'esprit de l'Imitation et des saints : la fuite du monde, la vie retirée en Dieu ?) Il voulait se démettre de sa charge et se retirer dans la solitude pour y vaquer librement à sa sanctification personnelle.

« Que faire, disait-il à ses amis (comparez ce qui suit avec l'interprétation citée de l'adversaire), que faire dans une cour où je suis forcé de complaire à plusieurs maîtres rivaux, dont

je n'ai pas besoin de dire le nom? Pourquoi rester au milieu d'hommes plus forts que moi et que l'affection de ceux qui m'aiment, au milieu d'une foule de jaloux, qui calomnient tous mes actes et dénaturent mes paroles? (Compar. Imit. III, 36 et 46). Je suis contraint de m'oublier moi-même, de mal dire mes messes [1] (Oh! sainte humilité!) de tendre la main comme un mendiant, de promouvoir aux grades des ignorants ou des incapables, et d'entendre soutenir de scandaleuses doctrines, tandis que je néglige le soin des âmes qui me sont ailleurs confiées et mon propre avancement spirituel. (Notez ces deux points qui témoignent du zèle et de la piété de Gerson!) A quoi bon perdre mon temps et mes veilles à polir des sermons, que l'on ne veut écouter que par vaine curiosité et qui ne produisent aucun fruit de salut? Je ne fais plus aucun bien, et l'on peut m'appliquer cette parole de l'Écriture : « Vous vous consumez dans un travail inutile. » Qui oserait soutenir que ces sentiments de Gerson ne sont pas en tout conformes à l'esprit de l'Évangile et de l'Imitation?

« J'avais désiré la charge de chancelier, espérant que ces fonctions nouvelles me tireraient d'un lieu que je ne pouvais quitter de moi-même sans paraître ingrat. Dieu m'a exaucé mais non selon toute l'étendue de mes désirs; mes peines ont augmenté, et je n'ai point trouvé la liberté que je cherchais... »

8. Ces paroles du Docteur très-chrétien diffèrent essentiellement de celles que lui prête l'adversaire, et qu'on peut lire dans son plaidoyer. Aussi combien le commentaire ou interprétation qu'en a fait le docte Prélat, amène-t-il une autre conclusion que la sienne! écoutez :

« Il est curieux d'entendre Gerson compter parmi les ennuis qu'il éprouve à la cour, le soin de préparer les sermons qu'il prêchait devant le roi et les princes du sang. On reconnaît là ce penchant qui le porta toujours à fuir les grandeurs du monde, ce goût pour la retraite et la vie cachée qui faisait

[1] L'adversaire dit d'omettre mes messes et de négliger la prière. Voici le texte de Gerson : « Cogor inter hæc et similia missas et orationes omittere, vel (pesez ce *vel*) irrecollectus dicere. »

le fond de son caractère (Notez bien), et que font encore valoir ceux qui voudraient qu'il eût écrit le livre sublime dont la doctrine se résume dans la belle maxime : « Ama nesciri. » (Voy. Mgr. Bourret : Essai hist. et crit. sur les serm. franç. de Gerson, I, 2).

9. Ce petit traité de Gerson relatif à sa démission de sa chancellerie, n'en déplaise à l'adversaire qui a tout intérêt à le déprécier, est bien beau. Il appuie chacune de ses propositions par un texte des Saintes-Écritures. Il cite pour justifier sa détermination l'exemple de quelques saints, comme saint Grégoire de Nazianze, le pape saint Célestin qui quittèrent leur Pontificat pour vaquer avec plus de sûreté à leur salut et à la contemplation des choses divines.

« Consideretur quanta sit raritas Deo in contemplationis quiete viventium more priorum sanctorum. Ideo si quis tenuiter ad hoc aptus inveniatur, credendum sibi puto, quia talentum suum tale est, non alia agibilia, saltem in tanto ; sicut opus oculi videre est, non laborare : Habet enim quilibet donum proprium à Deo. (I. Cor. VII.) Talem cessionem hac causa ipse Gregorius Nazianzenus, et Papa Cælestinus, et alii plures fuerunt executi. »

10. Il répond finalement à toutes les objections que pourraient lui adresser ses amis, telles que la gloire de Dieu, le bien de la société et autres, pour le détourner de sa résolution, par des paroles mêmes de Notre-Seigneur.

Quod si fingant nimis me amantes, illud non expediens esse reipublicæ, vel aliorum profectui; audiant divinum tonitruum : Quid prodest homini [1], si totum mundum lucretur, animæ verò suæ detrimentum patiatur? (Math. XVI). Videant demum, ne sint inter illos, etc., quibus alibi : Inimici hominis domestici ejus. (Math. X. etc.)

11. Il y avait donc une humilité bien profonde, une foi bien grande et une piété bien ardente dans le cœur du Docteur

[1] Notez ce « Quid prodest homini... » dont le livre tout entier de l'Imitation n'est pour ainsi dire qu'un long commentaire (M. l'abbé Herbet. L'esprit de l'Imit. de J.-C. 2). Gerson, à l'exemple des saints, avait souvent cette parole sur les lèvres et dans ses sermons.

très-chrétien. Il y avait — et qui est le savant qui puisse l'ignorer? — une grandeur et une force de volonté énergique qui ne fléchit jamais devant le devoir ou la vérité, pour complaire aux sommités de l'Église ou de l'État. Gerson! est-ce qu'il ne souffrit pas tout : calomnies, exil, privations, perte de charges et de dignités, plutôt que de trahir jamais les intérêts de Dieu, ceux de son Église et de la Patrie. Il y avait même alors dans le cœur de Gerson, et comme en germe, tout l'esprit de l'Imitation résumé pour ainsi dire dans les deux grandes maximes du divin Maître qu'il vient de citer. Si l'espace le permettait, je produirais tant de témoignages irrécusables à l'encontre de l'assertion malheureuse de l'adversaire, qu'il en serait écrasé, et que ses sophismes ne pourraient que tourner à la gloire du Docteur très-chrétien et à sa propre confusion à lui-même. Un écrivain impartial et de grande autorité, le docteur en théologie Schmidt dans son admirable « Essai sur Gerson » a écrit des pages qui justifient on ne peut mieux l'illustre Chancelier, à Bruges. Je ne peux que résumer mais en citant textuellement : « Dans le silence de la petite ville (Bruges) où rien, dit-il, ne venait distraire le cours de ses méditations, Gerson fut naturellement amené à comparer ce calme avec la vie agitée, inquiète, orageuse d'un chancelier de la grande Université. Combien la modeste position de doyen de l'église de Bruges ne devait pas lui sembler préférable à ses hautes fonctions! Combien ne devait-il pas regretter d'avoir cédé à des parents et à des amis, qui malgré lui l'avaient poussé aux honneurs, et d'avoir échangé son rang obscur contre une dignité accompagnée de tant de peines!

12. « Il se représente le triste état de la France livrée à la rivalité de princes puissants et ambitieux, il songe à la décadence de l'église divisée par un schisme funeste et abandonnée à des prêtres ignorants ou à des prélats corrompus par le luxe. La misère de son époque le frappe plus vivement que jamais [1]. Tout ce que lui-même a souffert, les dégoûts sans

[1] Nul mieux que Gerson ne dépeint les malheurs de son temps, avec plus de tristesse, plus de vérité et plus d'éloquence. C'est comme l'accent d'une douleur personnelle qui donne on ne peut mieux une faible idée de

nombre dont il a été abreuvé dans l'exercice de la chancellerie, les calomnies qu'on a dirigées contre ses meilleures intentions, les attaques auxquelles son amour de la justice a été exposé tous les jours, tout cela lui revient en foule devant l'esprit ; son âme, dont toute l'essence est l'amour, se sent dépaysée dans ce monde, elle se trouble à ces pensées, et l'idée lui vient de renoncer à toute participation aux affaires publiques.

13. « Malade et découragé, il écrit alors à son ami Pierre d'Ailly cette Epître sur la réforme de la théologie dans laquelle il parle avec tant de douleur de la ruine de l'Église et des vices des prélats [1]. Il dresse ensuite une longue liste des motifs pour lesquels il voulait se démettre de ses fonctions de chan-

son amour infini pour l'Église et de l'extrême affection qu'il eut toujours pour sa chère patrie. Entre mille traits de ce tableau en voici un.

Parlant de l'Université dont il est le représentant et le chef, et « dont les yeulz de sa considération sont plus clers que le soleil et plus multipliez que ceulz d'Argus, » qu'il compare aux animaux que vit Ezechiel « pleins d'yeulz dehors et dedans. » « Las ! que voit-elle en sa considération, s'écrie-t-il avec l'accent de la plus vive douleur? Elle voit turbation partout, meschef partout, tourments douloureux partout. Elle voit en plusieurs lieux oppression cruelle de peuple ; pour justice, violence ; pour miséricorde, rapine ; pour protection, destruction ; pour soustenance, suborsion ; pour pasteurs, pilleurs ; pour défenseurs, persécuteurs ; violation de pucelles, prostitution de mariées ; boutements de feux en aucuns saints lieux, profanations de sainctes places, meurtrissemens de plusieurs ; voire, qui pis est et horrible merveille, elle voit l'homme soy-mesme se deffaire par raige et désespoir pour les grans mauls qu'il ne peult endurer.... » (Harengue au roi Charles VI).

Pour juger de la valeur de ce français de Gerson il faut nécessairement se reporter à son époque ; il est, quoi qu'en disent ses adversaires, l'un des meilleurs écrivains du temps.

[1] Puisse-t-on comprendre l'amour immense que notre Gerson portait à l'Église du Christ, ce qui assurément est bien l'un des traits caractéristiques de ce grand réformateur chrétien, bien extrêmement différent en tout point d'un Luther...

« Oui, le Catholicisme, entamé par le temps, dit un écrivain, eut aussi ses réformateurs, mais animés de l'esprit du Maître, dont l'œuvre, pleine de suavité et de force fut grande, populaire, durable. Avant que Luther proclamât les désordres des monastères et les faiblesses du sacerdoce, plus d'une voix s'était élevée dans le cloître pour parler de prière et de jeûne ; plus d'un saint prêtre, plus d'une vierge pénitente avaient mouillé leurs cellules de larmes. On avait vu les pleurs de sainte Catherine de Sienne ; on avait ouï les voix éloquentes de saint Bernard, de Dailly, de Gerson. (Collombet ; « Vie de sainte Thérèse, » prologue.)

celier. Nulle part il ne peint mieux son caractère doux, intime et presque timide, mais pourtant loyal et juste, que dans cet écrit, rédigé dans un de ces moments de découragement profond, dont si souvent il était saisi. Tous les secrets de cette belle âme y sont déposés, de cette âme que la moindre injustice blessait et qui, pourtant, était trop aimante et trop résignée pour rompre ouvertement avec ceux auxquels elle refusait sa sympathie. » Ces nécessités qu'il faut subir dans les hautes positions sociales, ces liaisons qu'on ne peut éviter de contracter, ces marques d'estime qu'il faut donner à des hommes puissants, mais indignes, étaient pour Gerson des sujets de plaintes continuelles; plus d'une fois le souvenir l'en avait accompagné jusque devant les autels, et avait troublé son recueillement.

14. « A ces soucis venaient se joindre des soucis d'un autre genre. Malgré le poste éminent qu'il occupait, il ne s'était pas enrichi; comme le bénéfice que le duc de Bourgogne lui avait donné devait lui fournir les moyens de sa subsistance, il était accusé d'ambition et de cupidité par des hommes qui n'attendaient que sa retraite pour se mettre à sa place. (Il importe beaucoup de noter ceci.)

« Il paraît que souvent déjà il avait exprimé ce vœu de quitter Paris et de passer loin des affaires des jours consacrés au silence et à la méditation, mais que ses amis avaient réussi chaque fois à le retenir par leurs pressantes sollicitations. Il se souvient des arguments qu'ils lui avaient opposés, et les réfute...

« Plut à Dieu, s'écrie-t-il alors, qu'égarés par leur bienveillance, mes amis ne se trompent point sur mon peu de mérite. (Il sied bien aux adversaires de Gerson de l'appeler ambitieux!) Et vous, mes amis, vous qui me pressez tant de ne pas quitter mes fonctions, auriez-vous le courage de le faire dans ces circonstances, et de mouvoir seulement du doigt le fardeau dont vous voulez que mes épaules demeurent chargées? Vous dites que je serai moins considéré en descendant à un rang inférieur; mais qu'ai-je à faire du jugement des hommes? Mon juge est le Seigneur, et la vertu du chrétien, ce me

semble, ne se mesure pas à la rumeur publique, mais à la pureté de la conscience. »

15. « Toutefois il ne donne pas de suite à son projet; il aime trop l'Église du Christ, pour ne pas lui sacrifier son repos personnel. (Entendez, adversaires!) Quand l'humanité est tourmentée, comment retrouverait-elle la paix, si les meilleurs esprits se retiraient de la lice, ne songeant qu'à se sauver eux-mêmes, au lieu de se dévouer pour le salut des autres? Gerson avait une autre mission à remplir que de quitter le monde en s'enfermant dans le silence d'une cellule. Aussi se relève-t-il à l'idée de son devoir, et ce qui d'abord devait l'éloigner des affaires, la vue de l'anarchie universelle, devient le motif qui l'y ramène, le mauvais succès des efforts qu'il avait tentés jusqu'alors l'engage à en faire d'autres; malgré ses répugnances il suit le conseil de ses amis, notamment du duc de Bourgogne, et renonce à son dessein de quitter la chancellerie... »

16. C'est ainsi, je le répéterai, qu'il faut pour juger les grands hommes, les prendre avec le milieu où ils vécurent dans leur siècle, et ne pas les voir seulement au point de vue du siècle et du milieu où l'on est; faire nettement enfin la part des situations où ils se trouvèrent et des hommes qui les entourèrent. Autrement, et c'est ce qui a eu lieu pour Gerson, il a été déprécié, condamné sans appel par de certains intrigants, là où précisément sa gloire devait briller davantage et sa vertu paraître avec le plus vif éclat. L'auteur que je viens de transcrire est à la fois un grand théologien, un habile logicien, un juge intègre : tout ce qu'il avance est appuyé sur de nombreuses citations des écrits mêmes du saint Chancelier et qu'on peut lire dans son « Essai... » Il doit donc être cru préférablement à quelques écrivains adulateurs d'un parti et qui ont intérêt pour maintenir une opinion qu'ils adorent, de jeter le discrédit sur l'homme et les œuvres de l'homme, incomparable dans nos siècles, dont ils veulent nier le mérite et obscurcir la gloire.

17. Le but du Chancelier est, on le voit, noble, surnaturel, chrétien, et par conséquent louable. Il veut assurer sa sanctifi-

cation et son salut éternel en servant Dieu plus purement et plus parfaitement dans la retraite, loin des scandales et des dangers, hélas, si grands et si multipliés du monde! Il écrira plus tard cette sentence mémorable : « Les plus grands Saints évitaient autant qu'ils pouvaient la compagnie des hommes, et leur choix était de servir Dieu dans la retraite » (Imit. Christi. I, 20). Toujours Gerson nourrit cette tendance à la solitude!

18. Mais voyez l'astuce de l'adversaire, qui induit le lecteur dans l'erreur, en lui disant ou lui laissant entendre que Gerson, à Bruges, où il était Doyen de Saint-Donat en même temps que Chancelier de Paris, tout occupé des embarras de sa charge, omettait la messe et négligeait la prière, était, suppose-t-il, quoiqu'il n'ose pas le dire, un prêtre tiède, négligent, infidèle, mondain, un traître à Jésus-Christ..... Ah! les tièdes et les négligents ne se plaignent jamais de leur état de tiédeur et de négligence.

19. Certes, je le répéterai, si l'adversaire a des droits si bien certains contre ceux si bien établis de Gerson, touchant l'Imitation, si ces droits qu'il suppose subtilement fondés suffisent pour exclure définitivement cet auteur, qu'a-t-il besoin de l'insulter et de l'insulter par l'artifice et le mensonge? A-t-il lu ou n'a-t-il pas lu son admirable Traité : « De præparatione ad missam » et tant d'autres dans lesquels le même Gerson blâme ceux qui, sous un prétexte ou sous un autre, mal fondés, se dispensent si légèrement de sacrifier tous les jours?

20. Qu'il me permette, au moins, de rappeler ce passage où le vénérable Docteur, posant l'objection qu'on fait quelquefois de l'exemple de plusieurs saints qui n'ont jamais voulu dire la messe (est-ce que l'adversaire ignorait cela?...), répond qu'il en tombe d'accord mais que l'on doit plutôt respecter par une interprétation pieuse, qu'imiter par ses actions, la conduite particulière de ces saints, qui n'est point une règle pour les autres. « Sed particularia hæc facta quorumdam veneranda magis sunt piâ interpretatione, quam in exempla agendi trahenda. »

Même doctrine évangélique dans son admirable traité neuvième sur le « Magnificat. » (Partit. quinta) :

« Vous êtes toujours dans la crainte, dit-il, mais il faut chasser cette crainte que vous avez de vous approcher des saints autels, par une charité plus forte. Vous vous croiriez indigne de dire la messe et de communier, mais quand vous seriez mille ans à travailler pour vous en rendre digne, vous n'y réussiriez jamais par votre propre travail. Il faut que celui qui vous invite de venir à lui, vous rende digne de vous en approcher : dignificet te oportet qui te invitat ad se. »

Sans aucun doute, la plume ou plutôt la main qui la première traça ces lignes est bien la même qui la première a écrit : « Sachez que vous ne pourrez vous acquitter de cette préparation par le mérite de vos bonnes œuvres, quand vous y employeriez une année entière, et que vous n'auriez autre chose dans l'esprit. » (Imit. Christi. IV. 12).

21. Ah ! si l'adversaire eût bien lu et sans prévention ces deux traités signalés de Gerson, eût-il jamais parlé ainsi, puisqu'il y eût trouvé toute la substance et quelquefois même les expressions du quatrième livre de l'Imitation, qui n'est qu'un encouragement continu et pressant à célébrer et à communier saintement ?

CHAPITRE VII

AUTRES PREUVES DE LA CONFORMITÉ DES SENTIMENTS ET DE LA CONDUITE DE GERSON AVEC L'IMITATION.

1. Je savais cette doctrine si consolante de ce saint Maître, comme aussi que sa conduite y concorda toujours très-exactement. Partant, je fus heureux lorsqu'un dimanche, ouvrant mon livre d'office : « Manuel du bon Paroissien, en forme de rituel, » par le pieux abbé Thibaud, curé de la cathédrale de La Rochelle, et approuvé par l'autorité épiscopale, je lus, dans

ce livre, touchant l'oraison mentale et son usage, les lignes qui suivent, où le bienheureux Gerson a rang d'honneur parmi les saints les plus affectionnés à cet exercice angélique. « Tous les saints ont pensé de même et agi en conséquence, dit l'éminent auteur, on les a vus au milieu des plus grands travaux et des occupations les plus fatigantes, réserver toujours quelques instants pour le saint exercice de l'oraison : témoin saint François Xaxier, saint François de Sales, saint Charles Borromée, le pieux chancelier Gerson... » Certes, l'illustre chancelier est ici en bien belle et bien sainte compagnie, n'est-ce pas ?

2. Il n'est donc pas vrai que Gerson à Bruges, pas plus qu'à Paris, au milieu des embarras de ses charges, des occupations absorbantes du saint ministère et même, pour parler comme l'adversaire, « de ses contrariétés, » ait négligé la pratique de l'oraison et des autres exercices pieux. Une preuve plus forte encore se tire de ce que là même, il écrivit une Epître aux élèves de Navarre, dans laquelle il les détourne des questions inutiles, des vaines subtilités dont on s'occupait dans les chaires de théologie, tandis qu'on négligeait les points de doctrine les plus essentiels à la perfection et au salut. (Voyez L'Ecuy. Essai sur la vie de Gerson, tome I, sect. 2.) C'est bien le même génie qui, quinze années plus tard, écrira : « A quoi servent ces disputes sur des choses cachées et obscures, qu'au jour du jugement de Dieu on ne nous reprochera pas d'avoir ignorées. » (Imit. Christi. 1. 3.)

3. « C'était, dit le pieux et docte L'Ecuy, abbé général de Prémontré, des pointilleries, des abstractions métaphysiques, au moyen desquelles on se croyait fort au-dessus du vulgaire, parce que, dans le vrai, on n'y entendait rien. Gerson, au lieu de cela, voulait qu'on se nourrît de choses plus solides. Il conseillait la lecture des théologiens dont les écrits étaient dégagés de toute discussion étrangère à une saine doctrine, tels que les ouvrages de saint Bonaventure, de saint Thomas, de Guillaume d'Auxerre, de Durand, de saint Grégoire, la vie des Pères... (L'Ecuy, Ibid.) » C'est-à-dire les grands mystiques chrétiens qui apprennent l'art de devenir à la fois savant

et intérieur. Enfin, une preuve tout à fait concluante contre l'adversaire, c'est qu'à Bruges même, où il était continuellement malade, surchargé d'occupations, tracassé par de violents ennemis, l'humble et doux Gerson composa de très-beaux ouvrages de spiritualité et d'une très-haute mysticité, tels que la Montagne de contemplation, qu'on traduirait plus heureusement peut-être par : « Des hauteurs de la contemplation » et encore, selon le critique, « la Mendicité spirituelle, » deux ouvrages souvent copiés alors et dignes aînés de l'Imitation de Jésus-Christ.

4. Malgré ces preuves irrécusables de la piété vraie et solide de Gerson à Bruges, je ferai volontiers une large concession à l'adversaire, j'admettrai que ce Docteur était tourmenté par les scrupules, par le procès qu'on lui avait impertinemment intenté au sujet de son bénéfice, par la crainte surtout de mal dire ses messes et ses prières. C'est ce qui ressort avec pleine évidence de sa lettre de Bruges, d'après une interprétation rigoureusement littérale. Hé bien ! écoutez-le parler dans sa retraite à Lyon, là où il semblait que rien ne dût entraver chez le sublime contemplatif la piété et l'amour si ardent qu'il avait pour Dieu. « Il est rare, dit-il, que je me recueille entièrement, et plus rare encore que je sois libre de toute distraction » (Imit. Christi. IV, I.) Et, plus loin : « Si, maintenant que je célèbre ou que je communie, je me laisse aller si souvent à la négligence et à la tiédeur, que serait-ce si je ne prenais pas ce remède, et si je ne cherchais point un si grand secours ? » (Ibid. IV. 3) Notez ces deux termes : « Quando communico aut celebro » qui prouvent comme tout l'ensemble du livre, que l'Imitation a été composée autant pour les laïques qui communient que pour les prêtres qui célèbrent ; que, par conséquent, elle n'est pas exclusivement monacale. C'est l'œuvre et le cri de l'Humanité, comme il en est du poème mélancolique de Job, du psautier sublime de David. Il convenait donc qu'elle fût écrite pour les religieux du cloître comme pour les chrétiens du siècle.

5. Ne serait-ce pas encore Gerson qui avoue cet état de trouble, de peine, d'anxiété : « Je travaille à la sueur de mon

visage ; mon cœur est déchiré de douleurs, le poids de mes péchés m'accable, les tentations m'agitent ; mille passions déréglées m'embarrassent et me pressent. (Ibid., IV. 4)... » Quel aveu ! qu'il est touchant !

6. Il est assez démontré par les sentiments vrais du pieux Gerson qu'il pensait et parlait comme les Saints, comme l'Imitation de Jésus-Christ. L'adversaire voudra-t-il l'entendre ainsi ? « Oh ! s'écrie l'auteur de la Méthode de Besançon, que les jugements des saints sont différents des nôtres ! Ils craignent, ils fuient ce que nous désirons, ce que nous recherchons. C'est que dans le saint Ministère nous ne voyons que les honneurs et les avantages temporels, et que les saints n'y considèrent que l'étendue des obligations et la multitude des dangers. (Réflex. prélim. 11e réflex.). » Pesez ceci !

Je n'aime guère les fréquentes allusions, mais l'adversaire m'y amène, et d'ailleurs celles-ci se présentent d'elles-mêmes si naturellement ! Ce serait donc avec un bien grand plaisir, si je ne craignais d'ennuyer, que je répondrais à toutes ses chimériques preuves par les seules paroles de l'Imitation de Jésus-Christ, mises en parallèle avec les maximes des autres écrits de Gerson, et surtout les faisant admirablement concorder avec les principales circonstances de la vie de ce pieux et saint Docteur, ainsi que l'appelle souvent Bossuet.

7. Dans un débat semblable, l'adversaire devait au moins balancer les motifs du vénérable Chancelier, et ne pas les cacher au public, ou atténuer ceux-ci les plus pressants, sur lesquels Gerson lui-même insiste le plus, parce qu'ils touchaient plus près aux intérêts de Dieu dans le salut des âmes et sa propre sanctification.

« Heureux, dira plus tard le Docteur expérimenté, heureux qui s'affranchit de tout ce qui pourrait souiller ou charger sa conscience !... Sachez laisser là le monde, et à son tour le monde vous laissera toute liberté dans vos actions. N'attirez-pas à vous les affaires des autres, et ne vous mêlez jamais à celles des grands. » (J'ai personnellement fait expérience des dangers qui en sont la conséquence). Ayez avant tout l'œil ouvert sur vous. (C'est-à-dire, explique l'interprète Horstius,

travaillez à vous sanctifier vous-même avant de songer aux autres. Teipsum precipuè cura, incuriosus aliorum. (Imit. Christi, 1. 21). »

Alors le lecteur non prévenu eût conclu que tout le contenu du Traité de Gerson sur la démission de sa chancellerie prouve son vif désir de sa sanctification personnelle, son ardent amour pour la solitude, son grand mépris et sa fuite des vains honneurs de ce monde, son zèle admirable pour les devoirs du saint ministère, ses soins de vaquer à la prière, et enfin cette tendance indéfinissable, parce qu'elle était bien extraordinaire, vers les choses célestes et à l'union divine par la contemplation continuelle, qui forme le fond et le caractère de ses ouvrages de piété, comme de l'Imitation.

8. C'est parce que l'honorable adversaire a pris en sens outré et faux par esprit de prévention le compte de sa situation que rend Gerson à ses amis dans le fameux écrit de Bruges, parce qu'il s'appuie bien à tort mais à dessein de l'autorité d'Onésime Leroy, qui soutenait d'abord que ce Docteur avait composé l'Imitation à Bruges, qu'il se croit permis d'en tirer très-malévolement les conclusions suivantes, dans lesquelles il laisse trop transpirer son esprit illogique, intolérant, et découler le fiel dont sa plume déborde contre l'illustre saint Gerson.

9. « Non ! dit-il dans l'exaltation de sa pensée, non, ce n'est pas l'homme qui se plaignait ainsi de sa condition temporelle (L'adversaire a-t-il lu cette confession de l'humble Gerson : « Natura de defectu et molestia cito conqueritur, » et plus loin : « ex levi resistentia resilio et deficio (Imit. Christi. III, 54 et 55) » qui a pu dans le même moment écrire les admirables chapitres sur le renoncement absolu aux biens de la terre, sur le détachement de toutes choses, sur l'abnégation complète de soi-même, sur la privation de toute consolation, sur la résignation parfaite et sur l'abandon complet à Dieu, sur les admirables effets de l'amour divin et tant d'autres qui concordent si peu avec les sentiments tout humains de cette lettre chagrine. » (sic)

10. Ces dernières expressions de l'adversaire, on l'a vu

par le texte même de la lettre fidèlement rendu par le savant Évêque de Rodez, ainsi que par le témoignage du docteur Schmidt, sont forgés à plaisir et à dessein, dans le but de s'innocenter en couvrant, sans crainte, d'injures la mémoire de Gerson, et de pouvoir mieux lui dénier la piété et les talents jugés nécessaires à la composition du livre de l'Imitation de Jésus-Christ. Aussi bien, il va être intarissable dans ses illogiques diatribes touchant le Chancelier, et il se fera fort de surpasser le romancier Grégory et le très-habile sophistique Malou, de Bruges, chez lesquels il a dû prendre ses armes offensives.

11. Certes, il suffirait de lui montrer Gerson, non seulement parlant de ces choses et de beaucoup d'autres sur la vie chrétienne et mystique, dans sa « Montagne de contemplation » et sa « Mendicité spirituelle » écrits à Bruges même, mais encore, ce qui est rare dans un écrivain, les pratiquant à la lettre et les reproduisant toutes avec une souveraine perfection dans sa conduite[1]; ce qu'il fit surtout avec héroïsme

[1] J'aurai occasion de montrer combien Gerson était pieux et intérieur parmi les plus grands obstacles de sa charge, humble, très-humble dans sa très-haute dignité. Il était bien éloigné de cette arrogance spirituelle, qui sans s'attribuer effectivement les dons de Dieu aime à s'en voir orné et plus encore à les signaler à l'attention des autres. Ce n'est pas lui qui s'est jamais vanté des visites et des caresses de la Mère de Dieu et des Anges, comme a su le faire le bon Kempis. Oh! non. Parle-t-il de lui-même dans ses écrits, c'est toujours avec une formule semblable : Un serviteur, un grand serviteur de Dieu, un certain homme, etc., « cùm quidam » (Imit. Christi, I, 25). Il faut pourtant bien le dire : ceux qui sont au courant de ses écrits, ne s'y méprennent pas, témoin Bossuet, témoin le père Alphonse Rodriguez.

Ce dernier, au traité Ve, chapitre 19 des Exercices de la perfection chrétienne, parlant de l'oraison simple dans sa nature et ses actes, loue Gerson de l'avoir pratiquée. Voici, dit-il, ce que rapporte Gerson d'un grand serviteur de Dieu :

« Depuis quarante ans que je m'applique à l'oraison avec tout le soin possible, je n'ai pas trouvé de moyens ni plus courts, ni meilleurs pour la bien faire, que de me présenter toujours devant Dieu comme un enfant ou comme un aveugle, ou bien comme un pauvre qui languit dans la misère et dans une extrême indigence de toutes choses. C'est ainsi que David représente souvent à Dieu ses besoins et ses infirmités sous divers noms qu'il prenait de malade et d'infirme, d'aveugle, d'orphelin, de pauvre, de pèlerin et de plusieurs autres semblables dont ses Psaumes sont remplis. Et nous savons par expérience (notez l'expression et que c'est de son

plus tard, lorsqu'il quitta parents, amis, honneurs, richesses et dignités pour s'ensevelir dans la solitude à Lyon, et pour y instruire et catéchiser avec plus de soin les enfants pauvres de la ville : œuvre tellement admirable qu'elle obscurcit même la gloire d'auteur de l'Imitation, qu'elle a été louée solennellement avec Gerson par les grands Pontifes Benoît XIV et Pie IX auxquels ce souvenir arrachait des larmes d'attendrissement et d'admiration qu'ils ont su faire partager à toute l'Église.

12. Il semble utile de le répéter, d'autant plus que l'erreur s'accrédite si facilement, quand elle est par des hommes de talent présentée avec un certain air de libre franchise et un certain caractère de vérité. C'est parce que Gerson, à Bruges, s'est trouvé dans cette situation délicate et pénible, et, plus tard, dans tant d'autres plus difficiles et plus fâcheuses encore à la nature de l'homme, qu'il a pu, mieux que pas un, parler d'une manière si philosophique et si expérimentale de ces états, comme dans cet admirable chapitre où il décrit d'une façon si nette et si logique les combats toujours si violents de la nature avec la grâce (Imit. Christi, III. 54). C'est ce chapitre que Lamartine appelle la plus complète et la plus pure définition de la philosophie de la lutte, de l'abnégation, de la douleur divinisée. (Cours de Littér., tome XXI, Entr. CXXII, art. 2.) » Qu'on nous montre un seul chapitre qui lui puisse être comparé dans la série d'opuscules de Kempis !...

13. Quelle autre plume que celle de Gerson, solitaire et contemplatif à Lyon, après une vie mêlée à toutes les grandes

doyenné de Bruges que Gerson écrit ceci) que plusieurs par cette manière de prier sont parvenus à une très-haute et très-parfaite contemplation. Suivez donc cette voie qui est humble, afin que le Seigneur vous élève par elle à l'état parfait où vous aspirez. Car c'est une excellente prière que celle du pauvre : « Oratio pauperis, optima est oratio... » (Vide Gerson : De monte contemplat. et Roderic. Exercit. perfect. christian. Pars I, Tract. V, cap. 19, n° 4).

Quand on compare cette méthode de considération et d'oraison avec le fond de l'Imitation, on se demande comment son adversaire de Bruges a pu écrire qu'on doit être convaincu que la piété de Gerson ne s'exprimait pas dans le langage du livre si admirable de l'Imitation (Rech. 374), et comment l'écrivain de la « Revue... » a osé dire qu'à Bruges « Gerson omettait la messe et négligeait la prière. » Ce point est capital, c'est pourquoi j'insiste !

affaires de l'Eglise et du monde, a pu écrire si bien d'aussi utiles choses, d'aussi importants avis, proposer d'aussi puissants moyens de sanctification, d'aussi salutaires et efficaces remèdes spirituels à toutes les maladies et passions de l'âme? « Il fallait, dit avec un grand bon sens Lamartine, un homme consommé par l'âge, par la science sacrée, par les vicissitudes de la vie humaine, par le bonheur et le malheur de l'existence orageuse des assemblées et des cours, pour se rendre compte en lui-même de tout ce qu'il avait souffert, pour distinguer par la trame mêlée de sa vie le fil conducteur de sa destinée, et pour lui donner le nom de consolateur intime qu'il ne trouvait que dans la philosophie suprême, la résignation en conformité avec la divine volonté. En cherchant plus tard le modèle après la théorie, continue l'illustre écrivain, il le trouva dans la résignation divinisée jusqu'à la mort, c'est-à-dire dans le grand philosophe chrétien, le Christ : de là le second titre des « consolations internes, » l'Imitation de Jésus-Christ ; de là aussi le nom que ses contemporains lui donnent lui-même, le Docteur des consolations. Ce serait une preuve de l'authenticité de l'auteur, s'il en fallait d'autres. Personne ne s'y trompe en son temps, et on insère partout les trois premiers livres de l'Imitation parmi les opuscules de Gerson. (Ibid. art. 7.) » Que dites-vous maintenant? Si l'homme qui, selon vous, se plaignait de sa condition temporelle à Bruges, n'a pu en ce temps-là écrire l'Imitation, lui eût-il été tout à fait impossible de l'écrire à Lyon ?

14. Adversaires et admirateurs de Gerson, tous sans exception sont forcés de convenir et d'avouer que l'Imitation de Jésus-Christ est un livre qui a été vécu avant que d'avoir été écrit (expression dite de Feminiana, IVe édit. appréciat., p. 17) c'est-à-dire qu'il est le résultat d'une bien grande, bien longue et bien dure expérience des hommes et du monde. Qui ne s'est pas convaincu par sa lecture que le premier et surtout le troisième livre de l'Imitation actuelle n'est pas l'œuvre d'un moine ignorant le monde, ses pompes et ses usages, parce que jeune il fut confiné dans le coin d'un

cloître pour ne plus respirer l'air du siècle, ni fatiguer ses pieds dans ses sentiers, n'est pas même l'œuvre d'un jeune savant et pur contemplatif, mais d'un vénérable vieillard aux cheveux blanchis dans la solitude et la prière, après avoir été longtemps éprouvé, avoir été mêlé forcément et par position aux intrigues, aux fluctuations, aux changements d'un monde parfois si bizarre, si capricieux et quelquefois si injuste et si dur pour même ses plus ardents amateurs [1].

CHAPITRE VIII

LES ADVERSAIRES DE GERSON BATTUS PAR LEURS PROPRES ARMES; « L'AMA NESCIRI. »

1. A plus forte raison, dit l'adversaire, n'est-ce pas lui (Gerson) qui allait à Bruges prendre possession d'une prébende litigieuse, qui a pu dire en blâmant la conduite des autres : « Pour une modique prébende on fait beaucoup de

[1] Un homme dont la vie agitée s'écoula dans un temps de troubles et de grandes révolutions, doit avoir eu plus d'occasions de connaître le monde que le pauvre copiste du monastère de Sainte-Agnès, ou le prieur d'un couvent de Verceil. Cette science si complète et si intime de l'humanité, principal caractère du livre de l'Imitation, en qui doit-elle être supposée? Est-ce chez de pauvres moines, morts pour la société, et ensevelis dans une cellule, dont les murs épais étaient bien rarement frappés par un écho affaibli du monde, ou chez Jean Gerson, témoin et acteur dans les grands événements de cette époque, dignitaire de l'État et de l'Église, revêtu tantôt des insignes de chancelier, et tantôt du capuchon du moine-pèlerin; aujourd'hui orateur de l'Église au Concile de Constance, demain banni et errant dans les montagnes de la Bavière, et toujours occupé, dans ces bouleversements de sa fortune, de la composition d'écrits dont le style et les pensées sont en harmonie parfaite avec les pensées et le style du livre de l'Imitation? (Montalcon, « De l'aut. de l'Imit., » parag. III en tête de sa Polyglotte).

Ces réflexions si justes ont terriblement ému la bile de Nolhac, partisan de Jean Gerson. Il composa une sorte de réponse d'un style lourd et surtout pleine de contre sens, d'allégations sans preuves. Le pauvre homme! il servait son opinion aux dépens de la logique et du bon sens, en un mot aux dépens de la vérité.

chemin.... On plaide honteusement pour un denier. (Imit. Christi, III, 3.) L'adversaire aurait au moins dû étudier les mœurs de l'époque et surtout la vie de Gerson, avant que d'oser le mettre en jugement. Je prouve qu'il a tort en deux sens. D'abord, touchant la charge de Chancelier de Paris : « Elle n'offrait, dit l'Ecuy, presque aucun avantage du côté du revenu. Gerson, ajoute-t-il, n'était pas difficile à contenter... Si la charge n'avait eu que cet inconvénient, Gerson eût pu se déterminer à le subir... » Et, plus loin : « Il y avait quelque temps qu'il avait été nommé (notez!) doyen de l'église de Bruges; il s'y était rendu l'esprit plein de son projet de retraite (notez encore! le même témoignage ne lui est-il pas rendu par le savant évêque de Rhodez?) (Essai sur la vie de Gerson, tome I, sect. 4e). Comment donc l'érudit adversaire n'a-t-il pas lu cet endroit de L'Ecuy, qu'il cite pourtant quelquefois, quand son sentiment paraît appuyer son opinion propre? Au moins, ne pouvait-il ignorer tout à fait à quelle occasion Gerson blâma dans l'Imitation les bénéficiers de son époque, qui recherchaient avec une si grande ardeur les émoluments de leurs bénéfices?

2. Comme il y avait plusieurs ecclésiastiques qui possédaient divers canonicats en différentes églises, ils précipitaient l'office pour ne pas manquer leur droit de présence et couraient d'une collégiale à l'autre, revêtus de leurs ornements. A cela fait allusion l'Imitation. En 1432, un concile de Paris leur défendit, sous peine d'être privés de leurs rétributions, de commencer un verset de l'office que le précédent ne soit achevé. Ce n'est pas tout! A cette époque de schisme où vivait le pieux Gerson, qui l'ignore? des bénéfices, dits prébendes, très-communs, surtout à Reims et en d'autres lieux, faisaient courir jusqu'à Rome pour les obtenir; ils étaient attachés aux chanoinies, aux fonctions de docteur, etc., et il y avait un long chemin à faire. Beaucoup de ces bénéfices en ce temps de simonie étaient cédés ou plutôt vendus à plusieurs à la fois, de là il résultait ordinairement des procès. C'est surtout à ces voyages lointains que fait allusion l'Imitation. En preuve, plusieurs manuscrits et éditions anciennes de « l'Internelle

consolation, » disent : « Pour une petite prébende l'on fera un très-grand chemin d'ici en cour de Rome, ou autre part, devers celui en qui est la donation » (sic).

3. Ecoutez maintenant Gerson, dans une lettre à son frère Jean, qui devint prieur des Célestins, à Lyon : « Vous avez appris, lui dit-il, que les uns vont à Rome, et se fatiguent pour des bénéfices, que d'autres sont toujours à Paris, où ils aspirent à quelque position importante. » Pourquoi donc Gerson qui s'exprime ainsi dans une lettre n'eût-il pas aussi bien pu écrire la même idée dans l'Imitation de Jésus-Christ? Voilà l'histoire des prébendes et des procès que le malencontreux adversaire ose bien faire peser sur Gerson, nommé malgré lui à la cure de Bruges, alors en litige par des concurrents jaloux.

4. Ces données ne viennent pas de l'imagination, non! Mais avant que de traiter un semblable sujet, il convenait de l'avoir bien étudié et puis de le présenter dans une entière impartialité. C'est l'adversaire qui m'oblige d'entrer dans ces détails pour la justification du pieux Docteur travesti et même incriminé avec un sans gêne incroyable par lui. Ces choses qui étonnent peut-être dans notre siècle ne sont pas moins admissibles que ce trait cité par le père Berthier, jésuite, dans son « Histoire de l'Eglise, » et qui tout en peignant sous des couleurs vives les mœurs de l'époque démontre invinciblement le besoin qu'alors on éprouvait d'une réforme dans l'Église. Un évêché en Belgique était vacant. Les deux antipapes qui ceignaient la tiare nommèrent chacun un élu. Ces deux élus de famille princière, ne pouvant s'accorder à qui céderait ses droits vrais ou prétendus à l'autre, firent le siége de l'évêché par les armes. On est effrayé, ajoute un autre historien, quand on pense à ce qui se passa durant le schisme à Liége. Cette ville avait deux évêques confirmés par deux papes différents. Ces deux prélats étaient également indignes, et avaient chacun leurs partisans : ce qui réduisit cette pauvre église à un état affreux pendant plus de deux ans. On vit bientôt les deux partis former chacun une puissante armée, et s'égorger avec une fureur barbare. Près de quarante mille

hommes furent massacrés dans un seul combat. Jean sans Peur, né scélérat, et dont la vie fut toute criminelle, prêta le concours de son armée à son beau-frère Jean de Bavière, l'un des prétendants, et tua pour sa part plus de 24,000 hommes. De si horribles excès ouvrirent les yeux aux Allemands sur ce schisme qui produisait de si grands maux, et les portèrent à favoriser le concile de Pise, assemblé pour y mettre fin. — Maintenant Gerson était-il autorisé à demander la réforme de l'Église dans les mœurs? Et ses adversaires ont-ils raison de blâmer sa conduite à cet égard?

5. C'est en présence de cet état de choses que l'Imitation de Jésus-Christ fut composée, et c'est à ces abus et autres de cette nature qu'il ne faut attribuer qu'aux hommes, l'Eglise n'en étant pas responsable, que ce livre fait allusion en divers endroits. Si on veut bien ne pas oublier que la durée du schisme multiplia démesurément ces abus, on trouvera peut-être assez logique qu'au concile de Constance l'illustre et saint Gerson demanda avec tant d'insistance la réforme de l'Eglise, et au lieu de lui en faire un crime, on devrait plutôt lui en faire un mérite et même l'en louer beaucoup. D'autant plus que les prêtres ont pour un de leurs devoirs de réformer le monde, dit le père Caspard, jésuite. « Constituti sunt reformatores mundi. »

6. Gerson a pu d'autant mieux parler de ceux qui couraient aux bénéfices et qui soutenaient des procès à cet égard, que ces abus étaient de son temps, qu'il était mieux à même d'en apprécier la gravité qu'un moine ignorant et ignoré enfermé dans les quatre murs de son couvent, étranger par état, par devoir, par conscience, à tout ce qui se passe dans le monde. Mais une preuve victorieuse de l'adversaire est celle-ci fournie par le docte abbé Dupin. Elle sert pour ce fait et autres semblables. « Les sentiments et la doctrine de l'auteur de l'Imitation, dit-il, sont entièrement semblables à ceux des livres de piété de Gerson. Voilà donc qui est général, voici maintenant qui est particulier. Parlant des bénéfices : « Pro modica præbenda, dit l'Imitation, longa via curritur (Imit. Christi. III, 3). » Or, ajoute le judicieux Dupin, Gerson était

Docteur et avait fleuri longtemps, environ trente années, dans l'Université de Paris en qualité de Chancelier ; il parle de même dans son Épître : De conversione et perseverantia in bono proposito « Recogita ubinam sunt olim tecum studentes... cumquibus vivere dulce erat... Audisti alios Romam pergere et pro beneficiis laborare, » (confrontez avec le texte de l'Internelle consolation, cité plus haut.) C'est-à-dire : « Réfléchissez où sont vos anciens compagnons d'études, avec lesquels vous aimiez à vivre. Vous avez appris que les uns avaient couru à Rome pour y chercher des bénéfices... » Que l'adversaire entende : Mais peut-être ignorait-il les écrits de Gerson, comme il feint d'ignorer l'histoire ecclésiastique des quatorzième et quinzième siècles? Toutefois est-il qu'un tel argument fourni en faveur de Gerson, par Dupin qui inclinait vers Kempis (Dissert. sur l'aut. de l'Imitat.. parag. x) et qui n'a pas échappé à l'érudit Gence (Nouv. consid. sur l'aut. de l'Imit. sect. IV, parag. 2) n'est pas sans quelque valeur, et pulvérise les sophismes de l'adversaire.

7. Gerson, même à Bruges, comme plus tard à Paris, dans ses longs démêlés avec le docteur Jean Petit qui justifiait le tyrannicide et le meurtre, et qu'il vint à bout, malgré de puissantes oppositions, de faire condamner, et ceux que par la suite il eut avec les princes, fut toujours humble, doux, patient, soumis à Dieu et résigné à son adorable volonté. Il fut toujours pieux, homme de prière et parfait contemplatif, et surtout, comme le déclare on ne peut plus impartialement le docte Evêque de Rodez, grand amateur de la solitude et de la vie intérieure.

8. Mais, pour faire à l'adversaire toutes les concessions possibles, quand, par supposition, il n'en eût pas été ainsi de Gerson, est-ce que tous les grands écrivains ascétiques et moralistes observèrent tous et toujours tous les avis et préceptes qu'ils donnèrent aux autres? Quelques-uns, et l'on en fournirait maintenant encore des preuves, ne firent-ils pas tout le contraire de ce qu'ils enseignèrent ? Est-ce que tous les grands écrivains mystiques sont tous des Saints à canoniser?... Alors même, immédiatement après sa mort, Gerson

n'a-t-il pas été tenu pour saint et bienheureux par le peuple et par l'Ordinaire de Lyon et les fidèles des provinces environnantes, qui lui ont rendu un culte en quelque sorte public? Ainsi donc la conclusion de l'adversaire pour ce chapitre, comme pour les précédents, n'est rien moins que fausse sous tous les rapports, et n'infirme en rien les droits du vénérable Chancelier.

9. Mais, je vais plus loin, je dis, j'affirme et je prouverai que le vrai génie, que les grandes pensées, que les pensées vives, serrées et profondes, se forment, naissent et se fortifient mieux dans les grandes positions de la vie, à travers de grands obstacles, dans les grandes épreuves. Tout ce que Bossuet a écrit de plus beau, il l'a écrit à la suite et par l'effet de puissantes émotions, de grands souvenirs. Voilà qui est incontestable !

10. J'ai connu un célèbre écrivain qui assurait devoir ses plus belles publications aux chagrins, aux épreuves, aux revers que les hommes et surtout son indigne femme lui avaient fait éprouver. « Si j'avais été toujours heureux, ajoutait-il, je n'aurais pas écrit, ou mes pensées, et par suite mes expressions, eussent été moins fortes et moins vraies. » Châteaubriand n'a-t-il pas dit que le génie se nourrit de souvenirs? Et qui inspira « l'Enfer » de Dante, sinon les persécutions dont il fut l'objet? Qui fit naître cet admirable livre : « Mes prisons » de Silvio Pellico, illustre compatriote de Dante? Et Homère, ce sublime mendiant?... Et le Tasse?... Et Milton, le sublime aveugle ! l'Homère d'Albion? Est-ce que le philosophe Boëce n'était pas sous le poids accablant de la tribulation, lorsqu'il écrivit son si beau livre « De la consolation de la Philosophie : » Digne précurseur du saint Docteur Gerson qui écrivit dans un long et dur exil « La consolation de la Théologie, » œuvre sublime, imitée de Boëce, et ses « Consolations intérieures, » ou « l'Imitation de Jésus-Christ » œuvre magistrale, qui fera à jamais l'honneur de son illustre auteur et de la France qui le vit naître comme de l'Université dont il est, de toutes les gloires la plus brillante? Que d'âmes comme celles de ces grands génies qui se sont épurées au

creuset de l'adversité et ont versé des flots de doctrine et de consolations aux générations qui les suivirent. Peut-on oublier que c'est aux persécutions et à la réclusion de l'illustre Maître de Saci à la Bastille que nous devons ces belles figures de la Bible, sous le nom de Royaumont (c'est-à-dire de Mont-Royal, Port-Royal) et cette belle et élégante traduction de la Bible avec notes et commentaires qu'aucun écrivain français n'a encore surpassée ?

11. Docteur à Bruges, comme plus tard à Constance, mais surtout durant son exil et sa solitude à Lyon, notre saint Gerson avait l'âme assez sereine, le cœur assez pacifique, l'esprit assez tranquille, entendez-le, Malou et autres, pour composer l'Imitation du Seigneur Jésus. « Cardan a prétendu que la douleur excitait son génie, dit le docteur Foissac, et qu'il avait composé ses plus belles pages étant malade (Hygiène de l'âme, chap. XVIII) » et des critiques distingués ont trouvé que les plus beaux ouvrages de Gerson sont ceux précisément qu'il a composés lorsqu'il était le plus fortement éprouvé : témoin sa « Montagne de contemplation, » sa « Mendicité spirituelle, son « Joséphina, » ses « Consolations de la Théologie, » son « Traité sur l'art d'attirer les enfants à Jésus-Christ..... »

12. Les Fastes du Christianisme ne nous offrent pas de lutteur chrétien pour la défense de la vérité divine plus courageux ni plus accompli que Gerson. Accablé d'ennuis et de persécutions à cause de son zèle éclairé et intrépide, il répondait avec la conscience du sage : « Quelque calomnie qu'on publie contre la vertu, quelque louange que l'on donne au vice, je n'abandonnerai jamais l'un pour suivre l'autre. » Tel fut toujours notre insigne Docteur. Quel calme au milieu de la tempête ! quelle fermeté à ravir les anges du ciel ! quelle constance à étonner tous les siècles futurs !... N'est-il pas digne du beau titre de Docteur très-chrétien, Docteur incomparable, que lui décerne la postérité ? Les adversaires de Gerson trouveraient-ils qu'il lui eût manqué le bûcher de Jean Hus, de Savonarole, ou de Jeanne d'Arc ? Dans tous les cas, je suis persuadé qu'il l'eût bien accepté et affronté

pour Dieu et pour l'Église, avec toute l'intrépidité de sa foi chrétienne[1]. Quel modèle à étudier que Gerson! ce Gerson si bien compris et tant estimé par Benoît XIV! Qu'il est encore ignoré de plusieurs même qui parlent de lui! Combien pourtant la France grandirait et l'Église brillerait d'une connaissance parfaite de ce génie vraiment original et divin? On lit dans le chanoine Herbet : Un ancien sage a dit : « L'esprit du juste aux prises avec la douleur et triomphant de l'adversité par la patience est le spectacle le plus digne de la divinité. (L'Esprit de l'Imit. de J.-C., part. I, chap. 5.) » Contemplez bien Gerson, l'étonnement et l'épouvante de ses adversaires! et croyez, quand une expérience de tous les siècles ne viendrait pas prouver que la vie trop facile étouffe le génie, que l'adversité supportée avec résignation à la volonté du suprême Ordinateur, est la meilleure école de la sagesse et de la sainteté, qu'elle est surtout le foyer des vraies lumières et des séraphiques ardeurs chez les Saints. (Voyez Etud. sur les grands hommes, par Nicolardot, chap. I.). « Qu'on ne s'y trompe pas, dit le savant Mazure, ce qui fait ici-bas le fond de la vie intérieure des âmes contemplatives, ce ne sont pas d'ordinaire les ravissements et les effusions de la dévotion sensible; ce sont le plus souvent les délaissements

[1] Tout homme, dit Gerson, qui est mis à mort en haine de la justice et de la vérité qu'il honore et défend, est digne devant Dieu du titre de martyr, quelque soit le jugement des hommes (De Consol. Theol.). Or Gerson a été lui-même persécuté et exilé pour la justice et la vérité, ajoutons pour la défense de l'Église même et le dévouement à la Patrie qui est une sorte de religion et de culte que Dieu commande.

« Plusieurs Pères de l'Église assignent aux fauteurs des schismes qui ont divisé l'Église, un plus haut degré de culpabilité qu'à l'idolâtrie même, dit une plume éloquente... Par le martyre pour éviter l'idolâtrie, dit saint Denis d'Alexandrie, on souffre pour son âme; par le martyre pour éviter le schisme, c'est souffrir pour toute l'Église » (Mme Swetchine, Journal. de ma conv.).

Gerson, persécuté et proscrit pour son amour pour l'Église et son zèle à la défendre, est donc bien un martyr qui mérite une vénération spéciale des vrais chrétiens. Personne n'était plus compétent à le dire que l'Ordinaire du lieu où termina sa longue carrière et les jours de son pélerinage ce grand Serviteur de Dieu. Or c'est ce qu'affirme Amédée de Lausanne, archevêque de Lyon et Primat des Gaules, comme on le verra au chapitre XIe de cet ouvrage.

et les tristesses (Essai sur la Philosophie de saint Bonav. Introd.). » Et Dieu sait combien Gerson en a été abreuvé! Oublierait-on que le calvaire est l'académie des Saints et le moule des grandes âmes? A tous ces titres, qui ne conviendrait que les tribulations du saint Chancelier le préparèrent merveilleusement à écrire le plus beau et le plus salutaire des livres humains? Sous ce point de vue ses contemporains ne trouvaient que saint Athanase qui pût lui être comparé, parmi les Docteurs et les Saints antiques. Eloge sublime!...

CHAPITRE IX

QU'ENFIN LES INÉGALITÉS ET LES PRÉTENDUES CONTRADICTIONS DE LA VIE DE GERSON TÉMOIGNENT EN SA FAVEUR.

1. Certes, on ne peut trop insister sur l'argument de l'adversaire : « Que la conduite de Gerson est en contradiction avec l'Imitation » et montrer que cette vie de luttes, d'inégalités, d'épreuves, fait précisément tout le fond de cet admirable livre. L'expérience (et le livre de l'Imitation en est tout plein) est un grand maître. Ah! quel homme d'expérience que ce Gerson, qui a si bien décrit toutes les vicissitudes de la vie, toutes les tempêtes de l'âme ballottée sur les flots tumultueux du monde, tous les chagrins dévorants et les tristesses d'un cœur exilé, déchiré par les factions des hommes!

2. Il fallait bien qu'il eût eu de grands démêlés avec les hommes, celui qui a pu écrire plus tard dans la plus profonde solitude : « Evitez autant qu'il vous sera possible le tumulte du monde, car on perd beaucoup à se mêler des affaires du siècle, même avec simplicité d'intention... Je voudrais m'être tu en bien des occasions, et n'avoir pas été parmi les hommes (Imit. Christi, I, 10). « On perd beaucoup... » il a donc dû perdre pour concevoir la grandeur d'une telle perte? « N'avoir pas été parmi les hommes, » il a donc vécu dans le

monde, l'auteur de l'Imitation!.. Je ne fais que signaler quelques points entre mille autres de l'Imitation; aux lecteurs à tirer la conclusion.

3. Il fallait bien qu'il eût été élevé au faîte des honneurs, celui, dit Amédée de Lausanne, archevêque de Lyon, qui occupait le premier rang de nom et d'effet, et qui a pu écrire alors qu'il vivait par choix, bien obscur et bien humble maître d'école à Lyon : « C'est une vanité que d'ambitionner les honneurs et de travailler à s'élever (Ibid., I, 10). » Je le sais pour l'avoir expérimenté. Et encore : « Celui-là est vraiment grand qui est petit à ses propres yeux, et qui compte pour rien le comble des honneurs. (Ibid., I, 11.) » Si Gerson n'avait pu parler de la sorte, de quoi l'expérience se composerait-elle?... Je ne sache pas qu'elle s'apprenne dans les bureaux ou dans la froide cellule d'un cloître, avec un petit livre dans un petit coin [1]?

4. « Comment, reprend le sophiste Grégory, comment Gerson, chancelier de l'Église et de l'Université de Paris, qui ambitionna les honneurs et les charges (insulteur, qui vous l'a dit?) pouvait-il donner ce précepte? » Par la raison bien simple que je viens d'exposer. Comment le roi Salomon, le plus sage des mortels, au jugement de Dieu lui-même, a-t-il pu prononcer cet oracle, si bien commenté par notre Gerson : « Vanité des vanités, tout n'est que vanité! (Imit. Christi, I, 1). » Sans doute, parce qu'il avait fait l'expérience du néant, de l'inconstance, de la fragilité des biens, des honneurs et des plaisirs même innocents. C'est par une pleine conviction qu'il parle, de là le poids et la valeur de ses paroles. Ainsi de Gerson. Il ne faut certes pas avoir beaucoup de philosophie pour entendre cette vérité lumineuse comme le jour.

5. Il fallait bien aussi qu'il se fût un peu mêlé aux luttes toujours si dangereuses du siècle, qu'il eût été célébré parmi

[1] J'ai cherché partout le repos, disait habituellement Kempis, et je ne l'ai trouvé que dans les petits coins, avec mes petits livres. « In omnibus requiem quæsivi, et non inveni, nisi in angulis cum libellis. » Impossible qu'un livre si philosophique que l'Imitation soit d'un tel homme!

les grands du monde, qu'il eût joué un rôle important sur ce théâtre fragile des vanités séduisantes, celui qui de sa retraite à Lyon crie à tous : « Aimez à être inconnu et à perdre votre réputation dans le monde. — Ama nesciri, et pro nihilo reputari (Imit. Christi, I, 2). » Pesez bien ce « pro nihilo reputari, » toujours assez mal traduit. Celui aussi qui prie le Seigneur de lui accorder de mourir au monde, d'aimer à être méprisé pour lui et inconnu dans le siècle (Ibid. III. 16). Autant de témoignages, paraît-il, en faveur de Gerson, digne précurseur de saint Vincent de Paul, qui vécut parmi les grands, fut reçu et fêté à la cour, où il brilla par sa douceur, son humilité et sa charité.

6. En effet, pesez bien les termes de l'Imitation, « Da mihi omnibus mori, quæ in mundo sunt. » Il avait donc vécu dans le monde; il avait vu, estimé et peut-être trop possédé les choses du monde; il a besoin d'y mourir, ou plutôt de les faire mourir dans son cœur. — « Et propter te omne contemni. » L'élévation au faîte des honneurs, aux charges éminentes, aux dignités sublimes, les louanges et l'approbation des hommes l'avaient un peu séduit (tant de charmes sont si puissants!) il demande pour satisfaire à Dieu et à sa conscience timorée, l'humiliation, le mépris et le dédain. Et certes, nul n'en est encore plus saturé que le très-pieux Gerson. Mais il s'attira volontairement le mépris des grands du siècle et même celui de quelques princes de l'Église, trop peu éclairés de la lumière évangélique pour comprendre l'importance de l'éducation chrétienne de l'enfance, en faisant les fonctions vraiment augustes, angéliques et divines de catéchiste des enfants pauvres de Lyon, de toutes sans exception la plus sublime et la plus chère au cœur adorable du Christ qui aime tant l'enfance! Il est donc vrai que Gerson non-seulement comprit mais pratiqua à la lettre les doctrines de l'Imitation. « Et nesciri in hoc sæculo. » Je mets au défi la critique la plus fine, la mieux exercée, la plus malicieuse, s'il est permis de s'exprimer ainsi, de citer un homme, de saint Bernard à Bossuet, à qui ces paroles conviennent aussi bien qu'au très-célèbre Gerson, considéré dans les deux extrémités de sa

carrière, sa célébrité universelle dans le monde comme dans l'Église, étant chancelier de l'Université et de l'Église de Paris, et sa vie si humble, si modeste, si retirée dans sa solitude de Lyon [1]. Notez, ce qui peut-être n'a jamais été remarqué, qu'en cet endroit de l'Imitation, il ne demande pas seulement d'être inconnu, c'est chose si facile à obtenir, mais d'être inconnu dans le siècle. « Et nesciri in hoc sæculo! » C'est là, n'est-ce pas, la sublimité de la sainte humilité?

[1] Plusieurs qui ne se figurent pas assez combien était éminente la dignité de Chancelier de l'Université et de l'Église de Paris (la première des dignités ecclésiastiques), ne peuvent guère établir de comparaison entre Gerson élevé à ce « rang alors incomparable » comme parle l'évêque d'Alger (Mandem. 1840), et le même Gerson devenu maître d'école à Lyon. Le Chancelier de Paris ne relevait que du Pape seul, dont il tenait sa dignité et ses charges, avec ordinairement d'autres titres et fonctions, telles, par exemple, que celle de pénitencier qui fut accordée à Gerson. Souvent aussi le Chancelier était aumônier et confesseur des rois de France, et prédicateur de la Cour... C'était lui qui présidait aux cours et aux examens pour le doctorat, et qui accordait, de par l'autorité du Saint-Siége-Apostolique, aux nouveaux docteurs le pouvoir et la licence d'enseigner. On n'ignore pas que c'est du Chancelier de l'Église de Paris que Bossuet reçut au pied de l'autel des martyrs la bénédiction et les pouvoirs apostoliques, mais ce qu'on n'a peut-être jamais su, c'est le discours qu'il prononça à cette occasion, que nous devons à l'abbé Ledieu, car Bossuet n'en avait pas conservé de copie :

« J'irai sous votre conduite, dit-il au Chancelier, et plein de la plus vive joie, à ces saints autels, témoins de la foi pectorale, si souvent jurée par nos saints prédécesseurs. Là, vous m'imposerez ce noble et sacré serment, qui dévouera ma tête à la mort pour le Christ, et toute ma vie à la vérité. O serment, non plus d'un docteur, mais d'un martyr, si pourtant il appartient d'autant plus à un docteur qu'il convient plus à un martyr. Qu'est, en effet, un docteur, sinon un intrépide témoin de la vérité? Ainsi, ô vérité suprême, conçue dans le sein paternel d'un Dieu, et descendue sur la terre, pour se donner à nous dans les saintes Écritures, nous nous enchaînons tout entiers à vous, nous vous consacrons tout ce qui respire en nous. Et comment lui refuserions-nous nos sueurs, nous qui venons de jurer de lui prodiguer notre sang? » (Esprit de Bossuet, Ire part., chap. I.)

Le chancelier de Paris jouait donc un rôle important dans l'Église et dans le monde. Son costume dans les cérémonies était unique et en rapport avec sa dignité et ses charges : bonnet d'écarlate avec hermine, robe rouge avec bordure pareille au bas et aux manches; ainsi qu'un camail et un petit mantelet vert avec bordure blanche.

Je note ces choses, parce qu'il m'est arrivé de rencontrer des savants même qui me demandaient si Gerson avait été prêtre, qui même soutenaient que le chancelier de Notre-Dame n'était pas prêtre, confondant le chancelier de l'Université et de l'Église de Paris avec le chancelier de France.

7. Je le demande, non pas seulement à la plus rigoureuse logique, mais au plus simple bon sens, quel moine autre que saint Bernard eût jamais pu s'exprimer avec autant de motifs vrais que l'illustre et célèbre Chancelier de Paris (dénomination sous laquelle les écrivains contemporains et postérieurs le citent), dont l'influence incomparable était soutenue par une immense réputation de savoir et de piété, et même de sainteté, ainsi que s'expriment les doctes théologiens allemands dans leur Dictionnaire encyclopédique de la théologie catholique, traduit par l'érudit chanoine Goschler. (Art. Gerson).

8. Certes, les contemporains ne s'y sont pas mépris : en lui donnant presque à l'unanimité l'Imitation de Jésus-Christ, ils ont affirmé hautement que lui et lui seul avait composé ce livre ; que seul, d'ailleurs, il réunissait toutes les conditions voulues. Voilà bien qui renverse les arguments si souvent et à la légère opposés par des rivaux jaloux à la thèse que je défends : « Que l'Imitation est l'œuvre d'un moine, que c'est un moine qui parle à ses frères, que Gerson manquait d'onction, de piété, de connaissance de la vie religieuse, enfin que sa conduite et ses écrits contredisent les doctrines comme le style de l'Imitation. » Ce sont là, en vérité, les plus forts arguments du sophistique Malou, du romancier Grégory, et de l'honorable écrivain de la « Revue. » Faux arguments, singulière ressource que celle d'aller contre l'évidence ! Avec des subtilités il n'y a rien de clair qu'on ne puisse obscurcir; et, sans détour comme sans gêne, je démontre dans cet ouvrage comment la réputation de sainteté de Gerson et celle d'auteur de l'Imitation ont été singulièrement affaiblies en ces derniers temps au moyen des sophismes forgés par ses adversaires. Des docteurs en Israël se sont laissés prendre au piége, le croirait-on ?... Pouvaient-ils donc ignorer qu'il n'y a de menteurs que ceux à qui le mensonge profite ?

9. Pour enlever avec plus d'aplomb l'Imitation à Gerson et confirmer votre argument des contradictions entre la vie de ce Docteur et l'Imitation, vous alléguez sans cesse que ce livre a été fait par un moine, etc. Ah ! un moine inconnu et qui ne connaissait pas le monde n'avait pas semblable prière à

faire à Dieu que celle citée tout à l'heure, ou si vous le voulez, je le répète, ce moine, ce sublime inconnu, c'est Gerson, solitaire comme un ermite au couvent des Célestins de Lyon [1].

10. Gerson, qu'on le sache enfin, n'a quitté l'abondance de toutes choses et des bénéfices considérables, comme s'exprime Amédée de Lausanne, archevêque de Lyon; n'a enseveli sa vie, ses titres, ses honneurs, je dirai presque ses talents dans la solitude que pour s'unir mieux à Dieu seul, centre de ses brûlantes affections, pour mener une vie plus pure, pour fermer la bouche à ses détracteurs en expiant par la plus profonde retraite sa vie extérieure, par son discret silence l'éloquence de ses discours, par sa rigoureuse pénitence les quelques imperfections que ses mêmes ennemis ont toujours eu pour but de faire paraître comme des crimes, par l'oubli enfin dans lequel il voulait mettre la haute, universelle et pourtant

[1] Ceux qui veulent, quand même, maintenir l'Imitation à Kempis, ne font pas attention qu'il est dans l'Imitation des maximes tout à fait opposées à sa conduite, à sa vie. Le « da mihi nesciri... » est l'une des plus concluantes contre lui. Kempis, entré jeune au couvent, était, il faut bien le dire, parfaitement inconnu dans le siècle, et toute sa vie il ignora le siècle tout autant qu'il en fut ignoré. Pas un contemporain, pas un livre de l'époque ne fait mention de lui, qu'après sa copie de l'Imitation, et encore longtemps après, puisque la première édition de ses œuvres réunies n'a pas l'Imitation, et par quelques partisans de sa gloire, membres de sa congrégation ou amis intéressés. Mais s'il voulait rester inconnu, qu'avait-il besoin de signer de son nom, je ne dirai pas seulement sur les trois ou quatre ouvrages de son fonds, mais sur ses compilations, mais même sur ses simples copies comme les missels, la Bible et les manuscrits de l'Imitation? Car enfin ces derniers ouvrages ne sont pas de lui, il n'en est que le transcripteur. Bien plus, la formule qu'il emploie à la fin de ses manuscrits de l'Imitation ne diffère en rien de celle qu'il emploie à la fin de la Bible et des missels. Et il ne saurait paraître étonnant que celui qui a su avec tant de justice et d'humilité faire passer sous son nom cinq Épitres qui sont bien de Gerson, sans lui donner un reçu, ait porté la ridicule prétention jusqu'à vouloir s'attribuer le livre de l'Imitation, dont il n'était que le transcripteur. — C'est ainsi que ce pauvre moine, au lieu de vouloir rester inconnu, aurait profité de la gloire et de la célébrité de Gerson pour se faire connaître dans le siècle comme dans la vie religieuse. Ce qui du reste ne nous surprend plus, quand nous lisons dans sa Vie au supplément des « Fleurs de la Vie des Saints, de Ribadeneyra, » que le bon frère Thomas raconte ingénument des grâces miraculeuses et bien extraordinaires dont il a été ou l'objet ou l'intermédiaire. Lit-on nulle part que Gerson se soit vanté d'apparitions ou de miracles?...

légitime célébrité dont il avait joui dans le siècle. A Lyon, quoiqu'il sût tout de ce siècle, selon un mot heureux, il ne lui demandait plus rien. (Gustave Merlet. Orig. de la littér. française, du IXe au XVIIe siècle). A son livre de l'Imitation qui devait si bien exprimer ses sentiments à cet égard, il ne devait pas mettre son nom. L'eût-il mis quand même, que ses ennemis jaloux de sa gloire et de la célébrité de sa sainteté unie aux plus beaux talents eussent pu l'y effacer, comme aussi détruire le manuscrit original. Ce qui s'est fait pour d'autres manuscrits n'aurait-il pu se faire pour celui-là?

11. « Quand donc Grégory vient dire que Gerson, dont il parle comme d'un superbe de premier genre, mettait son nom partout [1], et qu'il eût sans y manquer signé l'Imitation s'il l'eût composée (Hist. de l'Imit., chap. VII), il en impose vraiment! Devons-nous le croire plutôt que Jean, prieur des Célestins, qui vécut huit années avec ce Gerson dans le cloître de Lyon, et qui écrivant à son autre frère Anselme, en 1423, dit, parlant du même Gerson dans ses années de retraite,

[1] Plus on s'étudie et on étudie les autres, plus on se convainc de la vérité de cette maxime de l'Imitation : « Souvent nous jugeons autrui comme nous-même, d'après nos propres inclinations. » D'abord Gerson a laissé plusieurs ouvrages qui ne sont pas signés de son nom, ce qui n'a pas besoin de preuves ; en second lieu, quoiqu'il eût assez de titres à signaler et qui eussent semblé relever l'éclat de son nom il ne les mentionnait pas, jamais! Sa formule ordinaire était celle-ci : Jean Chancelier ou Jean Gerson docteur et chancelier de Paris. Pourtant il était pénitencier du Pape, prédicateur et confesseur du roi, etc., etc. Il ne se prévalut jamais de ces titres, bien loin de s'en élever, sans cela il les eût reproduits les uns à la suite des autres avec une certaine affectation. Il les eût fait connaître comme Grégory savait faire connaître les siens, qu'on lit en tête de son histoire du livre de l'Imitation ainsi décrits : « Docteur en droit civil et canonique, ancien député, président honoraire à la cour royale d'Aix, décoré des ordres de la Légion d'honneur, de saint Grégoire-le-Grand, de saint Louis, du mérite civil de Lucques et du Christ de Portugal ; membre des Académies de Turin, d'archéologie, de Rome, de Tréja, de Chambéry, etc., etc. » Il appartient bien à un écrivain qui signe tant de titres de faire le procès à un grand homme comme le fut Gerson, qui signait tout uniment : « Jean chancelier, » ou « docteur et chancelier de Paris. » — Ou à la rigueur comme on trouve signée sa lettre sur saint Joseph, adressée au duc de Berry : « Votre humble chapelain et orateur, Jean Gerson, chancelier de Paris, indigne. » Des rapprochements ainsi répétés, et de main impartiale, ne font-ils pas bien connaître l'esprit qui anime les adversaires de Gerson?

qu'on eut de la peine à lui faire mettre au jour quelques opuscules sous son nom, excepté seulement ceux qu'il était obligé d'écrire à raison de sa charge de Chancelier ou de Docteur, et qu'il en a négligé un grand nombre dont quelques-uns se sont perdus, comme celui qu'il fit : « De nuptiis sapientiæ. » Ce qui est cause qu'il ne peut marquer exactement le nombre de tous ses livres. (Dupin. Dissert. sur l'aut. de l'Imit. de J.-C., parag. XI). Voilà qui résout l'objection peut-être la plus forte contre Gerson. Voilà comme il faut répondre à ces audacieux qui ont la manie de tout exagérer, quand ils veulent dénigrer un homme, et qui, pour arriver plus sûrement à ce but ignoble, mettent trop souvent le sarcasme et l'insulte à la place de la raison. Pourrait-on oublier que le génie se reconnaît avec ses œuvres à un signe particulier?..

12. Voyez, maintenant, les saintes colères de l'écrivain de la « Revue des questions historiques. » « Non ! s'écrie-t-il avec l'accent aigu du désespoir d'une cause qu'il prévoit perdue pour lui ; non ! quelles que soient la vertu et la piété de Gerson, qui brillèrent surtout dans ses dernières années (aveu d'autant plus glorieux qu'il est forcé et vrai), l'Imitation n'est pas l'œuvre d'un bénéficier en procès... » En êtes-vous si sûr? Vous êtes bien heureux d'en savoir plus long à cet égard que saint Ignace de Loyola, que saint Charles Borromée, que saint François de Sales et tant d'autres esprits d'élite? Car enfin, il faut toujours en venir aux autorités anciennes et compétentes.

13. « L'Imitation, dites-vous d'un ton très-ironique, n'est pas l'œuvre d'un bénéficier en procès? » Taulère, cet homme si dévôt, si saint et si éclairé, l'une des gloires dominicaines, n'a-t-il pas été excommunié par un pape? Le vénérable Grignon de Montfort n'a-t-il pas été interdit plusieurs fois par son évêque? Et pourtant il a écrit d'excellents livres, et pourtant l'Église, nous l'espérons, va bientôt le placer sur les autels. Le vénérable Henri-Marie Boudon, grand archidiacre d'Evreux, ce grand saint négligé, parce qu'il est méconnu du clergé, ce saint de Dieu seul et inconnu du monde, n'est-il pas resté sept longues années sous l'accusation d'un crime

énorme, et durant ce temps interdit par son évêque, évité à Evreux comme une peste publique, regardé à Rouen comme une bête sur un fumier; partout repoussé, partout montré au doigt comme un scélérat, un homme de sang? Et pourtant il a écrit des livres d'une spiritualité sublime et d'une simplicité admirable, pleins d'une doctrine divine et d'une onction incomparable; et pourtant il est mort avec une réputation immense de sainteté, et pourtant il a fait durant sa vie et après sa mort des miracles, et on conserve l'espoir de lui rendre plus tard le culte des Saints! O Église d'Evreux, si tu connaissais le trésor que tu possèdes en Boudon!... Lamennais qui est mort interdit et excommunié par Rome, ô malheur! sans repentir certain, paraît-il, malheur plus grand encore! n'a-t-il pas donné une belle quoique inexacte traduction de l'Imitation? Peu s'en fallut que le bienheureux de La Salle, fondateur des Frères, soit mort interdit par l'archevêque de Reims. On vint lui faire part de la levée de l'interdit au moment où il allait rendre le dernier soupir. Jean d'Avila, l'apôtre de l'Andalousie, Louis de Grenade, le Cicéron chrétien, eurent à se justifier devant le Saint-Office; Louis de Léon, ce sublime penseur, passa cinq années en prison : et pourtant quel homme saint et docte!... Saint Jean de la Croix, l'aigle mystique, fut prisonnier; la future patronne de l'Espagne, sainte Thérèse, ne fut pas à l'abri des soupçons [1]. Combien de faits

[1] Écoutez ce grand penseur, Pascal : « Ce qui nous trompe, dit-il, en comparant ce qui s'est passé autrefois dans l'Église à ce qui s'y voit maintenant, c'est qu'ordinairement on regarde saint Athanase, sainte Thérèse et les autres saints comme couronnés de gloire. Présentement que le temps a éclairci les choses, cela paraît véritablement ainsi. Mais au temps que l'on persécutait ce grand saint, c'était un homme qui s'appelait Athanase, et sainte Thérèse, dans le sien, était une religieuse comme les autres. Elie était comme nous, et sujet aux mêmes passions que nous, dit l'apôtre saint Jacques (Jacob., V, 17). (Pensées, IIe part., art. XVII, nº 30). N'y aurait-il pas tout un ouvrage à faire sur les défauts et les passions des saints, qui assurément ne manquerait pas d'intéresser par quelque côté.

Certes! je ne suis pas prophète, mais il pourrait bien arriver que l'église Saint-Paul, à Lyon, portât un jour, qui peut-être n'est pas éloigné, le titre d'église Saint-Gerson !... Après tout saint Paul et Gerson se ressemblent sous bien des faces, et s'accordent très-bien ensemble dans tout ce qui constitue l'essence, le fond, la grandeur du christianisme et les de-

semblables pourrait-on alléguer? Qui ignore d'ailleurs que de très-méchants hommes ont su faire de très-beaux livres sous tous les rapports? Ce bénéficier en procès à Bruges, parce qu'on le lui avait intenté, bientôt je vous le montrerai glorifié du ciel par la voix des miracles, béatifié et canonisé par la voix du peuple chrétien, par aussi l'Archevêque de Lyon et son Chapitre. Rome, dit un écrivain distingué, n'a point encore placé cet homme de Dieu au rang des Saints; la voix du peuple a été plus juste : elle attribua la vertu des miracles à ses reliques, et la foule est longtemps venue en grande dévotion à son tombeau. Une chapelle fut élevée à sa mémoire, et Gerson y reçut cette espèce de culte qu'on rend aux Saints dans l'église Romaine. (Em. de Bonnechose. Gerson, Jean Hus et le conc. de Const., tome II, liv. V, chap. 2). Après semblable citation que je ne reproduis qu'avec réserve, il importe de rappeler la parole d'un grand Pape : « Gerson a rendu un immense service à la vraie papauté, en combattant les faux papes. » Peut-être qu'aux yeux de Dieu, la plus belle gloire de Gerson est celle d'être privé des honneurs publics des Saints qu'il mérite à tant de titres!

14. Gerson eût-il été en procès à Bruges, que cela ne prouve ni pour ni contre ses droits sur l'Imitation. Et puis, ne devait-il pas soutenir et défendre les droits de son bénéfice? Quel honnête homme n'est tenu en conscience de conserver intact un héritage? L'adversaire a beau jeu de venir opposer le procès de Bruges!... Mais il suffit de connaître un peu l'Histoire Ecclésiastique où l'on voit que tant de saints Papes et de saints évêques ont maintenu et défendu leurs droits ou leur patrimoine au moyen de l'excommunication ou de l'interdiction, pour se convaincre que cette allégation de procès forgée par Grégory, copiée par Malou, répétée par l'adversaire, est une vraie puérilité... Il fallait montrer l'impertinence des adversaires de Gerson, montrer surtout que ses exigences ne le provoquèrent ni à la haine, ni à l'insulte, ni même aux

voirs que sa profession impose. Comparez la vie de l'un avec celle de l'autre; faites de même de leurs écrits, vous trouverez que Gerson est un autre saint Paul.

plaintes amères à l'égard des particuliers dont il était offensé ; elles n'avaient rien que de conforme à la raison, à la prudence et à la sagesse d'un philosophe chrétien. Dites non !...

15. Qu'à ce sujet le pieux Gerson ait éprouvé des contrariétés et des peines peut-être même assez vives, marques certaines de la délicatesse et de la pureté de sa conscience, de grands saints, parmi lesquels saint Liguori, en ont souffert de semblables. « Ne sentir jamais aucun trouble, ne souffrir aucune peine de corps et d'esprit, dit Gerson dans l'Imitation, cela n'est pas de la vie présente, mais du repos éternel (Imit. Christi. III. 25.) » D'ailleurs, comme l'a écrit le prélat Scotti : « Les défauts accompagnent l'humanité dans tous les états. » (Théorêmes. 1re part. 10e Théor.)

16. L'adversaire qui reproche avec tant d'acrimonie ce procès à Gerson, a-t-il fait sa philosophie, a-t-il étudié l'homme ? Au moins devrait-il être logique et conséquent avec lui-même et ne pas condamner le coupable qui avoue sa faute, je dirai mieux un innocent qui s'accuse. « Souvent, dit encore Gerson, la moindre chose m'abat et m'attriste (Imit. Christi. III. 19.) » Vous entendez cette confession publique et sincère d'un homme qui a au suprême degré la science philosophique et chrétienne de l'homme, qui s'avoue plus fautif qu'il ne l'a paru. Et, pourtant, il ne trouvera jamais grâce devant ses illogiques et inflexibles ennemis ? « Qu'il soit exterminé, disent-ils, nous avons juré sa perte !.. » Crucifigatur ! « qu'il soit crucifié comme son bon Maître ! Oui ! » mais la postérité jugera et glorifiera ce Docteur et ce saint malgré les clameurs prolongées de ses furieux adversaires.

CHAPITRE X

QUE LES SENTIMENTS DE L'IMITATION TRAHISSENT L'HUMILITÉ DE GERSON, LEUR AUTEUR.

1. Pourquoi, dira-t-on, insister si longuement sur une question si inepte et si futile ? Qu'elle soit inepte, ou qu'elle

soit futile, qu'importe! mais elle n'est pas telle. Quoique Lamennais ait écrit dans la préface de son Imitation, que la diversité d'opinion sur l'auteur de ce livre a été la source de longues controverses, selon lui, assez inutiles, et qu'il n'est point d'objet frivole pour la curiosité humaine, je n'admets pas que l'imputation de chicaneur faite par l'adversaire à Gerson, soit une question ni inutile ni frivole. La vérité qu'il exagère, se transforme, sous sa plume, en paradoxe; il obscurcit, déforme et détruit les traits caractéristiques de Gerson, de cette belle figure du Christianisme et de la France; il importe au nom de la Religion, de la Patrie, de l'Université outragées, et surtout de la vérité offensée, d'insister, de venger le glorieux persécuté des iniques trames de ses adversaires à l'effet de le mettre perpétuellement en contradiction avec la réputation de sainteté et de talent qui lui a été faite, et de l'Imitation qui lui est attribuée. Donc, ce chapitre, en continuant la justification du saint Chancelier sur le point dont il s'agit, le procès de Bruges, va la rendre complète, à la confusion de ses ennemis.

2. Gerson eût-il, à la rigueur, été excessif au delà d'une convenance raisonnablement chrétienne, qu'il ne nous appartient pas, à nous, petits génies, vils pécheurs et d'une faiblesse inexplicable pour le mal, de le juger, de le condamner, de l'exterminer. Et il ne serait pas du tout logique de vouloir conclure qu'à raison de ce procès, il n'a pu être l'auteur de l'Imitation, ni être réputé saint et digne de vénération. Or il suffit pour qu'une personne soit réputée sainte et que l'on procède à sa canonisation, que la dernière période de sa vie ait été vraiment sainte. Il est peut-être quelque chose de pire, de plus outrageant à la Divinité et de moins justifiable aux yeux des hommes que de souffrir un procès (notez : souffrir!), c'est de se dire catholique-romain, et sous le couvert de ces augustes noms, d'être intolérant, pointilleux, maldisant et calomniateur, comme paraissent l'être des adversaires de Gerson.

3. On l'a vu déjà, dans l'Imitation ne confesse-t-il pas ses imperfections, ses fautes et toutes les faiblesses de sa nature? N'accuse-t-il pas son inconstance, ses trop vives inquiétudes

pour le temporel, son impatience, ses plaintes et bien d'autres petites misères humaines, dont aucun de nous, pas même le saint le plus parfait, n'est exempt, qui, selon le prélat Scotti, « grandissent dans les grandes affaires » et dont, adversaires, vous l'accusez avec tant d'injustice ?

4. N'est-ce pas lui qui s'écrie dans les gémissements de son âme tendre et craintive : « Hélas ! le vieil homme vit encore en moi, il n'est pas tout entier crucifié, il n'est pas mort tout à-fait. Il forme encore des désirs violents contre l'esprit, il excite des guerres intestines, et ne laisse point l'âme régner en paix? (Imit. Christi, III. 34.) » N'est-ce pas lui qui dit, dans la pleine conviction de ses misères : « Certes je puis bien penser et dire avec sincérité : Seigneur, je ne suis rien, je ne peux rien ; de moi-même je n'ai rien de bon ; je sens ma faiblesse en tout; je tends sans cesse au néant, et si vous ne me soutenez, si vous ne me dirigez intérieurement, je deviens aussitôt tiède et lâche? (Ibid. III. 40.) » N'est-ce pas lui qui, pour exprimer son peu de fermeté dans le bien, et la vivacité de sa nature, dit : « Qui peut tout prévoir et se précautionner suffisamment contre les maux à venir ? si prévus ils blessent encore, imprévus quels coups terribles ne portent-ils pas? (Ibid. III. 45.) » N'est-ce pas lui qui, pénétré du sentiment de son indignité pour la communion et de l'extrême besoin qu'il éprouve d'un secours si efficace, parle ainsi : « Il est bien vrai, je suis fatigué de travailler à la sueur de mon front; mon cœur est en proie à la douleur ; le poids de mes péchés m'accable; mille passions mauvaises m'enveloppent et me pressent? (Ibid. IV. 4.) » N'est-ce pas lui, enfin, lui envers qui des catholiques intolérants, se montrent si durs, si inconséquents, si injustes, qui fait ainsi son humble confession au Seigneur : « Je n'ai pas de souvenir d'avoir fait aucun bien, je sais, au contraire, que j'ai toujours eu de la pente au mal et de la négligence à me corriger. C'est la vérité et je ne puis en disconvenir ; si je parlais autrement, vous vous éléveriez contre moi, et il n'y aurait personne pour me défendre, car qu'ai-je mérité par mes péchés, sinon l'enfer et le feu éternel? — Je le confesse avec sincérité, je ne suis digne que

d'opprobre et de mépris, et il ne m'appartient pas d'être compté parmi vos disciples fidèles; et quoique cet aveu me soit dur, je rendrai cependant, contre moi témoignage à la vérité, je m'accuserai de mes péchés, afin d'obtenir plus aisément votre miséricorde. — Que dirai-je, coupable comme je suis et tout couvert de confusion? Je n'ai rien à dire que cette seule parole : J'ai péché, Seigneur, j'ai péché, ayez pitié de moi, pardonnez-moi. Accordez-moi encore quelques moments pour pleurer dans ma douleur, avant que je descende dans cette région de ténèbres, que recouvre l'ombre de la mort. (Job. x. 21.) Que demandez-vous surtout d'un coupable et d'un malheureux pécheur, sinon qu'il ait le cœur brisé et qu'il s'humilie de ses fautes? (Imit. Christi, III. 52.) » Qui d'entre vous, inflexibles adversaires du saint Chancelier, aurait le courage de faire une pareille confession? Un cœur si humble et si brisé de contrition, fléchira-t-il votre indignation, attirera-t-il votre indulgence, méritera-t-il votre pardon?...

5. Enfin, le troisième livre de l'Imitation se termine par cette très-humble et très-attendrissante prière qui ne peut venir que de Gerson, ou de quelqu'un qui lui ressemblait en tout point, qu'on la considère par le fond et par la forme : « Exaucez la prière de votre pauvre serviteur traînant loin de vous son exil. » (Gerson veut dire exilé) dans la région des ombres de la mort. Protégez et conservez l'âme de votre humble serviteur (le texte dit : « pauperis servi tui), » ton pauvre serviteur, parmi tous les dangers de cette vie corruptible. Que votre grâce l'accompagne et le conduise par les sentiers de la paix au séjour des splendeurs éternelles. Ainsi-soit-il (Gerson; de l'Imit. de J.-C. par l'abbé Delaunay).

6. Assurément, c'est bien ici la prière d'un vieillard qui a longtemps vécu, longtemps souffert, qui ne tient plus que par un fil bien léger à la vie, et qui est atteint de la nostalgie du ciel. C'est la prière du soir de la vie. Aussi est-il communément admis que le troisième livre de l'Imitation fut terminé par Gerson peu de temps avant sa bienheureuse mort (le quatrième livre formait un opuscule séparé). C'est pourquoi on

ne le trouve pas dans le catalogue de ses écrits publié par son frère en 1423, ni dans un autre catalogue de 1428 : l'Imitation ou « Consolations intérieures » n'avait pas encore eu sa forme définitive [1].

7. Comparez maintenant ces sentiments et ces expressions dont l'Imitation surabonde avec ceux qui inspiraient l'humble et touchante prière du Solitaire de Lyon, et qu'il mettait tous les jours sur les lèvres innocentes des petits enfants pauvres qu'il instruisait et catéchisait gratuitement. Après qu'il avait offert le Saint-Sacrifice, auquel avaient assisté ces petits anges terrestres, il faisait fermer les portes de l'église Saint-Paul, et, prosterné la face contre terre, arrosant de ses larmes la pierre humide du sanctuaire, au milieu de cette troupe d'enfants qu'il chérissait si tendrement, il leur demandait pour unique récompense de ses soins cette prière : « Mon Dieu, mon Créateur, ayez pitié de votre pauvre serviteur Jean Gerson. Deus meus, creator meus, miserere pauperrimi famuli tui Joannis Gersonis ! » Et, dans son testament, observe le docte Barrau, il supplie tous ceux à qui il a donné des soins, de payer ce tribut à sa mémoire. (Direct. mor. pour les Institut. part. IIe, chap. 28.)

8. Dites, adversaires nés de Gerson, cette prière si touchante, si humble et partant si belle, ne valait-elle pas mieux que toute la science du célèbre Docteur et même aussi la nôtre ? Aussi le souvenir ne s'en est-il jamais perdu dans la noble cité de Lyon. On dit que les voix angéliques qui la récitaient à Saint-Paul arrachaient des larmes des yeux de tous les passants qui les écoutaient, et aujourd'hui encore dans cette même église il

[1] Malou et ses copistes qui écrivent : « Kempis, élevé au sacerdoce en 1414, rédigea cette même année le premier livre de l'Imitation ; en 1424, il publia les trois premiers livres, » ont-ils jamais pu fournir une preuve testimoniale de cette futile allégation, par un seul manuscrit ou copie certaine ? Non ! Il fallait un Malou pour révéler ces manuscrits invisibles, comme pour rappeler quinze témoins, confrères de Kempis, par conséquent intéressés, qui lui auraient vu composer l'Imitation ? Ils l'ont vu copier, c'est différent. Rappelons que jamais les supérieurs des chanoines réguliers n'ont défendu les prétendus droits de Kempis quand ils les ont vus attaqués.

semble qu'on entend à travers cinq siècles comme l'écho de ces voix enfantines et innocentes non-seulement de l'école du grand Docteur, mais encore de toute la ville de Lyon, qui répète : Seigneur, ayez pitié de votre pauvre serviteur Jean Gerson [1] !...

9. O humble et incomparable Gerson, vous avez dit que « dans la vraie contrition et dans l'humiliation du cœur... l'homme se préserve de la colère à venir, et Dieu et l'âme pénitente se rencontrent dans un saint baiser [2] ; » parce que Dieu ne demande rien de plus d'un coupable, sinon qu'il ait

[1] « La tendresse de père qu'il (Gerson) témoignait aux enfants était payée de leur part d'un amour réciproque et d'une confiance sans bornes. Il devint bientôt le confesseur de tous les enfants de Lyon. La plupart, touchés de son extrême bonté pour eux, lui découvraient toutes les plaies que le démon avait faites à leurs âmes, et plusieurs lui avouaient que jamais ils n'auraient osé confesser leurs péchés à un autre prêtre qui n'eût pas eu pour eux autant de condescendance, quand même ils auraient été sur le point de mourir et sûrs d'être damnés!... » (Méth. de Saint-Sulpice, part. I, chap. V, art. 1). Ces quelques lignes nous disent assez quelle douceur et quelle humilité régnaient dans le cœur si saint et si généreux de cet homme de Dieu et combien il était éloigné des principes jansénistes, suivis après lui.

N'est-il pas étonnant, maintenant, d'entendre Malou, de Bruges, lui si ignorant de l'esprit et du caractère de Gerson, le qualifier « de caractère violent et emporté, chagrin, rude et dur, furieux, etc., » le classer enfin au rang des jansénistes qui ne sont venus que deux siècles et plus après le saint Chancelier. (Voy. Recherch., chap. V, art. 4.) Mais inconsciencieux écrivain, le divin Maître n'a-t-il pas dit qu'on jugeait de l'arbre par les fruits? Etait-il donc nécessaire pour la question d'auteur de l'Imitation de dénigrer Gerson ? Cessez de vous étonner ! Celui qui a bien osé attaquer le Docteur angélique, pourquoi eût-il épargné le Docteur très-chrétien?...

[2] Admirable rapprochement ! Comme Gerson écrivait pour les expliquer ces paroles du Cantique des cantiques, où l'âme dit à l'Epoux Jésus-Christ : « Osculetur me osculo oris sui, » c'est-à-dire : « Qu'il me donne un baiser de sa bouche, » il expira, par la véhémence de l'amour divin qui le consumait. Ecoutez le témoignage de son frère Jean, le Prieur des Célestins, qu'il a consigné à la suite du commentaire de Gerson sur les Cantiques : « Inter verba orationis spiritum Deo devotè reddidit ; et dulcibus nunc (ut piè creditur) amplexibus et osculis dilecti sponsi perfruitur, de quibus in his ultimis suis Canticis tanta et tam sublimia, mira subtilitate et affectûs suavitate, dulci gutture velut olor parata modulatus est. »

Malou qui s'est toujours plu à lancer de Bruges ses traits piquants contre Gerson, qui écrit que « l'ensemble de ses qualités et de ses défauts ne permet point de lui tresser une couronne de sainteté, etc., » se trouve ici en flagrant délit, n'est-ce pas?...

le cœur brisé, et qu'il s'humilie pour ses péchés (Imit. III. 52). Oui, sans doute, notre Dieu, meilleur parce qu'il est plus juste que les hommes, aura eu pitié de vous ; il aura excusé et pardonné ces prétendus torts que vous reprochent avec tant d'aigreur et d'acrimonie vos astucieux ennemis, à raison surtout de votre pureté d'intention et du zèle ardent que vous eûtes toujours pour ses intérêts et ceux de son Église. Ce Dieu infiniment bon et miséricordieux autant que juste, qui assure que quiconque le glorifiera sera par lui glorifié (I. Reg. II. 20) a déjà glorifié votre sainteté et couronné vos vertus par la voix des miracles juridiquement reconnus et par celle non moins éclatante du monde vraiment chrétien, immédiatement après votre mort, ou plutôt votre naissance pour le ciel. Mais les hommes, ces ennemis jaloux et perfides, ou adversaires rivaux et envieux, ah ! non, jamais illustre et doux Gerson, ils ne pardonneront à votre humble confession, à votre solennel repentir et surtout à votre zèle pour l'éducation chrétienne des petits enfants ! Non-seulement ils empoisonneront de leur venin vos écrits et vos actions, mais encore, les téméraires, les audacieux, les iniques, ils s'arrogeront un droit sacré, un droit que Dieu seul s'est réservé, celui de critiquer, juger et condamner sans appel vos intentions les plus pures et les plus secrètes. « Homme, dit saint Paul, qui vous a établi juge de votre frère ? Que s'il tombe ou s'il demeure debout, cela regarde son maître. (Rom. XIV. 4.) » Leur détestable malice est telle qu'elle s'étudiera sous le voile de la sincérité au moyen des sophismes à faire paraître vos sublimes vertus comme autant de crimes. Que leur manque-t-il à ces intolérants ? le bûcher !... « Quod si allegatur infamia mea, scio quod per infamiam, et bonam famam pergitur ad cœlum. Scio quàm pro minimo mihi esse debet ut ab humano die judicer. Qui me judicat Dominus (I Cor. IV). Ceterum non populari rumore, sed conscientiæ simplicitate christiani vitæ metitur. Consultiùs profecto et honestiùs est illud ultrò fuere, quod tandem ab invito vel ipsa mors extorquat. »

Qui parle de la sorte ? C'est le grand et pieux Gerson, en terminant sa longue Epître : « Causæ propter quas cancel-

larium dimittere volebat, » si mal exposée par l'adversaire, et que je prie le judicieux lecteur de lire avec impartialité.

10. Gerson aura prévu par une lumière divine que la contradiction bruirait longtemps autour de son nom. Voyez un peu avec quelle prétendue sainte fureur, avec quelle ignoble ardeur elle s'agite aujourd'hui encore après bientôt cinq longs siècles, dressant avec une dextérité diabolique toutes ses batteries devant cette majestueuse et vénérable Figure de l'Église et du monde catholiques. Ah! certes l'enfer ne manque pas de prétextes pour flageller ce Docteur très-chrétien dont les écrits déjouent si bien ses plans et ses efforts combinés pour la perte des âmes. « Est profecto ejus doctrina sana, clara, salubris, et devota; et inter cæteras, ad pellendos animi morbos aptissima, usque adeo ut jam Christianissimus Doctor, Divus Gerson passim nominetur, » comme parle l'Ordinaire de Lyon.

11. La veille du jour où j'écrivais ces lignes, j'entendais cette parole outrageante de la partie adverse : « Gerson s'est abaissé jusqu'à instruire les petits enfants pauvres, par un sentiment d'orgueil!.. « Mais, homme vain et arrogant, encore une fois qui donc vous a constitué juge de votre frère? Est-ce par un sentiment d'humilité et de charité chrétienne que vous le condamnez? Ne savez-vous pas que cet acte de censeur n'appartient qu'à Dieu seul? « Scrutans corda et renes... » comme parle son prophète (Psal. VII. 10). Attendez, attendez le jour solennel des grandes assises, où Gerson sera glorifié par son bon Maître à qui il fut constamment fidèle au prix des plus grands sacrifices et où vous serez confondu pour votre inique jugement et votre pharisaïsme...

CHAPITRE XI

LA SPIRITUALITÉ SUBLIME ET LA SAINTETÉ ÉMINENTE DE GERSON TRANSPIRENT DANS L'IMITATION.

1. « Ce livre d'une si haute spiritualité, procède d'une plus grande âme, d'un esprit plus élevé, et d'une sainteté plus

THE INSTITUTE OF MEDIAEVAL STUDIES
ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY

éminente. » — « Ce livre d'une si haute spiritualité! » dites-vous?. Mais comptez-vous pour rien le magnifique Traité du même Gerson sur le « Magnificat, » ceux sur la prière, celui surtout de la Théologie mystique, le plus beau comme le plus profond sur la matière? « J'ai prononcé Gerson, dit un grand écrivain philosophe. C'est là l'interprète, le représentant véritable du mysticisme... » Et, parlant de sa Théologie mystique : « La Théologie mystique du savant et vertueux Chancelier, dit-il, vient sans doute de celle de Denis l'Aréopagyte, mais elle la surpasse infiniment en bon sens et en raison (Vict. Cousin, Hist. génér. de la Philos. IXe époque). » Entendez deux des plus grands mystiques de l'Eglise et des plus compétents sur la matière : saint François de Sales d'abord :

2. L'illustre évêque de Genève dit de Gerson après Sixte de Sienne : « Il a si dignement discouru des cinquante propriétés du divin amour (propriétés décrites en abrégé au chapitre cinq du livre troisième de l'Imitation), qui sont déduites çà et là au Cantique des cantiques, qu'il semble que lui seul (pesez les expressions) ait tenu compte des affections de l'amour de Dieu. Certes! ajoute le prélat, cet homme fut extrêmement docte, judicieux et dévot... » (Am. de Dieu, préface) [1]. Faites donc mentir saint François de Sales, si vous l'osez, lui si bon juge des écrivains et des ouvrages mystiques, ou dites qu'il était un ignorant! On peut voir un autre éclatant témoignage en faveur de Gerson, au livre VIIe, chapitre 9, du même ouvrage de saint François.

3. Le témoignage du saint et savant cardinal Bona n'est pas moins glorieux pour l'illustre Gerson : « Le Chancelier de

[1] Adversaires, comprenez-vous la force du terme de saint François : « extrêmement, » mot qui répond à extrémité, c'est-à-dire ce qui est excessif au dernier point, au plus haut degré. (Voy. Dict. de Trévoux, de l'Académ. et celui Étymol. de C. de Gébelin.) Comprenez-vous que les trois qualités trouvées au suprême degré dans Gerson par saint François, sont celles-là mêmes que l'Église requiert dans ceux qu'elle place au rang de ses Pères et de ses Docteurs ?

Notez que Pie IX a déjà salué le saint évêque de Genève comme un Docteur infaillible !...

Paris, dit-il, a divinement écrit des cinquante propriétés du saint Amour, tirées du Cantique des Cantiques, mais blessée d'une flèche d'amour, son âme se détacha de son enveloppe mortelle, pour aller dans la patrie des amants apprendre combien imparfaitement il avait ici-bas écrit du divin Amour. Cancellarius parisiensis ex Cantico amoris quinquaginta ejus descripsit proprietates eroticè, et divinè; (l'observation sur l'expression de saint François trouve ici son application,) sed hanc lucubrationem amoris sagitta vulneratus corporali morte conclusit, ut in patria amantium disceret, quàm imperfectè in via de amore scripsisset (Via compend. ad Deum, cap. xx). Pourquoi donc l'adversaire n'a-t-il pas été arrêté dans ses attaques virulentes contre Gerson par ces deux auteurs pourtant si connus et d'une autorité incontestable [1] ?

[1] Voici une autorité plus imposante que toute autre à part celle du Souverain-Pontife, c'est celle même de l'Archevêque de Lyon, Amédée de Lausanne, contemporain de Gerson.

Au vénérable Père frère de Jean de Gerson, Prieur des Célestins de Lyon.

Vénérable Père, après vous être recommandé à Celui qui sèche les larmes de ses serviteurs, vous m'annoncez que l'homme qui fut la gloire de l'Église a rendu son âme à Dieu, dans le cloître de Sainte-Marguerite, la veille même de la fête de cette vierge, et qui lui avait donné asile. Il n'était encore qu'un enfant qu'il désirait être religienx de sainte Marguerite; il vendit tout ce qu'il posséda et put avoir selon les désirs de la chair, pour acheter le champ fortuné dont nous le croyons déjà en possession, et il acquit avec une autre Marguerite que sa patronne et son hôtesse, un trône resplendissant de gloire. L'esprit du grand et pieux Gerson était, en effet, en parfait accord avec les vœux et les désirs de sainte Marguerite. L'intrépide Vierge vainquit le dragon infernal; Gerson, lui, vainquit également le rusé serpent qui resta tout confus de sa défaite... Qu'il me soit permis de dire que, après avoir été comblé d'honneurs très-grands, dans ce siècle où il occupait le premier rang de nom et d'effet, où il possédait l'abondance de toutes choses, et des bénéfices considérables, notre pieux Père, fort de toute la force de la doctrine Catholique, sut, au milieu des douleurs d'un long exil, être en même temps dans l'abondance et dans la disette. Après avoir vaincu les vices, conservé les vertus, réfuté les hérésies, exalté les vérités, l'illustre Gerson a, ce nous semble, terminé saintement sa glorieuse carrière et les jours de son pèlerinage par le martyre. On lit et on raconte, dans le catalogue des Martyrs, que quantité de ces saints ont seulement souffert l'exil. Donc, s'il est vrai que Gerson est en possession d'un trône brillant de gloire et est devenu un heureux citoyen du Ciel, vous,

4. Quant à une plus grande âme, un esprit plus élevé, l'adversaire serait fort gêné pour les trouver à l'époque et même peut-être au-delà du Chancelier. Personne n'a jamais refusé à Gerson une profonde science des choses divines, ni une piété et une vertu hors ligne. Il en est de même « d'une sainteté plus éminente... » Benoît XIV, saint François de Sales et autres ont fait justice de cette étrange anomalie. Je ne savais pas qu'un savant tel que l'écrivain de la « Revue... » pût jusqu'à ce point vouloir nier ce qui est plus clair que la lumière d'un soleil brillant en son midi. Est-ce que de son vivant le doux et humble Gerson n'était pas considéré comme savant et saint, qualifié des titres de docte, de pieux et de saint? Non-seulement on l'appelait « doctissimus, » mais « pientissimus, sanctissimus. »

5. Un Allemand, traducteur de ses sermons, l'appelle saint « Sancti et devoti Cancellarii, » en 1401, (notez bien) précisément à l'époque ou Gerson devient le point de mire des traits de l'adversaire. Le docteur Campan, dans sa dédicace des Œuvres de Gerson à Mgr de Lenoncourt, archevêque de Reims, en 1421, l'appelle « un homme d'une sainteté vraiment admirable. « Vir sanctitatis specimen mirabili. » Notez que c'est peu de temps après le fameux concile de Constance. Est-ce qu'après sa mort surtout, Gerson ne fut pas honoré par le clergé de Lyon et par le peuple comme un saint et un bienheureux? Le « sanctus » était devenu « sanctissimus. » Est-ce que la gloire des miracles n'illustra pas longtemps son tombeau, converti avec l'agrément des archevêques de Lyon et la tolérance ou approbation tacite du Saint-Siége en un centre de pélerinage et de culte pieux? Il faudrait ignorer les

mon vénérable Père, vous qui êtes célestin et de nom et de fait, changez vos larmes en une sainte joie. Ne vous étonnez nullement de ce que Gerson abordait et résolvait avec la puissance de son génie les questions les plus difficiles ; je reconnais avec vous qu'il n'a laissé après lui personne qui ait une valeur semblable à la sienne. Avançant toujours dans le noble champ du Seigneur, il ne cessa d'élever par ses écrits les esprits vers Dieu à qui il était entièrement dévoué...

Écrit à Ternande, le dix-septième jour de juillet 1429.

« A. archevêque de Lyon. »

simples notions de l'Histoire Ecclésiastique du moyen âge pour ignorer cela, pour ne pas savoir qu'à cette même époque Urbain VIII n'avait point encore publié les décrets de non-culte; que, autrefois, les évêques pouvaient encore béatifier et canoniser avec l'autorisation de Rome, ou pour parler avec plus d'exactitude, tolérer et approuver un culte pieux dans leur circonscription, et enfin que l'illustre saint Gerson vit son nom inscrit dans plusieurs martyrologes. Mais, n'anticipons pas!

CHAPITRE XII

NUL N'A MIEUX QUE GERSON CONNU ET ANALYSÉ LES ÉTATS SURNATURELS DE L'AME ET COMPRIS LE DIVIN AMOUR.

1. « Ce livre n'a paru le plus beau après l'Evangile, que parce qu'il en était le plus voisin. C'est la perfection chrétienne enseignée à l'Imitation de Jésus-Christ. Tout y est d'une vertu transcendante. L'accent de piété, les ardeurs du sacrifice, les enthousiasmes d'amour qui éclatent à chaque page ne sont pas de la terre. » — Evidemment, ce livre est voisin de l'Evangile dont il est le commentaire mystique et chrétien le plus pieux. Ceci a été reconnu avant l'appréciation de l'adversaire et celle plus noblement récente du docte académicien Nisard. (Voir : Corresp. du 10 août 1874.) Mais est-ce que durant sa vie même Gerson ne fut pas qualifié de Docteur très-chrétien, Docteur évangélique parce que de tous les docteurs du temps sa doctrine est la plus empreinte du véritable esprit du Christianisme et de l'Evangile? Un écrivain ultra-Kempiste dit de Gerson : « Ses œuvres sont calmes, sérieuses, pleines de sobriété et de méthode. On y reconnaît l'homme qui a beaucoup vécu!... (L'abbé de Cupély, Esprit de la Philos., tome II, chap. XCII, parag. 10). » Et, plus loin : « Tous les livres de Gerson, même les plus mystiques, attestent une longue expérience du monde et de la vie (Ibid.,

chap. XCIV). » Juste ce qu'il faut pour commenter dignement, savamment et utilement l'Evangile qui est pour tous les chrétiens, et non pas seulement pour les solitaires. Dans cet endroit cité, l'auteur susdit démontre invinciblement que Gerson est un des mystiques ennemis de la scolastique. Voilà qui concorde assez mal avec Malou, de Bruges, avec l'adversaire et autres. Qu'y faire? On ne peut empêcher l'esprit de certains critiques de voyager dans les antipodes, ni même de s'égarer un peu dans le pays des nues quand il veut prendre un essor libre et faire une appréciation extra-libérale et extra-originale.

2. « L'accent de piété! » — L'Eglise romaine n'ayant pas encore rendu à Gerson les honneurs des saints par un culte public, la postérité chrétienne s'en est dédommagée en lui conservant l'épithète de pieux [1] et de dévot. Le saint homme Gerson, comme l'appellent souvent et Bossuet et Rodriguez et autres, langage consacré par plus de quatre siècles : entendez-le, adversaires enragés de Gerson! Je prie le père B... dont toute l'étude est d'éliminer le doux et grand nom de ce Docteur des livres anciens qu'il revoit, corrige ou abrège, tels que ceux de saint François de Sales, de Patrignani, jésuite, et de saint Liguori, de bien noter que cette qualification simple de pieux décernée à Gerson dans l'Eglise est la condamnation de son intolérante manie qui ne fait pas du tout écho à l'esprit de saint Ignace de Loyola. Qu'il veuille donc bien établir quelque différence entre Luther, Calvin et Gerson. Nous disons l'impie Luther, l'impie Calvin, mais jamais le pieux Luther, ni le pieux Calvin. Et qui jamais, malgré la rage furibonde de ses adversaires et les injures qu'ils lui prodiguent, oserait appeler notre Docteur très-chrétien et évangélique l'impie Gerson?... Voilà pourtant où l'esprit illogique et intolérant, qui n'est certes pas l'esprit de l'Evangile, a conduit aussi le frère de ce bon Père, tous deux imbus des mêmes faux préjugés, et notamment dans un ouvrage latin

[1] « Pientissimus Joannes Gerson... (Prologus Galeatus ad Mystica civitas Dei... sorori Mariæ de Jesu. § IV, édit. 2 vol. in-folio. August. 1719. Voy. notre Recueil des éloges de Gerson.)

« De Parocho, » qu'il a mis avec le sceau vraiment ignoble de son intolérance entre les mains des prêtres et des jeunes lévites de nos séminaires.

Il n'a pas su ou plutôt a-t-il voulu oublier que, dans ses Institutions adressées à toute l'Église, le grand et saint pontife Benoît XIV propose Gerson pour modèle aux évêques et aux prêtres dans les fonctions divines de catéchiste, ce qu'a contre-signé et approuvé dernièrement le Saint-Siége; que le même Pape très-souvent, ainsi que s'exprime Mgr Dupanloup, résume en se l'appropriant la doctrine de Gerson, qu'il cite avec une singulière estime et vénération comme l'un des plus excellents Docteurs de l'Église. (Voir Lettre sur les Prophèt. par Mgr d'Orléans, du 23 mars 1874.) Or, Benoît XIV, en outre de la science et de la sainteté qui brillèrent en lui avec tant d'éclat, en outre de son extrême prudence et réserve en ces cas, était bien le Vicaire et le représentant du Christ. Et quand cet immortel Pontife proposait ainsi Gerson pour exemple aux pasteurs, c'est, n'est-ce pas, que ce Gerson en était digne; s'il en était digne alors, pourquoi ne le serait-il plus aujourd'hui? La vérité n'a pas changé non plus que la volonté de Gerson dans le ciel où il se repose de ses longs et saints combats pour la Foi et la défense des vérités évangéliques; ce sont donc les hommes superficiels, légers, inconstants, qui ont changé à son égard. Et par quel motif? Le Saint-Siége, en confirmant en 1851 l'éloge de Gerson par Benoît XIV renouvelé dans le Concile provincial de Toulouse, a bien montré que l'Esprit-Saint ne change pas comme l'esprit humain.

3. « Les ardeurs du sacrifice, les enthousiasmes d'amour ! » — Mais auriez-vous oublié les sacrifices que l'exil volontaire de Gerson lui fit faire. Citez un saint qui ait et mieux compris et mieux pratiqué l'esprit d'abnégation et de sacrifice que lui ? — « Les enthousiasmes d'amour ! »... Ah ! vous n'avez donc jamais ouvert les volumes des œuvres de ce vénéré Docteur, que pour y chercher matière à vos inexplicables préventions, à vos insultantes diatribes ? Vous y auriez lu ses Traités admirables sur l'Enfant Jésus et l'âme

dévote, sur la très-sainte Vierge, sur saint Joseph, sur ces paroles du Sauveur : « Venite ad me omnes... » son non moins admirable sermon « de Verbis Domini » qui roule uniquement sur les mêmes paroles exposées en tête du quatrième livre de l'Imitation de Jésus-Christ ; vous y auriez lu son « Alphabet de l'amour divin, » ses « Commentaires sur le Cantique des cantiques » sur les propriétés du saint-Amour, que, on vient de vous le prouver (par l'autorité de Bona, préposé pour la Papauté, qu'il a su humblement décliner), aucun des Pères de l'Eglise n'a si bien développées que lui ; vous y auriez lu enfin son délicieux Commentaire de la Passion de Notre-Seigneur, que nous venons de donner au public et que tous peuvent lire facilement et juger par eux-mêmes, puisqu'il est publié en français moderne. Un si fidèle disciple de saint Bonaventure dont le cœur, ardent foyer du divin Amour, lui fit donner le surnom de séraphique, ne pouvait apprendre à l'école d'un si grand maître que le langage de l'amour de Dieu, être plein « des enthousiasmes d'amour ! » Un profond

[1] Voici une note qui n'était pas préparée pour cet ouvrage-ci, mais qui naturellement va y trouver sa place, tant elle peint bien le cœur de Gerson.

Parmi les pratiques chrétiennes de Gerson on doit mentionner celle de célébrer avec piété, amour et reconnaissance pour Dieu, l'anniversaire de sa naissance qui fut aussi celui de son baptême. Il écrit à Gérard Machet, son élève et son ami, qui fut un temps son vice-chancelier, puis confesseur de Charles VII, et mourut évêque de Castres :

« Gérard, vous, si haut dans la science, si cher à mon cœur, je confie à votre affection un mot sur ce que j'ai été, sur ce que je voudrais être. C'est aujourd'hui l'heureux anniversaire de deux martyrs, frère et sœur, Nicaise et Eutrope (14 décembre). En ce jour s'inaugura la double existence que je dus à Élisabeth, à l'Église. C'était l'an du Seigneur 1363. Trois vies me furent données alors : une de colère, une de grâce, qui transforma l'autre, rattachant mon âme à Dieu ; puis, en espoir, la vie « perdurable » dont la grâce apporte le germe et le garant. Il est une quatrième vie, la vie pèlerine, où la raison s'éprouve depuis la naissance, vie des œuvres, qui mène à la patrie. Cette vie opérante ne peut subsister que par la seconde. La grâce fait vivre, alimente et mûrit. »

Puis celui que tous les siècles ont, non pas sans motif, appelé le pieux Gerson, revient au but essentiel de la vie : L'amour divin. « S'il y a quatre vies, il y a quatre amours. Le Maître qui vivifia mon cœur, le réclame, qu'il le retienne et le garde à jamais. Mon âme reconnaissante, ici, toujours, t'embrassera, ô suprême, ô premier amour ! Ah ! te perdre, c'est bien réellement mourir ! »

Quelques-uns qui parlent et écrivent de Gerson sans l'avoir étudié, ne

écrivain, après avoir mentionné la pompe des funérailles du Docteur séraphique à Lyon, qui fut telle qu'on n'en vit jamais de semblable, dit : « S'il fallait à sa mémoire d'autres hom-

peuvent croire que le pieux Docteur eût pu écrire un livre tel que l'Imitation qui est, en certains chapitres, l'Hymne, le chant d'amour par excellence. Mais qui mieux que Gerson chanta l'amour divin? Qui mieux que lui en peignit les heureux effets? Qui mieux que lui en décrivit les sublimes prérogatives ? Qui mieux que lui en sut présenter les puissants motifs? Ah ! ils ne le peuvent connaître qu'à demi, ou plutôt, ils ne le connaissent pas du tout, ceux-là qui n'ont lu et étudié que ses traités didactiques et dogmatiques. Qu'ils lisent donc ses délicieux commentaires du Cantique des cantiques ; qu'ils lisent seulement son magnifique sermon sur saint Bernard, ils verront jusqu'à quel degré le divin amour possédait le cœur du bienheureux Gerson.

Je sais que ses admirables écrits ne peuvent tomber entre les mains de tous mes lecteurs, c'est pourquoi je leur offre l'extrait suivant du même sermon traduit non par moi, on pourrait dire que je l'ai à dessein embelli des charmes de la poésie que j'ignore, mais par le docte abbé Édouard Chassay, et qu'il a reproduit dans son bel ouvrage : « La Pureté du cœur », d'où je l'extrais.

« Voici donc que sur cette terre de pèlerinage, disait Gerson, j'appelais mon âme à contempler par la porte des sens et le ciel et la terre et la mer, et toutes les merveilles des beautés qu'elle renferme : beautés des formes dans les corps, grâce à leur proportion régulière et au charme des couleurs et de la lumière ; beauté des sons et des chants ; beauté dans ce qui se touche, dans ce qui se goûte, dans ce qui se sent et se respire, charmes infinis qui attirent et séduisent le cœur. Et je disais : Vois, mon âme, voilà tes amours, voilà les fleurs de ta guirlande, voilà les fruits de ta couronne, ne gémis donc plus, ne dis donc plus que tu languis d'amour...

« Mais mon âme se détournait de ces délices, elle dédaignait les beautés que lui offraient les sens, elle ne sentait que du dégoût pour tant d'objets charmants, elle méprisait tout autre amour que l'amour qu'elle sentait pour toi, ô mon Dieu !

« Fière comme on est quand on aime, il n'y avait que toi qu'elle daignât aimer, ô toi qui es toute puissance, toute sagesse et toute beauté ! Qu'y a-t-il, me disait-elle, ô homme ! qu'y a-t-il pour toi et pour moi dans cette beauté des choses matérielles? Est-ce à nous d'aimer des délices qui nous sont communs avec les animaux ? Que les créatures soient belles et brillantes, j'y consens ; mais combien est plus grande la beauté et l'éclat de Celui qui les a faites ! Si une image, une ombre, une forme, une odeur peut ainsi nous attirer, de quelle force et avec quel empire doit nous entraîner à lui le principe d'où émanent toutes ces choses ? Dieu enfin, dont l'amour ne laisse ni amertume ni regrets ! C'est lui que je chante et j'appelle. Quand donc viendra-t-il? Dites, Filles de Jérusalem, dites à mon Bien-Aimé, si vous l'apercevez, dites-lui que je languis d'amour. »

Je demande à la critique habile et impartiale si ces lignes ne semblent pas venir de saint Augustin, ou de saint Bernard, ou de saint Bonaventure, ou de sainte Thérèse ?

mages moins pompeux et plus tardifs, cent cinquante années plus tard, ses écrits allaient consoler dans sa solitude le pieux Gerson fatigué des désordres d'une société corrompue et des disputes d'une école dégénérée (Ozanam. Dante et la philos. Cath. au XIIIe siècle, chap. XI, art. 3). Vous voyez bien, ici, que le disciple, parce qu'il fut digne de son maître, ajoute à la gloire de ce maître si grand dans le monde chrétien ! Maintenant j'attends l'adversaire.

4. « Un saint Bonaventure, un saint Bernard, auraient pu faire l'Imitation, mais non pas le Gerson de Bruges... » — Et pourquoi pas lui, lecteur on ne peut plus assidu des écrits, et imitateur on ne peut plus fidèle de ces Pères? Au moins le bienheureux, le saint Gerson de Lyon, comme l'appelent des voix pontificales, en 1405 François de Rohan, archevêque de Lyon, et il y a quelques années Mgr Mioland, archevêque de Toulouse après avoir été supérieur des missionnaires de Lyon, l'a-t-il pu écrire ? — « Gerson a-t-il place encore dans le souvenir de votre pays, sa seconde patrie? » demandait naguère à ce grand archevêque le savant Vert. — « Certes, oui, répondit le prélat, et nous ne l'appelons guère que saint Gerson dans notre ville. (Vert. Cause de l'Imit. 165.) » C'est assez concluant. Mais peut-être Mgr Mioland était-il gallican? Ah ! loin de là. Au rapport d'un grand adversaire de Gerson (dans la Revue des sciences ecclésiastiques, avril 1860) « Mgr Mioland, dit-il, protestait qu'il n'approuverait jamais une opinion (opinion, notez !) contraire aux doctrines de l'Église Romaine ».

5. Vous voyez que malgré la coterie intolérante, malgré la cabale et l'envie, la tradition de la sainteté de Gerson s'est perpétuée pendant cinq siècles. Vous alléguerai-je encore une fois l'autorité si grave de Bossuet, que, sans doute, vous regardez comme l'un des premiers représentants du gallicanisme, mais que la postérité qualifie à bien juste titre de Père de l'Eglise. « Sa vie fut si sainte, écrit-il de Gerson, ses écrits sont si édifiants, respirent une si grande onction et une si douce piété, qu'il a mérité d'être regardé comme l'auteur de l'Imitation de Jésus-Christ : Tam sanctè vixit ne

scripsit, sit dignus haberetur qui omni suaviorem unguento de Imitatione libellum edidisset. » C'est encore l'Aigle de Meaux qui dit : « Les écrits de Gerson, marqués au coin d'un profond savoir, et remplis de pensées vives et affectueuses, sont très-propres à donner ce goût et ces sentiments de piété dont l'auteur était pénétré, et qu'il désirait ardemment de communiquer aux autres. » Ne doit-on pas être étonné de voir des écrivains, qui n'ont peut-être jamais parcouru un seul volume ni lu une page entière des œuvres du Docteur très-chrétien et consolateur, infirmer le jugement de ce Bossuet qui appelait Gerson son maître, et qui toute sa vie fit de l'étude des livres et du caractère de ce saint Personnage un de ses principaux soins ?

6. Tout à l'heure j'alléguais l'autorité si considérable de saint François de Sales, dont les ouvrages ont été si solennellement canonisés et recommandés par la sainte Église avec leur auteur. Eh bien, lisez et pesez ce qu'il a écrit de Gerson au livre VIIe, chapitre 9, de son Traité de l'amour de Dieu. « Jean Gerson, cet homme si docte et en même temps si dévot, dont Sixte de Sienne (dominicain) a écrit qu'on ne saurait discerner si c'est la piété qui brille dans ses ouvrages plus que la science, ou la science qui l'emporte sur la piété.... » Ça n'est pas de nature à contenter les adversaires.

7. Assurément les témoignages d'un si grand et si saint Evêque et d'un dominicain si célèbre, qui ont vécu à une époque assez rapprochée de celle de Gerson, sont bien propres à renverser tous les sophismes de ses intolérants adversaires. Qu'ont-ils vu ces fiers génies? encore une fois, qu'ont-ils vu ? Ah ! que l'Imitation de Jésus-Christ dit vrai : « Les mauvais jugements viennent de l'amour ou de la haine que nous avons pour les autres. Nous interprétons souvent en mal les actions d'autrui, parce que nos affections désordonnées nous ôtent le discernement. (Imit. Christi, 1. 14.) » En d'autres termes, nous croyons que ceux que nous n'aimons pas nous ressemblent. Mais si nous avions une étincelle de vraie charité, un tant soit peu même d'humanité, nous serions au moins plus réservé et plus sympathique, car a écrit Gerson : « Ubi

amor, ibi oculus; et ita videte diligere est. (Sup. Cantic. Cantic. sympsal. IX.) »

8. Un fait patent, c'est que l'Imitation est l'œuvre d'un grand et saint génie, d'un excellent philosophe chrétien, qui a parfaitement analysé l'âme et ses passions, qui a merveilleusement exprimé ce qu'il sentait, ce qu'il avait appris à l'école de l'expérience et dans les leçons que lui faisait le Saint-Esprit. Aussi est-il reconnu sans conteste que ce beau livre est celui qui après l'Évangile nous apprend le mieux à connaître Dieu, le monde et nous-mêmes. Il égale la hauteur et la magnificence des ouvrages des saints Pères; il nous enseigne tout ce qu'il importe de faire pour devenir heureux par l'union avec la Divinité.

CHAPITRE XIII

MAUVAISE FOI DES ADVERSAIRES DE GERSON DANS LES GRIEFS DONT ILS LE CHARGENT.

1. Voici d'autres arguments de l'adversaire, qui paraîtraient convaincants, s'ils étaient solides. Je vais d'autant plus aisément les détruire, qu'ils sont de tout point faux, au moins exagérés de parti-pris, par le caprice plutôt que par l'ignorance, chose en ce dernier cas que je voudrais excuser, et surtout, ce qui est sensible, par le dessein de ruiner définitivement avec la réputation de Gerson, ses droits sur l'Imitation de Jésus-Christ.

2. « Nous ne dirons pas avec l'exagération d'un de ses opposants, écrit-il, que Gerson l'ennemi des ordres religieux, l'adversaire des mystiques, le représentant de la piété gallicane, eût été incapable de trouver dans son âme endurcie par le syllogisme les hautes et douces inspirations de la vie monacale qui ont fait l'Imitation. (Renan, Journ. des Débats...) Nous dirons seulement, (sic) que la piété aride, le mysticisme sec du Chancelier... n'ont rien de commun avec

ce livre suave; nous rappellerons qu'il fut sévère au-delà de toute justice envers les ordres monastiques, outrageux pour la papauté, qu'il ne reconnut pas l'éminence de la vie religieuse, et que plusieurs de ses traités spirituels ne sont que des écrits de polémique contre les plus grands mystiques de son temps.

« Nous demanderons, ajoute-t-il, si c'est l'auteur de l'Imitation qui a blâmé les excès de mortification de saint Vincent Ferrier, qui a presque (notez cette réticence) traité sainte Brigitte de visionnnaire, qui a attaqué le bienheureux Rusbrock, surnommé par ses contemporains l'admirable. »

3. Voilà, n'est-ce pas, bien des décharges sur un homme innocent, qui parce qu'il est mort ne peut se justifier, et crier à ses adversaires : « Vous en imposez au public sur mon compte! » Et dire que c'est Gerson l'ornement de l'Eglise, l'honneur de notre Patrie, la gloire de l'enseignement, cette intelligence si haute, cette éloquence si mâle, cette vertu si héroïque, ce caractère si doux, si modeste et surtout si saint, qui est maltraité de la sorte! Si ce Docteur insigne appartenait à une congrégation religieuse quelconque, que de défenseurs de sa cause si indignement traitée se lèveraient en masse pour le venger de la perfidie de ses adversaires! Au moins que l'amour de la justice et de la vérité me fasse accomplir ce grand et saint devoir; le ciel et la terre ne pourront qu'applaudir à cette entreprise qui, si elle est téméraire de ma part, trouvera sa justification dans le motif qui me dirige.

4. J'ai copié tous les griefs de l'adversaire sans les séparer, afin que l'impartial lecteur se fasse une idée plus nette et plus exacte de l'acrimonie qui les a dictés et de l'exagération monstrueuse qui en démontrent à première vue la complète fausseté. Je vais donner sur chacun, pris séparément, une solution qui ne sera certes pas de nature à satisfaire l'adversaire (qu'y faire?), non pas selon mon opinion personnelle, on pourrait me contredire, mais selon celle des grands Hommes et même des Saints qui ont exalté et glorifié Gerson par leurs écrits. De tels témoignages sont écrasants!

CHAPITRE XIV

QU'IL EST FAUX QUE GERSON SE SOIT MONTRÉ L'ENNEMI DES ORDRES RELIGIEUX

1. « Gerson, l'ennemi des ordres religieux ! » Mais les faits les plus authentiques déposent contre ce sophisme rabougri. Est-ce que ce n'est pas lui, Gerson, qui, au Concile général de Constance, plaida en faveur de l'ordre des Chanoines Réguliers, dont Kempis était membre, comme il sera dit avec développement ailleurs, et qui obtint son existence légale ; lui encore qui réconcilia l'ordre des Dominicains, qu'il affectionnait tant, avec l'Université dont ils avaient été séparés par la condamnation d'un de leurs docteurs, le père Jean de Montesson, qui avait attaqué l'Immaculée Conception de la Bienheureuse Vierge; est-ce que ce n'est pas lui enfin qui engagea vivement deux de ses frères à revêtir l'habit de moine dans deux ordres différents? Gerson, ah ! il ne sait comment exprimer toutes ses sympathies pour les nobles enfants de saint Dominique, de même que pour les Chartreux et les Bénédictins, et même enfin pour les Chanoines Réguliers de saint Augustin dont Kempis faisait partie ! Et l'adversaire vient répéter après Renan avec sa bonhomie calculée : « Gerson, l'ennemi des ordres religieux ! » Mais lisez donc et relisez ses nombreux écrits pour les Chartreux et les lettres qu'il leur adressa, sophistes, qui osez calomnier ainsi ce grand Docteur !...

2. Il est vrai pourtant, Gerson a flétri sans ménagement les criants abus qui s'étaient successivement introduits en son temps dans certains monastères, abus qu'on peut lire dans l'ouvrage de Clémangis, grand chantre de l'Eglise de Bayeux et secrétaire du pape Benoît XIII : « De corrupto statu Ecclesiæ ». C'est à quoi Gerson fait allusion en divers endroits de l'Imitation, comme là où il s'écrie : « qu'il est dangereux

de négliger les devoirs de sa vocation, pour épancher ses désirs sur les choses dont on n'est pas chargé (Imit. Christi, I. 25). » Plus loin, il donne cet avis paternel : « Un religieux qui vit hors de sa règle, est exposé à des chutes terribles (Ibid) ». Puis, il appelle l'attention des moines relâchés sur l'exemple des religieux fervents : « Comment, dit-il, font tant de religieux qui observent dans les cloîtres une si exacte discipline ? Ils sortent rarement; ils vivent dans une grande retraite; ils sont nourris pauvrement ; ils travaillent beaucoup; ils se lèvent de grand matin ; ils font de longues oraisons ; ils s'appliquent à la lecture ; ils gardent en tout une exacte discipline... »

3. Celui qui demande, ici, aux moines de réformer sur l'exemple des fervents leur conduite tiède et relâchée, pourrait bien être, ce me semble, celui-là même qui, auparavant, avait demandé au Concile général de Constance la réforme universelle de l'Eglise dans ses mœurs. Notez que chaque vertu rappelée par Gerson aux religieux infidèles de son temps est une critique délicate de leurs défauts.

« Voyez, ajoute Gerson, les chartreux, les religieux de Cîteaux, et autres religieux et religieuses de divers ordres, qui se lèvent toutes les nuits pour chanter les louanges de Dieu. Il serait bien honteux que la paresse (il ne marchande pas avec les termes) vous tînt encore éloignés d'un si saint exercice, lorsque déjà tant de religieux commencent à célébrer le Seigneur (Imit. Christi, I. 35.) » Il ne cite que deux ordres qu'il connaissait à fond, comme il paraît par ses traités et ses lettres, et avec lesquels il avait eu longtemps des relations très-intimes. Comme peut-être il ne connaissait pas si bien les statuts des autres ordres religieux, et surtout afin d'éviter une sèche nomenclature de mots, il n'en parle que d'une manière générale « et diversæ religionis monachos ac moniales... » On sait que l'ordre de Cîteaux suit la règle de saint Benoît; ses religieux étaient des bénédictins. Or, comment si, au dire de Grégory et de ses inconséquents copistes, le moine Gersen avait écrit l'Imitation, oserait-il, lui si humble, proposer les religieux de son ordre pour modèles aux

moines relâchés des autres instituts?... Cette observation si juste annule complétement les prétendus droits du prétendu Gersen, aujourd'hui parfaitement oublié par ses plus ardents défenseurs.

4. Il est encore vrai, et comme on le voit par son mémoire relatif à l'affaire Grabon, jugée et condamnée par le Concile de Constance, Gerson, sans discréditer la vie religieuse, montra qu'on peut atteindre la plus sublime perfection dans le monde, qu'elle n'est pas exclusive au cloître. Il montra, comme depuis il l'a écrit dans l'Imitation, que « l'habit et la tonsure servent peu » mais que, « c'est le changement des mœurs, et la mortification intérieure des passions, qui font le vrai religieux (Imit. I 17), » que, par conséquent, on peut devenir un excellent religieux et un grand saint au milieu des dangers du monde et sous des vêtements laïques. Ce qui est prouvé par les faits. Voici en quelques mots ce dont il s'agissait.

Un dominicain de Saxe, nommé Mathieu Grabon, présenta un écrit à Martin V, contenant vingt-cinq articles, dont la conclusion était qu'il ne pouvait y avoir de perfection hors des ordres religieux, et qu'on ne pouvait pratiquer ni les conseils évangéliques ni la vertu de pauvreté dans le monde.

Le Pape donna cet écrit à examiner au cardinal d'Ailly et à Gerson; l'un et l'autre le trouvèrent condamnable, comme contenant plusieurs propositions scandaleuses, téméraires, et comme un ouvrage hérétique et digne du feu. Gerson composa sur cela un écrit qu'il fit approuver par trois docteurs de différentes universités.

Les sentiments de ces deux personnages, de Gerson surtout, portèrent les Pères du Concile à condamner la doctrine de Grabon qui, forcé d'ailleurs par ces Pères, se rétracta. (V. Calmet, Hist. univ., liv. CXXXVII, n° 95). N'avouerez-vous pas qu'en effet cette hostilité du bienheureux Gerson à l'égard des ordres religieux est bien singulière, et que notre adversaire a dû passablement lutter avec la force de la vérité, avant que de retourner l'argument contre Gerson, et en faire une arme pour le terrasser, s'il l'eût pu? Voilà comme l'esprit

de parti, une opinion préconçue, et le désir de faire triompher une cause n'importe par quelle voie aveuglent et séduisent.

CHAPITRE XV

QUE GERSON A ÉTÉ SAGE ET PRUDENT DE COMBATTRE LES FAUX MYSTIQUES.

1. « Gerson, l'adversaire des mystiques ! » Et de quels mystiques donc? des faux mystiques, comme trois siècles plus tard le Gerson moderne, Bossuet, le fut des quiétistes. Est-il possible d'excuser une erreur historique semblable chez des savants qui devraient connaître au moins l'état des questions qu'ils veulent traiter? Comment le Docteur très-chrétien se fût-il montré l'adversaire des mystiques, lui qui a toujours été estimé et qui l'est encore, malgré le dire de l'adversaire, comme l'un des premiers, si ce n'est peut-être le plus grand mystique de l'Eglise ?

2. Vous êtes bien exalté pour votre Gerson! diront certains, vous lui supposez beaucoup plus de talents et de piété qu'il n'en témoigne par ses écrits et par ses œuvres ? Vous ne pouvez me croire, eh bien ! écoutez des juges impartiaux, tels qu'il n'en fut jamais. Ecoutez un supérieur de séminaire, de grand séminaire, et vicaire-général, qui assurément devait être plus compétent qu'un écrivain laïque ou autres intéressés pour apprécier le mystique Gerson et ses écrits.

3. « Remarquez, dit l'abbé Jannin, de ce saint Docteur, que ce n'est pas un solitaire qui tombe naturellement dans le mysticisme sans le savoir ; c'est un philosophe, un homme d'affaires, un esprit pratique (entendez-le, Malou qui écrivez que Gerson parle presque toujours de théorie !) qui renonce volontairement au monde et à la science, et qui, en préférant le mysticisme, sait parfaitement ce qu'il fait, ce qu'il prend et ce qu'il quitte. » Et le docte écrivain ajoute : « L'écrit du savant et vertueux Chancelier (sa Théologie mystique) a cela

d'original, que c'est peut-être dans le monde le premier écrit mystique qui ait consenti à s'appeler de ce nom. » Il s'exprime ainsi d'après le philosophe Cousin.

4. C'est dans ce bel ouvrage trop peu connu « Theologia Mystica », qu'on peut appeler la philosophie du mysticisme chrétien, que Gerson, le profond Gerson, nous fait connaître l'idée qu'il se forme de la Théologie mystique, son but, son objet, ses procédés, enfin ses grands résultats : « L'essence du mysticisme, dit-il, c'est de connaître Dieu par l'expérience du cœur, et de le goûter par l'amour. » (Malou, aviez-vous compris Gerson, lorsque vous écriviez : « Ses œuvres portent un caractère de rudesse, l'onction est très-rare chez Gerson ? ») Au moyen de cet amour, qui élève l'esprit jusqu'à Dieu, on arrive à l'amour immédiat avec la divinité... Cette science du sentiment religieux est la véritable science, et quand on la possède, fût-on d'ailleurs ignorant en physique et en métaphysique, et dans toutes les sciences mondaines et profanes, fût-on faible d'esprit et même idiot, on est un véritable philosophe... (Gerson a dû apprendre cette utile vérité de saint Bonaventure, son maître [1], ou plutôt à l'école même du Saint-

[1] Il n'est pas hors de propos de citer le trait si célèbre de saint Bonaventure, pour donner une idée on ne peut plus exacte ni plus complète de la manière dont ce grand Docteur et Gerson, son illustre et saint disciple, entendaient la science de la Théologie mystique. Saint Bonaventure avait au nombre de ses religieux un frère convers nommé Gilles, qui était d'une simplicité admirable. Un jour qu'il s'entretenait avec saint Bonaventure, il lui dit : « Mon père, Dieu vous a fait une grande miséricorde, et vous a comblé de beaucoup de grâces ; mais nous qui ne sommes que des ignorants, comment pouvons-nous correspondre à son infinie bonté, et parvenir au salut ? — Si Dieu, répondit le Saint, n'accordait à un homme d'autre talent que la grâce de l'aimer, cela seul suffirait et serait un grand trésor. — Quoi, reprit le frère Gilles, un ignorant, un idiot peut aimer Dieu d'une manière aussi parfaite que le plus grand docteur ? — Oui, répliqua Bonaventure ; il y a plus, c'est qu'une bonne femme peut aimer Dieu plus qu'un célèbre théologien. » A ces mots, le frère Gilles, transporté de joie, va dans le jardin ; puis, se tenant à la porte qui était sur le grand chemin et du côté de la ville de Rome, il se mit à crier : « Venez ! hommes simples, sans lettres, venez, bonnes femmes, venez tous aimer Notre-Seigneur. Vous pouvez l'aimer autant et même plus que le frère Bonaventure et les plus habiles théologiens. » Il tomba ensuite dans une extase qui dura trois heures. (Vid. Bolland., vit. B. Ægid., tom. III. april.)

Les sentiments de Gerson étaient si bien conformes en ce point à ceux

Esprit). Le dernier but du mysticisme est l'extase, le ravissement, c'est-à-dire l'exaltation, non de l'imagination seule, non de l'intelligence seule ou du sentiment, mais de l'âme tout entière, comprenant à la fois l'imagination, l'intelligence et le sentiment, exaltation surnaturelle qui finit par l'unification avec Dieu, souveraine beauté, vérité suprême et bien infini. » Telle est la doctrine, la philosophie mystique du saint Chancelier. (Voyez : Theol. mystic. Consid. XXIX,XXXII ; etc.)

5. Qui n'avouera avec l'érudit historien, M. l'abbé Darras, que ce sont là de belles et nobles pensées, bien dignes de l'auteur à qui on attribue le livre divin de l'Imitation? (Hist. génér. de l'Égl. ; VIe époq., chap. 3 et 6.) livre si empreint de la philosophie chrétienne et mystique ! Cette philosophie, il sut la pratiquer lui-même, lorsque persécuté par Jean de Bourgogne et contraint d'errer en fugitif à travers toute l'Allemagne, il goûta dans son exil les consolations de la Théologie. Je doute que Sénèque durant l'exil qu'il dut souffrir, et Boëce dans sa prison, aient trouvé les consolations qui accompagnèrent Gerson errant et fugitif dans les épaisses forêts de la Bavière. Dans son livre si admirablement beau : « De consolatione Theologiæ, » il offre l'image d'une âme exilée et battue par les vagues, qui se maintient avec énergie et marche avec persévérance dans la voie chrétienne... (Voyez l'abbé Jannin. Introd. à la Théol., 240, 241 : ouvrage excellent, que j'ai résumé pour Gerson.)

6. Pour oser dire que Gerson fut l'adversaire des mys-

de saint Bonaventure, que comme lui, surtout dans sa vieillesse, il ne goûtait plus guère que les écrits des Pères débarrassés de toute argutie scolastique, selon qu'il insiste dans l'Imitation de Jésus-Christ au livre Ier, chap. 3 : « De la Doctrine de Vérité. » Voilà pourquoi de tous les écrits des saints Pères il trouve que ceux de saint Bonaventure sont les plus propres pour l'instruction des fidèles : « Ils sont solides, sûrs, pieux et dévots, dit-il ; on n'y trouve point de ces subtilités ni de ces vaines questions de scolastique qui avaient déjà beaucoup de cours dans le temps. (Gerson, Des Exam. doct.). Gerson ne l'a pas dit, mais qui ne peut s'en convaincre? qu'il n'est pas de latin plus facile à entendre que celui de saint Bonaventure. C'est un docteur qui perd de ses beautés à être traduit. Comparez avec la doctrine du Chancelier les termes du chapitre cité sur l'Imitation : « Sicuti ad movendas questiones... » « Quàm multi pereunt per vanam scientiam... » et autres. Jugez ! Concluez !

tiques, il faut ne pas connaître du tout ce penseur éminent non-seulement du moyen âge, mais de tous les temps, ce philosophe mystique non-seulement aux derniers jours de sa vie militante, où alors plus que jamais désabusé, il désespérait des hommes et de lui-même pour n'espérer qu'en Dieu seul, mais dès son enfance, dans l'âge viril comme dans sa vieillesse, tellement mystique de sa nature, que sa personne tout entière sera complétement identifiée avec le mysticisme, et que lui-même s'appellera de ce beau et sublime nom : « Gerson mysticus, ou Gerson le mystique (Voy. Josephina, Distinc. XII, orat.) » A quoi bon prouver une vérité si claire, à la connaissance de tous ? Encore une fois qu'ont-ils vu, ces fameux adversaires de Gerson, Grégory, Malou et autres? l'ont-ils seulement lu?

7. Cherchez dans tous les mystiques chrétiens du moyen âge, nulle part, pas même dans saint Bonaventure, vous ne trouverez ce mysticisme si raisonné, si profond, ni si méthodique, qui se reflète d'une manière on ne peut plus combinée dans l'Imitation (si toutefois on peut dire que l'Imitation est toute mystique et qu'il y a un plan arrêté, un ensemble complet). Ce mysticisme si pur, si sévère et en même temps si doux, si bien approprié à tous les besoins du cœur humain ne se rencontre que chez l'illustre Gerson.

Chez Kempis, de grande piété, mais sans philosophie, qui ayant copié et recopié l'Imitation de Jésus-Christ, a dû naturellement laisser des réminiscences de ce livre dans ses opuscules, vous trouverez assurément le fleuri, le tendre, le caressant, presque toujours le fade quand il n'est plus copiste, mais je mets au défi l'écrivain le plus habile, et même l'honorable Brunton qui le qualifie avec tant d'ingénuité « d'écrivain profond, d'un style sûr et élevé » (ô sophisme [1] !), de me donner de lui une page suivie, à doctrine forte et substan-

[1] J'invite les lecteurs qui ne posséderaient pas la série d'opuscules de Kempis de se procurer une très-intéressante brochure intitulée : « Preuves que Thomas Kempis n'a pas composé l'Imitation de Jésus-Christ, » par P. Tamizey de Larroque. Ils y verront avec des spécimens l'examen le plus impartial du style et des pensées du moine prétendu auteur de l'Imitation.

tielle, au style ferme, noble et grave comme le sont toutes celles de l'Imitation de Jésus-Christ. L'adversaire de Bruges est forcé de convenir, et il en fait bien l'aveu, qu'on ne trouve pas chez Kempis de livre aussi beau que celui de l'Imitation. D'autre part, et sans motifs de revendication des droits de Gerson, des critiques s'accordent à dire que le Docteur très-chrétien en a qui ne sont pas moins beaux : Sa « Théologie mystique, » son « Traité de la messe, » celui sur le « Magnificat, » son « Joséphina, » son opuscule « De parvulis... » C'est de ce dernier dont le théologien Schmidt a pu dire, parlant de Gerson : « Jamais il n'a rien été écrit de plus beau que ces simples pages sur la manière d'amener les enfants au Seigneur; petit livre admirable, ajoute-t-il, et bien digne d'être rappelé au souvenir de notre âge. (Essai sur Jean Gerson, 91). » Il se retrouvera sous ma plume ailleurs.

8. Non-seulement le chancelier Gerson fut un vrai mystique, mais encore, n'en déplaise à l'écrivain de la « Revue, » il fut peut-être le plus savant et le plus philosophe des grands mystiques de l'Église. Autant versé dans les écrivains profanes que dans les écrivains sacrés, il possédait parfaitement les classiques de tout genre. On le voit citer fréquemment dans ses écrits tantôt Térence, Horace, Virgile, Ovide ; d'autres fois Cicéron, Salluste, Tite-Live, dit excellemment Péraira dans sa vie de Gerson en portugais. L'Imitation offre quelques citations de ces classiques, on n'en trouve pas dans les opuscules de Kempis. Mais, durant sa vie entière, Gerson cultiva beaucoup le mysticisme, lut, analysa, compulsa les écrivains de l'Église qui avaient traité cette Théologie; il était donc, encore une fois, loin d'être l'adversaire des mystiques.

9. Seulement son mysticisme était dirigé par la raison, par une haute raison et une souveraine science scolastique, éclairée des lumières de la grâce, pleine des saveurs de l'amour divin, dit Thomassy. (Jean. Gers. et le Schis. d'Occid. Chap. VIII). Bien différent de certains mystiques qui donnèrent dans des excès blâmables et blâmés par l'Église, il distingue nettement la mystique de la scolastique et montre à ses adversaires, qui ne veulent pas le comprendre, que ces

deux branches de la sainte Théologie sont sœurs, s'entendent, se complètent. « Tandis que l'objet de la théologie spéculative est le vrai, dit le Docteur, celui de la théologie mystique est le bien et la sainteté même. La scolastique et la mystique correspondent aux facultés par lesquelles l'âme connaît et désire, comprend et aime, et qui les unes et les autres peuvent conduire à Dieu. La scolastique doit régler et maintenir la mystique dans les règles de la vérité. Mais il ne suffit pas de connaître Dieu en idée, il faut que l'idée de Dieu pénètre et anime toute la vie de l'homme, et qu'aussi la mystique réalise ce que la scolastique perçoit et comprend. » (Voir Théolog. Mystic. citée plus haut.)

10. Quoi de plus sublime et de plus solide! Ça sent le maître, n'est-ce pas? Eh bien! sans exception, tous les écrits spirituels de Gerson sont ainsi marqués du sceau de la logique et du bon sens. De là vient cette sobriété d'expression, cette allure grave, ce ton solennel (inconnus de Kempis) de l'Imitation; de là aussi cette application si juste de la doctrine de ce livre à tous les états des âmes du cloître comme du monde. « Vidimus et legimus quòd Divi Joannis Gerson doctrinam solidam, omni statui consentaneam... » écrivait l'Ordinaire de Lyon à l'évêque de Bâle. Il sied bien, maintenant, à l'aigle de Bruges d'écrire : « Le Canticordium du pèlerin, » par Gerson, est un modèle achevé de bizarrerie et de mauvais goût. (Rech. 351.) » Grand génie... il n'a pas su concevoir que ce livre écrit en langue vulgaire du XIVe siècle est pour nous, Français, un monument précieux de notre littérature du moyen âge. L'habile logicien ira plus loin, en soutenant que les religieux simples et occupés, ne trouveront pas dans la plupart des écrits de Gerson, la doctrine qui leur convient (Rech. 470). Belle découverte vraiment! Mais qui n'a rien de surprenant, pas plus que si je disais que les théologiens et les orateurs ne trouveront pas dans la plupart des écrits de Kempis la doctrine qui leur convient. Mais combien d'opuscules Gerson n'a-t-il pas écrits pour les religieux comme pour les laïques simples et occupés? Il en a même un sous ce titre : « Pro simplicibus et devotis » dans lequel il traite des élé-

ments de la vie chrétienne et pieuse. Son « Traité de la vie spirituelle, » celui « De la manière de vivre des fidèles, ou des devoirs des laïques; » son « œuvre Tripartite » inscrite dans une infinité de rituels et lue dans la plupart des églises au prône du dimanche par les prêtres; l'usage enfin que les plus grands ascétiques et moralistes tels que sant Antonin, Rodriguez, ont fait de ces mêmes écrits, justifient très-bien Gerson de la fausse imputation de l'adversaire.

Non! et je ne crains pas un démenti de la part des compétents, mais les phrases de l'Imitation, si profondes, si sententieuses, si pleines de la lumière philosophique et divine, ne sont pas les vulgaires redites d'un moine pieux, si vous le voulez, et tant que vous le voudrez, mais qui aurait ignoré la science humaine. On vient donc bien à tort objecter que Gerson n'était pas moine pour avoir pu écrire l'Imitation, comme s'il fallait avoir professé la vie religieuse, pour écrire des matières spirituelles, comme si les théologiens mystiques n'étaient pas au courant des voies surnaturelles de la grâce, qui sont propres aux chrétiens du monde ainsi qu'aux chrétiens du cloître?

11. N'oublions pas que Gerson fut « un philosophe, un esprit pratique, » un homme d'oraison et d'action, à l'exemple du divin Maître et des Apôtres, et qu'il sut merveilleusement unir la vie de Marie et celle de Marthe. Ses adversaires ne cessent, malgré l'évidence, de contester à Gerson une piété suave, une onction divine, mais les écrivains non intéressés dans la cause de l'Imitation, soutiennent qu'il eut ces qualités au degré le plus élevé. « La piété douce et tendre de ce philosophe, dit de lui Servant Beauvais, lui faisait trouver, dans l'amour de Dieu, un aliment pour l'amour des hommes (Introd. à la philos.). » Sa vie le prouve. « Vrai contemplatif, dirai-je après de Mârgerie, il s'est souvenu de ses frères pour les secourir par l'action et la prière. Il a su comprendre le mystère gratuit de Dieu pour les hommes, le mystère de Jésus-Christ présent dans le pauvre et surtout dans les enfants pauvres (Essai sur la philos. de saint Bonav.). » Mystère trop peu compris, même après dix-huit siècles, la réformation du

monde et de l'Église par l'éducation chrétienne de l'enfance. Ainsi ce pieux Docteur préludait-il à l'admirable et si utile institution des Frères des Écoles Chrétiennes, fondée par le bienheureux Jean de la Salle, et qui, disons-le à la gloire du saint Fondateur et de ses zélés disciples, a toujours été l'un des plus grands éléments de civilisation en Europe. Il est plus facile d'organiser des pèlerinages, de fonder des associations, de propager certaines œuvres pieuses et toutes excellentes, mais le premier, Gerson l'a compris, le premier, Gerson en a donné l'exemple, c'est par l'éducation chrétienne seulement de l'enfance que l'Église et le monde seront sauvés : « Reparatio Ecclesiæ et ejus cultura initiando à parvulis. » (De Parvul. trahend. ad Christ., consid. I). Cette sentence de Gerson, répétée depuis par le savant Leibnitz, contient en germe la régénération de l'humanité. Ce n'est pas la seule sentence que Leibnitz et Pascal ont empruntée du philosophe Gerson.

12. C'est parce qu'il s'est autant dévoué à l'action qu'à la contemplation, que le Chancelier est devenu un mystique complet et parfait, un grand maître dans la science des Saints. Je ne discuterai pas s'il est en tout mystique supérieur à saint Denis, à saint Bonaventure, à saint Jean de la Croix et à sainte Thérèse, mais comme philosophe dans cette science du mysticisme, il les surpasse tous : et je conçois qu'on l'ait pu appeler le Réformateur du mysticisme catholique. Qu'on lise sans prévention ses écrits, et qu'on juge!... Le père Célotti, de la compagnie de Jésus, un savant hors ligne, dans son admirable ouvrage sur la Hiérarchie ecclésiastique, n'hésite pas à mettre Gerson au même rang que saint Paul et saint Denis : « Evangelicos Doctores consulo, inter omnes tres eximios, Paulum apostolum, Dyonisium et Gersonem. » Quant à saint Bonaventure, le prince de la Théologie mystique, « nul ne le remplace (pour la forme), dit le père Delaporte, et Gerson lui-même, son plus illustre disciple, nous presserait de préférer à ses propres ouvrages ceux du maître qu'il admire. (Etude sur l'Itinér. de saint Bonav., chap. XI.) » Encore une fois, un si grand et si excellent mystique pouvait-il être

l'adversaire des vrais mystiques? On est vraiment honteux de réfuter un tel sophisme!

13. Nul que le bienheureux Gerson n'a aussi philosophiquement traité de la contemplation, de ses degrés. Avant donc que saint Jean de la Croix eût écrit des mystérieuses obscurités des voies surnaturelles et des peines de l'âme qui s'y trouve engagée; avant que sainte Thérèse eût écrit de l'union divine, de la suspension des facultés de l'âme, de l'extase, du vol spirituel, du ravissement, des noces divines, Gerson en maître avait présenté toutes ces matières et les avait traitées par principes et avec méthode dans son admirable livre de la « Théologie mystique, spéculative et pratique, » ainsi que dans son sublime commentaire du « Magnificat. »

14. L'adversaire dira que je m'enthousiasme pour mon héros, que j'en impose au public. Le père Jean Crasset, l'une des plus grandes lumières théologiques, et l'un des plus grands mystiques de la Compagnie de Jésus, le plus implacable adversaire de Port-Royal, après avoir appelé Gerson « Saint et savant Chancelier » (entendez, Malou et autres, qui publiez que Gerson n'est béatifié et canonisé que par les gallicans et les jansénistes!) dit que le plus beau des ouvrages de ce grand homme, qui était l'oracle de son temps, est celui qu'il a fait sur le Cantique de la Vierge, en vers et en prose. Il l'a fait, dit-il, dans sa vieillesse, pour contenter sa dévotion. A chaque verset du Magnificat, il dit quantité de belles choses du don de la contemplation qu'il avait en excellence (Notez), de l'union avec Dieu, du baiser mystique, de l'extase, du ravissement, etc. (Voyez Vérit. dévot. à la sainte Vierge. Part. I, Traité I, Quest. 8), et part. I, tr. v. chap. v. Sect. 14 et 15). Ce docte et pieux père Crasset, si catholique et si chrétien, était-il compétent ou non dans cette matière?

15. Gerson fut conduit au mysticisme par la lecture des opuscules précieux de saint Bonaventure, qu'il eut jeune entre les mains. Aussi les critiques trouvent-ils beaucoup de la philosophie et des sentences du Docteur séraphique dans l'Imitation et autres écrits de Gerson? Les ennemis du

Chancelier et partisans du fantastique Gersen en conviennent eux-mêmes, d'après Grégory. Il y a aussi le ton du Maître et du Docteur qui enseigne. Il y a ce que l'âme recherche dans ses peines et ses afflictions, des pensées vives, fécondes, formées des paroles mêmes de l'Écriture sainte et des Pères. Mais le Kempiste Brunton fait cet aveu forcé sur Gerson : « Il établissait ses principes sur les bases des Livres Saints, et défendait la vérité avec un courage invincible. » (Notes, etc. 9) Il y a par-dessus tout, dans l'Imitation, un grand dédain des biens et des sciences de ce monde, une aspiration très-vive, très-ardente, très-prononcée vers ceux du ciel. C'est le magnifique « de sursum » de saint Paul, et le sublime « sursum corda » de l'Église, dont notre pèlerin Gerson avait fait sa grande devise, comme la règle de sa conduite, et que le burin grava sur sa pierre tumulaire. C'est l'expression du plus pur mysticisme chrétien ! Mais combien y transpire le bon sens, la sagesse et la prudence ! Dans cette « science si élevée du mysticisme » comme il la nomme, il sait avec un tact infini faire la part de chacun selon sa position, sa grâce, ses aptitudes et les desseins de Dieu. Ecoutez-le :

16. « Pour se livrer avec fruit à la Théologie mystique, il faut attendre la vocation de Dieu. Dieu appelle tous les hommes au salut, mais tous ne sont pas faits pour la contemplation. Il n'est pas même nécessaire que tous la recherchent ; car des dispositions et des talents particuliers assignent à chacun un autre genre d'activité ; qu'on s'examine donc sérieusement, qu'on se demande si on n'est pas retenu dans le monde par des devoirs plus pressants. Que ceux qui ont une famille à nourrir ou des âmes à gouverner, ne s'imaginent pas que la vie contemplative soit indispensable pour plaire à Dieu. Malheur surtout à ceux qui n'y sont poussés que par une vaine curiosité, ou qui jugent sans indulgence les autres qui ne peuvent s'y livrer ! Scrutez vos penchants, choisissez le temps et le lieu couvenables à votre individualité ; évitez tout ascétisme trop rigoureux, car le corps est aussi un don de Dieu, et vous pourriez donner du scandale à vos frères ; méditez en silence et surtout dégagez votre esprit de

toute illusion d'une imagination sensuelle. (De mystic. theol. pract. Præfat.)

17. C'est bien, ce semble, le même grand Maître qui dit dans l'Imitation : « Il faut se livrer aux exercices avec discrétion : tous ne sont pas également propres à tous. Il ne faut point laisser paraître au dehors ce qu'on fait de particulier... Prenez garde d'être lâche dans les exercices communs, et plein d'ardeur pour ceux de votre choix... Cherchez le temps propice à vous appliquer à vous-même. (Imit. Christi, I, 19 et 20.) Ne discutez pas les œuvres du Très-Haut, mais recherchez vos iniquités passées (Ibid. III, 4). On exige de vous avec la foi une vie pure, et non une haute intelligence, ni la connaissance des secrets de Dieu (Ibid. IV, 18). » Ici l'amour-propre ne trouve pas son compte.

18. Plus d'une fois Gerson blâme les illusions de certaines imaginations d'un esprit soi-disant mystique, ou comme il les appelle, ces fantômes. Tandis que d'autres demandent à voir le Seigneur et placent la jouissance suprême dans les visions béatifiques, Gerson soumet (et avec raison) ces visions à une critique sévère, il démontre l'impossibilité de percevoir par les sens le Dieu invisible et immatériel. En certains endroits de ses écrits, il excepte la bienheureuse Vierge qui a dû jouir de la vision béatifique durant sa vie. Il désapprouve ceux qui accordent aux visions une autre valeur qu'une valeur individuelle et relative, et qui, en général, veulent se livrer aux exercices de la dévotion mystique sans les régler d'après les lois de la raison. (Tract. de Oculo). N'est-ce pas ce qu'il insinue en tant de lieux dans l'Imitation, bien opposé en cela au trop crédule Kempis, l'homme à visions, aux révélations : « Le mérite, dit dans ce livre Gerson, ne consiste pas à avoir plusieurs visions ou consolations... mais à être affermi dans la vraie humilité... (Imit. Christi, III, 7). » Il y a loin de ces enseignements à ceux de Kempis !

19. Le Docteur très-chrétien n'était donc pas contraire, n'était même pas indifférent à la mysticité des âmes. Nul plus que lui parmi les saints Pères n'a écrit de la prière, de la contemplation et des voies extraordinaires par lesquelles la

grâce conduit certaines âmes. Nul plus que lui n'insiste sur l'extrême importance de la méditation, qui est telle que, sans son usage, à moins d'un miracle, nous ne saurions, enseigne-t-il, atteindre les hauteurs de la perfection, ni même vivre en bon chrétien (De medit. consid. VII). Il est donc évidemment faux que Gerson se soit montré l'adversaire des mystiques et du mysticisme catholiques. Il faut complétement ignorer sa vie et ses nombreux écrits pour faire peser sur lui une telle et si injuste accusation, ou bien il faut sciemment vouloir l'exterminer.

CHAPITRE XVI

QUE LA PIÉTÉ DE GERSON FUT CHRÉTIENNE ET CATHOLIQUE, SURTOUT ÉMINEMMENT ÉVANGÉLIQUE.

1. « Gerson, le représentant de la piété gallicane ! » — Aujourd'hui cette insultante diatribe n'a plus de sens; il faut enfin faire justice de toutes ces lourdes gaucheries des adversaires modernes du vénéré docteur, et renvoyer ces grands et incomparables logiciens à l'histoire impartiale des XIVe et XVe siècles. En attendant, les plus imposantes autorités viennent fermer la bouche et arrêter la plume de ces hommes intolérants, parce qu'ils sont le jouet d'un système à eux. Je cite tout d'abord le père Maurel, de la Société de Jésus, à propos de son ouvrage : « L'Église et le souverain Pontife », qui vient d'être honoré d'un bref de Pie IX. A ce propos, est-ce qu'un savant bâtard ne m'a pas dit que le livre du père Maurel était très-mauvais; mais le bref du pape Pie IX? Allons donc! est-ce que ce catholique qui se dit pourtant si romain en tient compte?... O impudence !...

2. Ici le père Maurel écrit : « C'est pourquoi Gerson disait : Tous les hommes, princes et autres, sont soumis au Pape, autant qu'ils voudraient abuser de leur juridiction, de leur temporel et de leur souveraineté contre la loi divine et naturelle.

C'est une puissance directrice et régulatrice, pour me servir des paroles du célèbre Chancelier, « potestas directiva et ordinativa, » que l'Église exerce toujours, « in ædificationem et non in destructionem. » (Sermo. de Pace et Unio. Græcor., consid. v.)

Là, sur la forme du gouvernement de l'Eglise, le docte Jésuite, immédiatement après avoir cité le concile de Trente, invoque l'autorité du Chancelier : « La Papauté, a écrit Gerson, a été instituée par Jésus-Christ surnaturellement et immédiatement, comme ayant la primauté monarchique et royale dans la Hiérarchie ecclésiastique. C'est à cause de ce rang unique et souverain que l'Église militante est une sous Jésus-Christ : « una sub Christo. » Quiconque ose attaquer ou affaiblir cette primauté, ou l'abaisser au niveau de tout autre ordre ecclésiastique, s'il le fait avec opiniâtreté, est hérétique, schismatique, impie et sacrilége. (Gersoniana, lib. IV, cap. 2. De Stat. Sum. Pontif., consid. 1.)

Plus loin, après une citation de saint Thomas : L'Église, dit Gerson, a été fondée par Jésus-Christ sur un seul monarque suprême : in uno monarcha supremo. (De Auferib. Papæ, consid. VIII.) Il appelle ailleurs la primauté du souverain Pontife : « Une primauté monarchique et royale, primatum habens monarchicum et regalem. » Cette fameuse sentence de Gerson, appuyée sur une raison si solide, dit en propres termes saint Liguori, est des plus puissantes pour tenir en respect ceux qui nient que le gouvernement du pape soit monarchique. (Du Pape et du Concile, traité II, chap. 6.) Les adversaires de Gerson seraient-ils donc plus inconséquents et plus intolérants que ce grand Docteur moderne de l'Église qui fut toujours le plus ardent infaillibiliste ? Au moins devraient-ils imiter sa prudence à balancer les sentiments du saint Chancelier.

C'est ainsi que le père Maurel, en digne fils de saint Ignace, qui fut si grand admirateur de Gerson, venge on ne peut mieux ce vénéré Docteur des imprudentes accusations de ses ignorants ou malveillants adversaires.

3. Ce représentant de la piété gallicane, dont vous faites un

démon, parce qu'il voudrait faire de vous des anges, savez-vous que l'illustre Benoît XIV et même le Saint-Siége le proposent pour modèle dans les fonctions augustes de catéchiste à tous les évêques et à tous les prêtres? Serez-vous plus intolérants que les papes? Ah! Malou, Grégory, Bouix et autres, vous l'excommuniez, vous le damnez!... Hé mon Dieu, que ne faites-vous un faisceau de tous nos évêques et prêtres français et autres des pays étrangers qui depuis notre roi saint Louis, l'un des premiers fauteurs du gallicanisme, et dont beaucoup, disait Grégoire XVI, étaient gallicans de langue, mais non de cœur, ont suivi et enseigné les doctrines soutenues et défendues par Gerson, alors qu'il s'agissait d'opinions controversées (sachez-le!) et que ne les jetez-vous tous en enfer?... Ce que Gerson disait pour un temps de schisme, vous voulez quand même l'appliquer à tous les temps. C'est-à-dire qu'au fond, vous êtes bien aise d'en faire un titre pour lui dénier la piété qu'il fallait pour écrire l'Imitation de Jésus-Christ. Pauvre ressource, en vérité!

4. Certes, quand on rappelle seulement l'autorité du très-savant pape Benoît XIV et celle du Saint-Siége, il y a bien de quoi imposer un éternel silence, et aux gallicans qui abusent du nom de Gerson, et à l'injustice de ces prétendus défenseurs-nés des Pontifes romains, qui croient se faire un mérite de plus pour le ciel, ou un titre de plus à la considération du public catholique, de pallier les doctrines, de condamner les actes de ce grand homme si plein d'amour pour l'Église romaine, ou de lui imputer des choses qu'il n'a jamais dites, et qu'ils ont puisées dans un Vonder-Hart, collectionneur des Actes de Constance, dans un Lenfant, historien du Concile et autres hérétiques protestants qui, selon la judicieuse remarque du savant jésuite Zaccaria, de Rome, avaient intérêt à interpoler les écrits et à dénigrer en leur faveur les actes du vénérable Chancelier (Anti-Febron. Introd. cap. VI.)

5. Quant au terme de « représentant de la piété gallicane » qui est une momerie de certains fanatiques [1] incapa-

[1] Michelet et Renan, deux anti-catholiques, deux calomniateurs de Jésus-Christ et de son Église, auxquels le gouvernement a dû retirer les chaires

bles par leur grande ignorance de ces matières, de les juger discrètement, sans mettre en doute la piété de ces adversaires qui n'ont pas remords de s'appuyer de semblables témoignages, je souhaite que la leur soit aussi forte, aussi douce, aussi pure et surtout aussi généreuse et humble que celle du Docteur très-chrétien et évangélique. Doit-on, peut-on s'en rapporter aux témoignages de nulle valeur de gens qui, de parti pris, veulent à quelque prix que ce soit, abolir la mémoire du pieux Gerson pour lui enlever l'Imitation ? ne doit-on pas plutôt s'en rapporter au témoignage véridique de ses contemporains, des évêques, des cardinaux, des papes, et des saints, qui ont parlé de Gerson d'une manière si élogieuse ? Ah ! quand on verra chez les insipides détracteurs de ce beau génie autant de foi, de zèle pour le bien de l'Église et le salut des âmes, surtout autant de désintéressement, d'humilité et de saint dévouement qu'il en montra dans l'éducation chrétienne des enfants pauvres, on leur permettra de lui jeter la pierre au front, ou de vomir leur bave contre sa noble et vénérable figure. Pourraient-t-ils oublier la parole mémorable du Christ, notre maître et notre modèle, à ceux qui se proposaient de lapider la femme adultère : « Que celui de vous qui se croit sans faute lui jette le premier la pierre ? » (Jean VIII. 7.) Insulteurs de Gerson, scrutez votre conscience !...

6. Le très-docte père Perrone, jésuite, du collége romain, observe avec un grand sens que les réfractaires qui se trouvent partout empruntent au clergé gallican cette doctrine seule (des libertés de l'église gallicane) sans lui emprunter son zèle pour la religion, sa vertu et son obéissance. Nous faisons à l'égard du pieux Gerson l'observation que l'illustre théologien fait à l'égard du clergé français, « toujours, dit-il, si étroitement attaché au Siége-Apostolique, et qui, dans la pratique, s'est en tout temps montré et se montre très-soumis à ce Siége, et dont le zèle à propager la foi catholique a toujours

qu'ils occupaient, à cause de leurs perverses doctrines. Les adversaires de Gerson n'ont pas honte de s'inspirer des sentiments de ces deux honnêtes libres-penseurs pour attaquer le Docteur Évangélique ! C'est ignoble, vraiment !...

brillé du plus vif éclat. (De locis Theolog. Pars. I, Sect. 2, cap. 3.) » Les adversaires de Gerson paraissent mettre un plus grand empressement à défigurer son caractère, à altérer ses doctrines, à calomnier et condamner ses actes, qu'à imiter les vertus dont il offre dans sa conduite un modèle si parfait et si rare! Que les Calvinistes, en haine de son zèle à faire condamner leur patriarche Jean Hus, hérétique, au Concile de Constance, aient fait disparaître au XVIe siècle toute trace de son culte à Lyon, c'est aisé à concevoir; mais que des catholiques, que des prêtres même s'efforcent par tant de moyens si odieux à abolir sa réputation de piété et de sainteté, c'est là une œuvre inspirée par l'enfer et qui ne se concevra jamais! Gerson a formulé la première condition de la civilisation chrétienne des peuples et du salut éternel des âmes, l'éducation religieuse de l'enfance, et c'est ce que l'enfer ne lui pardonnera point. O homme admirable!... les contradictions de tout genre n'ont pu l'abattre durant sa vie, les furibondes attaques de ses adversaires après sa mort n'amoindriront pas sa réputation!

7. « Le disciple ne saurait être au-dessus du maître, a dit le Christ. (Matth. X, 24). » J'ouvre en ce moment l'admirable « Esprit de saint François de Sales. » Il y est question d'une critique amère que l'on faisait des chapitres 9 et 10 du 1er livre de son Théotime, où il parle des baisers et de l'union spirituelle à laquelle l'amour prétend. (Expressions de Mgr Le Camus). Je lis : « Y eût-il jamais une doctrine plus sainte et plus véritable que celle du Fils de Dieu? pourtant, des malavisez s'en scandalizèrent! Bienheureux, disait-il à ses Apostres, quiconque ne sera point scandalizé en moi! (Math. XI. 6). S'il convertissoit les pécheurs et les pécheresses, on travestissoit cela en murmures; s'il usoit du vin avec la modération requise, on l'appelloit yvrogne : bref, quelles gloses malicieuses n'a-t-on faites sur ses actions et sur ses paroles? — Ce n'est pas moi qu'il faut consoler, me respondit le bienheureux (François de Sales. — C'est Le Camus qui parle); la réputation est comme la barbe, qui revient d'autant plus espaisse, que plus elle est razée... (L'esprit de saint François

de Sales, part. III. sect. 15). » Il arrive précisément le contraire du but des adversaires de Gerson, ils hâtent sa glorification posthume; et, pour cela, selon l'expression du même saint François, « les gens de bien concourent au mal avec les méchants. » Tant pis pour eux!

CHAPITRE XVII

QUE LA PIÉTÉ DE GERSON FUT TENDRE, DOUCE, ONCTUEUSE, PLUS MÊME QUE CELLE QUI RESPIRE DANS L'IMITATION.

1. « Gerson dont l'âme endurcie par le syllogisme. » Et depuis quand? Depuis qu'il est dans le ciel, sans doute. Tous les opuscules de piété composés et les sermons prêchés par le grand Docteur, tant même qu'il fut dans ses occupations et fonctions si multipliées de Chancelier, prouvent évidemment le contraire pour ceux qui les ont bien lus, lus sans système préconçu.

« Gerson dont l'âme endurcie par le syllogisme! » — Avez-vous conscience de ce que vous dites, honorable adversaire, et ne demandez-vous pas à quelque plume savante et véridique de vous prouver que jamais vous n'avez connu ni l'esprit ni le cœur de Gerson, ou bien que vous cherchez à la suite de certains flagorneurs, à égarer l'opinion publique au détriment de la vérité, pour ensuite mieux affirmer votre opinion et servir le parti des aveugles ennemis de ce Docteur?

2. J'ai déjà suffisamment prouvé qu'en tout temps de sa longue et laborieuse carrière, Gerson, ce « Doctor consolatorius [1], » comme on le nommait durant sa vie, était bien capa-

[1] J'ouvre l'édition des œuvres de Gerson, de l'année 1518, publiée à Bâle, et je lis au commencement du prologue de Weimpheleing, allemand, « Joannis Gerson Consolatorii Christianissimique Doctoris. » Ce prologue, notez bien! est de l'an 1401, de l'époque où Gerson était chancelier de Paris et doyen de Bruges, c'est-à-dire où il avait l'âme plus que jamais endurcie par le syllogisme!

ble de composer l'Imitation, et il le fut davantage encore après le Concile général de Constance et dans son ermitage à Lyon. Je vais montrer combien et comment cette « âme endurcie par le syllogisme » trouvait un pied de son cher Crucifix, dans la contemplation habituelle des plaies du doux Jésus-Christ souffrant et mourant pour les âmes qui dans leur indifférence se perdent et perdent les autres, de ces paroles suaves, pleines d'une onction céleste (Voy. la Passion de N.-S. J.-C. en français, de Gerson, in-18), qu'il aimait à redire à ses enfants bien-aimés, de Lyon, qu'il instruisait. Comme d'habitude et pour un motif déjà allégué je ne traduis pas, mais je donne une traduction faite et publiée. Je pourrais reproduire celle du savant et vénérable Évêque d'Orléans, mais son grand nom, expression d'un vrai christianisme, n'est pas assez sympathique à un rédacteur catholique de l'Univers. De plusieurs autres traductions de ce vrai chef-d'œuvre pour le fond et la forme, je veux dire du traité : « De parvulis trahendis ad Christum » un des plus beaux livres qui aient jamais été écrits sur l'éducation de l'enfance, qui seul suffit à immortaliser Gerson, je reproduis celle du vénéré de Baudry, ancien directeur du grand séminaire de Lyon : c'est déjà, ce semble, quelque autorité que celle de tels traducteurs.

3. « O bon Jésus! s'écrie cette âme « endurcie par le syllogisme..... » ô bon Jésus, quand je vous vois étendre vos bras pour serrer, avec tant de tendresse, sur votre poitrine ces petits enfants, je me sens ému jusqu'au fond de l'âme. Oh! je veux aimer ceux que vous aimez tant, je veux imiter votre bonté, je veux avoir comme vous des entrailles maternelles.

« Chers enfants, venez donc à moi, entendez la voix du plus tendre des pères, du plus cher ami qui vous appelle : « Si quis parvulus est, veniat ad me. (Prov. IX, 4). » N'ayez aucune crainte; ne soyez point timides. Je viens au nom du Seigneur vous apporter les paroles du salut. Venez à moi avec confiance, vous ne trouverez rien en moi qui vous rebute. Le bonheur que je goûte à être avec vous sera peint sur mon visage. Nous nous communiquerons mutuellement les biens

spirituels : je vous donnerai le lait de la doctrine chrétienne, et vous m'ouvrirez le ciel par vos prières. Vous intéresserez en ma faveur vos bons anges, qui voient toujours la face du Père céleste. Vous me gagnerez le cœur de Jésus-Christ (Est-ce que Gerson pouvait oublier le Cœur de Jésus?) qui aime tant les petits et ceux qui en prennent soin. Nous parviendrons ainsi tous à la récompense du ciel, moi en vous instruisant, et vous en pratiquant mes instructions. Les tendres liens de la charité nous uniront en Jésus-Christ pendant cette vie, et nous conduiront à l'union ineffable qui nous est réservée dans la patrie céleste, où nous ne cesserons jamais de nous aimer, de bénir Dieu, le tendre père des enfants et des petits, et de célébrer à jamais ces aimables paroles sorties de la bouche adorable de notre bon Sauveur : « Laissez les petits venir à moi; car le royaume de Dieu est pour ceux qui leur ressemblent. Sinite parvulos venire ad me; talium est enim regnum Dei. (Math. x, 14)... »

4. Maintenant est-on autorisé à dire comme le fait l'auteur très-érudit des « Notes, matériaux et recherches sur l'auteur de l'Imitation, parlant de Gerson : » Son style est dur et manque totalement d'onction et d'influence. » Oh! quelle inconséquence! quelle ignorance ou mauvaise foi! Et dire que c'est un éternel et bien inepte refrain dont l'écho, grâce aux quelques adversaires remuants de ce Docteur, se retrouve partout! Mais « la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ et la Compassion de la Vierge Marie, » que nous venons de publier, de ce Gerson, prouve évidemment le contraire; la tendresse, la douceur et l'onction y égalent au moins si elles ne surpassent point la tendresse, la douceur et l'onction de l'Imitation de Jésus-Christ. Je ne reproduis rien de cette Passion dont tous peuvent facilement prendre connaissance, mais je souhaite de tout mon cœur aux sensés et pieux adversaires de Gerson un peu de son onction et surtout de son zèle si pur et si divin pour l'éducation chrétienne des petits enfants, principalement des enfants abandonnés, dont on a l'air de s'occuper si peu!

5. La piété aride, le mysticisme sec du Chancelier! — La piété aride! « Avez-vous jamais lu les traités ascétiques et

mystiques, et même « les sermons pathétiques et éloquents » de ce grand Maître (Baron, Hist. de la littér. franç., liv. I, chap. 12), vous qui osez bien parler ainsi? Avez-vous bien suivi les traces de cet Aigle mystique planant dans les hauteurs célestes de la contemplation? Savez-vous seulement ce que c'est qu'onction et suavité de la piété? Je ne vais citer que trois bons juges de ces matières, deux jésuites et un évêque qui ont certes bien étudié et bien compris le caractère de la piété du saint Chancelier, et dont le jugement quand il ne serait pas fortifié par les autorités de saint Ignace, de saint François de Sales, du cardinal Bona, est sans appel.

6. C'est d'abord le très-savant père Maimbourg qui, dans son « Histoire du grand schisme d'Occident, » honorée d'un bref laudatif du Pape, écrit ce qui va suivre, après avoir parlé des sublimes qualités de Gerson, dont l'onction n'est certes pas la moindre.

« Ce qui rehausse merveilleusement toutes ces grandes qualités, dit-il, c'est qu'on peut dire qu'il a été celui de tous les Docteurs de son temps qui a le mieux entendu l'art de joindre la Théologie mystique avec la scolastique, et la pratique avec la spéculation par cette piété tendre et affectueuse, et cette admirable onction du Saint-Esprit qui, de son cœur qu'elle embaumait, s'est répandue dans ses paroles et dans ses écrits, par de si doux et si dévots écoulements de charité, que la voix commune (notez bien !) lui a longtemps attribué le divin petit livre de l'Imitation de Jésus-Christ, qui retient encore aujourd'hui son nom, quelque effort qu'on ait fait pour l'attribuer à d'autres auteurs. (Notez encore !)

« Quoi qu'il en soit, continue le Père, il est certain qu'il avait la science des Saints, laquelle éclaire l'esprit, échauffe la volonté par le feu de la charité envers Dieu et envers les hommes. Et de là vient qu'étant très-sévère à soi-même, (Notez), c'est celui de tous les Docteurs qui, dans les cas de conscience qu'il démêle admirablement, est le plus doux, et qui sait le mieux débarrasser une âme, en l'affranchissant de mille scrupules et vaines terreurs, pour lui faire trouver le joug de Jésus-Christ et de la Loi évangélique, tel qu'il est, en

effet, très-léger et très-agréable... » Plus loin le même Père ajoute qu'après la mort de Gerson, son sépulcre fut honoré comme celui d'un bienheureux. (Voy. le P. Maimb., ouv. cité, liv. VI, sous l'ann. 1418). Est-ce donc que l'adversaire a pu ignorer cela? faut-il d'autres témoignages? En voici un encore et à près de deux siècles de distance : un jésuite de nos contemporains qui travaille comme ses confrères avec un zèle infatigable à la gloire du bon Maître et au salut des âmes.

7. C'est le père Possoz qui, dans l'avertissement de son opuscule de Gerson : « De la Mort et Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, » qui, aujourd'hui, fait suite à mon volume de la Passion, cité précédemment, dit : « Qui ne connaît la réputation que Gerson s'est acquise par sa science et par la sainteté de sa vie (Entendez-vous, Malou, Grégory et M. Loth et votre suite, qui soutenez que Gerson est le saint des gallicans et des jansénistes?) Ses contemporains l'appelaient le Docteur très-chrétien, la plus grande lumière de la France et de l'Église. Longtemps on lui attribua, sans contradiction, le livre de l'Imitation de Jésus-Christ, le plus beau qui soit sorti de la main des hommes, selon le mot si connu de Fontenelle, puisque l'Évangile n'en n'est pas. On y trouve en effet son style, son esprit, sa suavité, son onction (Notez, adversaires!), et il faut bien convenir que de toutes les dissertations publiées pour lui contester ce titre de gloire, pas une seule n'a entièrement détruit les nombreuses probabilités qui lui sont favorables. » — Je doute fort que l'écrivain si érudit de la « Revue » ait mieux réussi que ses prédécesseurs. C'est un fils de saint Ignace de Loyola qui vient de parler : le Révérend Père Bouix, également jésuite, comprendra-t-il le père Possoz?

8. Voilà donc encore dans ce Père un juge compétent, sans contredit. D'après cela il est permis de croire que les dissertations nouvelles de la « Revue des questions » avancent de beaucoup la cause de Gerson, bien loin qu'elles lui soient préjudiciables. Qui donc oserait se mesurer, en appréciation de la Théologie mystique, avec ces illustres Pères, habituellement

en rapport avec Dieu, dont les cheveux ont blanchi sur les livres des plus grands maîtres de cette science sacrée!

9. Mais, attendez! voici maintenant un Évêque, et même après lui un insigne Docteur de l'Eglise qui viennent confirmer les deux témoignages précédents pris entre des milliers : « Gerson, dit Mgr Bourret, n'est pas toujours armé des foudres de la religion dont il prêche les commandements. Il sait exposer autre chose que les terreurs de la foi. Si son zèle à défendre la vérité lui a valu le surnom de Docteur très-chrétien et très-résolu, on l'a aussi appelé le Docteur de la consolation et de l'espérance « Doctor consolatorius »; ce titre lui convenait. Il y avait dans cette âme austère, et un peu absolue peut-être, un grand fonds de bonté et de compassion pour les faibles (Essai histor. et crit. sur les serm. franç. de Gerson, chap. IV, art. 1). » Je tire une autre preuve de saint Liguori qu'on ne peut trop citer, lui Docteur de l'Eglise, qui en plusieurs lieux de ses ouvrages, le propose surtout aux confesseurs et aux moralistes comme un modèle accompli de douceur, de bonté et d'indulgence. Il rappelle souvent sa grande maxime : « Le trop de rigueur, dit Gerson, ne sert qu'à conduire les âmes au désespoir, et du désespoir à un plus grand débordement de vices (Selva, II part., 4 Inst.). » Mais lisez le beau texte du Docteur : « Combien d'âmes aggravent le joug du Seigneur, et souvent désespèrent de pouvoir se convertir ou se sauver, en prenant nombre de conseils et de pratiques pour autant de préceptes! Per ejusmodi assertiones rigidas et nimis strictas in rebus universis, nequaquam eruuntur homines à luto peccatorum, sed in illud profundiùs, quia desperatiùs demerguntur (Gerson, lib. IV, pars 3. De vita spirit.). » Que dites-vous de cette doctrine?

10. Tandis que j'écris, d'autres témoins viennent en hâte se grouper autour de ma table, et se plaignent hautement que je les aie oubliés. Nous aussi, disent-ils unanimement, nous protestons contre les infortunés adversaires de la piété de Gerson. Au nom de la vénération bien légitime que vous lui portez, laissez-nous la parole. — Parlez, vénérés maîtres, confondez la superbe et l'insolence!

« Jean Gerson, dit un saint prédicateur capucin, dont le nom a si glorieusement retenti dans toute l'Italie et au-delà, et qui fut un presque contemporain de notre Docteur, « Jean Gerson, cette admirable source de pitié !.. [1] » Qui donc s'exprime de la sorte? Le bienheureux serviteur de Dieu Alexis de Salo, dans son « Chemin assuré du Paradis. » « Gerson a été un des plus célèbres Docteurs de notre France, soit pour sa grande capacité, soit pour la rare piété qu'il a fait paraître. » Qui parle de la sorte? Un célèbre jésuite, le père Jean Crasset, dans son admirable livre de la « Dévotion à la très-sainte Vierge. » « Jean Gerson, personnage consommé en piété, en savoir et en intelligence dans ce qui regarde la vie spirituelle. » Qui donc le qualifie ainsi? Encore un des plus profonds jésuites, un de leurs plus grands maîtres sans contredit dans la haute mysticité, le père Saint-Jure, en plusieurs endroits de son « Homme spirituel. » (Voy. surtout liv. I, chap. 3). C'est concluant! — Je mets au défi l'adversaire de regimber contre semblables autorités! Ne devait-il pas s'y attendre? « Et nunc reges intelligite, erudimini qui judicatis terram (Ps. II). O rois de la pensée, apprenez avant que d'écrire, et jugez-vous vous-même, avant que de juger et incriminer les autres! »

11. La doctrine de l'Imitation est essentiellement pieuse, sans doute, mais elle est aussi en quelque sorte désespérante pour la nature humaine. On éprouve, en lisant ce divin livre, que son auteur, fatigué d'un monde qu'il regrette d'avoir trop connu et pratiqué, cherche avec une soif indéfinissable un élément solide à l'activité de son âme, le bien souverain, Dieu seul! Ce livre exprime, on ne peut mieux, la séparation entière de la nature d'avec la grâce, de la créature d'avec le Créateur, du temps d'avec l'éternité, mais par des procédés si doux et si faciles, qu'en vérité on se demande si ce livre

[1] Je m'attends à une objection : « Vous répondez à vos adversaires sur la piété de Gerson par la pitié du même Docteur! — Évidemment, l'un et l'autre se confondent souvent. Lisez le Dictionnaire « Piété, de « Pietas. » Dévotion, affection et respect pour Dieu et les choses de la Religion. — Je dis de certains sentiments humains tels que... » — C'est que l'homme qui est vraiment pieux pour Dieu est également plein de pitié pour le prochain.

a été écrit autant pour le cloître que pour le monde. Ici encore vient naturellement Gerson, son esprit, son âme. Ecoutez un savant : « Ce qui domine chez Gerson, c'est une exaltation mystique, mêlée à un découragement profond et une tristesse résignée. Aussi lui a-t-on attribué le livre sublime de l'Imitation de Jésus-Christ. Il n'est pas rare de voir les malheurs des temps frapper les grandes âmes et se refléter dans les œuvres de l'esprit (A Bacholles : Hist. génér. du moyen âge, période v^e^, chap. 76). » Ce n'est, qu'on veuille le noter ici, qu'aux malheurs, aux troubles, aux calamités de tous genres, à l'immense confusion qui désolaient en son temps l'Eglise et la France, dont l'ardent et tendre Gerson s'impressionnait si vivement, qu'est due cette teinte de mélancolie religieuse, de dureté, d'inégalité et quelquefois même d'âpreté qui se montre en divers endroits de son style, jusque dans l'Imitation de Jésus-Christ. Mais de vouloir des épreuves bien grandes et successives de ce saint homme tirer la conclusion que son âme fut endurcie par le syllogisme, c'est, on le voit par les témoignages les plus forts et les plus victorieux, donner une preuve nouvelle qu'on ne connaît du tout ni l'âme, ni les écrits pieux de ce Docteur.

CHAPITRE XVIII

QU'IL N'EST PAS VRAI QUE GERSON SE SOIT MONTRÉ SÉVÈRE ENVERS LES ORDRES MONASTIQUES, OUTRAGEUX POUR LA PAPAUTÉ.

1. « Il fut sévère au-delà de toute justice envers les ordres monastiques. » — Ces termes : « Au-delà de toute justice, » sont non-seulement extravagants, mais déplacés et injurieux à l'égard du Docteur très-chrétien. Jamais le doux et pieux Gerson ne s'est livré à des diatribes contre les religieux, malgré les abus criants qui régnaient alors dans des monastères. S'il a persévéramment demandé la réforme de certains ordres monastiques, c'est qu'il savait qu'à de grands maux

il fallait apporter de grands remèdes, des remèdes proportionnés, dussent-ils contrarier la nature qui, dit-il, « répugne à mourir, ne veut pas être contrainte, ni vaincue, ni assujettie, ni se soumettre volontairement. (Imit. Christi. III, 54.) » S'il a pu paraître sévère dans ses exigences, c'est qu'il aimait bien Dieu, l'Eglise et les âmes. Toute l'Imitation du Christ est empreinte de ce ton de sainte sévérité mariée à une très-grande douceur; rien n'y porte à la destruction de l'être, mais tout y tend à la réformation du vieil homme à laquelle on n'arrive que par des luttes parfois bien violentes avec soi-même. Toute l'ambition du saint Chancelier était de faire fleurir la religion; il désirait de tout son cœur que Dieu fût servi par tous en esprit et en vérité, selon les maximes de l'Evangile. Il visait bien haut, le Docteur évangélique, et il ne lésinait pas, le Docteur très-chrétien! De ce zèle si parfait et si divin, parce qu'il était éclairé, judicieux et sage infiniment, dit saint François de Sales, est sorti cet admirable chapitre de Réformation, du livre premier de l'Imitation : « De exemplis sanctorum Patrum, » et qui convient tout autant aux laïques qu'aux moines.

2. « Il fut outrageux pour la papauté! » — Autre mensonge historique des plus graves, qu'il importe de flageller. Est-ce que l'honorable adversaire n'a pas étudié l'histoire de ce grand schisme tel que jamais on n'en a vu de semblable, qui menaçait de faire périr l'Église, si elle n'avait pour soutien la main du Tout-Puissant? Ou bien ne saurait-il distinguer un anti-pape, c'est-à-dire un faux pape d'avec un pape légitime? Posons donc nettement cette distinction, qui fera jaillir une vive lumière dans ce fameux débat. Déjà les calomnies de l'adversaire sont réfutées par des paroles mêmes du Docteur très-chrétien, citées par le père Berthier, jésuite : « Je n'accuse point le Concile, dit Gerson dans ses Consolations théologiques » où il expose ses regrets, ses plaintes et ses gémissements de ce que la réforme projetée ne paraissait pas devoir venir sitôt. « Je n'accuse point le concile, je ne veux point ouvrir la bouche contre notre très-saint Père qui est l'oint du Seigneur (il s'agit de Martin V, pape légitime), mais

il s'est trouvé là des gens pleins de passion, peu zélés pour la cause de la foi, esclaves du respect humain et déterminés à prendre le mauvais parti dans cette affaire (Berth. Hist. de l'Égl., liv. XLVIe). » Ces belles paroles de Gerson, après des luttes bien grandes mais qui furent sans succès pour la réformation de l'Église, donnent la clé de cet important sujet, et le justifient pleinement.

3. Oui, jusqu'au Concile de Constance, où la parole énergique du plus doux des hommes domine l'imposante assemblée (Schmitt. Essai sur J. Gerson, 40), le saint Docteur trouva de vives oppositions dans les réformes des abus si criants, si multipliés et si invétérés qui défiguraient l'Epouse mystique du Fils de Dieu. Je n'exagère pas, je ne fais que rappeler des faits réels, que presque tous ignorent, parce que nos modernes historiens Ecclésiastiques, par un certain air de convenance et de pudeur, croient devoir les couvrir de leur indulgence. Le premier discours qui fut prononcé dans le Concile nous révèle toute la turpitude de ces malheureux temps. Il est de Mathieu Rœder, théologien du collége de Navarre, à Paris. Il y compare l'Église dans l'état déplorable où elle était alors, au paralytique de trente-huit ans, faisant allusion au schisme qui en avait duré trente-sept; et les papes concurrents à des enfants qui se battent dans le sein de leur mère, et qui la déchirent avec des dents de vipères. Il ne peut assez s'étonner de la patience avec laquelle tant de personnes sages et éclairées supportent depuis si longtemps de si horribles excès. Il les exprime en deux vers, qu'il faut renoncer à traduire :

« Virtus, Ecclesia, populus, dæmon, simoniæ,
Cessat, turbatur, errat, regnat, dominatur. »

4. Mais, diront des adversaires, c'est un français, un gallican qui parlait de la sorte? Je citerais dix autres orateurs du saint Concile, étrangers et pas du tout gallicans. C'est ainsi qu'un ermite de Saint-Augustin, du diocèse de Mayence, dans un discours en plein Concile, après qu'il eut énuméré les abus et les désordres de l'époque qu'il attribue aux indi-

gnes moyens que l'on employait pour se frayer un chemin aux dignités de l'Église, ajoute : « On rapporte que Socrate riait un jour en voyant de grands voleurs en faire prendre des petits; il rirait bien encore aujourd'hui, s'il était au Concile de Constance, où l'on voit les grands larrons, c'est-à-dire les grands simoniaques, condamner les petits et les frapper de censures. » C'est ainsi que l'évêque de Lodi, parlant sur la nécessité de réformer les mœurs : « Au lieu, dit-il, que nous devrions être les modèles du peuple, il faudra bientôt que ce soit lui qui nous apprenne à vivre. » C'est ainsi qu'un abbé bénédictin termine un discours, en disant que presque tout le clergé (alors) était sous la puissance du diable » (Sic).

5. Tel était l'état général de l'Église au milieu de cet affreux schisme fomenté par l'ambition des anti-papes, et qui préparait sourdement la réformation de l'Église dans ses doctrines, que fit Luther, et qui eût été certainement détournée si on eût fait la réforme des mœurs, demandée avec tant d'instance par Gerson et les autres saints personnages de l'époque. On convenait assez de la nécessité d'une telle réforme, et l'évêque de Toulon a pu dire en plein concile, que le seul remède à de si grands maux, c'était d'abattre ces idoles (les faux papes). (Voy. l'abbé Racine, Réflex. sur l'Ét. de l'Égl. pend. le xve siècle). Gerson, en Docteur très-chrétien, fait allusion à cette situation déplorable dans une infinité de ses écrits, comme dans un chapitre qui termine le livre premier de l'Imitation de Jésus-Christ, mais qu'un esprit méticuleux, énervé, flatteur, a retranché des éditions modernes [1]. « Il est étrange, dit-il, de voir dans les premiers

[1] On a dit : « Si Gerson eût écrit l'Imitation, il n'eût pas manqué de faire allusion à ses charges, à ses dignités, à son exil et même au schisme affreux de son époque. Mais alors on n'a pas mieux compris l'Imitation que la vie du Chancelier. Dans cet ouvrage-ci on a certes bien assez présenté d'allusions naturelles à l'Imitation de toutes ces choses, charges, dignités de l'auteur, etc. Ne parle-t-il pas aussi de son bannissement de la France, sa chère Patrie, lorsqu'il dit au Seigneur : « J'aime mieux être exilé et pèlerin sur la terre avec vous », c'est-à-dire pour la défense de vos droits et de ceux de la vérité, « que de posséder le ciel sans vous, » c'est-à-dire que de jouir de la protection et des faveurs des grands, ainsi que de la félicité des mondains sans vous. (Imit. Christi, III, 59.) » Et ici même dans ce

emplois de l'Église des âmes basses, dont le cœur ne se porte ni vers Dieu, ni vers les choses divines. Il est triste d'être le premier par son rang, et le dernier par la vie que l'on mène. » Le latin est encore plus expressif : Quia monstruosa res est gradus summus, et animus infimus... Et ces paroles sont de saint Bernard!... Et on vient dire : « Si Gerson eût composé l'Imitation, il eût fait allusion au schisme? »

6. Sans vouloir ici dérouler tous les abus énormes qui laissèrent entrevoir un abîme effrayant et un mal infini pour l'Église et la société elle-même, il suffit de dire, après Faugère dans un éloge de Gerson, couronné par l'Académie française, que « l'amour effréné du luxe et des biens temporels s'étalait avec scandale dans la plupart des évêchés et dans la cour papale elle-même. On y trafiquait des choses de Dieu; la crosse épiscopale et le chapeau de cardinal étaient mis à l'enchère. On ne savait plus réprimer le mal, ni donner l'exemple du bien. Aussi l'indiscipline et le relâchement des mœurs étaient-ils descendus jusque dans les rangs inférieurs du clergé. La corruption était dans le sanctuaire, et l'Évangile était en péril... »

7. Il y avait donc des abus réels, et « les réformes étaient nécessaires, aussi bien dans le Chef de l'Eglise que dans ses membres, dit le docteur Perrot. Tout ce que l'Eglise possé-

chapitre éliminé depuis qu'on a tenté de donner l'Imitation à Kempis, chapitre qui se trouve dans les anciennes Internelles Consolations, ne fait-il pas une allusion on ne peut plus frappante aux abus et aux scandales du temps qui avaient occasionné et qui fomentaient le schisme? C'est donc bien à tort que des adversaires ont posé cette objection. Pour la réduire, il suffit de reproduire l'observation de Mgr Bourret : « Il est étonnant, dit--il, que Gerson qui ne manquait aucune occasion de parler du schisme qui désolait l'Occident n'en dise rien dans un sujet (il s'agit d'un panégyrique des saints apôtres Pierre et Paul qui a dû être prêché après le concile de Pise, dans un moment de paix passagère...) qui semblait plus qu'aucun autre l'y inviter... (Essai sur les serm. franc. de Gerson, chap. III, art. 9.) » D'ailleurs lorsque Gerson écrivit l'Imitation, il ne prenait plus aucune part aux affaires politiques, ni publiques de l'Église. Il ne s'occupait plus qu'à poser par son exemple la base de toute vraie civilisation par l'éducation chrétienne des petits enfants et l'instruction du peuple ; rarement alors rappelle-t-il dans ses nombreux écrits le schisme pour l'extinction duquel il avait immensément travaillé.

dait d'hommes éminents : Gerson, Pierre d'Ailly, le cardinal Julien et beaucoup d'autres célèbres personnages de l'époque, les désiraient, les demandaient et témoignaient de leur urgence. (Le libre exam. et la presse, chap. II. Douniol). » L'illustre et saint Gerson était donc du nombre de ces quelques prêtres vertueux et doctes, colonnes restées debout dans le temple en ruines, et il s'employa (il faut le dire à sa louange) de toute son âme à l'extinction du schisme qui amena tant de maux à notre société, et à la réforme de l'Eglise dans les mœurs. L'autorité de l'Université devant laquelle s'inclinait alors le sceptre des rois et parfois la tiare même des Pontifes romains; l'influence extraordinaire qu'elle avait sur toutes les grandes questions de l'Eglise et de l'Etat [1], le mirent à même de tenter une réforme si nécessaire, qui eût sauvé le monde. Quel dommage que les passions humaines aient entravé et empêché l'exécution d'une si belle entreprise ! Mais depuis dix-huit siècles le Christ n'a-t-il pas toujours été contredit dans sa divine personne et dans son saint Evangile par quelques-uns même de ceux qui se disent ses disciples [2] ?

[1] Il importe, ici, de rappeler ces paroles de l'éloquent Evêque d'Angers. Mgr Freppel dit : « Pour apprécier les services que la Sorbonne a rendus à l'Église et à la France on n'a pas besoin de se montrer indulgent; il suffit d'être juste. » L'on peut et même l'on doit dire la même chose du vénérable chancelier Gerson. Et encore « Gerson fut le promoteur le plus actif du grand mouvement intellectuel. (Disc. sur l'Hist. de la Sorbonne.) »

[2] « Si patrem familias Beelzebut vocaverunt, a dit le Seigneur Jésus, de lui-même, quanto magis domesticos ejus. » (Math. x, 25.) Étonnez-vous donc que la grande œuvre de Gerson ait été contrariée, étonnez-vous qu'il se trouve encore aujourd'hui de certains catholiques, je ne dis pas chrétiens, non ! qui blâment ses projets de réforme au Concile général de Constance, et le traitent pour cela de brouillon, d'emporté, de blasphémateur contre les papes, de sectaire, de révolutionnaire, de querelleur, d'homme à aveugles et coupables passions, qui a fait beaucoup de mal à l'Église... (Et, sans doute, quand le médecin perce un abcès, il fait crier le malade !...) toutes choses dont l'accuse, pages 325 et suivantes de « ses Recherches, » son saint adversaire de Bruges. Pour quel motif? Pour prouver qu'un tel homme n'aurait pu composer un livre tel que l'Imitation de Jésus-Christ. Généreux adversaire, pourquoi donc tant de frais pour une si petite cause ? Est-ce que Gerson pouvait ignorer l'avertissement du Maître : « Cavete ab hominibus ; tradens enim vos in Conciliis, et in synagogis suis flagellabunt vos... » (Math. x, 17.) Voir Gerson, ce doux génie de la foi et de la charité chrétienne, qui aimait tant l'Église, Gerson qui durant toute sa si

Tel est le tableau bien raccourci des maux déplorables de l'Eglise, qu'il importe pour notre thèse de bien saisir. Je pourrais indéfiniment l'agrandir si les convenances le permettaient, le peindre avec des couleurs plus vives, si ce n'était la crainte de blesser certaines âmes droites et timides, qui ne peuvent, par l'état florissant de l'Eglise en nos jours, s'imaginer la situation très-affligeante où elle se trouvait en ces temps-là. Il n'est personne qui ne convienne tout à l'heure que Gerson dans ses écrits, ses discours et ses actes qui ont rapport à cette époque malheureuse, est non-seulement justifiable, mais justifié devant les hommes honnêtes et logiques. Non ! dira peut-être l'adversaire, Gerson n'est pas justifiable !

8. Si Gerson n'est pas justifiable, dirai-je à mon tour, saint Vincent Ferrier l'est-il plus? Ce saint assura l'empereur Sigismond, en présence des députés du Concile de Constance et d'un grand nombre de prélats français assemblés à Narbonne, que le pape Benoît XIII se démettrait de ses dignités, dès que l'empereur et le roi d'Aragon seraient alliés en-

longue carrière, travailla avec tant d'activité, de zèle et de sainte énergie pour le bien de l'Église et de l'humanité. Voir Gerson, l'humble et doux Chancelier de Paris et Docteur très-chrétien, flagellé et crucifié par la main d'un évêque ! Est-ce croyable?... Cieux, étonnez-vous !... Un écrivain moderne écrit : « Soyons chrétiens, sans doute, mais catholiques avant tout ! » C'est certes bien pensé, mais que de catholiques ne sont pas chrétiens ! Je dis donc : « Soyons catholiques, bons catholiques, mais aussi soyons chrétiens ! c'est-à-dire de vrais disciples du Christ. »

Pour renverser toutes les puériles invectives que le prélat de Bruges accumule sur la tête de Gerson contre sa piété, son saint caractère... je n'aurais qu'à lui opposer l'autorité de Bossuet, du docte et saint Pavy, évêque d'Alger, de Mgr Bourret, c'est-à-dire celles de grands évêques, contre celle d'un petit évêque. Mais l'autorité du pape Benoît XIV, ratifiée par le Saint-Siége, est plus que suffisante pour fermer la bouche et arrêter la plume de ce violent auteur et consorts. Un écrivain très-moderne inspiré de ces nouveaux logiciens dans les Prolégomènes d'un Compendium latin de Théologie dogmatique en plusieurs volumes, dit de Gerson, que pourtant il place dans la Cité céleste : « Gerson, dictus Doctor Christianissimus. Utinam æque Romanus ! » Une telle insulte faite au grand Docteur ne retombe-t-elle pas sur l'auteur, et ne permet-elle pas de lui appliquer à lui-même, cette même boutade, mais en sens inverse ?... Et c'est avec de telles inepties qu'on forme l'opinion de nos jeunes lévites sur un si grand et si saint caractère. Ailleurs je montrerai comment Gerson ne peut être Docteur très-chrétien sans être en même temps catholique-romain.

semble. Le saint était trompé comme les autres, dit Berthier (c'est que, comme le fait observer le saint Boudon d'Evreux, les prophètes ne parlent pas toujours en prophètes). Jusque-là saint Ferrier avait reconnu l'autorité de Benoît qu'il croyait pape légitime; il ne doutait pas qu'après la cession des autres concurrents, ce vieillard qui avait blanchi sous une tiare toujours chancelante, source de bien des chagrins pour lui, ne mît fin à ses combats. Mais le contraire arriva, et ce fut alors que Vincent Ferrier se déclara contre lui, prêchant partout que c'était un fourbe, un parjure et un monstre, et qu'il ne méritait plus que le mépris et l'indignation des fidèles. (Berth. Hist. de l'Egl. liv. XLVI.)

9. Sainte Catherine de Sienne est-elle plus justifiable que Gerson, elle qui nous peint le pape Clément VII sous les plus noires couleurs? On n'ose le transcrire ici, pour ne pas scandaliser les fidèles (Voy. sa 316e Lettre, à la reine de Naples); elle qui écrivait aux cardinaux d'Anagni : « Est-il donc vrai qu'au lieu d'être les boucliers de la foi, les défenseurs de l'Eglise, les pasteurs du troupeau, vous êtes des mercenaires et des ingrats? Car vous savez la vérité, vous savez et vous l'avez redit mille fois qu'Urbain VI est pape légitime; que son élection a été bien plutôt l'œuvre de l'inspiration divine que de votre industrie humaine. Quelle est donc la cause de votre changement, sinon le venin de l'amour-propre qui empoisonne le monde? Voilà pourquoi, au lieu d'être les colonnes de l'édifice, vous flottez au gré du vent comme la paille légère; au lieu d'être les fleurs qui parfument l'Eglise, vous l'infectez de vos erreurs; au lieu d'être la lumière placée sur la montagne, vous marchez à la suite de l'ange des ténèbres. (D'après l'abbé Darras. Hist. de l'Egl. Ve époq., chap. 3). Cette sainte assurément parlait ainsi par le mouvement du Saint-Esprit; elle n'en respectait pas moins les simples prêtres : et saint Liguori raconte qu'elle baisait dans le sentiment d'une profonde vénération la terre que les prêtres avaient foulée de leurs pas.

10. Saint Antonin, archevêque de Florence, est-il plus justifiable que Gerson, lorsqu'il compare le même pape Clé-

ment VII à Hérode et à Néron, dont il assure qu'il surpassa les cruautés étant cardinal? Sainte Brigitte de Suède est-elle plus justifiable, elle qui dans ses révélations célestes et divines, approuvées par des conciles et par des papes, a laissé ces paroles surprenantes, que lui adresse pour le souverain Pontife, Jésus-Christ, son divin époux : « Maintenant, je me plains de vous, ô chef de mon Eglise, qui êtes assis en mon siége que j'ai donné à Pierre et à ses successeurs pour y être assis avec une triple dignité et autorité... J'ai établi Pierre pasteur et gardien de mes brebis, mais vous en êtes le dissipateur et celui qui les blesse. Vous êtes pire que Lucifer, car lui il enviait ma gloire, il ne désirait anéantir que moi, afin qu'il pût régner en ma place; mais vous êtes pire que lui, attendu que non-seulement vous me tuez, me repoussant de vous par diverses œuvres mauvaises, mais même vous tuez les âmes par votre mauvais exemple. J'ai racheté les âmes par mon sang, et vous les ai commises comme à un ami fidèle, mais vous les donnez à mon ennemi, de qui je les avais rachetéés. Et le reste. (Voy. Révélat. de la sainte, trad. par J. Féramge, doct. en théolog. liv. I, chap. 41.) Certes! jamais le saint homme Gerson n'a été si loin. Un siècle après, le bienheureux Denis le Chartreux du fond de la Belgique écrivait au pape, aux principaux prélats, aux princes, que la perte de Constantinople était la peine de leurs péchés et de ceux de leurs peuples ; qu'ils devaient sans délai s'appliquer à la réforme de leurs mœurs. Tous les auteurs contemporains (de Gerson), ajoute l'éminent cardinal de Villecourt, à qui j'ai emprunté quelques-unes de ces citations, parlent dans le même sens.

11. Assurément, l'adversaire ne récusera pas l'autorité de ce cardinal-évêque, qui, depuis plusieurs années, était à Rome auprès de Pie IX, qui par conséquent était bien éloigné des tendances au gallicanisme. Et pourtant, ces Saints que je viens de citer, ont reçu les honneurs solennels de la canonisation! Et personne ne leur fait le procès! Preuve qu'au fond de la question qui nous occupe, il y a chez les adversaires de Gerson, plus de méchanceté que d'ignorance, ou tout au

moins le désir de lui enlever ses titres à la paternité de l'Imitation.

12. On répliquera que ces Saints n'ont attaqué que les anti-papes. Mais l'illustre Gerson n'a pas fait davantage. Jamais il n'a attaqué la vraie et légitime papauté, pour laquelle au contraire, il montra toujours la plus grande vénération. On ne me persuadera point qu'un Docteur si ardent à défendre l'Immaculée Conception de Marie, qui a écrit de si belles choses de cette Reine du Ciel; si zélé à honorer et faire honorer saint Joseph, l'auguste Père nourricier du Fils de Dieu [1], surtout si plein d'amour pour Notre-Seigneur Jésus-Christ et de dévotion à ses mystères, ait pu une seule fois outrager le Pape légitime, qui est le vicaire et le représentant même de Jésus-Christ, le chef visible de l'Église, son épouse mystique. Je mets en défi ses adversaires de prouver le contraire. Ils chicaneront sur ses expressions, ils travestiront ses actes, ils fausseront ses intentions, et pour cela ils appliqueront malicieusement aux légitimes papes, ce qu'il a écrit des faux papes, mais tout cela ne fait pas preuve ! ou ne

[1] On sait que lors du grand schisme d'Occident, Gerson employa pour faire cesser la division qui déchirait l'Église la dévotion à saint Joseph. Dans un admirable discours qu'il prononça en présence du Souverain-Pontife et de tout le Concile assemblé à Constance, le saint Chancelier éleva la voix pour protester énergiquement contre l'oubli qui semblait couvrir le nom de saint Joseph... Son discours fut écouté avec faveur et hautement approuvé par l'Église assemblée en Concile. « Qui sermo fuit pergratus et acceptus toto Ecclesiæ ibidem congregatæ. »

« Mon grand désir, disait Gerson, est de voir se célébrer dans l'Église une solennité nouvelle, soit en l'honneur du mariage de saint Joseph, soit en l'honneur de sa bienheureuse mort, afin que par les mérites de Marie et par l'intercession d'un Patron aussi puissant qui exerce une sorte d'empire sur le cœur de son Épouse, l'Église soit rendue à son unique Époux, le pape certain qui tient auprès d'elle la place du Christ... »

Ce moyen, proposé avec tant de force par Gerson qui, du reste, le fit passer à toutes les églises, réussit; l'intercession de Joseph fut très-efficace, et le Docteur très-chrétien vit la paix rendue à l'Église divisée depuis soixante ans.

Un Docteur qui s'exprime ainsi montre bien que, loin d'être hostile à l'Église romaine et injurieux à la Papauté, il ne souhaitait rien tant que de voir l'Église rétablie en paix et ayant à sa tête un Pape légitime et certain. Ceci suffit pour faire ouvrir les yeux à ses contradicteurs, s'ils ont encore une ombre de raison.

prouve qu'une chose : leur déloyauté au profit de leur cause. Puisqu'ils sont si sévères et si intolérants en cet endroit, je voudrais savoir qui d'entre eux oserait se faire l'apologiste des désordres et des fauteurs de ces désordres, que Gerson dut combattre si vigoureusement par ses écrits ? Car, enfin, il faut bien conclure, et pour cela pénétrer le fond d'un tel mystère !

13. Si le Docteur très-chrétien fut tant outrageux pour la papauté, d'où vient que les vrais papes firent son éloge et citèrent ses écrits comme ceux d'un Père de l'Église, témoin, le grand et saint pontife Benoît XIV, qui s'en est fait si éloquemment l'écho? D'où vient que l'Immortel Pie IX honora d'un bref de sa main le Chanoine Tridon pour sa traduction du « De parvulis trahendis ad Christum. » Que notre adversaire réponde ! Ces éloges des Pontifes de Rome n'ont pas échappé aux écrivains sacrés sérieux venus depuis, et le jésuite Tirin, dont tout le monde connaît les lumières et la piété, n'hésite pas dans un commentaire de saint Paul aux Galates, chapitre VI, de rappeler Gerson et de recommander son beau et bon petit livre « De Parvulis... » Donc l'adversaire pouvait se contenter de dire : Gerson fut outrageux pour l'antipapauté, et en cela il est semblable aux Saints de ces époques fatales, mais encore à quoi bon? On sait assez le but de ces sottes impertinences, affaiblir la réputation et les titres de Gerson en défigurant son auguste caractère, et profaner son nom si saint pour lui ravir sourdement l'Imitation [1].

[1] L'illustre Gerson, dit un ancien prélat, distingue deux sortes d'ennemis du pape : ceux qui le flattent et ceux qui nient son autorité. (Gersonii Opera. Antverp. 1706. De potest. Eccles. Consid. XII.) Quels sont les plus dangereux, les plus coupables ? Il est plus facile de combattre ceux qui attaquent ostensiblement que ceux qui se cachent sous l'enveloppe de l'ignorance ou le masque de l'hypocrisie. Les adulateurs dont la souplesse s'adapte à toutes les circonstances et à toutes les doctrines, détestent les hommes imperturbablement cramponnés sur la règle. En politique, on les traite de séditieux ; en matière religieuse, on les appelle novateurs, s'ils réclament les règles antiques ; jansénistes, si l'austérité de leurs mœurs correspond à l'inflexibilité de leurs principes ; orgueilleux, si, conformément au précepte de saint Paul, au lieu d'une obéissance aveugle, ils veulent une soumission raisonnable (ad Rom. XII, I) ; hérétiques, schismatiques, si, frondant avec énergie tous les abus, ils en invoquent la réforme ; si, distinguant

14. L'éminent cardinal Giraud, archevêque de Cambrai, enlevé il y a quelques années à l'affection de ses diocésains qui le pleurèrent longtemps, et dont les écrits si éloquents ont été récemment publiés, ne pensait ni ne parlait point comme ces érudits phraseurs, ces catholiques intolérants, adversaires de Gerson. Plein d'admiration pour le saint dévouement si héroïque de ce beau Génie, à instruire des éléments du christianisme les enfants pauvres de Lyon, il s'écrie dans son mandement pour le carême de 1841 : « Ce Chancelier de l'Université, le docte et pieux Gerson, quittant les

entre la dignité et celui qui en est revêtu, ils croient que la vérité est encore plus respectable que la personne.

Tolérer un vice, c'est ouvrir la porte aux autres. Zola réprimande ceux qui, en écrivant, en professant l'Histoire ecclésiastique, dissimulent les maux de l'Église, et taisent on pallient les torts de ses ministres. Cette dissimulation serait excusable si nous avions la certitude que les calamités ne se renouvelleront pas. Mais comme l'Écriture nous annonce un accroissement de scandale dans les derniers temps, il est essentiel de prémunir les fidèles, dont la foi pourrait être ébranlée et de leur montrer constamment la main de Dieu, qui conduit ses élus à travers les catastrophes et les scandales de ce monde. L'Écriture sainte n'a pas tu les péchés de quelques patriarches ; quoiqu'elle nous ait révélé le reniement de saint Pierre, nous savons que sa barque est insubmersible, et que l'Église est toujours sainte... Le vrai chrétien donnerait sa vie pour défendre l'autorité du chef de l'Église ; mais il la donnerait aussi pour prévenir et détruire des désordres qui la dégradent, qui la désolent.

Ainsi pensait de nos jours ce prélat pieux et rigide, Camus, de Belley, toujours également soigneux de n'enfreindre aucun droit, et de ne composer avec aucun abus. De tels hommes sont, malgré les apparences contraires, plus sincèrement amis du Pape, plus utiles au maintien de son autorité légitime que les Orsi, les Mamachi, et cent autres flagorneurs, dont les noms se présentent sous ma plume qui les repousse. (Essai hist. sur l'Église, in-8°, 428.)

Cette note-ci, qui nous semble vigoureusement écrite, et que nous eussions volontiers modifiée, est la meilleure réponse que l'on puisse donner à à l'auteur de l'ouvrage « Tradition de l'Église sur l'institution des évêques, » qui attaque insolemment et même niaisement l'illustre Gerson dans des pages que les abréviateurs de Thomassin n'ont pas eu l'impudeur de reproduire, faisant ainsi l'affront le plus sanglant au Docteur très-chrétien.

N'est-il pas question, dans ce singulier ouvrage d'un honnête inquisiteur, du honteux délire d'une théologie révolutionnaire. Et ceci serait dit de Gerson et autres, d'après un certain Saint-Albin, archevêque de Cambrai. (Mandement du 6 mars 1731). Mais ces aristarques de la Tradition catholique savent-ils pour juger un auteur qui écrivait en temps de schisme le plus affreux balancer ses sentiments? Non. Savent-ils plus faire la part d'écrits

conseils des rois et les conseils de l'Église, pour se faire humble répétiteur de l'Alphabet de la Foi, et ne voulant d'autre couronne à son illustre vieillesse, qu'une troupe de petits enfants réunis pour l'écouter et pour apprendre de sa bouche la crainte et la loi du Seigneur. » Adversaires, de quelque couleur que vous soyez, quelque titre que vous possédiez, à moins que vous ne soyez Pape, mesurez-vous avec le cardinal de Cambrai!... avec Benoît XIV ! Notez que la réparation est venue du lieu même où avait été faite l'attaque. Singulière destinée que celle de Gerson !

interpolés et les rejeter ? Non ! Que savent-ils donc ? Je ne dirai pas trancher ignoramment ou méchamment sur les hommes et les doctrines, mais encore prétendre servir la cause de Dieu et celle de son Église en faisant peser leur intolérance sur la plus héroïque vertu et le plus beau talent.

On a abusé des doctrines de Gerson, mais n'abuse-t-on pas des paroles du Christ dans l'Évangile ? N'est-ce pas au nom de l'Évangile, ce code de paix, de fraternité et d'unité, que se sont dressés les bûchers de l'inquisition ? Le Christ en est-il responsable ? Répondez, catholiques superficiels et intolérants qui jetez votre bave contre la majestueuse et sainte figure de Gerson, ce grand Chrétien dont l'impérissable mémoire résiste à toutes les artificieuses attaques de ses aveugles ennemis.

Quant à ce prélat de cour, Saint-Albin (remarquez que c'est son nom de famille), comme il publia son mandement avant que Benoît XIV montât sur la chaire de Saint-Pierre, il serait peut-être plus excusable d'avoir impertinemment blâmé les opinions de Gerson sur les souverains, si on pouvait ne pas l'accuser de s'être montré un très-mauvais logicien et un grand adulateur de Louis XIV. A coup sûr pourtant, s'il eût écrit, après que le plus savant et le plus prudent des souverains pontifes, ce même Benoît XIV a eu proposé Gerson pour modèle et pour exemple aux évêques et aux prêtres dans les fonctions divines de catéchiste, après même que ce pape a eu loué sa doctrine et son zèle pour la gloire de saint Joseph, il n'eût pas dit de telles fadaises de ce Docteur très-chrétien en s'appuyant du reste sur des documents faux, et il n'eût pas osé qualifier la harangue du même Docteur au roi Charles VI de « monstre » (Voir le Mandem. cité.)

Peut-être enfin n'eût-il pas ajouté de Gerson et d'Alleman qui a reçu les honneurs de la béatification du pape Clément VII, de Clémangis et autres si pieux et si doctes : « Voilà des gens qui s'étant crus autorisés à relever l'Église, qui, selon eux, était tombée en ruines, prétendent encore être en droit de rétablir l'ancien et légitime gouvernement du royaume, parce qu'on a trouvé le moyen de leur persuader que l'autorité civile aussi bien que le pouvoir ecclésiastique réside dans toute la multitude qui en a essentiellement la principauté. »

Qui ignore que les adulateurs font flèche de tout bois et que pour parvenir tous les moyens sont bons. — C'est pourquoi je répète volontiers que pour justifier Gerson de ces lourdes gaucheries de ses adversaires il suffit de le présenter sans partialité, sans réserve avec son époque même.

15. Je l'ai toujours dit et je le répéterai, je l'ai prouvé et le prouverai encore, les détracteurs du bienheureux Gerson ne sont ou que des ignorants sur l'Histoire ecclésiastique du Moyen-âge, quoique savants d'autre part, ou que des malveillants pour ne pas dire des imposteurs ; n'en imposent-ils pas au public?... Que ceux qui ne souscriraient pas à cette conclusion lisent donc les Annales si affligeantes, écrites avec impartialité, de l'époque où vivait le Docteur évangélique. Le seul traité de Clémangis, chanoine de Bayeux, et secrétaire du pape Benoît XIII, leur fera connaître la vraie situation. Ce livre « De corrupto statu Ecclesiæ » reçut les éloges les plus magnifiques des contemporains, et la faculté théologique de Leyde, qui l'approuva en 1612, le trouve utile à la république chrétienne, et digne d'être lu et étudié. »

16. Il est maintenant de toute évidence que les adversaires sont gens intéressés pour maintenir leur opinion en faveur d'un élu autre que Gerson. C'est pourquoi ils combattent avec tant d'ardeur ses qualités et ses aptitudes. A-t-on remarqué que ce n'est qu'à partir du milieu du XVIIe siècle qu'on a maltraité cet insigne Docteur au profit de Kempis? Nul n'avait encore osé s'inscrire en faux contre lui. C'est donc de l'époque des grands débats qui alors ont eu lieu relativement à l'auteur de l'Imitation de Jésus-Christ, que ses adversaires voyant l'impossibilité où ils étaient de fournir une preuve qui lui enlevât ses suffrages et ses droits, prirent le parti d'attaquer sa conduite et ses doctrines, et de le faire passer pour le patriarche du gallicanisme. Les ultramontains se réjouirent de cette manœuvre, et se réunirent à la bande des adversaires de ce célèbre Docteur dans la cause de l'Imitation. Pourtant, malgré leur nombre infini, il conserva, sans défenseurs, la glorieuse paternité sur ce livre divin. C'est providentiel!... Je m'arrêterais volontiers, mais quelques considérations d'une grande importance pour ce sujet, se présentent.

17. A l'exemple de ces Saints canonisés témoins véridiques des faits scandaleux de l'époque, Gerson dont le zèle pour les âmes et l'amour pour l'Église n'étaient ni moins grands ni

moins purs, « Gerson qui, dit une plume catholique, a soutenu si dignement parmi nous la cause de la religion et de la vertu (E. De la Gournerie : Rome chrét. tome 1, chap. 14) » a sans doute pu écrire ce qui suit, parfaitement compris en son temps et qui, alors, ne souleva jamais de réclamation :

« Exsurgant Prælati Ecclesiæ, offerentes Deo sacrificium justitiæ, et has rapinas, furta et latrocinia romanæ curiæ dignentur penitus amovere. »

« Ubi non est intolerandum magnos prælatos commissos sibi greges lupis exponere, et quotidie ad denariorum regiorum supputationes federe, non veritos præceptum apostolicum transgredi. Nemo militans Deo implicat se negotiis secularibus eo sensu quo per sacro-sanctum Concilium olim expositum fuit.

« Quid de illis loquar de more patriæ pro mitris utuntur galeis, pro veste linea vestiuntur ferrea, arma ferunt, bella gerunt, fundunt sanguinem, præsules negant, duces exhibent, spiritum nesciunt, carnem fovent quasi arma militiæ nostræ essent carnalia... »

18 Cette phrase la plus vigoureuse qu'il ait écrite, et qui est de beaucoup moins forte que celles des Saints cités tout à l'heure, cette phrase qui émeut tant la bile de Bouix, l'auteur du « De parocho » n'est pourtant, quoi que disent les adversaires, que *la peinture véritable des mœurs* de l'époque.

Voilà donc ce qui a mis les foudres dans les mains d'un Malou ! Ignorait-il que c'était la force et l'amour de la vérité qui faisait parler ainsi le saint Chancelier, dans sa harangue au souverain pontife Alexandre v, afin que ce Vicaire du Christ remédiât promptement à de si grands maux. Assurément, Gerson n'eût pas tenu semblable langage, s'il eût vécu de nos jours, où, grâce à Dieu, le clergé est digne de sa haute mission, par sa doctrine comme par ses vertus. Autre époque, autres mœurs : distinction que Malou n'a pas voulu faire.

Je n'en appelle plus au témoignage si authentique de Clémangis, secrétaire de Benoît XIII, qu'on trouverait peut-être exagéré quoiqu'il ne fût pas tel, mais de Mgr Lavigerie, aujourd'hui évêque d'Alger. Dans un cours classique d'Histoire

Ecclésiastique, approuvé d'allleurs par l'évêque de Montpellier, chapitre XI, il écrit : « L'Église fut encore attristée par les scandales qui déshonoraient la cour de Rome, sous les pontificats de Paul II, d'Innocent VIII, et surtout d'Alexandre VI. » Et peu après : « Les désordres dont la cour de Rome avait malheureusement parfois été le théâtre, avaient détruit peu à peu une partie du respect qu'inspirait au peuple l'autorité du souverain Pontife. » Ah! si l'intolérant Malou et l'inconséquent auteur du « De Parocho » avaient lu ces pages classiques du grand Évêque, à coup sûr ils les eussent ou jetées au feu, ou lacérées sur-le-champ et impitoyablement foulées aux pieds; ils les eussent mises à l'index et flétries par l'injure. Mais eussent-ils osé?...

19. Les adversaires ne sauraient admettre que l'Imitation de Jésus-Christ soit sortie de la même plume qui écrivit ces dures vérités. Et pourtant, vous avez entendu saint Bernard et saint Vincent Ferrier, et sainte Catherine de Sienne, et même le grand Docteur saint Antonin, archevêque, et enfin sainte Brigitte et le bienheureux Denis le Chartreux dépasser la crudité des termes du Docteur très-chrétien. Sont-ils conséquents?... Pourquoi donc lisent-ils dans l'Imitation ces lignes dictées par le même esprit qu'on trouve dans quelques anciennes éditions comme dans les modernes, sauf deux mots?

« O si tantam adhiberent diligentiam ad extirpenda vitia, et virtutes inferendas, sicut ad movendas quæstiones, non fierent tanta mala, et scandala in populo (in ecclesia) nec tanta dissolutio in cœnobiis (Imit. Christi, 1, 3). » Combien d'autres textes semblables!... Les adversaires ne veulent rien passer au doux Gerson; il faut montrer leur inconséquence. Le Maître divin dont on connaît si bien la tendresse, la douceur, la miséricorde, n'a-t-il pas appelé ses persécuteurs loups cruels, « lupi rapaces, » sépulcres blanchis, « sepulcra dealbata, » fils de Satan, « à patre diabolo »; n'a-t-il pas appelé le roi Hérode renard, « ite, et dicite vulpi illi. »

Son précurseur n'a-t-il pas qualifié les Juifs incrédules de race de vipères, « genimina viperarum. » Quelles dures dé-

clamations que celles des Prophètes! Si dures qu'elles soient, ces qualifications ne peuvent choquer que ceux qui les méritent, ou ceux qui méconnaissent les droits du zèle, parce qu'ils ignorent ceux de la vérité outragée. (Voir Mgr Gaume, Opusc. 129.)

20. On a parlé ailleurs des anciennes Imitations qui ont au livre troisième qui forme le premier des Imitations actuelles un chapitre de plus, et qui n'est certes pas l'un des moindres témoignages en faveur de Gerson. Ses adversaires ont été assez rusés pour l'éliminer parce qu'empreint comme il est du génie et du style de ce Docteur, il ruine à lui seul leur cause. C'est là le motif principal de la disparition de ce chapitre qui fait si bien allusion au fameux schisme et aux mœurs des grands dignitaires d'alors, qui se lisait très-bien en ces temps-là où les traces des ruines du vrai Christianisme étaient encore fumantes. Quoique cité déjà il semble utile d'en rappeler la substance ici.

« Si vous désirez les dignités avec une ferme résolution d'y vivre saintement, je loue votre dessein (entendez-le, adversaires qui reprochez à Gerson d'avoir recherché les dignités), mais il en est peu qui se soient conduits avec justice et sainteté. C'est une chose bien déplorable que de voir des âmes basses dans de hauts emplois, c'est-à-dire de voir élevées dans les dignités de l'Église des personnes dont l'esprit et le cœur ne sont point élevés à Dieu ni aux choses divines. C'est bien honteux que d'être le premier par le rang que l'on tient, et le dernier par la vie que l'on mène (l'allusion n'est-elle pas frappante?) L'instabilité du cœur est alors un malheur bien grand; car ceux qui sont élevés dans les dignités de l'Église, sont dignes d'autant de morts qu'ils donnent de mauvais exemples à ceux qui sont au-dessous d'eux, ou dont on leur a commis le soin... »

21. Qui n'affirmera que c'est là le genre et le style de Gerson, si zélé pour la réforme, sage et prudent dans sa conduite, inflexible dans la défense de la vérité, et qui a joint à la science théologique, beaucoup de piété et de dévotion, comme s'exprime Moréri. (Art. Gerson.) Que maintenant, on veuille

bien parcourir le fameux sermon qu'il prêcha au concile de Pise, en présence du nouveau pape Alexandre V, on y verra qu'il fait avec habileté intervenir l'Église et la fait parler au Pontife suprême en ces termes :

« Il y en a qui ne sont pas satisfaits d'avoir à eux neuf bénéfices, qui restent affamés toute leur vie du désir d'ajouter à leur maison une maison nouvelle, à leur champ un nouveau champ, comme s'il n'y avait qu'eux sur la terre. Plût à Dieu que ceux qui sont placés au sommet de la Hiérarchie ne donnassent pas le mauvais exemple, ne propageassent pas les erreurs, et ne pervertissent pas le pauvre peuple qui est toujours prêt à marcher sur les traces d'autrui, soit vers les vertus, soit vers les vices. Quoi de plus honteux que de voir les hommes distingués par leur savoir ou par leurs mœurs, exclus des ordres, ou nommés aux postes les plus inférieurs, tandis que les hommes ignorants sont appelés au premier rang! » Alors, je le répète, on ne s'offensait pas d'entendre le Docteur très-chrétien dire semblables vérités.

22. Ces choses, expression d'un caractère auguste, saint et surtout un peu absolu, sont identiques aux précédentes. Dites ou écrites à vingt années de distance, à vingt années avant l'Imitation, elles ont une fraternité d'idées, de fond et de forme, qu'il est tout à fait impossible de méconnaître. Elles sont de Gerson, le Docteur autant absolu que résolu, le Docteur vraiment incisif, solennel et très-chrétien. Elles sont de Gerson qui ne savait pas dissimuler, mais qui, à l'exemple de saint Bernard, croyait devoir dire la vérité à tous et même contre tous. Avait-il tort, quand sa charge lui en faisait un devoir? En exposant la vérité historique nous justifierons à la fin Gerson et nous confondrons ses adversaires. « Gerson, dit une plume savante et impartiale, déploya dans l'exercice de ses fonctions un courage, une énergie et une sagesse au-dessus de tout éloge. En 1409, un conjuré satellite de Jean-sans-Peur avait poignardé le duc Louis d'Orléans, régent du royaume et frère du roi en démence, l'infortuné Charles VI. Ce meurtre, qui donna naissance à des factions cruellement ambitieuses des Bourguignons et des Armagnacs, avait jeté la

France dans une horrible confusion. Jean-sans-Peur se trouvait être le roi véritable ; il s'était uni, par les liens de la trahison et de la lâcheté, à l'atroce Isabeau de Bavière qui, unie elle-même aux Anglais, les appela un jour à la curée du royaume de son fils. Tout se taisait devant le meurtrier ; il sut même éveiller la louange et trouver sur les lèvres et dans les harangues d'un moine, l'apologie de l'assassinat du duc d'Orléans, son rival d'ambition. Cependant une voix se fit entendre au nom de la morale publique outragée, au nom de la patrie odieusement souillée par la soldatesque anglaise. Gerson se leva pour venger Dieu et la France, il fut ainsi le précurseur de l'héroïque Jeanne d'Arc, qui préludait alors aux luttes des champs de bataille par la prière au foyer paternel, et par la garde des troupeaux aux champs pacifiques du hameau de Domremy. La fermeté du Chancelier ne se démentit jamais ; dans ses rapports avec l'Église, elle fut inébranlable, ayant toujours pour base la science et la sagesse. Ambassadeur de France au concile de Constance, où il joua un grand rôle, il s'y montra l'adversaire implacable de toute hérésie... (L'abbé Huot : « La Paroisse » du 16 févr. 1874.) »

Ecoutons maintenant le docte Évêque de Rodez : « Gerson, dit-il, est un réformateur plutôt qu'un apologiste. Sa vie se passa, il est vrai, dans la lutte, dans le combat ; mais cette lutte avait pour but le maintien de la discipline et de la Hiérarchie ecclésiastique, plutôt que la preuve elle-même et la justification des principes du christianisme. » (Mgr Bourret. Essai sur les serm. franç. de Gerson, chap. II, art. 2).

« Le plus souvent, c'était au roi et à ceux qui gouvernaient en son nom que Gerson s'adressait... A son époque, une grande liberté était permise à celui qui parlait ; les prédicateurs s'exprimaient avec une hardiesse de langage qu'on aurait bien de la peine à tolérer aujourd'hui, et il n'était pas rare que les plus hauts personnages s'entendissent reprocher hautement leurs défauts et dire en face le « tu es ille vir. » (Essai... cité, chap. III, art. 2.)

D'après cela, on concevra mieux la fermeté du Docteur évangélique et très-chrétien vis-à-vis les sommités de l'Eglise et

de l'Etat, et comment, à l'exemple d'un saint Bernard, il paraît si véhément et même si dur dans ses harangues aux Papes et aux rois, lorsqu'il les somme au nom du Dieu de paix et de l'Évangile de travailler à la réforme des mœurs. Il n'y aurait qu'un parfait ignorant de l'Histoire Ecclésiastique pour ne pas convenir que de très grands Saints révérés dans l'Eglise firent de même. C'est bien là en partie ce qui a fait grandir Gerson aux yeux de la postérité comme parmi ses contemporains. Du reste, le savant abbé Baruel l'a suffisamment vengé dans son livre : Du Pape (art. III, chap. 9). On voit dès à présent, ce que pèse l'autorité de ces hommes frivoles, qui osent insulter cet insigne Docteur, cette gloire incomparable de l'Eglise et de la France.

CHAPITRE XIX

IGNOBLE INTOLÉRANCE DES ADVERSAIRES DE GERSON, LEURS INJURES REHAUSSENT SA GLOIRE ET LES CONFONDENT EUX-MÊMES.

1. La sainte Eglise, dans les leçons de l'office de saint Pierre Damien, le loue de ce qu'il s'opposa courageusement aux anti-papes Benoît et Cadaloüs. « Benedicto et Cadaloo falsis pontificibus, fortiter restitit ». Gerson n'a fait que cela. C'est donc bien la peine, infortunés adversaires, que vous fassiez tant de vacarme autour de son saint nom ! C'est qu'à saint Pierre Damien, qui vécut dans le onzième siècle, on ne lui dispute pas l'Imitation de Jésus-Christ, car, et il importe de le rappeler : il n'y a jamais eu que ceux qui veulent ravir à Gerson la paternité de l'Imitation, et ceux aussi qui veulent servir ce parti par convenance ou par complaisance, qui l'ont on ne peut plus maltraité, surtout au sujet de la Papauté. L'astuce et la malignité ont merveilleusement secondé ces braillards et contribué à grossir leur parti.

2. Actuellement deux frères d'armes pour la cause du Christ, sans doute (car plus modérés pour eux qu'ils ne le sont

pour Gerson nous ne pouvons suspecter leur intention) combattent à outrance la réputation du Docteur très-chrétien; il est opportun de faire justice de leurs niaises invectives, de leurs imprudentes calomnies puisées chez des protestants ou chez des catholiques exaltés, mais par bonheur dont aucun n'a reçu les honneurs des saints.

3. L'un de ces deux frères élevés dans les mêmes opinions, d'un esprit intolérant, digne des premiers inquisiteurs, pour faire disparaître autant qu'il dépendait de lui la mémoire de Gerson, afin peut-être aussi qu'on ne pensât plus désormais à lui attribuer l'Imitation de Jésus-Christ, s'est avisé d'un singulier stratagème. Mes lecteurs riront ou plutôt souriront de pitié et, saintement indignés, demanderont si c'est croyable. Hé bien, qu'ils parcourent les éditions qu'il a données de l'ouvrage de Patrignani, comme lui jésuite, sur « la Dévotion à saint Joseph », et le « Traité de l'amour de Dieu » de saint François de Sales, et « Saint Joseph d'après les saints et les maîtres de la vie spirituelle », ils verront avec quelle sainte dévotion et quelle délicate habileté il s'est appliqué à effacer le grand et saint nom de Gerson dans les deux premiers ouvrages et à l'éliminer dans le troisième, là où saint Liguori le cite aux deux chapitres qu'il lui a empruntés. Il ne pouvait aller plus loin sans se mettre en une évidente opposition avec saint Ignace et les deux cents Pères de la Compagnie de Jésus, dont il est membre, qui tous citent avec honneur Gerson dans des martyrologes et des calendriers, dans des ouvrages dogmatiques, moraux ou mystiques, et quelquefois comme auteur de l'Imitation.

4. Mais ce qu'il n'a su ou osé faire par lui-même, son frère réputé casuiste l'a fait pour lui, mais ne le fera plus, car il vient de mourir! N'appartenant à aucune congrégation, il ne pouvait la rendre responsable de ses dits et faits vis-à-vis les autres écrivains qu'il combattait. En revanche, dans ses feuilles périodiques, notamment dans son ouvrage : « De Parocho » il se rue sur Gerson avec une acrimonie, je dirai mieux avec une fureur sans exemple. Il savait en habile, que le moyen le plus prompt, le plus assuré, le plus efficace pour

faire tomber vite la mémoire du Docteur très-chrétien de la haute vénération du peuple fidèle, c'était de le discréditer dans l'esprit du Clergé. Son but n'était-il pas digne d'un écrivain de sa trempe, austère, tranchant et opiniâtre à l'excès [1] !

Et personne ne s'est encore aperçu de cette sainte supercherie, et personne n'a élevé la voix pour justifier l'innocent indignement maltraité, déchiré par la dent de la vipère, et revendiquer ses droits bien fondés ! Ce théologien casuiste, en tous cas, a cru devoir servir ainsi la cause de son propre frère relative à l'Imitation de Jésus-Christ, sous le nom de qui on possède une traduction.

5. Je ne reproduirai pas toutes ses épithètes à l'adresse de Gerson : en vérité, c'est ignoble ! Non-seulement il lui dénie les titres et qualités de pieux, de saint et même de savant, mais encore il le traite d'ardent et de fanatique, « vir fuit ardentis atque fanaticæ indolis, » dit-il après Nardi [2], et

[1] A notre avis M. l'abbé Bouix dans certaines questions est un peu exagéré. (Mgr André, Cours de Droit Canon. VI, 404). Un savant, M. l'abbé Delacouture, chanoine de Paris, dit que cet auteur tranche les questions dans le sens le plus outré (Id. Ibid.). Si le casuiste était ainsi apprécié alors qu'il vivait, que dira-t-on de ses excentricités comme opinions sur Gerson et autres choses, maintenant qu'il est mort ! Mais le tort qu'il a si injustement et si criminellement fait à la mémoire du saint Chancelier par ses ouvrages indigestes lus et étudiés dans les séminaires, qui le réparera ? Je voudrais bien savoir comment lui et Gerson vont s'entendre dans l'éternité du Paradis !... où tous doivent s'aimer cordialement.

[2] Nous reprocherons à Nardi de n'être pas assez modéré dans ses expressions à l'égard de ses adversaires qu'il appelle quelquefois féroces, richéristes, méchants, menteurs, etc. (Mgr André, Cours de droit Can. VI. 462.)

« Mgr Nardi a de l'esprit..., il montre une grande variété de connaissances en géographie, linguistique, histoire naturelle, mathématiques. Mais le droit Canon et l'Histoire de l'Église n'entrent pas précisément dans sa spécialité. (Alors l'essentiel lui manque, comme le prouvent trop bien ses catélinaires furibondes contre notre Docteur très-chrétien). Nous nous souvenons de certains livres qu'il a publiés jadis à Padoue, et qui fourmillent d'inexactitudes, même sur les principes fondamentaux du droit Canon. » (L'avenir Cathol. du 15 avril 1869.) (Certes, Malou peut bien invoquer cette autorité magistrale contre Gerson !)

C'est sans doute dans les écrits de cet homme braillard et superficiel, que Malou et Bouix, ses admirateurs, se sont divinement inspirés pour

même il ose, oui, il ose, l'extravagant! l'assimiler à Luther et à Jansénius. Il a pris ces diatribes inspirées par l'enfer chez ces ultramontains, dont le christianisme se réduit à peu près à quelques formules pharisaïques, couvertes d'un certain vernis de piété, mais dépourvues du pur esprit de l'Évangile parce qu'ils n'ont pas la charité qui en est l'âme, la charité qui distingue les enfants du Christ de ceux de Satan, ni même toujours la science de l'humanité, tels qu'un Petit-Didier[1], un Victoria, un Palavicini, un Carrara, un Malou. Gerson, dit donc l'astucieux casuiste, fut un homme ardent, « vir fuit ardentis. » Oui, il fut ardent pour le bien, pour la paix de l'Église, pour la gloire de son bon Maître, pour le privilége de l'Immaculée Vierge, pour le culte de saint Joseph et surtout pour l'éducation chrétienne des petits enfants. (Voy. Goschler, Dict. de la Théol. cath., art. Gerson). Ce qui manque un peu trop de nos jours à plusieurs de ses adversaires qui

leurs honorables épithètes à l'adresse de Gerson. Le chanoine Nardi ! Voilà donc l'homme qui ose appeler à la barre de son tribunal un Docteur tel que le chancelier Gerson. En vérité, ce serait à n'y pas croire !... Tous ces honorables adversaires me font l'effet de trois à quatre fourmis qui veulent abattre un colosse : ils meurent à la peine et le colosse n'est pas tombé, n'est pas même ébranlé. Voyez Gerson, comme sa gloire brille malgré ses ennemis !...

[1] Le fameux Petit-Didier bénédictin, et non le vénérable Petit-Didier jésuite, dévoré de la soif des honneurs ecclésiastiques, disent ses biographes, et plus encore du désir de faire triompher le bénédictin Gersen dans la cause des auteurs de l'Imitation, est peut-être le plus vil de tous les diffamateurs de Gerson. « Il soutient avec raison, dit Mgr André, que les Pères de Constance ne décidèrent la supériorité du Concile sur le Pape que relativement au temps de trouble et de schisme où se trouvait l'Église. (Dissertat. histor. et théol. sur le Conc. de Const., in-12). » Pourquoi donc n'a-t-il pas ainsi jugé Gerson, l'âme de ce Concile ? parce que l'auteur de l'Imitation était en cause, et qu'il avait à favoriser le parti de Kempis, son client. C'est toujours le petit bout d'oreille de La Fontaine !... Cette observation s'applique également aux écrivains suivants et surtout à Malou : en voici la preuve. Dans un livre de l'Immaculée conception où il n'est nullement question de Gerson (ce schismatique, cet hérétique) qui a si bien défendu le glorieux privilége de la Mère de Dieu et qui a si dignement écrit de ses louanges, il ne tarit pas en éloges de Bossuet qu'il appelle Grand, etc., quoique Bossuet ait formulé les quatre articles des libertés gallicanes, à une époque où l'Église était en paix. Pourquoi donc se montre-t-il si injuste et si furieux vis-à-vis de Gerson ? C'est qu'il s'agit de lui dénier l'Imitation !

n'ont guère que des paroles, mais des œuvres!... De nos jours où pourtant l'éducation religieuse des enfants, seule condition du salut du monde, est encore hélas! si négligée, si incomplète. Parlez de cette éducation évangélique, et vous verrez quel sourire de pitié éclatera sur les lèvres de certains savants.

6. Gerson fut un fanatique de sa nature : « atque fanaticæ indolis. » Fanatique! avez-vous conscience de votre propos, pitoyable adversaire? Mais un savant jésuite, que le casuiste ne canoniserait pas, le père Maimbourg, réédité par De Roquefeuil, curé de Mazzi, dit de Gerson : « Ce saint et savant homme, qu'on ne peut soupçonner d'imposture (Traité sur les prérog. de l'Égl., chap. XXIV), » ce que confirment mille autres autorités des plus graves, que je cite au livre des « Éloges de Gerson , » au nombre desquelles celle de saint François de Sales qui est de nature à vous faire grincer des dents et sécher de dépit; il dit et répète de ce Docteur : « Certes! cet homme fut extrêmement docte, judicieux et dévot! » Je vous prie, doctissime casuiste, de méditer ces paroles dans votre éternité, et de prier pour ceux qui, comme vous, combattent Gerson, l'ami et le disciple du Christ et le serviteur si dévoué de Marie et de Joseph!

7. Il était d'une raison trop haute et trop éclairée, cet incomparable Docteur, comme le nomme Mgr Guillon, évêque de Maroc, pour être « un fanatique. » Écoutez l'Imitation de Jésus-Christ qui a si bien le mot propre. « Nous jugeons souvent les autres par nos dispositions. » C'est-à-dire que les fanatiques croient que les autres leur ressemblent... Et ailleurs : « Un homme passionné change le bien en mal : Homo passionatus bonum in malum trahit (Imit. Christ. II. 3). » C'est clair, n'est-ce pas, c'est tout à fait évident, c'est exactement vrai de ceux-là qui osent insulter ainsi Gerson, ce Docteur très-chrétien, ce Docteur solennel, comme l'appelle un savant qui n'était pas gallican, mais sur-ultramontain, le Père Zaccaria, jésuite de Rome. (Anti-Febron. Introd., cap. VI.) Les connaissez-vous, les fanatiques? Eh bien! ce sont ces soi-disant catholiques romains, « plus romains que le Pontife de Rome, » comme a dit d'eux un grand pape, qui à l'ombre de ces deux

titres, d'ailleurs si glorieux, maltraitent, injurient et damnent leurs frères en Jésus-Christ, pour ce qui, dans le temps où ils vivaient, n'était pas encore dogme formulé par l'Église, mais opinion libre. Ah ! c'est bien de ceux-là que le Christ a dit :

« Pourquoi voyez-vous une paille dans l'œil de votre frère, et ne voyez-vous pas une poutre dans le vôtre ? Ou : Comment dites-vous à votre frère : Laissez-moi ôter une paille de votre œil, tandis qu'une poutre est dans le vôtre. » Et le reste (Math. VII).

Cette paille, qu'est-ce autre chose que les imperfections inhérentes à la nature humaine dans le lieu de l'exil et du combat, et dont pas un Saint n'est exempt? Cette poutre qu'est-ce autre chose que l'intolérance, fille de la superbe, qui se pardonne tout à la condition de ne rien pardonner aux autres ?

8. A la suite de tant de voix de contemporains, de Pontifes et de Saints, grands hommes sous tous les rapports, qui vénérèrent Gerson pour sa piété et sa modération, et lui donnèrent d'un commun accord le titre si beau et si glorieux de Maître des consolations divines : « Doctor consolatorius », le père Binet, jésuite, l'appelle : « Une perle de bonté de son siècle ! (Tableau des divines fav., chap. XIV.) » Par un étrange contraste le très-malencontreux casuiste le nomme impertinemment : « Un furibond et un séditieux ! An pius et moderatus fuerit Gersonius, æstimet lector ex furibunda et seditiosa ipsius... » Plus loin il le qualifie de frénétique « frenetice » et croyant s'innocenter, il met en note : « Cette expression qui est bien dure, n'est pas de moi, mais de Nardi... Is est non meus, sed Nardi... » C'est lui, dit-il encore de Gerson, qui a jeté la semence du luthéranisme et du jansénisme. Que n'a-t-il ajouté avec le nargueur Malou, de Bruges, et de la révolution française ?...

9. Accusation bien ignorante ou légère, mais persiflée, stigmatisée par tous les chrétiens sincères. Les doctrines soutenues par Gerson sur le Pape et le Concile encore à l'état d'opinion (faut-il le répéter à un docteur théologien ?) l'étaient

également par toute la Sorbonne, par la majorité des évêques français qui en étaient sortis et du clergé de ce royaume, aussi bien que par un certain nombre d'évêques étrangers et même italiens. C'est par des principes pris en sens faux dans la Bible, c'est par la vue personnelle des désordres du clergé d'alors, si bien flétris par Clémangis et autres, que Luther a établi sa réforme.

10. « Le besoin de réforme, dit le pieux et docte chanoine Tridon dans un livre de Gerson honoré d'un bref de Pie IX, le besoin de réforme se faisait sentir partout, jusqu'au sein de cette église immortelle qui ne saurait faillir. Le schisme des Grecs et, il faut le dire, plus encore peut-être (d'autres disent sans doute !) le grand schisme d'Occident, préparaient les ruines que l'hérésie était sur le point de consommer... (De Parv. trah. ad. Christ., av. prop.) » Gerson, il importe de le noter, voulait la réforme des mœurs qui eût préservé l'église du protestantisme ; Luther, au contraire, tout en faisant semblant de vouloir réformer les mœurs, les corrompit encore plus et réforma le dogme ; ce n'est pas la même chose. Chez le premier, c'était zèle divin, vertu, dévouement ; chez le second orgueil, audace, témérité ! Justifions ce qui vient d'être dit sur Gerson, poussé en tout et toujours par son ardent amour pour l'Église, disent les théologiens allemands (Goschler déjà cité). Les théologiens allemands, de la patrie de Kempis, remarquez ! en cela plus consciencieux et plus justes que nos Français. Et montrons comment Gerson, dévoué à cette grande affaire de la réformation, mit ses actes en harmonie parfaite avec ses écrits, sa conduite en plein accord avec sa doctrine.

11. La réforme promise au Concile par le pape Martin V, légitime Pontife, fut tellement ajournée, qu'elle n'eut pas lieu. Que fait Gerson ? Il renonce à ses honneurs et à ses titres, à sa dignité, au rôle important qu'il a toujours joué dans le monde, et tente une réforme de l'Église par l'éducation chrétienne de l'enfance. Voilà bien qui est admirable, n'est-ce pas ? Le grand Docteur, il n'éprouvera point ces oppositions si violentes des Pères du Concile, qui lui fit dire une fois

dans un sermon prêché devant eux, qu'il aimerait mieux avoir affaire à des Juifs pour ce grand projet. Non ! mais comment s'y prendra-t-il, lui l'orateur des Papes, des Conciles et des rois, lui qui avait remué le monde et l'Église et fait trembler leurs princes sous le sceptre et sous la tiare? Il se fera enfant avec les enfants, comme le faisait le Christ lui-même [1]. Écoutez le très-docte Chanoine cité :

12. « Jeté au milieu des troubles qui agitaient la chrétienté, prévoyant des maux plus grands et effrayé de l'avenir, Gerson arrête ses yeux sur l'enfance, comme sur la principale espérance du monde qui croule. Non content d'indiquer le remède et de tracer des règles pour l'appliquer au mal, il met la main à l'œuvre. Il ne la trouve inférieure ni à son vaste savoir, ni à l'élévation de son esprit, ni à son rang et ses dignités éminentes. Il appelle à lui les enfants, se fait leur catéchiste et leur docteur. Ce n'est pas assez pour son zèle de les instruire ; comme un des plus humbles ouvriers de la maison de Dieu, il veut les former à la vertu et les édifier pour le ciel. Bien plus, ce grand homme voudrait communiquer à tous son dévouement pour le jeune âge ; il voudrait faire des docteurs de son temps, autant d'apôtres de cette portion si chère et si précieuse du troupeau de Jésus-Christ. »

C'est avec ces sentiments que Gerson écrivit son traité « De parvulis ad Christum trahendis. » L'Évangile à la main, appuyé sur la parole du Maître : « Sinite parvulos venire ad me ! » bien avant le docte Leibnitz, il prétend trouver dans les enfants les éléments d'une renaissance chrétienne et sociale. Gerson, maître d'école et catéchiste des enfants [2] ! Que pou-

[1] Comparez donc cette réforme avec celle de Luther, et qui faisait dire plus tard au savant Leibnitz : « J'ai toujours pensé qu'on réformerait le genre humain par l'éducation de l'enfance. »

[2] Dans Gerson quelle foi à transporter les montagnes, à ravir l'âme droite pour une éternité ! Quel amour pour la religion, la France et même l'Humanité entière ! Quel dévouement incomparable à la cause du Christ et celle de son Église ! Venez nous le redire, saint Pontife Benoît XIV, qui avez si bien compris et apprécié la belle âme de ce Docteur ! Voici un écho de ce grand Pape, le père Malch de la Compagnie de Jésus (dans son ouvrage « Le trésor du Prêtre. »)

« Gerson, le célèbre Chancelier de Paris, dit-il, cet homme non moins

vait-il apprendre à ces innocentes créatures, sinon l'amour de Dieu, la soumission aux chefs de l'Église et de l'État! Et vous,

admirable par sa piété que par sa science, regardait comme un grand honneur et une gloire insigne d'apprendre la doctrine chrétienne aux enfants dans une pauvre paroisse de Lyon... Des docteurs de Sorbonne critiquèrent sa conduite... « Si le roi, répliquait Gerson, m'avait nommé précepteur du dauphin de France, est-ce que la Sorbonne se serait regardée comme déshonorée, en me voyant me consacrer à l'éducation d'un prince? Or, les enfants, bien qu'ils soient pauvres, sont les premiers héritiers de la gloire céleste, pourquoi donc ne me tiendrai-je pas grandement honoré et heureux de pouvoir leur enseigner la plus sublime de toutes les sciences? »

Paroles admirables qui devraient être gravées en caractères d'or au frontispice de tous nos séminaires et institutions Ecclésiastiques.

Voici un autre écho, un grand et puissant écho de Benoît XIV, c'est l'illustre Pavy, évêque d'Alger, qui a fait publier en chaire dans un Mandement d'août 1849, des pages on ne peut plus vraies ni plus sublimes sur notre saint Docteur Gerson, dont je détache les extraits qui suivent : Après avoir cité les plus grands saints, Pères et Docteurs de l'Église qui furent de grands catéchistes, et presque tous les grands évêques, il veut finir, dit-il, par un nom immense de son temps, c'est le fameux Gerson.

« On l'a vu monter jusqu'au rang, alors incomparable, de chancelier de l'Université, devenir le flambeau de l'Église de France, et l'une des plus brillantes lumières de son siècle. Ses écrits théologiques lui avaient fait une réputation sans égale.

« Eh bien! ce même Gerson descendit des hauteurs où l'avait élevé tant de gloire pour se livrer à l'instruction et à la direction catéchétique.

« Retiré au couvent des Célestins à Lyon, il n'en sortait que pour les enfants ; il les allait chercher dans leurs maisons, dans les places publiques; il leur ouvrait ses bras; de crainte de les effaroucher, il dépouillait la majesté de son regard, les habitudes de la dignité, le sérieux même de son austère physionomie. Il se faisait dire leur nom, leur âge, et les écrivait sur une liste précieuse à sa tendresse. Il s'intéressait à leurs jeux ; il prenait part à leurs chagrins et à leurs joies ; lui-même se comparait à une nourrice qui n'a rien de plus cher au monde que ses nourrissons, à une poule qui assemble ses poussins sous ses ailes... »

Après le récit de ses catéchismes de tous les jours dans l'église Saint-Paul de Lyon, le docte Évêque ajoute : « Il y avait dans cette vieille réputation qui s'abaissait de la sorte, un éclat de majesté qui attirait les gens de bien, et une simplicité douce et facile qui attachait au vieillard ses jeunes clients.

« Qu'on l'écoutât comme un prophète, on le comprend, mais en outre les premiers le vénéraient comme un Saint, les seconds l'aimaient comme un père, ou plutôt comme une mère.

« Si jamais fonction devait être à l'abri de la critique, c'était bien celle-là. Mais que respecte un siècle léger? Plus Gerson s'humiliait, plus il se dégradait aux yeux des uns et plus le vieux Chancelier grandissait aux yeux des autres. « Inde iræ. »

« Des hommes se rencontrèrent de deux espèces (hélas! leur race n'est pas encore éteinte!) : ceux-ci, railleurs et frivoles, lui reprochèrent l'usage qu'il faisait d'un immense talent, ceux-là, peut-être bas et jaloux, ne pardon-

grands docteurs, érudits philosophes, fameux logiciens ,vous venez bénévolement faire peser sur le saint Chancelier Gerson

naient point aux ombres dans lesquelles il s'enveloppait d'être si transparentes et de laisser percer, rehaussé de tout l'éclat de son humilité, l'éclat de son génie. Des deux parts on l'attaqua. (Est-ce que l'enfer qui l'attaquait alors est désarmé maintenant ? N'a-t-il pas encore ses suppôts ?...) Les quolibets les plus insultants, les plaisanteries les plus grossières ne lui furent point épargnées. La sottise alla jusqu'à faire suspecter la solidité de sa raison. Il lui fallut se défendre comme d'un crime et comme d'une folie du trait qui honorait le plus une vie déjà si célèbre. Les outrages de ses ennemis eurent cela de bon, qu'ils nous valurent un chef-d'œuvre.

« Le titre de son apologie est déjà une inspiration de sublime tendresse : « De parvulis ad Christum trahendis. De la Nécessité d'entraîner au Christ les petits enfants. » Quelle admirable langue que celle de la charité ! C'est vraiment quelque chose de délicieux que ces pages échappées au cœur maternel de Gerson. Loin d'être un pamphlet vigoureux, c'est une discussion simple et tranquille. Dans cette pièce règne une modération bien digne de son caractère, et parfois une onction qui trahit une nature vraiment Angélique. Il y a de ces paroles qui vous saisissent, de ces accents de l'âme qui vous émeuvent... »

Après une citation de l'ouvrage de Gerson, le judicieux Prélat continue : « Avez-vous souvent entendu des paroles comme celles-là, N. T. C. F. ? Et pensez donc ! elles tombent de la bouche qui avait dicté des oracles. Sublime vieillard ! Une telle âme pouvait-elle manquer de trouver dans le cœur de ses élèves, si grossiers, si simples qu'ils fussent, un retour d'attachement et de respectueuse affection ?

« Quand Gerson tomba malade, ce ne furent pas les douleurs qui lui arrachèrent des larmes ; un autre chagrin le dévorait : il ne pouvait supporter l'absence de ses chers enfants. Il fallut les faire venir auprès de lui. Entouré de cette naïve société, la seule qu'il ambitionnait, son chevet lui paraissait plus doux, ses souffrances moins amères. Et quand, agenouillés autour de son lit, ces pauvres petits, dont les yeux baignaient de larmes, joignaient leurs mains pour répéter l'humble formule qu'il leur avait enseignée, à demi consolé de ses souffrances, le vieillard agonisant souriait d'une joie ineffable. Il s'éteignit parmi de si douces et de si puissantes prières....

« Pères et mères, instituteurs et institutrices, conclut le saint Evêque, vénérables coopérateurs, c'est le modèle que nous vous offrons à tous !... »

Que dites-vous d'un tel éloge sorti d'une plume sacrée ? N'est-il pas la magnifique paraphrase de l'Oracle de Benoît XIV ? Si Malou eût été du nombre des auditeurs à qui le prêtre, du haut de la chaire de vérité, lisait ces choses, est-ce qu'il ne se fût pas bouché les oreilles ? Est-ce qu'il n'eût pas crié anathème à l'évêque d'Alger et à son clergé ? Il a beau jeu maintenant, d'écrire : « Vous allez faire un panégyrique de Gerson, c'est peine perdue. Cet homme a reçu les plus pompeux éloges comme les reproches les plus flétrissants. Je doute que les uns puissent jamais dépasser les autres. »

En vérité, Malou redoutait la canonisation formelle de Gerson. Est-ce que la conduite du Chancelier eût été la censure de la sienne ? En tous cas l'avocat du diable n'eût pas mieux servi la cause de Gerson. Aujourd'hui le voile est soulevé et le bout de l'oreille se montre...

et l'hérésie de Luther, et celle de Jansénius, et notre révolution de 89! Il ne vous suffit pas de vouloir en faire un des précurseurs de Luther et de Calvin, vous tentez encore d'en faire un père du Jansénisme. Ah! pauvres écrivains, que vous faites pitié! Quelle doctrine plus opposée au rigorisme janséniste que celle de Gerson, le « Doctor consolatorius, » ou selon la belle traduction de Mgr Bourret, « le Docteur de la consolation et de l'espérance! » par l'Imitation surtout!

13. Le jansénisme, sachez-le, a également tiré ses principes qu'il a erronés et ses motifs dans la Bible et saint Augustin. De même, les gallicans se sont appuyés sur des textes de l'Évangile et des Pères de l'Église mal interprétés. Qu'on ait abusé du nom, de l'autorité et des doctrines de Gerson, Luther n'a-t-il pas abusé de la Bible, et la Bible en est-elle moins sainte et respectable? Jansénius n'a-t-il pas abusé de saint Augustin, la doctrine de ce Père en est-elle moins orthodoxe et pure? N'abuse-t-on pas journellement des sacrements, des indulgences, des pélerinages, des bons livres, de la grâce de Dieu et de sa patience? Ces choses en sont-elles moins précieuses, et en perdent-elles de leur valeur?

14. Que Gerson se soit trompé, faisons encore cette concession aux adversaires, nul Docteur de l'Église n'est infaillible, je le prouverai. Est-il cause que des ignorants ou des passionnés ont abusé de son nom, de son autorité et de ses doctrines? Nullement. Il y a donc dans l'exalté Nardi, dans l'atrabilaire Palavicini, dans le romancier Grégory, dans le casuiste Bouix, dans le sophiste Malou et autres flagorneurs qui les suivent en ce point, autant de mauvaise foi que d'injustice dans les blâmes qu'ils infligent à Gerson. Un exemple entre mille :

15. Bellarmin, dit le casuiste Bouix, a dit que les écrits de Gerson sur les pontifes et les conciles contenaient une doctrine erronée, et que pour cette cause il ne voulait pas décrire les opuscules de ce Docteur, dans son livre des Écrivains ecclésiastiques. Mais Bellarmin n'a pas dit cela! « Parce que beaucoup de ses opuscules, dit-il, sont petits et qu'ils sont très-nombreux, j'ai le regret de ne pouvoir les décrire tous.

Sed quia ut plurimum opuscula sunt parva et in maximo numero, piguit ea describere. » C'est ce qu'on lit dans les éditions de Rome et de Paris. Notez que Bellarmin s'exprime ainsi après avoir qualifié Gerson, quoiqu'il ne partageât point en tout ses opinions, de « Vir doctus et pius, un homme savant et pieux. » Quel éloge d'un adversaire ! Eût-il pu ajouter un autre titre que celui de « Sanctus, saint ? » On voit qu'il y a là de la part du casuiste du bouixisme, c'est-à-dire une réticence coupable. Si les écrits attribués à Gerson en temps de schisme étaient si mauvais qu'ils renfermassent des hérésies, sans doute que Rome n'eût pas différé à les mettre à l'index. Elle y avait bien mis l'Imitation de Jésus-Christ. Toutefois, la Congrégation de l'Index cédant à l'opinion qui se prononça bien fortement sur ce petit livre, en permit la lecture. A partir de là, il eut une vogue étonnante. Qu'on veuille ne pas oublier que les ennemis de Gerson, toujours si nombreux, si remuants, si prévenus et si ardents contre lui, n'eussent certes pas manqué une occasion si favorable de lui nuire. Voilà un point qu'il importe de bien saisir. « La question de l'infaillibilité personnelle n'était pas encore un dogme de foi ! donc elle était discutable. »

16. Que maintenant encore Bouix appelle Gerson un homme pervers et d'une doctrine féroce et d'autres noms aussi fameux, que jamais Pape ne se serait permis vis-à-vis le plus grand persécuteur de l'Église (Voy. De Parocho, cap. VI, par. 4) nous savons quel est l'homme (car ici c'est de l'homme que je parle et je respecte son caractère sacré) qui a su inspirer les diatribes ou les puiser chez d'autres de sa trempe, leur origine et leur but ; leur origine, l'envie ; leur but, enlever à Gerson l'Imitation pour en gratifier Kempis, dont son frère vient de publier une traduction sous le nom de cet auteur, avec prolégomènes, etc.

La preuve se tire d'une assez longue note qu'il a mise au bas d'une page (la 62e) de son livre. Et que fait là cette note si étrangère au sujet, dans laquelle encore il traite Gerson d'ignorant, « inepta... », d'emporté, « in dicendo tumorem... »

de pétulant, « vir petulentiam? » Il conclut qu'il n'est pas possible qu'un livre comme l'Imitation qui respire de tels parfums de sainteté, ainsi que l'humilité, la douceur et la simplicité, soit sorti de la main d'un tel homme. Il termine par cette phrase qui caractérise on ne peut mieux son intolérance et sa mauvaise foi : « Quod quidem meum, nullius auctoritatis, judicium, et si liberum cuique sit nihili facere, oro tamen ne, antea quàm Gersonem ipsum legerit, rejiciat. » Quelle petitesse d'esprit! quel caractère bizarre et intolérant! Fort heureusement que le nombre de ces génies étroits, rabougris et pétris de fiel, est si petit, sans cela la terre ne serait plus habitable; israëlites, protestants, libres penseurs, seraient immédiatement ou incarcérés, ou exilés, ou punis de mort. Dans tous les temps, il y eut de ces hommes sans humanité, le fléau de l'Église et de la société. Est-ce qu'un prédicateur, aussi fanatique, n'osa pas déchirer en pleine chaire le magnifique « Traité de l'amour de Dieu, » de saint François de Sales? Ne vous étonnez plus du langage de Bouix, mais étonnez-vous de voir un si grand théologien être si mauvais logicien!

17. Le saint cardinal de Cheverus qui, certes, était aussi romain que le casuiste et à coup sûr plus sage et plus docte que lui, ne concevait pas cette charité qui se restreint dans le cercle des hommes de bien ou des hommes de notre opinion, observe le vénéré curé de Saint-Sulpice, et n'a pour tous les autres que de la froideur et de l'indifférence, quand ce n'est pas de la haine : « S'il était permis, disait-il, de ne pas aimer un homme parce qu'il se trompe ou ne voit pas les choses comme nous, la charité serait bannie de la terre, car il n'y a que dans le ciel qu'on ne se trompe pas (Vie du card. de Chev., liv. v.) » Benoît XIV, ce docte et saint pontife qui revient si souvent sous ma plume, est un modèle accompli de tolérance dans les opinions divergentes qui ne sont pas de foi divine. Et même quand il parle des hérétiques, il les traite avec infiniment de douceur, en même temps qu'il réfute leurs erreurs avec une fermeté et une lucidité incomparables. Ce grand Pape dont le nom brille de la triple auréole de la science, de l'autorité et de la sainteté, sera toujours un

exemple à suivre pour la polémique. Bien différent de ces controversistes contemporains où l'exagération s'unit à la morgue, où l'esprit de système préconçu ne sait répondre à ses antagonistes que par des récriminations offensantes pour les personnes, et qu'on essaie de justifier par un excès louable d'ardeur pour la vérité. Mais tel n'est pas le langage de cette fille du ciel !

Quel est le maudit pour l'éternité, le criminel le plus infâme qui ait jamais été maltraité comme Gerson par cet ignorant casuiste? Excusons-le et que Dieu lui pardonne sa malveillance. « L'homme passionné, dit admirablement l'Imitation, change le bien en mal, et croit aisément le mal ; l homme bon et calme change tout en bien (Imit. Chrsti. 11. 3). » Gerson faisait allusion à ses adversaires qui, de son vivant même, critiquaient non-seulement ses actes, mais ses intentions les plus pures et les plus secrètes, comme des catholiques de leur race le font encore avec plus de sainte ruse.

18. Vers le milieu du seizième siècle les calvinistes brûlèrent le corps de saint Bonaventure et jetèrent ses cendres dans la Saône. « Le Seigneur permit, selon le père Possevin, pour rehausser la gloire de saint Bonaventure, qu'il essuyât après sa mort une sorte de martyre. (Sixième centen. 15 juillet 1874. Le cardin. saint Bonavent., liv. VI, chap. 4.) » Mais ces calvinistes n'ont pas moins maltraité Gerson dont ils ont fait disparaître toute trace visible de culte. Est-il vrai maintenant, comme le prétend Malou, que tous les hérétiques, tels que les calvinistes, aient professé pour Gerson des sentiments si vifs de profonde admiration ? (Recher. 328). « Mentita est iniquitas sibi !... » Mais ne semble-t-il pas que le ciel veut rehausser le plus magnifiquement possible la gloire déjà si belle et si sainte de notre Gerson, en permettant que l'envie, le pharisaïsme, la malignité, la fourberie, le persécutent à outrance encore aujourd'hui.

CHAPITRE XX

OCCASION QUI FIT COMPOSER PAR GERSON LE LIVRE DE L'IMITATION.

1. Nous avons vu au chapitre dix-huitième de cet ouvrage, par l'autorité des saints personnages contemporains de Gerson et par un chapitre des anciennes Imitations, combien étaient grands les désastres dans l'Église, et que ce Docteur seul, si véridique et si ferme vis-à-vis les puissances lorsqu'il s'est agi de défendre le droit, la vérité et la justice, a pu et dû écrire ce même chapitre sur les grands et les dignitaires fauteurs de ces désordres par l'opposition, pour un certain nombre, de leurs mœurs avec l'esprit et les maximes de l'Évangile. Mais c'était aussi une époque féconde en dévotions populaires. La plupart avaient pris naissance à l'occasion du Jubilé et surtout du Schisme, dans le but d'obtenir du ciel son entière extinction et la paix à l'Église comme aux divers États de l'Europe.

2. Mais bientôt, comme il arrive ordinairement, de grands abus s'y étaient introduits, notamment dans les pélerinages. On peut en voir des preuves dans le père Berthier, et autres historiens de l'Église. C'est à quoi en deux endroits l'Imitation de Jésus-Christ fait allusion, et certes avec un sans gêne, avec une sincérité et une autorité qui sont bien en tout conformes au génie de Gerson. « Ceux qui font beaucoup de pélerinages, dit-elle, rarement en deviennent-ils plus saints. Qui multùm peregrinantur, rarò sanctificantur (Imit. Christi. I. 23) » C'est mordant, n'est-ce pas?

Que penserait-on d'un écrivain catholique qui s'exprimerait ainsi de nos jours, où les pélerinages sont si multipliés, en France, que livres et journaux ne parlent que de cette forme de dévotion, encouragée d'ailleurs par le Clergé? C'est cette même censure, ou plutôt cette même pensée qu'elle développe d'une admirable manière en parlant du Sacrement de

l'Autel, le Soleil de l'Église, le Centre comme la Perfection de la vraie dévotion. Lisez !

« On court souvent en divers lieux pour vénérer les reliques des saints, on s'émerveille au récit de leur histoire, on admire la grandeur des temples qui leur sont consacrés, et on baise leurs pieux ossements à travers l'or et la soie qui les enveloppent. Et voilà que vous-même vous êtes ici présent devant moi sur ces autels, vous, mon Dieu, le Saint des saints, le créateur des hommes et le souverain des anges. Souvent ce qui porte à ces pélerinages, c'est la curiosité, l'attrait de la nouveauté : aussi l'âme en retire-t-elle peu de secours, « et modicus reportatur emendationis fructus (pesez ces expressions), surtout quand c'est un motif aussi frivole, et non un véritable repentir qui y conduit. » (Gerson. de l'Imit. de J.-C. trad. d'après un manusc. de 1440, par l'abbé Delaunay, curé de Saint-Étienne-du-Mont. II. I.)

3. Encore une fois, peut-on faire une critique plus mordante des abus dans les pélerinages ou voyages de dévotion aux saints ? Peut-on montrer avec plus de franchise et plus de sincérité, d'une manière plus tranchante enfin, que la vraie dévotion non plus que la sainteté ne s'acquièrent pas uniquement par des pélerinages ? La conduite comme les enseignements de Gerson, l'auteur de l'Imitation, prouveraient que le salut pour la société est dans l'éducation chrétienne de l'enfance, comme pour les particuliers dans la pratique de l'Évangile et pas ailleurs. Ainsi donc tout concourt à donner l'Imitation de Jésus-Christ à Gerson ; l'occasion qui fit naître ce livre, et l'esprit éminemment chrétien et évangélique qui anime toutes ses pages, fournissent la preuve la plus sensible qu'il vient de sa main [1]. Cette démonstration n'a pas échappé aux savants.

[1] Des esprits pétulants et légers qui n'ont jamais ni approfondi ni goûté les suaves maximes du Christ ont dit de ce livre : « Le catholicisme de Jean Gerson est anti-évangélique. — C'est l'annihilation absolue de l'intelligence et du cœur... Les conséquences de l'application de l'Imitation dans la vie pratique sont d'abrutir en soi-même tout ce qui n'est pas la contemplation immédiate de Dieu seul.... » Ils se sont trompés, car les doctrines de l'Imitation qui ne sont que le commentaire le plus pur de

4. Ecoutez le docte abbé Dufresnoy, dans la préface de son Imitation gersonnienne.

« Il y eut du temps de cet illustre théologien des altérations essentielles que l'on voulait introduire dans la religion. La pureté de la foi fut attaquée par Jean Huss que l'on condamna au Concile de Constance, où se trouva Gerson qui en fut l'âme. D'un autre côté Jean Rusbroeck, contre lequel écrivit Gerson, s'avisa de vouloir donner dans une spiritualité extraordinaire et peu conforme à la vie simple et commune que Jésus-Christ a pratiquée et qu'il nous a prescrite ensuite dans son Évangile. Gerson même s'élève plus d'une fois dans ses écrits contre ces faux mystiques. C'est, conclut le docte abbé, ce qui aura donné lieu à Gerson de faire deux ouvrages, à l'imitation de Boèce, l'un intitulé : « De consolatione theologiæ, libri IV, » qui est incontestablement de cet illustre théologien, qui rassure dans cet ouvrage la pureté de la Foi contre les erreurs naissantes de son temps ; et l'autre : « De interna consolatione » ou « De l'interne consolation, c'est-à-dire : De la consolation intérieure, » dans lequel les maximes de la vie intérieure altérées dès le commencement du quinzième siècle (notez bien) sont rapprochées de la vie commune de Jésus-Christ et de ses apôtres. »

5. Ces remarques sont, ici, de très-grande importance. En effet le livre de l'Imitation est le censeur et le réformateur de toutes les dévotionnettes et fantaisies pieuses, par lesquelles trop souvent on prétend remplacer les préceptes évangéliques ou les devoirs de la profession dans laquelle on est engagé. Lisez et jugez :

« Plusieurs mettent toute leur dévotion en des livres, d'autres en des images, d'autres en des signes et des marques extérieures. Quelques-uns m'ont souvent dans la bouche, (c'est le Christ qui parle) mais peu dans le cœur. (Imit. Christi. III. 4). » Et plus loin pour montrer le danger des illu-

l'Evangile, ne tendent à autre chose qu'à réformer l'homme abruti, ou au moins séduit par les folles passions terrestres et l'attachement désordonné aux biens de ce monde. (Voy. l'abbé Duclos : La sais. d'hiv. à Paris, XIXe lettre.)

sions et du fanatisme dans la vie spirituelle, il ajoute : « Des indiscrets se sont perdus par la grâce même de la dévotion, parce qu'ils ont voulu faire plus qu'ils ne pouvaient, ne mesurant point leur faiblesse, mais suivant plutôt l'impétuosité de leur cœur que le jugement de la raison. Et parce qu'ils ont aspiré, dans leur présomption, à un état plus élevé que celui où Dieu les voulait, ils ont promptement perdu la grâce... (Ibid. III. 7.) »

6. Vous entendez ici le philosophe mystique Gerson, qui ne séparait jamais les lumières de la raison de celles de la révélation. Et si ces paroles n'étaient de Gerson, on ne pourrait les attribuer qu'à notre grand Bossuet, l'illustre disciple du saint Chancelier. Nulle part, on ne trouvera une mysticité à la fois plus simple et plus profonde, plus sévère et plus douce, plus facile comme plus à portée de tous les chrétiens quels que soient le sexe, l'âge et la condition, que dans l'Imitation de Jésus-Christ et les autres écrits de Gerson. Le génie du philosophe chrétien, du réformateur catholique, du penseur accompli, du maître dans la sainte théologie, transpire d'un bout à l'autre de ces admirables chefs-d'œuvre. Trop peu ont envisagé Gerson comme penseur ; pourtant quel penseur que celui qui fut l'un des inspirateurs de Bossuet, de Pascal, de Bourdaloue, etc ! Voyez un peu, pour parler avec Louvet, comme sa philosophie s'élève de la forme à la substance, de l'idée à l'être, du contingent à l'absolu, du subjectif à l'objectif, se fondant pour cela de l'intuition appliquée aux choses célestes. (Dict. de la Conversat., art. Gerson. — Didot.) « J'ai bien lu Gerson je l'ai lu et médité durant de longues années, disait un habile homme, et je suis resté convaincu que ses détracteurs ne sont que des ignorants de ses nombreux écrits, comme de son caractère et de son brillant génie. » Gerson est un sublime penseur; un lecteur superficiel ne goûtera jamais ses écrits.

7. Les doctrines de l'Imitation prouvent qu'elle fut écrite dans une époque de grandes calamités religieuses et sociales, sous le poids d'immenses douleurs, par un homme fortement éprouvé, qui, après avoir longtemps vécu dans le siècle sans

en prendre l'esprit, sentit un besoin indéfinissable de le quitter afin de ne vivre plus que pour Dieu seul. Cet homme, osez dire et soutenir que ce n'est pas Gerson, « consommé dans la vie intérieure, » comme s'exprime l'abbé Dufresnoy, et qui a fini sa vie dans la retraite et l'éloignement du monde après une existence broyée et trempée fortement dans la lutte.

8. Notez bien que de tous ceux (et le nombre en est assez restreint) qui en divers temps ont disputé l'Imitation au vénérable Gerson, pas un, non, pas un seul, dit le père Possoz, jésuite, n'a pu produire *un titre suffisant* contre lui, qui pût lui ravir cette si glorieuse paternité, qui fait tant d'honneur à la France. Et même les diatribes et les injures que lui prodiguent ses implacables adversaires ne font que rehausser sa gloire, exalter ses mérites, grandir et perpétuer sa renommée, confirmer de plus en plus ses droits sur l'Imitation. Jamais le retour vers Gerson n'a été plus solennel, mieux prononcé, plus universel qu'à notre époque. Les adversaires le savent, c'est pourquoi ils s'irritent même jusqu'à la colère et la fureur dans leurs perpétuelles invectives. O grand et incomparable Docteur! il faut bien que votre réputation soit solide, appuyée sur des bases inébranlables et plus durable que l'airain, puisque, quelque petit qu'ait toujours été le nombre de vos défenseurs que l'amour de la vertu a inspirés et guidés relativement à l'Imitation, cinq siècles de luttes inouïes dans les fastes de la critique n'ont pu la démolir.

CHAPITRE XXI

GERSON NE PEUT ÊTRE JUGÉ SANS SON ÉPOQUE. QU'IL CONNUT LA PERFECTION RELIGIEUSE.

1. Faute de juger notre saint Docteur avec son époque, on s'est trompé. Est-ce le seul Gerson qui a fait, en son temps

si malheureux, appel à la réforme des mœurs, à la sanctification des pratiques religieuses ? non, certes ! Voyez les grands et saints mystiques de l'Église d'Espagne, « ils ont tous ou presque tous un esprit de satire et de blâme contre les vices du siècle et les fautes de tous, même du clergé ; ils eussent été volontiers des réformateurs, mais à la manière de saint Bernard ; volontiers ils eussent rétabli l'Église dans sa pureté primitive, mais sans porter atteinte à son unité. Leur ambition ne dépassait pas celle du moine de Clairvaux, demandant qu'il lui fût donné de voir avant de mourir l'Église de Dieu comme aux premiers jours, quand les apôtres tendaient leurs filets pour prendre non de l'or et de l'argent mais des hommes. (Rousselot. Les mystiq. espag., chap. XIV. » Voy. aussi de Martonne. La piété au moy. âge, in-8o). Tel fut le perpétuel désir de Gerson.

2. « Il ne reconnut pas l'éminence de la vie religieuse, dit l'adversaire. » — Comment, lui qui a tant et si bien écrit pour les moines, lui qui a déterminé ses frères à embrasser la vie religieuse et ses sœurs à garder le célibat, n'eût pas connu l'éminence, c'est-à-dire la perfection de l'état religieux [1] ? Pauvre et ridicule allégation, en vérité, que celle-là. J'aime mieux répondre en citant des fragments d'une lettre qu'il écrivit à son plus jeune frère, pour l'encourager à se consacrer au Seigneur dans le cloître. Ce frère c'est Jean, qui devint prieur des Célestins de Lyon. Sans prévenir le lecteur, il trouvera assurément dans cette lettre qui l'a précédée de bien longtemps, environ quarante années, l'Imitation, avec la même ferveur pénétrante, la même onction, presque les mêmes termes, sous la même forme familière et vive.

« Frère bien-aimé, je me réjouis avec vous du fond de mon cœur de ce que vous avez trouvé une retraite pour y servir Dieu. Que Notre-Seigneur en soit béni, Lui qui a daigné vous

[1] Ecoutez le jésuite Jean de Saint-Aubin : « Il s'attacha, dit-il de Gerson, au service de l'Autel, et y engagea ses trois frères et ses sept sœurs que Dieu lui donna, et que par retour de reconnaissance il rendit à Dieu, leur persuadant de prendre le voile de religion. (Hist. Ecclés. de Lyon, VIIIe part., sect. 25.) » N'est-ce pas le cas de rappeler ici, au sujet des adversaires, ces paroles des Psaumes : « Mentita est iniquitas sibi ! »

appeler à son service. Je reconnais que cette vocation est un don de Dieu; car ce n'est pas d'après vos mérites, mais selon sa miséricorde qu'il vous a retiré des vanités du siècle et amené dans une Société choisie, où vous puissiez entendre et voir de vos yeux la manière de le servir.

« Que de jeunes gens riches, nobles et puissants, combien qui sont savants, lettrés, déjà fameux, et qui, misérablement ballottés dans cette servitude terrestre, ne peuvent en dégager leur cou! l'esprit qui les meut ne va pas jusqu'à un tel renoncement. O vanité des vanités, d'aimer le monde et de se soucier moins des choses de Dieu! Un temps vient, il est là, où toutes les délectations du siècle et de la chair finiront. Il faudra bien alors, bon gré mal gré, qu'on quitte ces pompes dont on ne peut se déprendre.

« Vous, bien-aimé Frère, vous avez reçu de Dieu une plus grande faveur, puisque, parmi tous vos compagnons, vous avez été préservé de tant de dangers du corps et de l'âme, et placé en un lieu propice pour vous sauver. Oh! que d'actions de grâces vous devez à Dieu, qui vous a offert son royaume à gagner, ce royaume que le riche ne peut acheter de tout son or!

« Pensez où sont vos anciens condisciples, ces intimes avec lesquels, selon la chair, il vous était doux de vivre et de jouir, que vous mêliez volontiers à des projets de pérégrinations lointaines, où vous portait, non l'amour de Jésus-Christ, mais l'ambition de quelque avancement au profit temporel. Combien qui sont déjà morts! Combien d'autres restés errants dans le siècle!... C'est bien vrai que vous pouvez dire avec le saint homme Moïse, en appréciant leur fin : « S'ils avaient eu la raison et l'intelligence de se pourvoir envers l'avenir! »

« Vous avez appris que les uns vont à Rome, et se fatiguent pour des bénéfices; que d'autres sont toujours à Paris où ils aspirent à quelque fortune importante; que d'autres, en possession des dignités et des prélatures, sont enfin exaltés au milieu du peuple. Et vous, qu'êtes-vous? grâce à Dieu, rien de tout cela ne vous a tenté; plutôt pour Jésus-Christ, vous

regardez toutes ces joies mondaines comme du fumier, y ajoutant le mépris de vous-même en union avec la parole de David : J'aime mieux être abject dans la maison de Dieu, qu'habiter sous les pavillons des pécheurs.

« Ainsi vous avez choisi aujourd'hui le Seigneur Dieu pour Père, lui dont les serviteurs sont rois, et qui paie un dédain, souffert ici en son nom, d'une éternelle gloire. Que pour lui toujours le travail vous soit un repos; l'indigence, un trésor; le mépris, une horreur; la peine, une consolation; l'infirmité, de la force; l'affliction, de la joie. Plus sera pur et ardent l'amour que vous lui portez, plus vous paraîtront viles les choses de la terre.

« Prenez seulement garde, ô mon Frère, de jamais permettre que votre cœur cède aux conseils de l'esprit pervers, et s'afflige d'avoir quitté amis, camarades, en apprenant qu'ils sont devenus de grands docteurs; et vous, vous êtes resté seul avec votre innocence. Fermez l'oreille à ces instigateurs de changement qui vous disent : Jusques à quand passerez-vous de la sorte? Que ne visez-vous plus haut? Et n'entreprenez-vous quelque œuvre, qui soit aussi profitable au prochain?....

« Croyez l'expérience. Un serviteur de Dieu ne peut que perdre à ces rappels, à ces retours vers la vie séculière, quand il n'est pas tout à fait mort à lui-même. Ils font grand mal, ces beaux conseillers de position supérieure, de meilleure carrière. Avec des airs de sage qui ne tend qu'au bien, ils n'ont pas l'esprit de Jésus-Christ; ils refusent de le suivre dans sa nudité, et comme ils ne sentent pas la grâce dont Dieu prêche et fortifie ceux qui le servent, ils tiennent pour dure cette parole : « Renoncez à vos amis et à tout. »

« Gardez-vous donc, Frère bien-aimé, d'écouter de tels discours, moins encore de les croire. Vous avez commencé, restez ferme, je vous en conjure. Que sert à l'homme de gagner le monde, s'il se perd lui-même? Retenez cela devers vous, et quelle que soit la main qui vous attaque, opposez-lui le bouclier de l'Évangile.

« Que votre constance ne se démente pas, ô mon Frère; Jésus-Christ qui vous a donné d'entreprendre achèvera et af-

fermira votre propos. Voyez que le temps est court, la vie incertaine. Tout ici-bas est périssable et vain. Beaucoup sont la proie infecte du sépulcre, et ils pensaient vivre si longtemps! Ils n'ont pas même un souvenir, ceux qui occupaient toutes les bouches. Le monde honore en face; il méconnaît les absents et laisse les morts.

« Il vaut donc mieux mépriser le menteur, et suivre Celui qui ne trompe pas : Puisse-t-il nous donner à tous la vie éternelle! »

3. Voilà comme l'illustre Gerson méconnut la vie religieuse, comme il était antipathique au cloître. Ou plutôt voilà jusqu'où ses adversaires se fourvoient eux-mêmes. Je ne ferai pas ressortir les rapports de cette lettre avec certaines maximes de l'Imitation : Ce mépris des vanités du monde, ce détachement de la créature, ces soins pour les prébendes, tout cela concorde on ne peut mieux avec l'Imitation.

4. En face de tels témoignages, les sophismes de l'adversaire ne sont plus soutenables, ils font place au ridicule qui lui-même disparaît dans la honte de sa défaite. Mais pour fortifier encore plus ces témoignages, je reproduis une autre lettre, écrite par le même Gerson à son frère pour le fortifier dans les tentations; lisez :

« Jadis les Juifs méprisaient le Christ, présent dans sa chair, de même aujourd'hui le grand nombre des hommes charnels n'a pour lui que dédain. Hélas! aveugles, obstinés!... Ils préfèrent se croire eux-mêmes que l'Évangile, servir la chair que Dieu, et ils souhaitent de longs jours et les voluptés de la terre, leur regard oublie le ciel, ils ne songent pas combien vite ils seront enlevés. Si vous réfléchissez à tout cela, vous comprendrez qu'il vaut mieux suivre les pas d'un Dieu humilié et crucifié, torturé pour nous; étant bien juste que nous souffrions avec lui, et que parents et amis nous quittent dans ce monde. Restez donc auprès de lui et ne vous détachez pas de son amour. Montez sur l'arbre de la croix, vous verrez Jésus qui va devant, et vous prépare la voie vers l'éternelle vie. C'est la voie, marchez-y. La voie de la croix est notre voie, voie des élus, voie du petit nombre, voie assurée, voie salu-

taire; voie courte, voie droite, voie de la peine, voie de la perfection, voie du bonheur. C'est, dis-je, la voie de la croix, mais elle mène à la gloire. Puisque donc la vie du Christ fut la croix, la croix doit être aussi la vie du chrétien; mais bien plus la vie des moines, des clercs, de toutes les personnes religieuses sera dans la croix.

« Hors de la croix, point de salut; sans la croix on n'arrive point au trône de la gloire. Vous, restez au lieu que vous avez choisi. Opposez le bouclier de la patience au coup des tentations, aimant mieux mourir que céder aux assauts de l'antique ennemi. En outre, contemplez les exemples des saints. Souvenez-vous combien les saints se sont donné de peine pour plaire à Dieu et acquérir la vie éternelle, où maintenant ils règnent et goûtent une félicité sans terme avec Jésus-Christ. Plus ils furent dédaignés et pauvres en ce monde, plus aujourd'hui ils brillent dans les honneurs et dans la gloire du Ciel. Donc, pour l'amour de Jésus-Christ, le lieu, l'état inférieur doit vous être en estime et vous sembler doux. Car c'est vanité que de convoiter les biens de cette vie présente. »

5. Ce long fragment de lettre ne semble-t-il pas une belle page détachée du livre de l'Imitation de Jésus-Christ? Style, onction, simplicité et allusion à la vie monacale, s'y trouvent au même degré au moins que dans l'Imitation : Kempis qui avait le flair exercé et bon le savait bien. Aussi a-t-il copié d'un bout à l'autre cette lettre du saint Chancelier, sans lui donner un reçu en indiquant qu'elle venait de lui (sainte ruse !...) et l'a-t-il sans façon aucune réuni à la collection de ses opuscules manuscrits. Et Sommal l'a fait imprimer ainsi avec les écrits compilés ou imités du moine copiste. Voilà comme ces pères étaient sérieux et consciencieux. Tous deux, et le copiste et un éditeur ont fait de même pour l'Imitation qui, du reste, et c'est à la connaissance de tous, ne s'est jamais trouvée imprimée dans la première édition des opuscules de Kempis. Si Kempis a pu copier plusieurs lettres de Gerson à ses frères religieux et se les approprier sans scrupule (notez) pourquoi n'aurait-il pu faire de même à l'égard

du livre de l'Imitation, puisque le Chancelier était on ne peut plus lié avec les Chanoines réguliers?

Maintenant, ne pourrait-on pas affirmer que cette lettre de Gerson a été, comme on l'a dit de l'Imitation, écrite par un moine et pour des moines? Elle fait si bien allusion à la vie monastique et religieuse! Et pourtant on vous donne les preuves en mains qu'elle est de Gerson pour l'un de ses frères, moine. Gerson connut-il jamais l'éminence de la vie religieuse?... Voyez et jugez, puis concluez. Vous trouverez le texte latin de cette lettre dont le titre est : « Pro confortatione tentati » dans toutes les éditions des œuvres du saint Chancelier. « Et nunc intelligite !... » Revenons au sophisme de l'adversaire.

6. « Plusieurs de ses traités ne sont que des écrits de polémique contre les plus grands mystiques de son temps. » Ce terme de « plusieurs » est assez vague; deux, tout au plus trois opuscules de Gerson ont été dirigés contre les faux mystiques et les visionnaires comme il y en a eu dans tous les temps. Mais enfin ceux que le saint Docteur combattit avec prudence et charité devenaient dangereux par leurs sentiments erronés, soutenus d'une certaine réputation de sainteté. C'est là une vérité reconnue de tous ceux qui ont étudié l'histoire religieuse du moyen âge.

CHAPITRE XXII

QUE GERSON NE FUT JAMAIS CONTRAIRE AUX MORTIFICATIONS CORPORELLES.

1. « Nous demanderons... — » Ah, vous demanderez! Quoi? que quelqu'un veuille vous dire toute la vérité sur ce saint et savant Docteur que vous incriminez à votre fantaisie. Hé bien, voilà cette vérité toute nue, toute franche et toute crue; la voilà non pas forgée, travestie, simulée à ma guise, mais telle que l'histoire impartiale (notez) l'a présentée, telle que la

tradition nous l'a transmise ; telle enfin que l'attendent les lecteurs sérieux.

« Nous demanderons si c'est l'auteur de l'Imitation qui a blâmé les excès de mortification de saint Vincent Ferrier ? » — Ici encore l'adversaire détourne les choses de leur vrai sens, et abuse par trop de la confiance de ceux qui le lisent : ces documents le prouvent. Bien entendu, comme toujours je cite des écrivains impartiaux, c'est-à-dire qui ont écrit sans but relatif à la question d'auteur de l'Imitation.

2. Lorsque saint Vincent Ferrier quitta Lamballe, il se disposait à évangéliser quelques autres villes de Bretagne, dit dans sa vie le docte abbé Bayle, lorsqu'il reçut de Jean Gerson la lettre suivante écrite de Constance, où cet homme illustre était une des lumières du Concile.

« Au très-célèbre docteur, au prédicateur très-zélé pour le salut des âmes, maître Vincent, de l'ordre des Frères prêcheurs, mon père très-cher en la charité de Jésus-Christ. »

Ainsi commence cette lettre dans laquelle après avoir loué le saint de ses travaux apostoliques, il le félicite de la sagesse de ses conseils pour faire conclure la soustraction d'obéissance à Pierre de Lune, anti-pape (Benoît XIII), cet homme si obstiné, dit le Chancelier, envers l'Église notre mère ! « C'est une action, ajoute Gerson, qui vous couvrira de gloire, et dont nous tous, présents à ce saint Concile général, espérons recueillir bientôt le fruit, par le retour de la paix qui est bannie de l'Église, hélas ! depuis quarante ans ! Oh ! que vous êtes heureux ! Mais trois et quatre fois heureux seriez-vous, si vous vouliez être présent au milieu de nous, ne pas entendre dire, mais voir de vos yeux l'élection du Souverain-Pontife... »

3. Encore une fois celui qui s'enthousiasme si bien, qui ressent une joie si douce et si sainte dans la seule espérance qu'un Pape légitime et vrai sera vu à la tête de l'Eglise devait nécessairement avoir dans le cœur un amour bien grand, bien sincère et bien vif pour cette Eglise et pour le Pape, son chef. Qu'en dites-vous, adversaires intrigants, autant qu'injustes ?...

J'ai cité à dessein pour montrer combien sont faux, insul-

teurs, au moins ignorants, ceux-là qui calomnient encore l'illustre Gerson, qui l'accusent de s'être montré outrageux à l'égard du Souverain-Pontife, lui au contraire, on le voit ici, si plein de respect pour l'autorité légitime du Pape et si plein d'amour, comme s'expriment les théologiens allemands, pour l'Église (voir Goschler), qui aussi calomnient et accusent Gerson dans ses actes et ses intentions les plus pures, le désir ardent qu'il avait de voir le schisme éteint, l'Église florissante en paix, ayant enfin à sa tête un Pontife légitime.

4. Peu après, continue l'abbé Bayle, le Docteur très-chrétien que, comme un autre saint Paul, l'ombre seule du mal et le moindre froissement des âmes effrayait (que c'est glorieux pour Gerson!), ajoute :

« Croyez-moi, illustre Docteur, plusieurs tiennent ici différents discours au sujet de vos prédications, et surtout à l'occasion de cette sorte de flagellants qui a déjà été condamnée en plus d'un endroit. Vos amis attestent que vous ne l'approuvez pas; mais ils pensent que vous ne la condamnez pas assez fortement. »

Le savant abbé Bayle conclut : « Le Chancelier de Paris, dont la sincère piété égalait les lumières (notez), craignait que l'autorité d'un si grand homme ne servît peut-être, contre son intention, à renouveler la secte des flagellants qui venait de paraître en Allemagne et qui avait été aussitôt condamnée et proscrite par le zèle des premiers pasteurs. » — « Ces flagellants, dit Bergier, s'attroupaient, quittaient leurs demeures, parcouraient les bourgs et les villages, exhortaient tout le monde à se flageller, et en donnaient l'exemple. Ils enseignaient que la flagellation avait la même vertu que le baptême et les autres sacrements; que l'on obtenait par elle la rémission de ses péchés sans le secours des mérites de Jésus-Christ... Ils causaient enfin des séditions, des meurtres, du pillage. Clément VII condamna cette secte, Gerson écrivit contre eux... (Dict. de Théolog., art. Flagel.) » Tout autre que le Docteur très-chrétien qui aurait eu une étincelle d'amour pour Dieu, l'Eglise et les âmes, aurait-il pu se dispenser d'avertir saint Vincent Ferrier?

5. « Gerson, dit un autre biographe, conseilla au Saint, dans une lettre datée de Constance, de se retirer de la société de ces flagellants, ce que fit en effet saint Ferrier. Bientôt après l'illustre Chancelier rédigea sa dissertation contre les flagellants (Oper. Gers. II, pars IV.) Il dit entre autres choses très-remarquables : « D'autres pénitences sont souvent plus conformes à l'esprit de l'Évangile que la macération du corps jusqu'au sang. Les singularités de ce genre rendent l'homme orgueilleux et prédisposent les religieux à se dispenser de leurs règles (ici encore Gerson parle des religieux). Il n'est jamais permis de mépriser le conseil des supérieurs légitimes... (Comme se révèle le caractère de ce grand Docteur!) Les processions des flagellants attirent à leur suite l'erreur, le mépris des prêtres, les extorsions et les vols, l'oisiveté et toute espèce de désordre, comme l'apprend l'expérience. » L'adversaire avait-il pesé toutes ces expressions de Gerson, avant de l'attaquer ? (On les retrouve dans le Dict. Encyclop. de la théol. cath., art. Flagellants.)

6. On voit qu'au fond c'est moins la flagellation que les abus de cette pratique pour les mœurs que le vénérable Chancelier attaquait. En outre, il savait très-bien que la modération est la première des vertus, et que comme l'a enseigné depuis un grand mystique : « Les extrémités produisent de grands maux (Boudon : L'Orais. ment., liv. I, ch, 5.). » Ce qu'il voulait, c'était qu'avant toutes les macérations extérieures du corps on s'exerçât aux vertus chrétiennes et à la mortification intérieure par le renoncement à ses propres fantaisies, à sa propre volonté, à ses propres inclinations. C'est ce qu'il recommande dans tous ses ouvrages et dans l'Imitation, avec tant de force et d'insistance : « Quittez tout, dit-il, renoncez à ces funestes convoitises... Un grand obstacle à la vie intérieure, c'est qu'on s'arrête à des pratiques extérieures et à des choses sensibles, et qu'on s'adonne peu à une parfaite mortification... (Imit. Christi. III, 31, 32.) »

7. Que voyait-on alors que le bienheureux Gerson écrivait contre les flagellants? « On voyait, dit l'abbé Racine, une multitude innombrable de flagellants qui faisaient couler le sang

de leur corps, en laissant subsister toute la corruption de leur cœur (Réflex. sur l'Ét. de l'Egl. pend. le xve siècle.) » On voyait, dit un littérateur chrétien, « cette hypocrisie licencieuse qui cherchait à se couvrir du voile de la piété et abusait du zèle de quelques âmes ardentes (De la Gournerie : Rome chrét., chap. xiv.) » Inutile de reproduire les crimes de tous les genres commis par des flagellants et dont à la fin les fauteurs furent punis par le supplice du feu.

8. Maintenant il faudrait être doué ou d'une singulière stupidité ou d'une infernale malice, pour oser condamner à cet égard l'écrit et les actes de Gerson, que les siècles ont appelé le Docteur très-chrétien. Et pourtant vous avez entendu l'adversaire dire de lui : « Qui a blâmé les excès de mortification de saint Vincent Ferrier!... » semblable argument pour la cause de l'Imitation est vraiment ignoble; on est presque honteux de le répéter. Il est bien évident qu'il déplace la question, en impose au public qu'il cherche à séduire en s'exprimant ainsi. Faut-il le rappeler? Gerson a blâmé Vincent Ferrier de ce qu'il ne condamnait pas une secte déjà condamnée par le Pontife romain, par l'Église, de ce que, au contraire, il semblait l'autoriser. Et il blâmait et condamnait ces flagellations immodérées par motif surtout d'ordre et de sainte pudeur (car il importe de le dire, et les preuves abondent, Gerson avait un amour infini pour la pureté). Ces flagellants à moitié nus commettaient des infamies bien étranges dont on ne peut parler. Mais le grand Docteur n'a jamais condamné les macérations corporelles que s'imposait personnellement Vincent Ferrier. Ce saint Maître dans la science sublime des Saints était bien éloigné de faire consister la perfection chrétienne ou religieuse dans ces flagellations. Aussi tout le monde peut se convaincre qu'il n'en parle même pas, une seule fois, dans l'Imitation de Jésus-Christ, preuve on ne peut plus forte que l'Imitation fut d'abord composée pour les chrétiens du monde dont l'existence, bien remplie en vue de Dieu, est une pénitence continuelle. Lisez et relisez attentivement ce livre si simple et pourtant si sublime, vous

n'y rencontrerez jamais les mots : discipline, haire, cilice, jeûne, cuirasse de fer...

9. Pour Gerson, qu'on le sache bien, l'essence de la perfection est toute dans le renoncement à soi-même et dans la parfaite conformité à la volonté de Dieu, ainsi que dans la complète mortification des sens, par laquelle on arrive plus vite au renoncement intérieur, et à l'union divine. N'en déplaise à l'adversaire, c'est là la pierre de touche des vrais mystiques chrétiens. Ainsi pensait le père Guilloré, jésuite, ce directeur si sage et si expérimenté. « Il ne faut pas mettre le haut point de la vertu, dit-il, dans ces mortifications corporelles. Je suis bien tout-à-fait du sentiment que nous devons abhorrer les plaisirs du corps, mais je ne le suis pas, qu'il se faille faire la plus grande idée des austérités, il la faut avoir infiniment plus grande d'un cœur humble et d'un esprit mort. (Max. spirit., liv. I, Max. VII, chap. I). » Le vénérable Olier, fondateur des Sulpiciens, béni dans son enfance par saint François de Sales, depuis grand admirateur de Gerson, et qui mourut dans les bras de saint Vincent de Paul, était plein d'une ardeur inexprimable pour les œuvres de pénitence. Il revint de l'exaltation de ses idées, et enseigna depuis que c'est bien plus l'esprit qu'il en faut chercher que les pratiques extérieures, auxquelles, dit-il, la santé la plus robuste ne résiste pas longtemps. Antoine, d'une sainteté phénoménale, le père des déserts et le maître des voies les plus hautes, interrogé sur la vertu qu'il regardait comme la première du christianisme, répondit : « la modération. » Cette réponse, en tout point conforme à l'esprit de Gerson et de l'Imitation de Jésus-Christ, s'applique à tous. Vous entendez ici et saint Ignace de Loyola, et saint Jean de la Croix, et saint François de Sales, et Gerson, et tous les grands mystiques de l'Église.

10. S'il était besoin d'autres autorités pour appuyer l'extrême réserve et prudence de Gerson, il ne faudrait qu'ouvrir certains traités ou morceaux ascétiques des plus célèbres docteurs tel que saint Antonin, archevêque de Florence. On y verrait en quels termes et combien souvent il y est cité. Provi-

dentiellement un petit volume d'une valeur infinie me tombe dans les mains. Je le parcours à la hâte, et dans ce « Traité des tentations, » qui est du père Jean de Jésus-Marie et traduit par le père Colomban, religieux de Picpus, je vois que notre Gerson est cité plus de cinquante fois dans les termes les plus respectueux, dont les suivants : que l'adversaire écoute !

« Gerson a composé exprès deux savants traités sur ce sujet (il s'agit des tentations, des scrupules, de la discrétion) d'où les théologiens ont puisé tout ce qu'ils ont dit de plus savant et de plus solide sur cette matière. — Gerson, ce Docteur incomparable, si pieux et si savant, qui n'a jamais eu qu'une conscience raisonnable, bien réglée et éloignée de tout scrupule, Gerson, cet auteur si grave, si pieux et si savant, cet insigne Docteur... Ce grand Docteur !... »

11. Et relativement au grave sujet sur lequel l'adversaire critique et condamne le même Gerson, ce petit ouvrage du savant carme et du pieux picpuscien cite un extrait fort important de l'un de ses traités intitulé : « De exercitiis discretis devotorum simplicium, » et dont voici l'exacte reproduction : « Il faut, dit-il, que l'âme gouverne son corps de telle manière, que d'un côté elle le mette dans un état qu'il ne puisse prévaloir contre elle ; et que de l'autre, il ne soit pas tellement abattu, qu'il ne lui puisse rendre quelque service. Elle le réduira dans le premier état, si elle ne le nourrit pas trop délicatement, et elle le rendra capable de quelque service, si elle ne le fatigue point par un trop grand nombre d'exercices spirituels ou corporels. Et quoique l'on doive toujours agir avec beaucoup de prudence, dans ces deux sortes d'exercices différents, cette vertu néanmoins est surtout nécessaire dans les exercices spirituels, parce que c'est par ces exercices, plus que par les autres, que l'homme peut tomber dans de très-grands dangers. Par exemple, si quelqu'un, sans discrétion et sans prendre conseil des personnes expérimentées, s'appliquait trop aux exercices du jeûne, des veilles, de la discipline, de l'oraison mentale, de la méditation de la mort, du jugement dernier, de l'enfer, et d'autres semblables, il

pourrait tellement blesser son cerveau et les autres organes nécessaires à l'âme pour ses opérations, qu'il perdrait entièrement l'esprit, ou qu'il deviendrait triste, mélancolique, fanatique, à charge à tout le monde... »

12. C'est toujours avec cette sage réserve, cette souveraine prudence, cette rare discrétion que Gerson, après saint Antoine-le-Grand, l'honneur des déserts, parlait des mortifications corporelles, telles que la flagellation, la haire, le jeûne. « Il ne le fait jamais, dit encore le père Colomban, qu'en prenant des mesures et des précautions infinies : de crainte que l'exercice de la mortification étant excessif et immodéré, il n'ait des suites plus fâcheuses, que celles que l'on veut éviter par son moyen. » C'est ainsi, dit-il encore plus loin, que parle Gerson, qui a fait voir dans tous ses ouvrages et dans toute sa conduite (la nature frémit quand on apprend quelle vie mortifiée et persécutée il menait) que ce n'est pas dans un esprit de relâchement, mais dans l'esprit d'une charité admirable et d'une prudence consommée qu'il enseigne cette doctrine. Une preuve entre mille.

13. Du temps de saint Gerson des gens blâmaient le statut qui oblige les Chartreux à un jeûne et à une abstinence perpétuels, comme contraire au droit naturel. Le Docteur, pour justifier ce statut, fit un traité qui a pour titre : « De non usu carnium... » Après avoir prouvé dans ce traité par plusieurs raisons également pieuses et solides la bonté de ce statut des Chartreux, qu'il dit que l'on peut observer, lors même qu'il abrége la vie, il ajoute ces paroles qui font voir que son zèle était selon la science, et qu'il avait un grand amour pour la mortification chrétienne et religieuse :

« Je sais, dit-il, et c'est ainsi que les Pères l'ont décidé, qu'une abstinence indiscrète a des suites beaucoup plus fâcheuses, et auxquelles il est beaucoup plus difficile de remédier, que l'excès que l'on peut commettre dans le manger. Mais cette abstinence indiscrète et immodérée n'est pas celle qui mortifie, qui affaiblit le corps et même qui abrége la vie; mais celle qui affaiblit le jugement et la raison, qui rend stupide, hébété, farouche, intraitable, et qui dispose au fana-

tisme. De sorte que, quelque rigoureuse que soit l'abstinence chez un religieux, pourvu que le jugement demeure sain, tout ira bien. « Quantus libet abstinentiæ rigor dummodo judicium rationis imperturbatum maneat, salva erunt omnia. »

« Vous voyez par là, ajoute ce grand homme, combien les supérieurs réguliers ont besoin d'une discrétion pieuse et d'une piété discrète pour gouverner comme il faut leurs religieux. Afin que ces religieux ne tombent pas dans la pusillanimité et la mollesse, faute de courage; ou dans le fanatisme et l'illusion, par trop de rigueur : « Videtis quàm necessaria sit in rectoribus pia discretio, et discreta pietas, etc. »

14. Lisez maintenant le père Guilloré, le plus prudent peut-être de tous les maîtres spirituels. Au lieu cité précédemment, il écrit : « Si un pénitent est animé de l'esprit de mortification, le démon y aide souvent, et en allume le feu, inspirant à un directeur que c'est une opération de grâce. Et il a ce qu'il prétend, qui est de ruiner le corps, pour en venir aux conséquences qui sont, la santé étant ruinée, de laisser les exercices spirituels comme il se voit tous les jours; et de se délicater après en cent choses, afin de se rétablir; d'être hors de règle dans une communauté et d'être obligé d'user de priviléges et d'exemptions. Voilà la fin (c'est-à-dire le but) du démon. »

Et plus loin, ce mystique, consommé dans l'esprit de pénitence et d'oraison, s'écrie : « Hélas! que de cœurs abominables devant Dieu, sous les corps perdus et déchirés par les mortifications! Que de passions vives et violentes sous des carcasses qui portent le visage de la mort! Que de volontés propres, et de furieux attachements à ses sens, dans ces personnes indiscrètement sévères à leurs corps!... » Ouvrez l'Imitation, et lisez ce texte déjà cité : « Quelques imprudents se sont perdus, à cause de la grâce de la dévotion. Ils ont voulu faire plus qu'ils ne pouvaient, ne mesurant point leur faiblesse, mais suivant plutôt l'impétuosité de leur cœur que la lumière de la raison. Et le reste... (Imit. III., 7.) » Ailleurs : « Si l'homme donne tout ce qu'il possède, ce n'est rien; s'il fait une grande pénitence, c'est encore peu... S'il a

une grande vertu et une très-vive ferveur, il lui manque encore beaucoup ; une chose qui lui est souverainement nécessaire : eh quoi? C'est qu'après avoir tout quitté, il se quitte lui-même... (Ibid. II, 12.) » Vous avez ici l'esprit de Gerson sur la véritable perfection et la solide mortification : — juste ce que son adversaire n'a pas su comprendre!

15. « Peut-on, conclut le père Colomban, parler d'une manière plus forte, et en même temps plus prudente de la mortification et de la pénitence, que le fait ici le pieux et docte Gerson? » (Voir tout le Traité cité du père Jean de Jésus-Maria, traduit par le père Colomban Gillotte.) C'est de ce père Jean de Jésus-Maria, si consommé dans la science et la sainteté, que le docteur Bail a écrit qu'il ne lui manquait que l'antiquité pour être mis au rang des Pères de l'Église : « Cui præter antiquitatum, nihil deest ut inter patres Ecclesiæ annumeretur. » (Voir pour la justification de Gerson touchant les Flagellants, l'Histoire des Flagellans, par l'abbé Boileau, chap. IX, et la Critique de cette Histoire, par Thiers, chap. V.)

16. J'ai cru devoir citer ces longs passages et ces jugements impartiaux des écrivains compétents sur le compte de Gerson pour montrer son vrai caractère et le venger de l'imprudente insulte de l'adversaire qui, toujours sous le prétexte de le faire paraître comme dépourvu des capacités qui semblent nécessaires pour avoir pu écrire un livre comme celui de l'Imitation, ose bien le représenter malévolement comme n'ayant pas connu la vie religieuse, comme n'ayant pas écrit pour les moines et comme ennemi de la vraie mortification corporelle. J'ai cru cela d'autant plus important que plusieurs, qui liront son long réquisitoire, n'ont jamais lu ni ne sont pas à même de lire les écrits de Gerson, cités et appréciés avec tant d'ignorance ou de mauvaise foi par quelques-uns de ses ennemis.

CHAPITRE XXIII

GERSON NE MÉPRISAIT PAS LES VISIONNAIRES, MAIS IL A BIEN ÉCRIT DU DISCERNEMENT DES ESPRITS.

1. « Si c'est l'auteur de l'Imitation qui a presque traité sainte Brigitte de visionnaire! Et à ce sujet, dit l'écrivain, il a composé le traité de l'épreuve des esprits (latin) et celui des vrais et fausses visions (aussi latin). » — Notez qu'en ceci, comme dans les flagellations, Gerson ne condamne pas la chose, mais les abus. C'est ainsi qu'il n'improuvait pas les pélerinages, mais qu'en certains lieux de l'Imitation, il en réprouve formellement l'abus, alors qu'ils étaient si multipliés, surtout en France pour obtenir la paix à cette patrie infortunée et à l'Église. Notez encore que sainte Brigitte fut canonisée trois fois, par les papes Boniface IX, Jean XXIII, et Martin V. « A Constance, dit le père Berthier, jésuite, on entendit un grand nombre de témoins sur les merveilles qu'elle avait opérées durant sa vie et après sa mort; procédure juridique que le chancelier Gerson, qui n'était point encore au Concile, pouvait bien avoir ignorée. C'est ce qui fait qu'il parle de sainte Brigitte en homme qui n'avait pas approfondi la preuve de ces faits extraordinaires. Et puis, il importe de le dire, Gerson ne composa ce Traité qu'à l'occasion de quelques autres Suédois qu'on voulait aussi faire canoniser par le Concile (Berthier, Hist. de l'Égl., liv. XIV.) » Cette remarque est à considérer.

2. Mais enfin, nulle part dans ses écrits mystiques Gerson ne traite sainte Brigitte de visionnaire : loin de là, il cite même certaines de ses révélations. On ne lit pas non plus qu'il ait mis opposition à la canonisation de la sainte hautement louée par tous les Souverains Pontifes venus depuis, quoique dans ses révélations elle n'épargne ni le pape, ni la cour de Rome, ni les ecclésiatiques, ni les prélats, comme l'observe

le savant dom Calmet. (Hist. sacr. et prof., liv. CXXII, art. 113.) Gerson dans cette affaire, comme dans toutes les autres importantes de l'Église où il s'est forcément mêlé par sa position, montra donc une très-grande sagesse. La preuve se tire de ce que ce ne fut qu'à l'instance du Concile qu'il écrivit sur les visions et les révélations. C'est qu'un homme qui veut relever le talent par la modestie, s'exprime toujours avec cette prudence et cette réserve qui ne compromettent ni l'écrivain, ni le héros qu'il loue ou qu'il blâme. Doué d'une singulière expérience des erreurs auxquelles les visionnaires sont sujets, et d'une extrême réserve, avant que de se prononcer pour ou contre les visions et les révélations le Docteur raconte, après d'autres, dans son « Traité de l'examen des Doctrines, » combien le pape Grégoire XI se repentit de sa trop grande crédulité à semblables visions. (Rappelons que cette époque fut fertile en visions fanatiques d'une dangereuse conséquence.) « Le pape, dit-il, étant au lit de la mort, et tenant entre ses mains le sacré corps de Jésus-Christ, il exhorta tous ceux qui étaient présents à se donner de garde de certaines personnes, soit homme, soit femme, qui, sous prétexte de religion, débitent les visions de leur cerveau; que, séduit par telles personnes, contre le conseil des siens, il allait donner lieu à un schisme après sa mort, si le Seigneur n'y mettait la main. »

Cette prudence consommée était universellement reconnue. Elle est tellement selon l'esprit de l'Église, que jamais elle n'a déclaré canonique aucune vision ou révélation d'hommes ou de femmes, pas même celles de sainte Brigitte, autres que celles des Livres saints, ou celles passées dans la liturgie des offices publics de l'Église. Un écrivain qui veut parler de ces

[1] Infini est le nombre des Conciles qui ont loué le saint Chancelier, les uns en un point, et les autres en un autre; mais tous s'accordent à le qualifier avec saint François de Sales d'homme très-pieux, très-docte et très-judicieux, trois qualités requises pour un Père et un Docteur de l'Église. Ecoutons entre autres sur sa prudence si rare, les Conciles de Paris en 1506, de Clermont en 1507, de Chartres en 1509 : « Venerabilis Joannes de Gerson, magnus ac prudens animarum zelator et singularis conscientiarum serenator. » Voilà, n'est-ce pas, qui est foudroyant pour nos modernes aristarques argustes aux cent yeux, et pourtant : « Non videbunt! »

questions si épineuses devrait donc être extrêmement circonspect, et ne pas vouloir imposer des révélations privées comme vérités de Foi.

3. Ce beau traité donc « De probatione spirituum » Gerson le composa au Concile de Constance à la prière d'un très-grand nombre de Pères, et il mérita de voir son livre applaudi et hautement approuvé. « Ce personnage consommé en piété, en savoir et en intelligence dans ce qui regarde la vie spirituelle, dit le père Saint-Jure, y compare les révélations divines à la bonne monnaie et les révélations diaboliques à la fausse. »

4. Le père Berthier, l'un des plus savants et des plus pieux théologiens de l'Église, qui résume le beau travail de Gerson, termine par ces paroles : « Enfin, l'art d'éprouver les esprits est un point fort difficile, parce que les opérations du Saint-Esprit sont très-secrètes. Gerson, conclut-il, ajoute à tout ceci quantité d'autres règles pleines de sagesse, surtout celle de ne jamais rien précipiter. On ne peut disconvenir que toute cette instruction ne marque un homme fort instruit des vraies maximes de la vie intérieure; c'est un plan géneral, une méthode propre pour tous les temps. Avec ces principes, il ne serait pas à craindre qu'on donnât jamais dans la superstition, l'extravagance et le fanatisme . — (Entendez bien, docteur casuiste Bouix, qui osez qualifier Gerson de fanatique.) (Berth. Hist. de l'Égl., liv. XLVIe.) Ceci est à noter et à peser. Au moins l'adversaire devrait-il connaître la chose avant de la traiter? « Et nunc intelligite!... » Plût au ciel que l'Église n'eût jamais d'autres fanatiques que Gerson, ce Gerson dont le saint pape Benoît XIV s'appropriait les doctrines!

[1] En révisant mon manuscrit pour la sixième fois au moins, il me tombe sous la main une page charmante qui contrarie nécessairement les données des intolérants ou plutôt inconsciencieux adversaires. Le regard se repose agréablement sur de telles lignes écrites il y a plus d'un siècle et demi par le père Colomban Gilotte, religieux de saint François et lecteur en la sainte Théologie. Ces lignes montrent que Gerson était d'un ordre différent que les directeurs jansénistes et les rationalistes ; qu'il était, en outre, digne du titre de Consolateur des âmes timorées, scrupuleuses et peinées, tant et si bien il savait présenter doux et léger le joug du Seigneur Jésus, son bon Maître.

5. Il paraît étonnant que l'adversaire n'ait pas mentionné l'appendice que Gerson a mis à son traité de « l'Epreuve des Esprits » concernant la « vie de sainte Ermine. » C'est encore de visions qu'il s'agit dans ce Traité.

Ermine, née dans le Vermandois, était âgée de quarante-quatre ans, lorsque Regnault, son mari, mourut à Reims,

« Celui de tous les auteurs que je suivrai le plus, dit ce Père dans la préface de son « Directeur des âmes scrupuleuses, » est l'ancien et célèbre Chancelier de l'Université de Paris, saint Jean Gerson, qui est sans contredit celui de tous les Théologiens et de tous les Pères de la vie spirituelle (car il possède ces deux qualités dans un degré éminent) qui a le mieux parlé des scrupules et de toutes les autres peines intérieures des âmes chrétiennes et religieuses. C'est pour cela que les plus saints et les plus savants auteurs ecclésiastiques, qui sont venus après lui, l'ont tous regardé comme leur Maître sur cette matière ; et saint Antonin, archevêque de Florence, croit n'avoir point de raisonnement plus solide, ni d'autorité plus considérable sur ce qu'il dit des scrupules dans la première partie de sa Somme, que le raisonnement et l'autorité de ce grand Homme, qu'il cite, tantôt sous le nom de Gerson et tantôt sous celui de Chancelier de Paris. C'est pour cela aussi que le cardinal Bellarmin (auteur sincère, savant et judicieux) dit dans son livre des Ecrivains ecclésiastiques, que Gerson est autant recommandable par sa rare piété que par sa vaste érudition « Vir doctus et pius. »

« En effet, on voit dans les ouvrages de Gerson un fonds inépuisable de lumières, touchant la morale chrétienne et la direction des consciences dans toutes sortes d'états et de conditions ; une prudence consommée, une piété solide, une onction et une douceur charmantes, un raisonnement juste et suivi ; une connaissance parfaite de toutes les passions et de tous les mouvements du cœur humain, et des remèdes propres pour les régler ; en un mot, une science en quelque façon universelle jointe à une modestie et à une humilité profondes ; qualités que l'on ne trouve guère ensemble dans les autres auteurs. On ne doit donc pas s'étonner si je le fais valoir dans ce Traité entre eux tous, et si je confirme leur doctrine par celle d'un si excellent et si saint homme... »

Ah ! Malou, quand vous venez dire que les religieux simples et occupés, ne trouveront pas dans la plupart des écrits de Gerson la doctrine qui leur convient (Rech., chap. v, art. 2) vous ne montrez qu'une chose, bien évidente d'elle-même, que vous ignorez les écrits de ce grand et saint Génie autant pratiques que le fut constamment sa vie.

Mais peut-être cesserons-nous de nous étonner quand nous aurons lu de Malou : « Ces pages rédigées par nous au temps de nos vacances et dans des moments de loisirs, pour nous distraire de travaux plus sérieux » (Préface de la 1re édit. des Rech.). » Comment, grand écrivain, vous prenez une étude aussi grave, vous faites des appréciations sur nos grands hommes dans le but de vous distraire ! Souffrez donc que nous regardions votre travail des « Recherches » comme un pur amusement et comme n'offrant rien de sérieux, et que nous jugions de l'homme par son œuvre !

vers 1380, à l'âge de soixante-douze ans. Devenue veuve, elle se livra à la dévotion et à toutes les austérités d'une vie pénitente sous la direction de Jean Morel, chanoine régulier de l'abbaye de Saint-Denis de Reims, qui prenant pour ferveur les excès d'une imagination exaltée, ne sut pas la préserver des écarts où l'entraînait cette disposition d'esprit. Elle prétendit que depuis la Toussaint de l'année 1395, jusqu'au jour de saint Louis de l'année suivante, tantôt Satan et tantôt des saints Anges lui avaient plusieurs fois apparu et lui avaient parlé. (Voyez Gers. oper. ; tom. I. col. 83.) Elle confirma la vérité de ce récit à l'article de la mort. Jean Morel écrivit sa vie et y fit entrer ces particularités. L'opuscule dont il est question ici est une réponse de Gerson à Jean Morel, qui le consultait sur ce que l'on devait en croire.

6. La réponse de Gerson est extrêmement circonspecte. Il ne voit rien, dit-il, dans les visions d'Ermine, de contraire à la Foi. « Nihil continetur quod debeat reputari contrarium fidei catholicæ, nec alicui articulorum credendorum... » Il pense néanmoins, qu'il ne faut les publier qu'avec discrétion : « non expedit passim et generaliter modo publicare... » Il en donne plusieurs raisons dont la première est tirée de l'Évangile; qu'il ne faut pas donner les choses saintes aux chiens, ni jeter les perles devant les pourceaux, parce que les gens habitués à la jouissance et à l'ivresse des plaisirs grossiers, tiennent pour des fables tout ce qu'on leur peut dire de la Religion, de Dieu, des Anges et des démons, et que leur ignorance et leur supercherie leur font mépriser et fouler aux pieds ces perles précieuses. « Ratio primi est, ne detur sanctum canibus, et margaritas projiciantur ante porcos, apud quos omnis cogitatio de potibus est et crapula , quibus omnis sermo de Religione, de Deo, Angelis et dœmonibus pro fabula est, et tanquam aliquid indignum suo assensu et superbo et crasso ingenio contemnitur et calcatur... etc. (Vide judicium J. Gers. de vita sanctæ Erminæ.) » D'autres docteurs à qui il communiqua cette réponse furent du même avis et l'appuyèrent de leur signature.

7. Je pourrais ici ajouter bien des preuves qui justifi-

raient le bienheureux Gerson des insidieuses attaques de son adversaire; car, qui ignore que c'est au moyen des règles si sages données par le Docteur très-chrétien, que le vénérable archevêque de Sens, Languet, justifia la bienheureuse Marie Alacoque, des révélations qu'elle eut pour établir la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus. (Voir l'admirable discours de ce prélat en tête de la vénérable Mère Marguerite-Marie, édit. 1729 et 1830.) Qui ignore encore que c'est avec l'autorité de Gerson qu'on essaya de justifier les révélations de la vénérable abbesse Marie-de-Jésus d'Agreda. (Voir le très-long prologue du P. François Ximénès, franciscain, en tête de l'édition latine). Mais je laisse le lecteur juge entre deux des plus célèbres théologiens de la Compagnie de Jésus et dont les noms sont conservés dans les fastes des plus illustres sommités catholiques, et un littérateur, si vous le voulez et tant que vous le voudrez, mais qui, parce qu'il sait phraser et sophistiquer, se croit en droit d'injurier le saint et auguste caractère de Gerson. Du reste, ce précieux ouvrage du vénérable Docteur, a été utilisé par le Cardinal Turrecremata, et par le très-éminent cardinal Bona, qu'il a inspirés et par lesquels il est fréquemment cité. Également Saint-Jure, ce maître si grand et si éclairé, dans son « Homme spirituel » (part. I, chap. 3) reproduit toute la substance de ce fameux écrit et cite Gerson une vingtaine de fois sous les titres de très-docte, très-pieux et autres.

8. Qui donc ne conviendra que devant ces honorables suffrages de l'élite de la science et de la sainteté, la tirade de l'adversaire retourne sur lui-même et ruine les prétendus fondements de son superbe édifice. Mais comme je tiens à donner le dernier mot à mon adversaire, pour réfuter définitivement sa calomnieuse assertion, je reproduis une page du même père Saint-Jure, qui concorde on ne peut mieux, avec la lettre de Mgr Dupanloup, sur les prophéties, du 23 mars 1874. Après avoir cité saint Laurent-Justinien qui déclare que beaucoup se sont relâchés et même sont déchus tout à fait de la perfection pour n'avoir pas connu les embûches du démon, et les piéges qu'il leur tendait, l'éminent Jésuite ajoute :

« On ne saurait dire, c'est ainsi que s'exprime le très-docte et très-pieux chancelier de l'Université de Paris, Jean Gerson, qui a parlé excellemment sur ce sujet en deux traités particuliers, on ne saurait dire combien la curiosité dans des révélations, de connaître les choses futures ou cachées, de voir ou de faire des miracles, a trompé de personnes et les a même fait égarer du chemin de la vraie foi. De là naissent quantités de superstitions et d'abus parmi le peuple, lesquels souillent la religion chétienne, lorsque, comme les Juifs, il ne désire que de voir des signes, lorsqu'il ajoute plus de croyance à des hommes qui ne sont point encore canonisés, à leurs visions, à leurs révélations, qu'aux saints reconnus de tous et qu'à l'Évangile » (Gerson, Tract. de Prob. spirit.) « Dans cette vieillesse du siècle, dans cette dernière heure du temps qui précédera l'Antechrist, dit-il encore autre part, le monde, comme un pauvre vieillard qui radote, se laissera aller à beaucoup de fantaisies et d'imaginations, et il prendra des grotesques et des rêveries, qui n'auront pas plus de solidité que des songes, pour de vraies visions; de sorte que plusieurs diront : Je suis le Christ, et quittant la vérité pour embrasser des fables, ils séduiront beaucoup de gens » (Tract. de Distinc. ver. vision. à fals.)

9. « Si Gerson, continue avec à-propos le docte Père, si Gerson, qui est mort depuis si longtemps, et à qui son savoir et sa vertu ont donné le nom si honorable de Docteur très-chrétien, a dit cela de son siècle, nous devons le dire du nôtre avec bien plus de raison, car il est encore plus vieux... » Puis, le Père cite Jérémie qui appelle tout cela des visions mensongères, des illusions, des fantaisies et des caprices de leurs têtes, des rélévations trompeuses d'esprit, des subtilités imaginaires, des lumières fausses, des dévotions chimériques, des communications et des unions avec Dieu, qui sont plus propres à retirer l'âme de lui et à le chasser qu'à l'en approcher et unir » (Jérém. v. 15., Thren. I). Enfin il rapporte des exemples à l'appui de la doctrine de Gerson, comme Mgr l'Évêque d'Orléans en cite dans sa Lettre sur les prophéties publiées dans ces derniers temps :

« Madeleine de la Croix parut à Cordoue, dès son jeune âge, avec un esprit merveilleux, une prudence singulière et les marques d'une sainteté extraordinaire. Ses compagnes, frappées de tant de qualités, la choisirent pour leur abbesse. Elle avait un esprit vraiment miraculeux ; elle parlait comme un ange, elle découvrait les choses secrètes, donnait avis de ce qui se passait bien loin d'elle, et prédisait l'avenir. Ce n'était que visions, que révélations et qu'extases. Quelquefois on la voyait élevée de terre; quelquefois toute couverte de ses cheveux qui lui descendaient jusqu'aux talons; d'autres fois les murailles s'ouvraient d'elles-mêmes pour la laisser voir dans ses dévotions. On s'estimait heureux de pouvoir lui parler et de l'entendre. On la consultait de toutes parts; les princes, les seigneurs et tout le monde, se recommandaient à ses prières. Les grandes dames sur le point d'accoucher lui envoyaient les langes dont leurs enfants devaient être enveloppés pour les bénir.

« Mais tout cela et bien d'autres choses admirables qui lui attiraient l'estime et la vénération même des hommes savants et de haute piété, n'étaient cependant que des fourberies du démon, comme il parut enfin. Car, se voyant sur le point d'être découverte, elle alla au-devant de son malheur, en faisant une déclaration sincère et ingénue aux inquisiteurs de la foi de toutes ses méchancetés, et en témoignant un véritable regret d'une conduite aussi perverse. Ce qui fut cause qu'ils lui sauvèrent la vie à cause de ses aveux, et qu'ils se contentèrent de la condamner à une prison perpétuelle (S. Jure : L'hom. spirit., part. 1, chap. 3, par. 9). »

10. Je cite ce trait seulement de plusieurs rapportés par le judicieux Père, pour montrer que ce ne fut pas sans à propos que saint Gerson voulait qu'on éprouvât les esprits, et qu'on n'ajoutât pas foi sans examen aux visions, prophéties et révélations humaines, quelque divines qu'elles pussent paraître d'abord. En effet, comme le constate l'Histoire, les plus grands saints y ont été trompés de même : on en a des preuves irrécusables dans saint Vincent Ferrier et autres. C'est donc avec une grande sagesse, c'est avec infiniment de prudence

que le Docteur très-chrétien et évangélique, instruit par le Saint-Esprit, ne veut pas qu'on ajoute plus de croyance à des personnes qui ne sont point encore canonisées, à leurs visions et à leurs révélations, qu'aux saints reconnus de tous et qu'à l'évangile, « dùm hominibus necdum canonizatis, scripturis quoque non authenticis plus quam sanctis et Evangelio præstant fidem. » Et certes, il n'est personne douée d'un peu de bon sens, qui ne convienne, à sa louange, qu'il a infiniment raison de s'exprimer de la sorte, et que ceux qui ont la maladresse de l'attaquer à ce sujet, ne font pas preuve de beaucoup de sagesse ni d'intelligence. D'autant plus que « cette grande figure de l'époque, comme s'exprime Auguste Nicolas, qui avec Christine de Pisan encadre la rayonnante apparition de Jeanne d'Arc, que ce grand Chancelier de l'Université, ce patriotique conseiller des princes, cet oracle du Concile de Constance, cet auteur présumé de l'Imitation de Jésus-Christ, Jean Gerson, cette grande âme... (La Vierge Marie vivant dans l'Égl., liv. III, chap. 3), » s'entendait mieux que tout autre de son temps à distinguer dans les âmes les opérations de Dieu de celles du démon, ou de la nature.

11. Devant le blasphème d'un Grégory qui ose avancer que notre Gerson consentit à la condamnation de l'infortunée Jeanne d'Arc, lui qui ne vivait plus alors ! ô ignorance, ô mensonge détestable ! peut-on ne pas rappeler que ce Gerson, cette brillante lumière de l'Église et du monde entier, alors même que l'odieuse calomnie s'attaquait ouvertement à l'héroïque et sainte Pucelle pour s'être travestie en guerrier afin de délivrer son infortunée Patrie, il la justifie pleinement et de ses rapports surnaturels avec les intelligences célestes, et surtout de son travestissement qui semblait être contre l'ordre de la nature, donnant pour raison qu'elle était conduite par l'Esprit de Dieu ; qu'il était juste et licite qu'elle portât des vêtements conformes à son état, et qui, en des occasions si délicates, devaient être la sauvegarde de son innocence.

12. Deux mois avant sa mort, le saint Chancelier dans sa solitude de Lyon écrivit donc deux précieux opuscules pour l'héroïque Vierge de la Lorraine. Il dit entre autres choses,

après avoir justifié sa conduite et ses démarches, qu'il est faux qu'elle ait agi avec sortilége ou avec superstition, l'un et l'autre étant condamnés et prohibés par l'Église; que bien loin d'avoir eu aucun commerce illicite avec les hommes, elle s'est toujours montrée pleine de piété envers Dieu, de charité à l'égard du prochain, de douceur vis-à-vis ses persécuteurs; qu'elle a été suscitée de Dieu pour cette voie extraordinaire, pour la délivrance de la Patrie déchirée par les factions et les guerres, et pour remettre le royaume à son roi légitime. (Il n'ignorait pas, le saint homme, comment les Anglais étaient entrés dans Paris à coups de hache, et avec quelle brutalité ils faisaient couler le sang français dans les rues : ils régnaient en tyrans!) « C'est l'œuvre de Dieu, conclut le saint Docteur, en terminant son dernier mémoire, et nos yeux la considèrent avec admiration ! A Domino factum est istud, et est mirabile in oculis nostris. » Longtemps cette admirable devise se lisait sur les bannières de nos pères, en souvenir de la victoire de Jeanne d'Arc, et de son plus courageux et plus noble défenseur.

13. Impossible de célébrer l'innocence et l'héroïsme de la sainte Pucelle, sans louer en même temps le zèle admirable que Gerson, cet autre Sauveur de la France, déploya pour la justifier. C'est par ce motif, que l'un de nos plus éloquents évêques, Mgr Freppel, dans son premier panégyrique de Jeanne d'Arc, dit en propres termes, après avoir cité ce que notre saint Gerson écrivait sur cette héroïne, six jours après la levée du siége d'Orléans :

« Je suis heureux pour l'honneur de l'Université de Paris, de trouver du côté de Jeanne d'Arc le plus grand théologien de l'époque. Cela console du zèle fougueux de ces docteurs dont la scolastique parlait anglais. Qu'eût dit l'illustre Chancelier, si, au lieu de clore sa grande vie par ce témoignage rendu à l'héroïne de son temps, il avait pu la connaître telle qu'elle s'est révélée depuis jusqu'à l'heure du supplice? »

CHAPITRE XXIV

GERSON ÉTAIT AUTORISÉ POUR COMBATTRE LA FAUSSE SPIRITUALITÉ. — CONFORMITÉ DE SON ESPRIT MYSTIQUE AVEC L'ASCÉTISME DE L'IMITATION.

1. « Si c'est l'auteur de l'Imitation qui a attaqué le bienheureux Rusbroeck, surnommé par ses contemporains l'admirable ! » — Et vous, Monsieur, qui osez bien attaquer celui que non-seulement ses contemporains, mais encore tous les siècles chrétiens de l'Eglise ont, depuis sa mort, qualifié de Docteur très-chrétien, Docteur évangélique, Docteur ou Maître des consolations célestes, Docteur incomparable et Docteur solennel !...

2. Dans le cas où vous seriez disposé à refuser à Gerson ces derniers titres, vous les pourrez trouver dans deux grands écrivains et théologiens qui font autorité. Mgr Guillon, dans sa Bibliothèque des Pères de l'Eglise, tome vingt-quatrième, écrit : « Gerson, à qui la postérité a conservé le glorieux titre d'Incomparable. » Le très-illustre et savant jésuite de Rome, Zaccaria, défenseur si vigoureux des prérogatives des Papes, au tome premier de l'Anti-Fébronius, ou la Primauté du Pape, ne dit-il pas : « J'accorderai plus d'autorité à Gerson, qui fut vraiment un Docteur solennel ! » — Certes ! il faut bien que devant telles autorités les adversaires de Gerson rougissent des invectives dont ils le couvrent, et qu'ils sachent d'avance que les coups qu'ils veulent lui porter devront les frapper eux-mêmes au cœur.

3. Sans aucun doute l'adversaire m'accusera d'avoir donné à Gerson le titre de bienheureux. Mais attendez !... J'ai beau chercher dans les Vies des Saints, dans les Calendriers de livres d'heures, dans les Martyrologes, même dans le très-vaste Dictionnaire hagiographique, qui termine la belle collection des Petits-Bollandistes, par Mgr Guérin, comme aussi dans

celui si complet de Migne, même dans l'Introduction et dans la Vie de Rusbroeck, en tête de ses œuvres choisies par l'érudit H. Hello, nulle part je ne vois le nom de Rusbroeck accolé à celui de Bienheureux. Quant à Gerson, outre qu'il a une vie assez étendue sous le titre de Vénérable dans la « Vie des saints d'après les auteurs originaux » publiée en deux volumes in-folio, en 1722, il en a une autre sous le titre de Bienheureux dans les « Vies des saints recueillies des saints Pères, » publiée en deux tomes in quarto, en 1680. Et le charmant ouvrage : « L'invocation et l'imitation des saints, 1724, » le mentionne au 12 juillet sous ce titre : « Le bienheureux Jean Gerson, Chancelier de l'Eglise de Paris... » De plus, son nom se lit dans la plupart des Martyrologes, dans ceux aussi des « Vies des Saints du père Bonnefons et du père Barry, » jésuites comme on le sait; dans le « Catalogue des Saints de Lyon » par le jésuite Théophile Ragnaud ; dans le « Martyrologe de Grévin et celui de Dussaussay, évêque de Toul, » avec les plus significatifs éloges.

4. Ce que j'ai dit de Gerson, à l'article précédent, suffit bien pour le justifier ici, et d'ailleurs, remarque l'abbé L'advocat, « on sait assez combien les livres de Rusbroeck ont fait de bruit dans l'affaire des Quiétistes, » et Bossuet fut son adversaire ; mais le docte Surius dit que Gerson n'a eu qu'une mauvaise copie, observe le jésuite Feller. Du reste Gerson, que la voix des Saints a proclamé très-docte, très-dévot et surtout très-judicieux, disait lui-même, d'après Feller, qu'il ne fallait pas toujours exiger dans ces sortes d'ouvrages (mystiques) la précision rigoureuse du langage, ni même des notions communes de la morale. Il assure que « ceux qui n'ont pas l'expérience de la vie mystique n'en peuvent non plus juger qu'un aveugle des couleurs. » Ainsi donc Gerson qui, dit l'abbé Bugnot (Philos. chrét., v^e^ part., chap 3), figure au premier rang des mystiques, ne pouvait attaquer dans la doctrine de Rusbroeck, très-peu versé, d'ailleurs, dans les sciences, (puisque dom Calmet dit qu'il ne savait pas assez le latin pour écrire dans cette langue) que ce qu'elle avait de répréhensible en ce qui regarde la Théologie catholique.

(Voir Dom Calmet, Hist. sacr. et prof., livre CXXXII, art. 116.) Écoutez un autre prince de la théologie :

5. « Son mysticisme, dit de Gerson le docteur Schmidt, ne sait rien d'une annihilation de l'âme humaine, ou d'une passivité absolue; il s'arrête, comme effrayé, à une limite franchie par ceux qui, au-delà de l'union par l'amour, placent une union super-essentielle où toute différence cesse, c'est-à-dire une identité panthéiste absolue. Gerson a su se garder de ces hallucinations brillantes, mais vagues; pour les âmes rêveuses elles ont un charme infini, mais une raison éclairée cherche en vain à s'y habituer (Essai sur Jean Gerson). » Si donc le célèbre Docteur s'est montré sévère dans ses blâmes contre le livre de Rusbroeck, c'est que celui-ci avait bien osé enseigner que l'être humain s'unit à l'être divin de telle sorte qu'il n'en diffère plus, qu'il devient « un » et identique avec lui. Et certes, devant une telle monstruosité, devant un semblable système qui rendrait par le fait Dieu responsable de nos actes, en outre qu'il assimilerait son essence à la créature, ce qui est un blasphème et un mépris des plus formels, la censure de Gerson fut, on ne peut plus juste ni plus orthodoxe. Voilà ce qu'il importait d'établir ici, pour répondre à l'argument captieux du sophistique adversaire.

6. « Les erreurs de Rusbroeck, écrit aussi l'abbé Jannin, supérieur au grand séminaire de Verdun et vicaire général, trouvèrent un redoutable adversaire dans Gerson, surnommé le Docteur très-chrétien. Tout en s'efforçant de détruire les abus de la scholastique et de ramener en même temps la théologie mystique au sentiment et à la connaissance de la personnalité humaine, comme on le voit par la réfutation qu'il nous a laissée d'un livre où reparaissait la doctrine du mysticisme oriental de la transformation finale des créatures en pures idées divines, par l'absorption de l'âme dans le sein de Dieu..... Remarquez, encore une fois, que Gerson n'est plus un solitaire qui tombe naturellement dans le mysticisme sans le savoir, c'est un philosophe qui renonce volontairement au monde et à la science, et qui, en préférant le mysticisme, sait parfaitement ce qu'il prend et ce qu'il quitte...

(Introduc. à la Théolog., 239-240). » Ainsi donc comme la mystique de Gerson était raisonnée et soutenue par les règles de la philosophie chrétienne, de l'autorité de l'Écriture et des plus grands maîtres, il est incontestable qu'elle est de tous points bien supérieure à celle panthéiste de Rusbroeck, dont elle réforme les écarts, corrige les erreurs, détourne des dangers et ramène à la règle souveraine de la Foi catholique.

7. Il importe de noter que pas un des nombreux adversaires de Gerson n'a jamais pu exercer sa critique sur ses doctrines mystiques, tant sa mysticité, puisée à la plus saine et plus forte tradition, était pure, sage et chrétienne. Il est peu d'écrivains mystiques, même parmi les saints canonisés, qui en soient là.

8. L'honorable adversaire emploie plusieurs pages en appréciations individuelles, mais sans textes parallèles, sans citer, pour prouver, bien à pure perte, que les écrits composés par le vénérable Chancelier à Bruges ou à Paris, avant le Concile de Constance, écrits qu'il semble assez peu connaître, ne ressemblent en rien à l'Imitation de Jésus-Christ. Mais comme tout cet échafaudage n'est bâti que sur la fausse opinion de M. Onésime Leroy qui prétendait que l'Imitation avait été prêchée d'abord et écrite à Bruges, il croule de lui-même. Quant à la « Montagne de Contemplation » que le Docteur y écrivit, il est certain, quoi qu'en dise l'adversaire, qu'elle offre des analogies avec le texte même de l'Imitation : ce qui est vrai surtout de son traité « De la Mendicité spirituelle. » Les plus doctes critiques l'ont remarqué, et ont trouvé que ces ouvrages et bien d'autres composés par le Chancelier étaient comme les premiers jets de l'Imitation. J'ai fourni ailleurs des preuves sans réplique.

9. Il est un autre ouvrage que Gerson a composé plus tard, et qui est peut-être l'un des plus ressemblants pour l'onction, le style et le fond des pensées, au quatrième livre de l'Imitation, c'est son traité « De præparatione ad missam, » celui-là l'honorable adversaire se garde bien de le mentionner. Afin de prouver son identité de genre et d'onction surtout, j'en

cite un long fragment, d'une traduction publiée en 1699, de « l'Instruction des Prêtres » du savant Molina (Traité VII, chap. 9 et 10). Voici ce qu'on y lit : « Le savant et pieux Gerson dit dans l'un de ses traités, (celui qui vient d'être cité) ces paroles remarquables : Celui qui ne s'approche pas de ce sacrement (de l'Eucharistie) parce qu'il n'a qu'une dévotion tiède et froide, est semblable à un homme qui dirait : « Je ne m'approche point du feu, parce que j'ai froid ; je n'ai point recours au médecin parce que je suis malade. » Les sacrements sont des remèdes tout divins : si vous avez des infirmités, c'est pour cela que vous en devez approcher. Jésus-Christ est un feu. Si vous avez de la froideur, approchez de ce feu, pourvu que vous ne vous sentiez pas coupable de péché mortel. Car il arrive souvent que celui qui s'approche de ce sacrement avec froideur et sans dévotion, s'en retire après tout brûlant, et tout embrasé du feu de la charité et du zèle de la gloire de Dieu. »

Plus loin : « Le savant et pieux Gerson a traité ce sujet de la confiance avec laquelle nous devons nous approcher de Notre-Seigneur nonobstant les fautes et les imperfections où nous tombons chaque jour, et en a parlé d'une manière si sage et si édifiante, que j'ai cru qu'il serait très-utile pour éclairer les ignorants et encourager les faibles, de rapporter ici comme en abrégé tout ce qu'il en dit et en ses propres termes. »

« Je me demande à moi-même, dit-il, si je suis digne d'approcher du Seigneur, et si je suis assez préparé. J'hésite d'abord, je tremble, je frémis. Mais enfin je me fais à moi-même cette réponse : Autant que je me puis connaître, je ne me sens coupable de rien par la grâce de Dieu, pour ce qui regarde le péché mortel, ou le désir d'en commettre.

« Et quant aux péchés véniels, quand même je ne m'en serais pas confessé ils ne doivent pas m'en empêcher. Ce que je sais certainement, c'est que le Seigneur est plein de miséricorde, et qu'il a des grâces abondantes pour nous racheter ; qu'il est une source de bonté que toute l'iniquité de l'homme ne peut épuiser, et que personne ne peut condamner celui

qu'il a résolu de sauver (texte : nemo est qui condemnet). « C'est lui-même qui me commande d'espérer, et de m'abandonner entièrement à sa disposition : j'obéis comme je puis.

« Il n'est ni cruel ni menteur ; il ne me chassera point de sa présence, lorsque j'irai à lui ; il ne me rejettera point avec sa colère lorsqu'il me verra prosterné à ses pieds. Mais il viendra au-devant de moi avec douceur, pour me combler de ses grâces et de ses bénédictions, à cause de l'aversion que j'ai de moi-même.

« O mon âme, vous êtes tombée dans la fornication avec plusieurs ; mais la bonté de votre Époux vous permet de retourner maintenant à lui. Il vous le commande par la bouche de son Prophète, et vous promet de vous recevoir avec tendresse.

« Quand vous l'auriez mille fois quitté et outragé par des mépris et des railleries, si vous recourez à lui et que vous soyez touchée de votre faute, il ne vous rejettera point, il n'aura point pour cela plus de mépris pour vous. « Si un homme vous disait la même chose, vous le croiriez, vous y auriez confiance et vous retourneriez à lui. C'est Dieu qui vous le dit, c'est Dieu qui vous le promet, c'est Dieu qui vous le commande, et vous auriez assez de défiance pour ne pas approcher de lui ?

« Mettant donc votre confiance non dans votre vanité, mais dans sa vérité, offrez-lui ce saint sacrifice avec une pleine volonté.

« Si vous êtes souillée, approchez-vous de cette fontaine de pureté, pour vous laver et vous purifier.

« Si vous êtes malade, il sera le remède souverain de toutes vos infirmités.

« Avez-vous quelque perte de sang que les médecins, c'est-à-dire les exercices spirituels, ne puissent guérir? touchez avec une pleine foi le bord du vêtement de Jésus, savoir la sainte hostie, et à l'instant vous serez guérie.

« Si vous vous sentez blessée par les morsures des serpents, qui sont les tentations fâcheuses de la chair et du démon,

jetez les yeux sur Jésus-Christ, élevé comme un serpent pour vous guérir de ces plaies.

« Si vous dites avec le Prophète que vous êtes seule, et que vous êtes pauvre et abandonnée, participez à ce saint mystère, et vous aurez avec vous Jésus-Christ.

« Si vous êtes aveugle, faible, estropiée, boiteuse, déchirée, souvenez-vous que ce sont ceux-là que le grand Roi, non-seulement invite, mais fait amener et entrer par force dans son festin.

« Je suis changeante, légère et variable, dites-vous? recevez donc ce Pain qui affermit le cœur de l'homme.

« Avez-vous de la tristesse et du chagrin? prenez de ce vin qui réjouit le cœur de l'homme.

« Etes-vous agitée et troublée de plusieurs choses? attachez-vous à celui qui apaise d'un seul regard les flots irrités, et qui est notre paix : car c'est lui-même qui a dit : « Vous aurez des traverses dans le monde, mais vous trouverez la paix en moi. »

« Êtes-vous comme hors de votre patrie, et éloignée du Seigneur? Ce pain vous donnera la force de marcher jusqu'à la montagne de Dieu.

« Que craignez-vous donc enfin, de quoi vous épouvantez-vous, ô mon âme! et pourquoi vous troublez-vous? Espérez en Dieu, et découvrez-lui avec confiance vos infirmités parce qu'il est votre Sauveur.

« Vous soupirez peut-être après le Seigneur, vous cherchez où est votre Dieu? C'est certainement dans ce festin sacré où l'on reçoit Jésus-Christ, où la mémoire de sa mort est vivement représentée, où l'âme est remplie de grâce, et où le gage de sa gloire future nous est donné. (Tract. de Præpar. ad Missam, consid. IX). »

10. Ainsi s'exprimait le susdit gallican Gerson, ce Gerson à « l'âme endurcie par le syllogisme. » Je croyais en transcrivant d'une manière intégrale ces si belles choses traduites sans parti pris en vieux français, simple et naïf, où respire tant de saint abandon, de douce confiance et de pieuse et divine onction, copier un chapitre du quatrième livre de l'Imitation. La

ressemblance est si frappante, qu'il faut avoir l'œil de la conception extrêmement obscurci pour ne l'y pas apercevoir.

11. Quand je lis dans l'Avertissement d'une traduction de l'Imitation, avec les notes d'Horstius, par l'abbé de Bellegarde (Paris, 1708), que « les œuvres spirituelles de Kempis sont toutes du goût et du style de l'Imitation, remplies de beaux sentiments et d'une onction qu'on ne trouve point dans les ouvrages de spiritualité moderne; quand il ajoute que dans le nombre infini de livres spirituels répandus dans le Christianisme, on n'en trouve aucun qui soit rempli de ce sel mystique qui touche et persuade, comme sont les livres de Kempis, » il me prend envie de rire d'une assertion aussi futile, aussi niaise, parce qu'elle est inexacte. Il n'est pas vrai d'abord que les opuscules authentiques de cet écrivain soient remplis de « sel mystique », sel si l'on veut pourtant, mais sel affadi, d'une dévotion emmiellée et plein de petites digressions, historiettes, à mots fleuris. Il est certain, au contraire, que les ouvrages de Gerson, ceux principalement écrits à Lyon, ont une teinte de mysticité forte et douce, raisonnée et onctueuse, grave et pleine de charmes, mais rien de trivial, rien de ces pratiques minutieuses, de ces expressions banales comme celles dont surabondent ceux de Kempis [1].

Je mets bien en défi le plus habile critique de me donner de ce dernier une page seulement de la valeur de celle que je viens de transcrire du Docteur très-chrétien : et encore cela ne pourrait surprendre quand on sait que Kempis, qui avait des rapports avec Gerson, a tant de fois copié et recopié, lu et médité l'Imitation. Et pourtant son genre, à lui, est-il tout

[1] Il semble parfaitement inutile de donner ici des spécimens du genre de Kempis, sa cause étant désormais perdue, et d'ailleurs ce ne serait pas très-agréable aux littérateurs tant il y a je ne dirai pas seulement de bizarreries, mais de puérilités et de nullités (et même de contes absurdes, écrit le docte abbé Huot), « à tel point, dit un écrivain, qu'il mérite toujours qu'on dise de lui : « Il prend dans ses récits le chemin de l'école. » On peut pourtant bien demander comment un homme si verbeux a pu recommander avec tant de force dans l'Imitation la sobriété et la réserve dans les paroles! On trouvera de bien longs spécimens de ce moine compilateur dans l'admirable ouvrage de T. de Larroque : « Preuves que Thomas Kempis n'a pas composé l'Imitation de J.-C. »

différent de celui de l'auteur de l'Imitation et autres livres semblables? Je dis son genre à lui, car il est parfaitement reconnu que plus de la moitié des opuscules qu'il a publiés ne lui appartiennent pas, si ce n'est pour la forme ou la couleur de style dont ils les a revêtus.

CHAPITRE XXV

LES RUSÉS ADVERSAIRES DE GERSON LUI DISPUTENT SES PLUS BEAUX OUVRAGES ET LES PLUS CONFORMES A L'IMITATION; LEUR ESPRIT DE CHICANE.

1. Pour dénier avec plus d'aplomb au Docteur très-chrétien ses droits établis sur l'Imitation par la comparaison de pensées et de style, l'adversaire, comme ses précurseurs, lui enlève sans façon comme sans gêne ses plus beaux ouvrages, tels que le « Compendium de théologie » qu'il dit, sans preuves, ne pas être de lui, non plus que son « Alphabetum divini Amoris », qui est d'un auteur maintenant connu, ajoute-t-il, mais qu'il ne peut pas nommer. Que ne lui conteste-t-il aussi son grand ouvrage en douze traités sur le « Magnificat »; son « Josephina » poëme de plus de deux mille vers sur le glorieux saint Joseph, livre admirable et d'une onction qui, en certains endroits, surpasse de beaucoup celle même de l'Imitation? Que ne lui conteste-t-il son « Expositio super septem psalmos Pœnitentiales », où il s'est fait à Lyon le plus excellent interprète du Roi-prophète pénitent. C'est l'œuvre d'une âme pétrie de foi, d'abnégation et de sainteté, où l'on retrouve mieux encore que dans certains autres de ses écrits cités, la phrase même de l'Imitation de Jésus-Christ, avec de fréquentes redites, des pensées quelquefois mal liées ensemble, comme un excellent interprète dit en avoir trouvé dans l'Imitation (L'abbé Gaurel, Imit. de J.-C. en vers, Préface); où l'on retrouve surtout des phrases courtes, comme ses adversaires

n'ont pu encore en trouver dans ses écrits. Les écrits de Gerson! S'en sont-ils occupés un seul instant, tous ces braillards déterminés à le poursuivre à outrance?

On a peine à concevoir comment Malou a pu écrire : « L'affectation est le défaut capital de Gerson; il aime les périodes compliquées, les phrases longues et incidentes; l'auteur de l'Imitation, Kempis, aime la simplicité, le style serré, et ne parle que par maximes et par oracles. (Rech. 373 et suiv.) » Montrons-lui l'inconséquence et la fausseté de cette assertion, par une seule phrase du même Kempis, signalée par De Larroque. Dans le septième chapitre du « Manuale pauperum » Thomas Kempis donne cette jolie phrase que certes on pourrait bien encore allonger vingt fois davantage sans être pour cela ni rhéteur ni philosophe :

« Le riche périt, le pauvre périt, le jeune périt, le vieillard périt, le beau périt, le noir périt, le docte périt, l'ignorant périt, le grand périt, le petit périt, le noble périt, le roturier périt, le maître périt, le serviteur périt, le prélat périt, le subordonné périt, celui qui est honoré périt, celui qui est refoulé périt, le professeur périt, le disciple périt, le clerc périt, le laïque périt, le chanoine périt, le moine périt, le théologien périt, l'astrologue périt, le médecin périt, celui qui est habile en toute science périt.... »

Tel est Kempis, quand il ne copie pas. Il y a un abîme de cette phrase sans nom à côté de celle-ci de l'Imitation : « Alius igne, alius ferro, alius peste, alius latrocinio interit : et sic omnium finis mors est, et vita hominum tanquam umbra subito pertransit. » Il y a du moins plus de raisonnement et de philosophie chrétienne dans ces phrases du même Gerson : « Finis ergo, et mors declarant illis omnia nihil esse, quæcunque desideras in hoc mundo, præter vanitatem et somnium quoddam, umbram, ventum et fumum, et veluti personarum ludura, sicut scuti clypeus, nisi ad altiorem tendamus finem, ad finem videlicet paradisi. Qui autem deficit, cadit in ignominiosissimum, amarissimum, et crudelissimum finem perpetuæ damnationis. Ideo nos admonent mortui omnes, qui experientiâ sentiunt bonum, aut malum variabilis

hujus finis, paradisi et inferni, et dicunt nobis : Memento finis ! » (Serm. III. de Mortuis.)

2. Il est dans des écrits latins de Gerson des phrases de cinq, quatre et même trois mots, mais ayant les yeux obscurcis par leurs préjugés et dans leur tenacité à lui contester l'Imitation, ils n'ont pas su les apercevoir : « Oculos habent et non videbunt ! »

Voici un fragment du Psaume L, le IVe des Pénitentiaux.

« Domine Jesu Christe, cui est proprium misereri semper et parcere, ego miser ad te misericordem accedo ; et peccatorum catena constrictus, tuæ pietatis miseratione absolvi debeo.

« Ego multarum iniquitatum immunditiâ maculatus, ad te fontem munditiæ confugio : et meam immunditiam per tuam misericordiam emundari supplico, dicens : Miserere mei, Deus, secundum magnam misericordiam tuam.

« Peto, Domine, magnam misericordiam tuam, quia sentio magnam miseriam meam.

« Peto magnam medicinam tuam, contra magnam plagam meam.

« Peto multitudinem miserationis tuæ, contra multitudinem iniquitatis meæ....

« Peto, Domine, non solum peccata deleri, sed amplius lavari, et lavando purè mundari, ut non solum culpam operis, sed etiam reatum voluptatis abstergas.

« Sed hoc peto, non propter aliquam justitiam quæ sit in me, sed propter magnam misericordiam quæ est in te, et multam miserationem quæ est à te.

« In te enim est misericordia naturaliter in affectu ; et a te miseratio multipliciter in effectu.

« Ut ergo misericorditer ignoscas, non justitiæ meæ meritum allego ; sed malitiæ meæ peccatum agnosco....

« Non ergo peto ut propter misericordiam tuam deseras justitiam tuam ; scio justum esse ut peccatum meum puniatur.

« Sed ipsum punio, ut tu non punias ; ipsum agnosco, ut tu ignoscas... etc.

3. C'est avec ce style élevé, cette simplicité onctueuse que sont commentés les sept Psaumes de la pénitence par notre vénéré Docteur. Je n'ai pas traduit à dessein, afin que le public savant juge de l'analogie de ce genre avec celui du morceau suivant, extrait du IVe livre de l'Imitation : « Manna quotidiamum... » (append. ad prim. tom., nº 65.) »

« Peccavi, Domine, peccavi : miserere mei, ignosce mihi. Quid possum agere pro peccatis meis, nisi humiliter ea confitendo et lamentando, et tuam propitiationem ardenter de precando ?

« Deprecor te, exaudi me propitius, Deus meus. Omnia peccata mea maxime displicent : nolo ea unquam amplius perpetrare sed pro eis doleo et dolebo, quandiù vixero. Dimitte mihi peccata mea propter nomen tuum. Ecce committo me misericordiæ tuæ, resigno me manibus tuis.

« Tu omnia delicta mea, quæ a die, quo primum peccare potui, usque ad horam hanc commisi, pariter incende et combure igne caritatis tuæ ; dele universas maculas eorum ; conscientiam meam ab omni delicto emunda, et restitue mihi gratiam tuam, quam peccando amisi, omnia mihi plene indulgendo, et in osculum pacis me misericorditer assumendo.

Cette dernière phrase de l'Imitation est, comme une infinité d'autres du même livre, plus longue et de beaucoup que la plus longue citée de Gerson. C'est donc à tort que certains adversaires disent que le genre de Gerson diffère de celui de l'auteur de l'Imitation par la longueur des phrases. Voici bien encore d'autres preuves qui démentent cette fausse assertion.

4. Dans le sermon prêché par Gerson devant le pape Alexandre IV, sermon si riche de doctrine, d'aperçus lumineux sur les saintes Écritures, le gouvernement et la réforme de l'Église et dans lequel comme dans tous les autres l'éminent orateur dont l'ardente parole cherchait à ranimer autour de lui l'esprit chrétien, comme s'exprime Mgr Freppel (Disc. sur l'Hist. de l'Éloq. sacrée), nous donne la raison si vraie des mœurs de l'époque qui nécessitaient une réforme, dit Bossuet, et que tous les vrais catholiques appelaient bien ardemment,

on lit les phrases suivantes, qui certes ne pêchent pas par la longueur. Il y est question de la hiérarchie céleste et de la hiérarchie ecclésiastique de l'Église triomphante et de l'Église militante.

« Sic enim sub Moyse nomine dictum fuerat : Vade, omnia facias secundum exemplar tibi monstratum in monte (Exod. XXI). Sic retulit postea discipulus quem dilexit se vidisse civitatem sanctam Hierusalem descendentem de cœlo habentem claritatem. (Apoc. XXI).

« Duplici verò similitudine illam imitabar. Primum quidem, quia sicut in cœlesti regno cherubim, seraphim, et ceteri quinque usque; ad angelos ordinantur sub uno capite Deo, ita in meo corpore sub summo Pontifice primates vel patriarchæ, Archiepiscopi et Episcopi, Archipresbyteri, Presbyteri, et abbates et reliqui. Est alia principalior, et cujus gratia hæc instituta fuit, ut quantum patitur corpus corruptibile quod cœlestes habent perfectè, habeant terrestres ex parte. Illi vident per speciem, videant isti per sapientiam et fidem. Illi Deum tenent præsentem per comprehensionem, teneant absentem isti per spem. Illi Deo fruuntur plena charitate, fruantur isti quanta possunt in corpore prægravante. Deum colant et adorant quomodo beati, casti sint quomodo beati, sapiant quæ sursum sunt, non quæ super terram quomodo beati, et sic possem discurrere per cœteras virtutes rectè, sanè sic ordinavit sapiens artifex. Nam si propria ratio mea quœritur, et mei collatio ad cœlestem civitatem facienda est. Ego sum via et motus in illam, illa finis ac terminus. Ego peregrinato raptim transiens, illa patria semper manens. Ego militantium juge certamen, illa letus victorum triumphus. Ego vallis miseriæ, illa mons lætitiæ. Ego mare tempestuosum, illa portus tranquillus. Ego exilium, illa natale solum, itaque quem ad modum motus est suo termino ad quem vadit, sic ego ex illa propriam traho rationem. Quantum ad illam accessero, tantum veritatis acquiro. Si tœdere desidero, amisso nomine proprio in alteram formam convertor. Unde Deus conditor meus ascendens in cœlum, quid aliud voluit quam ut eum mente sequerer, quò progrediebatur corpore, ut illic esset

cor meum ubi esset thesaurus meus, amor meus, spes et desiderium. Nonne affixit mihi pennas quibus in terris corpore jacentem, mente volarem in cœlos? Sunt enim pennæ volucris mihi quæ celsa conscendunt poli, quas sibi cum velox mens induit, terras perosa despicit. Sed quæ sunt illæ? fides, spes, charitas, nihil cum terra commune gerentes, sed totæ cœlestes. Nonne secundum has virtutes me consuscitavit Deus, et considere fecit in cœlestibus in Christo Jesu? O mira atque desiderabilis imitatio qua cœlestior quam terrestrior effecta non dubitor... »

5. Dans un petit traité : « Quomodo puer Jesus in mente devota concipitur... » il s'exprime ainsi :

« ... Dulcis ergo Jesus tu es natus; esse debes involutus. Verùm requiruntur panni qui sint albi, pulchri, mundi. Panni sunt virtutes ipsæ, quæ esse debent puræ. Panni si forent immundi, aut mixti, non requiesceres ibi. Opus est ancillis duabus : una quidem est gemitus, altera appellatur contritio ; pannos ut hæ lavent est ratio. Qua ipsi lavantur aqua, est animæ lacryma pura. Contritio pannos fricat, cum lacryma ad cor usque intrat. Gemitus pannos lavant, cùm oculi lacrymæ se manifestant. Oportet autem ut dilatentur, extendantur, et siccentur. Duabus opus est ancillis, non infestis, nec superbis. Una dicitur confessio, altera satisfactio. Confessio viam intrat, pannos capit et explicat. Confessio sine celatione, vult pannos prorsùs explicare. Ipsos coram sole ponit, quos et satisfactio capit. Et ait, quôd ipsa non recedet, donec pannos omnes siccet... »

6. Si nous venons aux écrits ou aux sermons français de Gerson, nous y trouverons encore des phrases courtes et en assez grand nombre parmi de longues. Il dit par antithèses sur son texte : « Pœnitemini et credite Evangelio, » sa grande maxime, son cri de guerre contre les passions, la devise qu'il mettait en tête de ses écrits :

« Entendez pourquoiy je treuve que Penitance refait ce que Pechié desfait. Pechié tue et occist les ames par mil et mil manières de mort, non pas temporelle mais éternelle; Penitance les vivifie, les ressuscite et baille vie. Pechié loye les

ames et les enchaîne moult angoissement, comme je diray cy après au mistere de l'Evangile; Penitance les desloye. Pechié fait les ames anemies et hayneuses à Dieu; Penitance refait l'accort et la paix. Pechié oste et empesche la gloire du paradis; Penitance la rent. Et a bref dire, Pechié amaine tous maulx, et Penitance tous biens. Si est chose bien couvenable a ung prescheur de vérité a chascun mot crier et hucher hault en tous temps : « Repentez-vous! » (Serm. sur les sept péchés capitaux, prêché à Saint-Jean-en-Grève, à Paris, vers l'an 1402.)

Je le demande à Malou et autres adversaires, ces phrases sont-elles plus longues que celles de l'Imitation? Je les ai reproduites d'après l'original même, afin qu'on ne m'accuse pas de les avoir copiées à dessein, par une traduction plus ou moins libre qui autorise parfois la coupure des phrases.

7. Enfin que l'adversaire de Gerson ne lui enlève-t-il son vrai chef-d'œuvre d'ascétisme : « Tractatus super Cantica canticorum » qu'il composa quelques jours avant sa bienheureuse mort, dans lequel il développa les cinquante propriétés du divin Amour dont il avait donné le résumé au Livre IIIe, chapitre 5 de l'Imitation de Jésus-Christ, qu'il ne put terminer, comme il est arrivé aux Docteurs saint Bernard et saint Thomas, parce que épris ou plutôt enivré des charmes du saint amour de Dieu il expira par un effort de cet amour violent dont il est dit qu'il est fort comme la mort? Écoutez saint François de Sales, dont la science, les lumières et la prudence ne le cèdent point aux plus sublimes Docteurs de l'Église. Moins scrupuleux que certains modernes pour lesquels le nom de Gerson est un épouvantail, sinon un scandale, et qui frémissent de colère en l'entendant prononcer, ce grand Évêque a, sans hésiter, canonisé l'illustre Chancelier de Notre-Dame en le classant parmi les Saints qui sont morts dans l'amour de Dieu et par l'effet de cet amour (Am. de Dieu, liv. VIII. chap. 9.)

« Jean Gerson, chancelier de l'Université de Paris, écrit cette plume d'or, homme si docte et si pieux, que comme dit Sixtus Senensis, on ne peut discerner s'il a surpassé sa doctrine par la piété, ou sa piété par la doctrine, ayant expliqué les cin-

quante propriétés de l'amour divin, marquées au Cantique des cantiques..., montrant un visage et un cœur fort vifs, expira, prononçant et répétant plusieurs fois, par manière d'oraison jaculatoire, ces saintes paroles, tirées du même Cantique :« O Dieu! Votre dilection est forte comme la mort! (Cant. VIII. 6.) »

8. Cette mort si admirable d'un si saint homme, comme Benoît XIV et Bossuet nommaient Gerson, n'a pas échappé au grand Docteur mystique Boudon d'Evreux. Après avoir dit qu'il y a des âmes qui ont comme un amour immense, qui sont toutes plongées dans une mer d'amour, il cite pour exemple Gerson et la conclusion de saint François de Sales, que non-seulement le vénérable Chancelier est mort dans l'amour, mais dans l'actuel exercice de l'amour. (Voir Flam. d'Amour, part. IIe, chap. 7.) Ce qu'en a écrit le savant et saint cardinal Bona ajoute encore à ces autorités. Ses paroles étant rapportées ailleurs je ne les reproduis pas ici. (Voir : « Via compend. ad Deum, cap. XX. ») Après de si éclatants témoignages qu'on ne peut trop rappeler, qui ne serait singulièrement étonné s'il lisait les impertinences, les sottises, les injures, dont l'illustre et saint Malou a couvert l'auguste et très-sainte mémoire de Gerson? Ce que j'admire surtout en cet homme phénoménal, c'est l'extraordinaire vénération qu'il oublie d'avoir pour des autorités si graves et si compétentes que celles des Papes et des Saints. Il éprouve tant de sympathies pour le vertueux Kempis, que pour lui prouver que jamais il ne sera infidèle à son parti, il ne craint pas de faire de Gerson un ignorant, un ambitieux, un furibond, un damné!... Contrairement à l'opinion de Saints canonisés, des conciles et du Saint-Siége apostolique[1]. Après lui avoir tout enlevé, en est-il plus riche? et son client a-t-il sa cause plus avancée?... Le bon prélat! il

[1] Dans les actes du Concile provincial de Toulouse, tenu en l'année 1850 sous son Em. le cardinal d'Astros, et approuvé à Rome le 28 juillet 1851, au chapitre III, n° 117, on lit ce passage assez significatif, je crois : « Parochi hoc officium (il s'agit des fonctions de catéchiste) implere satagant. Sibi ob oculos ponentes Ecclesiæ Patres, plerumque sanctos episcopos, Augustinum præsertim, atque facultatis Parisiensis cancellarium Gersonium suæ ætatis clarissimum lumen... » N'est-ce pas l'écho de Benoît XIV?

a oublié cette loi suprême : « De ne pas déshabiller saint Pierre pour habiller saint Jean. » Accordons des talents et surtout des vertus à Kempis, mais n'osons pas les refuser pour cette cause à Gerson.

9. Encore une citation du Commentaire du Cantique des cantiques, par le Chancelier de Notre-Dame, pour prouver une fois de plus que le génie et le parfum d'amour de Dieu que respire ce Traité ne sont pas moins beaux ni moins sensibles que dans l'Imitation de Jésus-Christ.

« Sequitur » : « Vox dilecti » (Cant. v, 2.) Christi « quæ habitas in hortis » (VIII, 13) doctrinalis pietatis et virtualis operationis, « amici auscultant te » qui sunt omnes zelantes profectum salutis tuæ, « fac me audire vocem tuam, » non clamore verborum exteriorum, sed piorum desideriorum. Amor novitius respondet, vel ex humilitate verecunda indignam se reputans loqui dilecto sub præsentia amicorum. « Fuge, dilecte mi, (Ibid. 14.) » sicut Petrus : « Exi a me Domine (Luc, v. 8) vel si altiora, sentiamus de ea, dicemus hanc responsionem ex fiducia procedere, et per insinuationem, osculum et amplexum dilecti postulare, in petitione secreti ad altiora secretioraque loca, quàm horti cum amicis. Ita enim priùs optaverat (Cant. VIII, 1.) « Quis mihi det te fratrem meum sugentem ubera matris meæ, ut inveniam te solum foris et deosculor te, et nemo me despiciat » vel respiciat? Sperans à dilecto fugiente super montes aromatum posse se sursum trahi amoroso quasi suspirio blanda susurravit in amicorum præsentia « Fuge, dilecti mi, assimilare capreæ hinnuloque cervorum, » per alacrem amoris et sursum agentis hilaritatem, « super montes aromatum, » montes æternos, à quibus mirabiliter illuminas, ubi est secretum solitudinis, serenum luminis, cubiculum pacis, latibulum caliginis, « in foraminibus petræ, in caverna maceriæ, (Cant. II, 14,) » ubi sunt deserta seculorum et speciosa deserti, regio pacis et lucis et terra viventium, deserta, invia, inaquosa carnalibus, ubi est desiderium collium æternorum, ubi loqueris ad cor in multitudine magna dulcedinis amantibus te, abscondens « eos in abscondito faciei tuæ à conturbatione hominum, et in abscon-

dito Tabernaculi tui à contradictione linguarum (Psal. xxx. 21.) » illuc ad extremum tracta et posita sola cum solo, unica cum unico, quid aliud expectem, quid orem, quid insinuem à dignatione dilecti mei, nisi illud ab initio (Cant. I, 1) « Osculetur me osculo oris sui? »

10. Ces paroles sont d'autant plus précieuses, que c'est en les écrivant que le saint Chancelier, blessé des flèches de l'amour divin, expira, pour aller donner le saint baiser à son Dieu bien-aimé dans la Patrie céleste. Le frère même de Gerson l'attesta de sa propre main, en ajoutant au Commentaire inachevé les lignes qui suivent :

« Complevit iste Doctor elevatus hoc opus egregium « super Cantica canticorum » apud Lugdunum Galliæ. Anno Domini 1429; die sabbati 9 mensis Julii, duodecima verò die ejusdem mensis, anno ætatis suæ 66, inter verba orationis spiritum Deo devotè reddidit; et dulcibus nunc (ut piè creditur) amplexibus et osculis dilecti sponsi perfruitur, de quibus in his ultimis suis Canticis tanta et tam sublimia, mira subtilitate et affectûs suavitate, dulci gutture velut olor parata modulatus est. Vale, mi Domine et frater, et unici tui germani Cœlestini quondam tibi chari in hoc cœno relicti, curam apud Dominum piam agere non desiste. »

11. Ce divin Commentaire, d'après un témoignage si authentique, est le chant du Cygne mystique de Lyon. Gerson, le saint Docteur Gerson, pèlerin de la Patrie, atteint, ici-bas terre de l'exil, de la nostalgie du ciel est allé, ses contemporains et l'Ordinaire de Lyon surtout nous l'assurent, continuer là-haut, dans la gloire de l'adorable Trinité, ce refrain perpétuel de son âme séraphique : « Amor! »

12. Inutile d'entamer ici une plus vive polémique; mais très-souvent je me suis demandé comment un Grégory qui se vante d'être un excellent catholique, et un Malou que certains font passer pour un saint à miracles, et le casuiste Bouix et autres de même intolérance, pourront jamais rester en Paradis avec ce Gerson qu'ils ont si indignement, si lâchement et si traîtreusement méprisé et maltraité.

CHAPITRE XXVI

AUTRES TÉMOIGNAGES DE L'IDENTITÉ DE L'ESPRIT DE GERSON AVEC L'IMITATION.

1. « Gerson attaché à la personne du duc de Bourgogne, impliqué dans toutes les choses politiques de la cour et de l'Université, n'aurait pas parlé ainsi contre lui-même : Ne prenez pas à vous les affaires des autres et ne vous mêlez pas à celles des grands! (Imit. Christi, I. 21). » — Et pourquoi n'eût-il parlé de la sorte, lorsque plus tard il composa l'Imitation dans sa retraite à Lyon? Il fallait bien qu'il eût passé par ce péril, pour pouvoir dire en toute assurance aux autres : « Prenez garde ! ne vous mêlez pas aux affaires des princes; c'est très-dangereux pour l'âme : une longue expérience me l'a appris. »

2. « Ce n'est pas non plus le Chancelier de l'Université qui aurait traité alors si dédaigneusement la science de l'École. (Voir : Imit. Christi, I. 3). » — Mais après sa renonciation aux charges et aux dignités, transformé en quelque sorte en Jésus-Christ, ne rêvant plus que pour Dieu seul, loin du bruit, du tumulte et de l'agitation des hommes, Gerson n'a-t-il pu s'exprimer ainsi? Pourquoi revenir sans cesse sur cette vie extérieure du Chancelier et ne jamais parler de sa vie si humble, si retirée, si sainte et si sublime à Lyon? N'est-ce pas peut-être par la crainte de trouver toute l'Imitation de Jésus-Christ dans la pensée, la parole et les actes mêmes de Gerson? Preuve plus forte que tous les arguments que l'Imitation est éclose du cloître de Saint-Paul de Lyon, et pas ailleurs.

3. Mais l'adversaire, ici, ne parle pas de Gerson à Lyon, mais de Gerson Chancelier de Paris et doyen de Bruges, comme si ce Gerson faisait deux personnages distincts; et qu'il n'eût réellement vécu pour Dieu et pour le ciel que durant les années de sa solitude. Ne se trompe-t-il pas? Alors

pourtant, et je l'ai amplement démontré, de Bruges même Gerson recommandait chaleureusement aux étudiants de l'Université de s'appliquer plus à la science qui édifie qu'à celle qui fait le savant; alors pourtant, comme le prouvent ses lettres et ses Traités, le saint homme gémissait de ne pouvoir exclusivement se livrer à la contemplation des choses célestes. Alors, oui, alors, dans ces mille occupations qui tiraillaient et déchiraient son cœur si tendre et si dévoué pour Dieu, ne l'entend-on pas déjà gémir, soupirer, se plaindre? « Je suis un malheureux, s'écrie-t-il, et relégué dans une terre ennemie où les combats sont continuels et les maux extrêmes (Imit. Christi, III, 48). » Comme aussi il dira en experimenté : « Réprimez le désir immodéré de la science; on ne trouve là qu'une grande dissipation et une grande illusion. (Ibid. I. 2.) »

4. Non, le sublime auteur de l'Imitation n'a pas « traité si dédaigneusement la science de l'École » (pesons et distinguons bien les termes!) mais il en a formellement, solennellement et perpétuellement condamné l'abus, alors si fréquent. C'est très-certainement ce qu'a fait l'illustre Gerson, le réformateur des études théologiques, selon les principes de son grand maître saint Bonaventure, comme on le voit par ses deux épîtres : « De Reformatione Theologiæ, » de Bruges, par ses divers traités dogmatiques, moraux et mystiques, composés par lui, depuis surtout le saint Concile de Constance. Il s'est donc toujours posé en adversaire des arguties scholastiques : le dernier des enfants de nos écoles saisira cette vérité. Non! encore une fois, Gerson n'a pas dédaigné la science de l'École, mais il a su lui préférer, et même, ce qui est plus difficile, lui adjoindre une science plus sublime, plus vivifiante, plus salutaire, la science mystique ou divine.

5. L'abus des disputes philosophiques et théologiques alla à un tel excès du temps de Gerson, que les docteurs en Théologie, de Paris surtout, avaient la réputation de sophistes et de fantastiques, comme il est remarqué dans une vie du pape Clément VIII. C'est sur quoi encore fait allusion saint Gerson, dans une Leçon ou commentaire sur l'Évangile de saint Marc.

« Pour quelle raison, dit-il, les Théologiens de notre temps sont-ils appelés Sophistes, discoureurs et fantastiques ? C'est parce qu'ayant quitté les questions utiles et intelligibles, ils s'arrêtent à des questions de logique, de métaphysique, ou même de mathématique, dans des lieux et dans des temps où il n'est pas à propos d'en traiter. Ils parlent tantôt de l'intention des formes, tantôt de la division du continu, et montrent quelquefois des sophismes voilés sous des termes de Théologie. Vous les entendrez parler de priorité dans les choses divines, de mesure, de durée, d'instants, des signes de la nature, et d'autres choses semblables, qui, quand elles seraient aussi vraies et solides, qu'elles sont vaines et fausses, seraient plus propres à scandaliser, ou à faire rire les auditeurs, qu'à édifier la foi. »

6. Gerson était donc un grand Réformateur dans les études comme pour les discussions théologiques, comme durant ses dernières années principalement il le fut pour la prédication et les livres populaires. C'est vrai encore, à plus forte raison, pour les sciences profanes, lui-même en a fait l'aveu dans un charmant poème latin, digne de l'attention de l'adversaire et qui est intitulé « Apologiæ, » c'est-à-dire « Réponse aux critiques de mon genre d'écrire sur les matières religieuses », dont voici les derniers vers :

Carmen tale cano. Sit procul ethnica
Mendax musa; strepat his quibus est Venus
Aut Mars delicia vanaque numina;
Noster solus amor Jesus.

« Loin de moi la muse païenne,
« Qu'elle encense, menteuse et
« Des dieux impurs, Mars et Vénus;
« Mon amour, ma muse est Jésus! »

7. C'était donc un vrai système que le style et le genre gersonien. L'illustre et saint Chancelier estima à sa valeur « le fard d'une littérature prostituée aux sens ; les câlineries d'une forme qui paralyse le fond, les mots qui tuent l'idée ; ces afféteries d'épithète, de périphrase, d'harmonie » qui, outre qu'ils dénotent pour l'ordinaire une disette de vraie science,

une pauvreté d'idées, sont peu dignes d'une bouche et d'une plume chrétiennes. (Voy. Vert. Gersoniana, titre XI, art. 2). Ainsi ont pensé tous les Pères de l'Église.

8. Sans que Gerson traitât dédaigneusement la science de l'École, dont il savait faire un noble et saint usage, même à Bruges surchargé d'occupations absorbantes et éprouvé par des revers de tous les genres, il avait le talent, rare sans doute (et ses écrits le prouvent) de fondre les douces suavités de la théologie mystique avec les aridités et les formes sévères de la scolastique, comme s'exprime Bossuet après Sixte de Sienne.

A Bruges, saint Gerson écrivit divers ouvrages de piété, je l'ai prouvé, qui diffèrent bien peu du genre de l'Imitation. A Lyon, quoiqu'il eût dit un éternel adieu aux sciences profanes pour ne plus étudier que Jésus crucifié, quoiqu'il eût même complètement divorcé avec la méthode scolastique pour se livrer tout entier au genre affectif et mystique, il fit néanmoins encore de temps en temps usage de la scolastique. Avec cette méthode il écrivit sa belle « Apologie du célibat ecclésiastique, » œuvre fort remarquable, dit le docte Pavy, évêque d'Alger, et l'une des meilleures de ce grand homme, qui fut, dit-on, composée en un jour. Elle est pleine de philosophie et d'observations marquées au sceau de l'expérience, ajoute l'illustre Prélat. (Traité du Célib. ecclés. Part. I. chap. 9).

9. Et quand même, Grégory n'a-t-il pas, mais avec bien peu de jugement il est vrai, publié dans son pieux roman sur l'Imitation que ce même livre avait été écrit avec la forme scolastique? « Nous allons prouver ici, dit le sophistique auteur, que ce livre est un vrai traité scolastique à l'usage des novices cénobites (Hist. du Livre de l'Imit. de J.-C. ch. 2, part. I). » On voit que parfois le parti pris va jusqu'à la naïveté! car ceci est bien évidemment loin d'être vrai. Mais il reste prouvé à la défense et à la gloire de Gerson que, solitaire à Lyon, le plus grand nombre de beaux écrits qu'il y composa sont complétement débarrassés des arguties fastidieuses, des disputes et des citations sans fin, toujours sèches et fatigantes de l'école. Lisez-les ces écrits et vous jugerez.

Penser autrement, contredire cette appréciation ne serait-ce pas, selon l'expression d'un Prophète, « avoir des yeux et ne point voir, des oreilles et ne pas entendre, des narines et ne point sentir? »

10. Pour ne citer de Gerson que le « Josephina » composé durant son exil, alors qu'il était errant et fugitif dans les obscures forêts de la Bavière, et son « Carmen sur le Magnificat » et son « Centilogium de meditatione Crucis », composés à Lyon, est-ce qu'il est possible de trouver ailleurs que dans ces vers nombreux, riches et suaves à l'infini, une poésie plus céleste, plus divine, plus mystique? C'est un langage angélique, ouvrage de l'Esprit-Saint, plutôt que le fruit de sa science et de ses talents. C'est d'une onction inimitable et parfois supérieure à celle de l'Imitation!

Incontestablement, quoi qu'en puissent dire les adversaires envieux de notre illustre saint Docteur, c'est bien l'écho vivant de cette muse aux harmonies ineffables : « Noster solus amor Jesus! » traduit dans l'Imitation, surtout par le chapitre des merveilleux effets de l'amour divin, qui se fait entendre encore aujourd'hui, depuis bientôt cinq siècles, aux oreilles exercées dans cette poésie surhumaine, des lecteurs assidus des écrits de Gerson.

11. Il est bon de dire que ces objections, ces diatribes, ces allégations erronées de l'écrivain de la « Revue... » ne sont pas nouvelles. Nous ne lui en ferons certes pas l'honneur de l'invention. J'ai là, sous les yeux, l'Histoire du livre de l'Imitation en deux gros volumes, par Grégory qui plaidait la cause d'un abbé Gersen, et ces mêmes objections et mille autres s'y trouvent, mais à l'état de lettre morte.

12. « Bien d'autres traits de l'Imitation qui se rapportent à des circonstances particulières de la vie de Gerson pourraient lui être opposés, ceux-ci suffisent. » — Et moi, je me ferais fort de démontrer, si l'espace le permettait ici, qu'il n'est pas un trait de l'Imitation qui ne coïncide étroitement avec la vie comme avec la doctrine du Chancelier. C'est ce que j'ai fait dans « l'Esprit de Gerson », et ce que je me propose de faire avec plus d'étendue dans la seconde partie de la « Clé de l'Imitation ».

CHAPITRE XXVII

QUE L'IMITATION SENT AUTANT LE LAÏQUE QUE LE MOINE; QUE GERSON A ÉCRIT POUR LES RELIGIEUX.

1. « Pour le fond du livre, il est évident que l'Imitation est l'œuvre d'un moine. » — En quel jour si clair et à quel personnage si savant, cela a-t-il pu paraître d'une telle évidence? En vérité on rit malgré soi en face d'arguments semblables. « C'est évident », dites-vous? et qui le prouve? A coup sûr vous me répondrez qu'il n'y avait qu'un moine qui pût écrire pour les moines ou sur la vie religieuse comme il est de deux ou trois chapitres de l'Imitation (Voy. Imit. Christi. I. 19; III; 15, 56), ceux là précisément que vous indiquez vous-même. Notez, et notez bien que dans ces chapitres il n'est question que de généralités sur la vie religieuse, et qu'en fait de généralités, tout le monde, s'il a reçu une teinte de connaissance des cloîtres et de la vie ascétique par les livres, sans être un abbé de Rancé, peut très-bien en écrire. Pour montrer la frivolité d'une telle assertion, je m'explique.

2. N'a-t-on pas vu des prêtres et des évêques qui n'avaient jamais professé la vie religieuse faire néanmoins des conférences, des discours, des traités pour les religieux et pour les religieuses? Voyez Bossuet, Fénelon, l'abbé Asselin et le vénérable Angebault, évêque d'Angers, et bien d'autres? L'ouvrage de Bernières, qui était un laïque pieux, ne convient-il pas plus aux religieux qu'aux gens du monde? Son titre : « Le chrétien intérieur », semblerait indiquer qu'il est uniquement destiné aux simples fidèles, mais sa doctrine est plus accommodée aux personnes du Cloître où il a toujours été lu presque à l'égal de Rodriguez. Saint François de Sales, Bossuet, Fénelon, Baudrand, n'ont-ils pas écrit sur la vie religieuse? On a vu des laïques faire de très-bons livres pour les moines et pour les ecclésiastiques même, et vous trouveriez

que Gerson comme la plupart des docteurs de Sorbonne et plus qu'eux en sa qualité de Chancelier et par ses rapports immédiats avec des moines de divers Ordres, n'eût pas pu écrire l'Imitation? ou bien que ce livre eût été fait exclusivement pour des moines? Est-ce seulement à des moines que le premier verset de l'Imitation : « Qui sequitur me... » s'adresse! Ne serait-ce pas tout d'abord aux simples chrétiens, comme le démontre victorieusement toute la suite du chapitre?

3. Après tout, ce que je viens d'avancer, relativement à l'auteur de l'Imitation, que rien ne prouve que ce livre ait été écrit par un moine ou pour des moines, ne doit pas surprendre. Il ne peut paraître plus étonnant que l'Imitation ait été composée par un prêtre séculier, que de voir un israélite composer et publier des sermons pour les prêtres, dans une « Revue de la prédication », pas plus que de voir des prêtres et même des religieux écrire sur la vie conjugale et les devoirs qu'elle impose.

Ah! vous dites que c'est un moine qui a composé l'Imitation. C'est un moine comme c'est une femme qui a composé « Feminiana » dans lequel l'auteur pénètre si bien les mystères du ménage, trace sans biaiser, d'une main si ferme, si vigoureuse et si franche, les caractères et les devoirs des femmes. Que c'est plaisant! Avant que de venir affirmer que l'Imitation est l'œuvre d'un moine, il fallait avoir des preuves sous la main. Ce n'est là dans ce refrain, rengaine vieille de près de deux siècles, rééditée avec éclat par Grégory, Malou et autres, qu'une question en l'air pour mieux briser le fil de la tradition qui a toujours donné l'Imitation au vénérable Gerson.

4. Mais, répètent plusieurs, l'esprit de l'Imitation sent le moine. Et qui donc l'a jamais prouvé? Il sent le pur Évangile, l'abnégation et le renoncement aux vanités de ce monde, la science sublime du Crucifix, et enfin le vrai christianisme et la solide piété, et voilà tout! Chose assez singulière, mais qui ne surprend pas quand on envisage impartialement la menée de nos adversaires. Ils ont été bien aises d'attribuer l'Imitation à un certain moine, tantôt Kempis, tantôt Gersen, tantôt

Ubertin de Casale, sans doute à raison du fond même du livre qui est fort pieux, mais plus encore dans le but de l'enlever ou tout au moins de la contester au saint Chancelier Gerson.

5. On n'a pas réfléchi que, primitivement, certains manuscrits qui portaient le titre de : « De reformatione interiora hominis, » ou « de la Réformation intérieure de l'homme, » par allusion à la réforme des mœurs des religieux et du clergé demandée par Gerson au Concile de Constance, donnaient à entendre que l'auteur s'était proposé, en écrivant ce beau livre, de rappeler les chrétiens aux observances primitives du christianisme, alors que la vie et les mœurs des premiers chrétiens ne différaient des moines et des religieux d'aujourd'hui que par le non assujettissement à la règle et à l'uniforme extérieur. La piété et la régularité au saint devoir de la prière étaient même plus et mieux observés originairement dans le siècle que de nos jours dans les cloîtres. Et ceux qui alors trouvaient des obstacles trop grands à cette vie chrétienne et régulière dans le monde, avec des dangers qui les faisaient trembler pour le salut de leur âme, se réfugiaient dans la solitude des déserts. De là la vie solitaire et érémitique, puis la vie de communauté et monastique. C'est faute d'avoir comparé les doctrines et la teinte de l'esprit de l'Imitation avec les origines du christianisme et de la vie évangélique que l'on a si souvent, presque toujours de parti pris, et bien à tort, répété que l'Imitation était l'œuvre d'un moine, qui l'avait composée pour des moines.

6. Un pieux et docte bénédictin a donné au public des avis accommodés pour les religieux et pour tous les chrétiens du monde par ce motif qu'il présente dans l'avertissement : « Un religieux n'est proprement qu'un parfait chrétien qui fait profession de la perfection évangélique, et tous les chrétiens sont obligés par les vœux de leur baptême à la pratique des mêmes vertus auxquelles s'oblige un religieux par les vœux de sa profession, quoique à un degré moins parfait... » Et c'est évident. Et mille autres écrivains, au nombre desquels Rodriguez, ont fait de même que ce bénédictin. Et « vice-versa » les

ouvrages écrits pour la perfection des simples chrétiens conviennent presque tous aux personnes religieuses. Voyez les Livres Saints, les écrits du vénérable Boudon, de saint Liguori et de tant d'autres.

7. Mais, je vais plus loin, et je soutiens que l'Imitation de Jésus-Christ est plus faite pour les pécheurs que pour les justes, pour les coupables que pour les innocents, pour ceux qui ont l'infortune de vivre loin de Dieu que pour ceux qui jouissent d'une sainte union avec lui. La preuve se tire de cette foule de pécheurs touchés, ébranlés et changés à sa lecture, de ce grand nombre de cœurs droits et sincères, mais éprouvés par les chagrins, les misères et les déceptions du monde que la lecture de l'Imitation a consolés et merveilleusement soutenus à travers les ruines d'un monde qui échappe tous les jours à ses infortunés amateurs [1]. Je prends à témoin un érudit italien qui attribue l'Imitation à Gersen, et par ce fait, l'enlève à Gerson : « Quelqu'un, écrit-il, a dit que l'Imitation est le livre des parfaits, mais je pense, au contraire, qu'il a été fait précisément pour les imparfaits. Où trouveront-ils, en effet, des notions plus justes sur l'homme et ses faiblesses ; sur ses contradictions et sur les mouvements les plus secrets de son cœur? (Dandolo, l'Imit. de J.-C. commentée pour une jeune fille, liv. I.) » Il est aisé de conclure par ces données, que ce livre si admirable est l'œuvre d'un grand et pieux Génie qui a longtemps vécu dans le monde, l'œuvre de Gerson !... « C'est le chef-d'œuvre des livres mystiques, dit Desprez (Hist. de la Littérature française) », c'est le plus sublime traité de morale religieuse, a-t-on toujours dit de ce livre, oui, mais, observe le chancelier Bacon, « un traité de morale qui n'est pas appuyé sur le commerce des hommes, est un ouvrage manqué. (D'après Deserres de la Tour : Du bonheur, XI.) » L'Imitation ! C'est l'expérience de la science pratique et chrétienne de la vie ; c'est l'Évangile appliqué aux gens du cloître comme aux gens du monde, c'est l'esprit

[1] Vous pourrez voir les faits à l'appui : « Clé de l'Imitation de Jésus-Christ, 11e partie. »

le plus pur et le mieux exprimé du christianisme : un grand usage le prouve mieux que les plus forts arguments. Comme l'a sagement observé le docteur Monfalcon, rien ne démontre que l'Imitation soit un livre destiné à des religieux exclusivement, et composé par un religieux ; on peut réduire à un chiffre très-minime le nombre des spécialités relatives à la vie monastique dans lesquels l'auteur est entré, et déjà Gerson en avait parlé dans ses autres ouvrages.

8. L'Imitation a une portée bien plus générale que ne l'ont supposé et les bénédictins et Grégory; ce n'est point un livre ascétique au seul usage des couvents; c'est un traité de morale universelle. Gerson a pu parler beaucoup et pertinemment des moines dans l'Imitation, sa science dans les matières ecclésiastiques le fit surnommer le Docteur très chrétien... (Imitat. Polyglotte de Gerson ; de l'aut. de l'Imit. parag. 11e). Je suis vraiment heureux de m'être fait déjà sans m'en douter l'écho du docteur Monfalcon, car c'est seulement à la révision de mon manuscrit que j'ai acheté son édition en huit langues sous le nom de Gerson. Donc, ma conclusion ressort naturellement des preuves testimoniales de la vérité. L'Imitation, ce livre que Lamartime appelle « le Poëme de l'âme, » n'est pas l'œuvre d'un moine confiné dès son enfance entre les quatre murs d'un couvent, ignorant le monde autant qu'il en était ignoré. Comment, pour me servir d'une pensée de Chateaubriand, un moine aurait-il trouvé cette mesure d'expression, aurait-il acquis cette rare connaissance de l'homme au milieu d'un siècle où les passions étaient grossières, et le goût plus grossier encore ? Qui lui aurait révélé dans sa solitude, ces mystères du cœur et de l'éloquence? Un seul maître, Jésus-Christ. Sans doute, mais Jésus-Christ s'accommode toujours dans ces cas à la situation morale et même physique dans laquelle se trouve le disciple à qui il révèle ses secrets.

9. Notez que l'auteur de l'Imitation est presque continuellement en scène. Une citation entre mille : « J'ai été délaissé, pauvre, exilé, en une terre ennemie, où il y a guerre continuelle et de grandes infortunes. Consolez mon exil, adoucissez l'angoisse de mon cœur, car il soupire après vous de toute

l'ardeur de ses désirs ; tout ce que le monde m'offre ici-bas pour me consoler me pèse (Imit. Christi. III, 48). » Combien l'allusion est frappante ! Évidemment, il est ici question de l'exil volontaire du pieux Gerson après le Concile de Constance, où il devint le plus pauvre, le plus négligé et le plus affligé des hommes quoiqu'il ne manquât pas d'amis. Ce souvenir surtout des révolutions qui ensanglantèrent Paris, comme aussi les dernières paroles dénotent dans l'auteur un homme qui malgré qu'il cultive avec amour la solitude même extérieure [1], est encore dans de certaines relations avec le monde : « Nam onus mihi totum est, quid quia hic mundus offert ad solatium : Tout ce que le monde m'offre ici pour me consoler, me pèse (Imit. Christi. III, 48). » Encore une fois quel moine aurait pu s'exprimer de la sorte ? Le monde n'a plus rien à offrir, en fait même de consolations, à celui qui a fait avec lui un éternel divorce par les vœux de chasteté, pauvreté et obéissance, et enfin de solitude perpétuelle.

10. L'époque arrive où la vraie logique fera justice des sophismes accumulés par les adversaires sur la question d'au-

[1] Gerson avait terminé sa haute mission au Concile général de Constance ; il était à la joie de son cœur de voir enfin un Pape vrai et légitime à la tête de l'Eglise, Martin V, qui présida les dernières sessions et termina le Concile, le 22 avril 1418. Le pape, l'empereur Sigismond et les trente mille ecclésiastiques, cardinaux, prélats de tout ordre qui avaient coopéré à cette immortelle et incomparable assemblée, retournèrent chacun à leur palais, à leur foyer. Gerson avait pris la route de l'exil !... travesti en pauvre pélerin, laissant ainsi derrière lui le chemin de cette France qu'il aimait tant, et pleurant les malheurs de cette infortunée Patrie !... Ecoutons-le :

« Quel déplorable sort, France, terre bénie,
Que d'indicibles maux, hélas, pèsent sur toi !
Jadis tu relevais ceux que la tyrannie
Foulait dans leurs droits d'homme, opprimait dans leur foi.
J'en appelle à Becket, saint banni d'Angleterre ;
J'en appelle à l'Église, à ses fréquents dangers.
Foi d'un temps qui n'est plus ! France, ma noble mère,
Vois tes fils ; sur ton sol, sous des cieux étrangers,
Dispersés, égorgés ; Docteurs, Prélats eux-mêmes,
En butte aux furieux, ont des fers ou la mort.
L'exil est un refuge ; entre ces maux extrêmes,
L'indigence paraît un désirable sort,
Au nombre des proscrits jetés par la tourmente,
L'un est Chancelier des Lettres, à Paris. »

teur de l'Imitation, où elle sera forcée d'avouer que, selon l'expression du docteur Monfalcon, l'Imitation n'est pas un Évangile tombé du ciel dans la solitude d'un monastère. C'est au contraire un poëme chanté par un homme et écrit avec ses douleurs; c'est que cet homme a été blessé par ce monde dont il raconte si bien les périls[1]; c'est que ces pas-

[1] « Pourquoi ai-je eu tant de crédulité pour les autres? » (En vain je comptais sur les promesses des anti-papes et de leurs cardinaux pour la réformation de l'Eglise, sur celle aussi du légitime pontife Martin v, qui n'en fit rien).

« Mais nous sommes des hommes, et rien autre chose que des hommes fragiles, quoique plusieurs nous croient et nous appellent des anges. A qui croirai-je, Seigneur! à qui, si ce n'est à vous? Vous êtes la vérité qui ne trompe point et qu'on ne peut tromper. Au contraire, « tout homme est menteur (Ps. LXI, 9), » faible, inconstant, fragile, surtout dans ses paroles; de sorte qu'on doit à peine croire d'abord ce qui paraît le plus vrai dans ce qu'il dit.

« Que vous nous avez sagement avertis de nous défier des hommes; que l'homme a pour ennemis ceux de sa propre maison (Mich. VIII, 2), et que si si quelqu'un dit : « Le Christ est ici, ou il est là (Matth. XXIV, 23), » il ne faut pas le croire. Une dure expérience m'a éclairé : heureux si elle sert à me rendre moins insensé et plus vigilant (Imit. Christi. III, 45). »

Ainsi s'exprimait le vieux Chancelier, après une bien longue expérience des hommes et de la vie. C'est ainsi que non-seulement les plus graves questions de théologie mystique et même dogmatique et morale se résument dans la vie de Gerson et l'Imitation, et « vice versa. » Cette vie si bien remplie, si riche d'événements, de grands et émouvants souvenirs se reflète admirablement dans ce livre de sublime philosophie. Même la politique, avec ses mirages si décevants et ses tristesses si poignantes, apparaît dans la vie de ce grand Docteur et transpire en tous lieux de l'Imitation. Bien inconséquent qui le nierait! L'Imitation! N'est-ce pas encore un traité de civilité et de politesse? « On peut donc des divers passages du livre de l'Imitation, tirer des inductions favorables à Gerson, dit le docte abbé Huot. Les uns rappellent l'époque orageuse où vécut le Chancelier; d'autres mettent en mémoire la grande Université de Paris, ses maîtres et ses docteurs; l'avidité si âpre en ces temps pour les bénéfices, est stigmatisée dans une page; une autre page nous fait mention du service religieux auquel Gerson s'était librement et volontairement voué, etc. (La Paroisse, étude sur l'aut. du liv. de l'Imit., 16 févr. 1874.) » N'est-ce pas ce que je signale en maints endroits de ce livre? Je pourrais faire ici une bien longue énumération des allusions continuelles de l'Imitation à la vie et au caractère du pieux Docteur et qui ne conviennent en aucun point de vue à Kempis. Qu'avait donc besoin Gerson de signer de son nom un livre dans lequel on le retrouve vivant à chaque page? Sans doute il s'y cache sous l'anonyme d'un sublime inconnu, mais sa physionomie et son caractère y sont tellement empreints, qu'il est impossible d'y lire un nom et d'y retrouver un personnage autre que Gerson, le Chancelier de Paris.

sions qu'il analyse avec tant de délicatesse et de sobriété, il a senti leurs flammes qui voulaient le brûler au cœur; c'est que ces faiblesses qu'il énumère avec tant d'effroi, il a été sur le point d'y succomber comme nous, et peut-être même y a-t-il succombé quelquefois. C'est là ce qui fait tout le charme de ce divin livre, qu'un moine n'eût jamais pu écrire, sans avoir eu de grands et fréquents rapports avec le monde dont il dépeint si bien les vanités et les dangers.

11. Du reste, et quoique je le démontre ailleurs, il importe de le redire ici, l'Imitation ne porte pas tellement l'empreinte du cloître qu'elle ne convienne en tout point aux simples chrétiens du monde. C'est ce que prouve avec force le docte chanoine Herbet : « Il est facile, dit-il, de généraliser les avis qui s'y trouvent exprimés; il ne s'agit pour cela que de changer quelques mots, de mettre vie chrétienne au lieu de vie religieuse, devoirs de famille au lieu de devoirs de communauté, et à quelques réserves près, tout sera applicable à chacun, selon les besoins particuliers et la différence des vocations. (L'Espr. de l'Imit. IIe part., chap. 1). » N'est-ce pas là ce qu'a fait Mgr Cruice pour la Perfection Chrétienne de Rodriguez? J'ajouterai, ce qui est connu des savants, que l'Imitation fut composée plus pour les chrétiens du siècle que pour les moines du cloître; et quelques-uns avancent que ce serait Kempis qui, en transcrivant l'Imitation, aurait substitué aux termes qui se rapportent à la vie purement chrétienne, les termes qu'on y lit aujourd'hui relatifs à la vie religieuse. C'est possible, ce bon et saint moine avait tant d'habileté pour s'approprier, en les contrefaisant, les écrits d'autrui, ou tout au moins pour les modifier, de manière telle que leurs auteurs pussent à peine les reconnaître pour les fils de leurs œuvres! J'ai connu de ces écrivains qui seraient capables d'ajouter à la perfection des livres les plus parfaits comme on l'a essayé pour le « Génie du Christianisme ». mais absolument impuissants à en composer un passable. Habiles gens!...

12. De même donc que rien ne prouve que l'Imitation fut l'œuvre d'un moine, rien ne démontre non plus, je l'ai prouvé ailleurs, qu'elle eût été écrite exclusivement pour les moines

Loin de là ! Un fait à l'appui : « En quelle estime l'Imitation de Jésus-Christ est-elle dans vos maisons, demanda le docte et spirituel Vert à une religieuse de Saint-Benoît? — En grande estime privée, de nul usage claustralement parlant... » Les signes de main séculière que porte partout l'Imitation, ajoute le vigoureux écrivain, n'ont pu échapper aux religieux. Aussi se sont-ils efforcés, de temps à autre, d'y suppléer et de la compléter. Voyez le père Spinelli, de la Compagnie de Jésus, dans son « Gersone... » Voyez encore Kempis, dont les œuvres authentiques ne sont, à proprement parler, qu'une tentative pas plus maladroite que tant d'autres pour s'approprier le chef-d'œuvre de Gerson. (Gersoniana, tit. II. art. 2.) Ah! si la chose était encore possible, avec quelle habileté les adversaires de Gerson feraient disparaître de ce livre tous les textes qui révèlent d'une manière si naturelle, si vraie et si sensible la touche de ce grand homme, toutes les fréquentes allusions qu'il a faites à son nom, à ses charges et dignités, à sa vie si militante; tous les termes qui lui sont propres et le caractérisent si bien, tels que « exil, pélerin; consolateur, consolation » et une infinité d'autres qui trahissent bon gré malgré la main du sublime et profond mystique, du Docteur très-chrétien et Consolateur par excellence !

CHAPITRE XXVIII

QU'IL N'EST PAS VRAI QUE GERSON DOIVE SA RÉPUTATION DE SAINTETÉ AUX GALLICANS DES DEUX DERNIERS SIÈCLES.

1. « A Dieu ne plaise que nous contestions l'austérité de vie, les vertus, la piété du chancelier Gerson, mais les gallicans, des deux derniers siècles, qui se cherchaient d'illustres ancêtres dans l'Église de France, ont fait à tort du vertueux Chancelier un saint. » — L'infortuné adversaire n'est pas plus heureux pour cette diatribe que pour les précédentes. Il ne conteste, dit-il, ni les vertus ni la piété du Chancelier,

seulement il trouve qu'on a eu tort de le proclamer Saint, que Dieu a sans doute aussi eu tort de glorifier son tombeau par des miracles, par le concours des peuples. Singulier raisonnement, en vérité, et d'autant plus singulier, que l'adversaire n'a pas su remonter au-delà de deux siècles pour y trouver déjà Gerson proclamé Bienheureux et Saint. Sans doute, si le Docteur très-chrétien était tel que ses ennemis veulent bien le peindre, il paraîtrait un singulier chrétien, et ce serait bien à tort qu'on le tiendrait pour Saint, et l'Ordinaire de Lyon lui-même se serait gravement compromis. Notez toutefois, que je suis bien éloigné de dire que la sainteté de Gerson soit canoniquement reconnue par l'Église. Mais de l'autorité de l'archevêque François de Rohan et ses successeurs immédiats et du clergé de Lyon, ainsi que de celle des évêques suffragants de la province, il y a une distance infinie avec celle d'un laïque et même celle d'un Malou, de Bruges, qui vivent à quatre siècles et plus d'éloignement du clergé contemporain de Gerson, et qui d'ailleurs sont autant incompétents à juger de la sainteté du même Gerson qu'ils sont intéressés pour le triomphe de leur cause à obscurcir les mérites et la gloire de ce Docteur. L'argument ainsi posé, il est naturel de conclure que l'écrivain de la « Revue... » se montre ici parfaitement inapte je ne dirai pas à juger, mais à discuter seulement la sainteté du Serviteur de Dieu, parce que d'abord il a mainte fois prouvé qu'il n'a ni étudié ni connu Gerson, son caractère, ses qualités; qu'ensuite il est trop intéressé à le dénigrer pour lui enlever l'Imitation. Fort heureusement pour nous, que cette fois il accorde à ce Docteur « l'austérité de vie, les vertus et la piété. » C'est déjà un grand pas de fait de la part d'un tel adversaire, c'est avoir déjà posé les éléments de la sainteté[1] du héros, éléments qu'il lui conteste pourtant bien ailleurs.

[1] Qu'appelez-vous un saint? — Celui qui a vécu dans la perfection et sainteté chrétienne, mais ordinairement par le mot de saint, on prétend parler d'un serviteur de Dieu, qui a été canonisé après sa mort, et qui a donné des marques qu'il est du nombre des Bienheureux...

Que veut dire ce mot saint? — Selon les hébreux, il veut dire autant qu'être séparé des choses profanes, et avoir la pureté de conscience comme

Au fond l'argument de l'adversaire peut se réduire à ceci : « Gerson n'avait pas la sainteté nécessaire pour composer l'I-

marque le mot « cados » ou « cadach » duquel ils se servent. Selon les Grecs, il veut dire autant que sans rien de terrestre, ou dégagé de la terre, comme marque le mot « ανίο. » Et selon les latins, il veut dire établi avec fermeté, ou teint de sang comme marque le mot « sanctum, » « sanctum, sancitum, » ou « sanguine tinctum » (Le Père Grég. de Lyon. Nouv. catéch. Théolog., chap. L). Certainement, il n'est personne qui, s'il connaît bien la vie et les écrits de Gerson, ne convienne qu'il possède d'une manière très-éminente tous les titres à une réputation de sainteté. Quelle perfection désespérante à la nature que la sienne! quelle séparation intérieure du monde et de tout ce qui est terrestre! quel saint dégagement de toute affection humaine! mais quelle union à Dieu!

Il importe de bien saisir le vrai caractère de Gerson, qui est tout d'abnégation, de renoncement intérieur et d'élévation habituelle de l'esprit, du cœur et de l'âme vers Dieu et les choses célestes.

Des fautes, des imperfections, quel Saint en a jamais été exempt? soyons donc plus conséquents vis-à-vis du vénérable Chancelier. Car « jamais le christianisme n'imagina ses Saints comme les stoïciens voulurent leurs sages, comme des hommes impossibles, sans passions et sans faiblesses, il les conçoit tels que la nature les a faits, passionnés, faillibles, mais capables d'effacer par un moment de repentir plusieurs années d'erreurs. (Ozanam. Les poët. francisc., chap. IV.) » Convenons enfin que l'humilité, le dévouement et le zèle si admirables que ce Docteur fit paraître dans l'éducation de l'enfance, couvriraient mille fois plus de torts que ses implacables adversaires veulent si bien lui en reprocher! La vie de Gerson est tellement sainte et sublime qu'il est impossible de la traduire dans le langage de l'homme.

Faut-il le rappeler après un grand Évêque de nos jours. « La pénitence, dit Mgr Bourret, voilà la grande théorie morale de Gerson. Elle a quelque rapport avec celle de Pascal. (Gerson, certes, ne le cédait pas à Pascal pour le génie et la profondeur, et surtout pour la vertu!) « Pœnitemini, Repentez-vous. » Dompter la nature au profit de l'esprit, négliger la partie périssable de l'être pour s'occuper plus directement de la partie qui ne meurt pas, voilà son système de perfectionnement moral, et sur quoi il insistera principalement dans son enseignement religieux. (Essai sur les serm. franc. de Gerson, chap. IV, art. 2.) »

S'agit-il des sermons de Gerson, « il y prêche, dit encore le même Prélat, avant tout la pénitence, la vie cachée, la retraite, l'humilité, le dévouement à l'Eglise, et toutes ces vertus intérieures vers lesquelles l'on s'accorde à reconnaître que l'esprit de Gerson penchait davantage (Essai, chap. V, conclus.). » Voilà n'est-ce pas qui est bien décisif d'un Évêque qui n'a pas la moindre prétention d'attribuer l'Imitation au Chancelier? Et pourtant, si on ajoute que Gerson avait pour devise de tous les jours et de tous les instants, le « sursum corda! Elevez vos cœurs vers le ciel! » n'aura-t-on point ainsi la théorie même de ce livre admirable et ne sera-t-on point fondé à ne l'attribuer plus désormais qu'à lui? Oh! Dieu, si le talent ne me faisait pas défaut, comme je prouverais victorieusement avec la sainteté du Chancelier sa paternité de l'Imitation?

mitation. » Mais l'illustre de Lamartine pensait différemment : « Ce livre, dit-il de l'Imitation, a été dicté par les anges à un homme plus ange qu'eux : Cet homme était Gerson » (Cours de Littér., tome xx, Entr. cxxii.) Certes, c'est là un magnifique éloge de Gerson, une belle réparation à sa mémoire. Peut-être l'adversaire demandera-t-il : « De quel poids est l'autorité de Lamartine en ce point. » — Et vous, Monsieur, de quel poids est la vôtre, pour venir repousser une tradition de cinq siècles?...

2. J'ai suffisamment démontré contre les objections de ses adversaires, que Gerson était plus qu'ange, qu'il était saint. Si en effet on compare sa vie de luttes continuelles, de saint courage, de généreux sacrifices, d'admirable piété, couronnée par la persévérance, puisqu'il est prouvé qu'il ne dévia jamais de la voie de l'innocence et de la vertu et qu'il mourut dans les transports ou l'exercice actuel de l'amour divin ; si, dis-je, on compare cette vie incomparable et néanmoins si longue avec l'instant d'épreuves victorieuses de l'Ange, il est de toute évidence que Gerson est plus qu'ange, qu'il est saint et un très-grand saint. Sans doute, si l'Eglise romaine l'avait canonisé dans les formes, je n'aurais qu'à dire à l'adversaire : « L'Église a parlé, la cause est finie : « Roma locuta, causa definita est. » Sans doute encore, l'Ordinaire, le premier compétent, est intervenu dans cette cause et a proclamé la béatitude et la sainteté du serviteur de Dieu, mais Rome, c'est-à-dire le Saint-Siége, quoiqu'il ait toléré cette espèce de canonisation et le commencement de culte qui en fut la conséquence, ne l'a point absolument ratifié. Il est vrai de dire aussi qu'il ne paraît pas, malgré la disposition de le faire, qu'on ait porté cette cause à Rome. Mais, en tout cas, le Saint-Siége n'a infirmé ni les titres de bienheureux et de Saint ni le culte décernés à Gerson par l'archevêque de Lyon, François de Rohan et son clergé. Sa cause peut donc être soutenue et défendue sans encourir les censures de l'Église; et c'est précisément parce qu'elle le peut être, l'adversaire le comprend bien, que je veux lui prouver que la sainteté faite à Gerson, par ses contemporains d'abord, puis par l'Ordinaire,

n'est pas factice, n'est pas venue après coup, comme le disait Malou dans son aveugle jalousie, ni n'a pas été faite dans les deux derniers siècles, comme le prétend l'adversaire, mais qu'elle transpire dans la vie et les actes du Chancelier, qu'elle en parfume ses contemporains, excepté ses ennemis, qu'elle est par conséquent réelle, et a été transmise successivement par des princes de l'Église jusqu'à nous.

3. Que Gerson ait joui d'une grande réputation de sainteté durant sa vie, c'est ce qui est connu de tous ceux qui ont bien étudié ce grand homme. En 1401 Wimphéling, prêtre allemand, dans la préface d'une traduction latine des sermons de Gerson, le qualifie de saint et dévot Chancelier : « Sancti et Devoti Cancellarii, » selon Dupin en 1401, notez, c'est-à-dire bien avant qu'il sanctifiât les dernières années de sa laborieuse existence dans sa retraite à Lyon. Sa sainteté était donc reconnue et acclamée durant sa vie et encore à l'étranger. Une autre preuve se tire des guérisons miraculeuses des enfants malades qu'il instruisait à Lyon, ou qu'on lui amenait, et qu'il obtenait par ses prières, quelquefois par l'imposition des mains ou par un signe de Croix. On avait donc confiance en ses prières comme en celles d'un Saint très-puissant auprès de Dieu. On n'eût pas sitôt appris sa mort dans la ville de Lyon, qu'il n'y eut qu'une voix pour dire : « Le Saint est mort! Un Saint vient de mourir, c'est le Chancelier Gerson !... »

4 Son tombeau glorifié par des miracles éclatants devint bientôt avec l'agrément de l'Ordinaire, c'est-à-dire de l'Archevêque de Lyon et de son Chapitre, un lieu de pèlerinage renommé Soixante-quinze ans après son saint trépas, dit le jésuite Saint Aubin dans une histoire Ecclésiastique de Lyon, VIIe part., Sect. 25, François de Rohan, archevêque de Lyon, de concert avec son noble clergé, qualifie Gerson de Bienheureux et de saint. Un autel surmonté de son portrait en costume de Docteur, la tête entourée d'une auréole de gloire, tenant d'une main un cœur enflammé élevé vers le ciel, est consacré à Dieu en son honneur sur son tombeau même, et déjà le Docteur très-Chrétien jouit d'une sorte de culte religieux à Lyon sous les yeux de l'Ordinaire et à la connaissance

du Saint-Siège qui, répétons-le, l'autorise par sa tolérance sans néanmoins le confirmer parce qu'on ne lui avait pas apporté cette cause. — En 1504 vous entendez les soixante-douze membres du Chapitre de Lyon, avec le concours de leur Archevêque, Primat des Gaules, appeler à diverses reprises Gerson « Bienheureux et Saint », dans une lettre à l'évêque de Bâle [1]. Voilà la part du clergé Lyonnais. Voici maintenant

« *Lettre de l'Évêque de Bâle à l'Ordinaire de Lyon,*

[1] « Christophore, évêque de Bâle par la grâce de Dieu, aux vénérables membres du Chapitre de l'illustre Église de Lyon, ses bien chers amis.

« Je commence, hommes vénérables et bien chers amis, par vous adresser le salut le plus amical. Comme depuis plusieurs années nous professons une affection singulière pour la doctrine et les écrits de Maître Jean Gerson, dont la lecture a fait jusqu'à ce jour nos plus agréables délices, parce qu'il nous semble être véritablement solide, utile à l'Eglise et un consolateur pour les personnes de toute condition, nous désirons vivement être informés d'une manière certaine sur un bruit, qui depuis longtemps déjà, nous est parvenu de source sérieuse. On nous a dit que Jean de Gerson, dont les restes reposent dans l'église de Saint-Paul de Lyon, s'est illustré par plusieurs et grands miracles, et que sa célébrité attire un grand concours du peuple à son tombeau.

« Nous vous prions, dans le Seigneur, de vouloir bien nous raconter fidèlement tout ce que vous savez de certain à ce sujet, afin que l'autorité de votre témoignage venant confirmer ce que nous avons appris par la renommée, nous puissions être non-seulement rempli nous-même d'une grande joie, mais encore procurer de la consolation et de l'allégresse aux nombreux amis de notre très-sage et très-intègre Père Gerson, qui sont prêts à s'unir à nous pour glorifier le Seigneur Dieu de ce qu'il a enfin daigné illustrer par des signes et des miracles la vie et la doctrine d'un si grand et si digne personnage.

« On nous a aussi raconté qu'un docteur de l'ordre des carmélites, confesseur du roi de France, a composé une pièce de vers en l'honneur de Jean Gerson et que ses vers ont été suspendus à son tombeau. On a ajouté que ce même carme, autrefois le détracteur de Jean Gerson, avait, par une rébellion en quelque sorte miraculeuse du mulet sur lequel il était monté, eu les jambes et les côtés broyés, et ressenti ainsi les effets de la vengeance divine. Enfin, on m'a dit que le portrait de Jean Gerson avait été fait avec la tête entouré d'une auréole de rayons, avec la cape doctorale et avec un cœur dans la main droite qu'il élève en prononçant ces mots : « Sursum corda ! »

« Je vous prie donc de vouloir bien me certifier toutes ces choses, m'envoyer une copie des vers et du portrait... Je vous salue tous dans le Seigneur. — De notre ville de Bâle, l'an 1504. »

« *Réponse de l'Ordinaire de Lyon à l'Évêque de Bâle.*

« Les Chanoines et le Chapitre de l'Église de Lyon au révérendissime

celle des Historiens dont je ne cite que quelques principaux comme faisant écho à la tradition.

Père en Jésus-Christ, Christophore, par la grâce de Dieu Évêque de Bâle : Respect, vénération et salut fraternel.

« Nous avons reçu la lettre de Votre Révérendissime Grandeur, lettre remplie de dévotion et d'éloquence. Par elle nous avons appris quelle grande affection vous ressentez pour la doctrine si solide et si bien appropriée à chaque état de saint Jean Gerson ; quel doux plaisir vous prenez à lire les ouvrages de ce saint Docteur, remplissant en cela les devoirs d'un digne et excellent évêque, capable d'apprécier convenablement la sublime sagesse du même saint Docteur. Sa doctrine est saine, claire, salubre, et remplie de dévotion. Elle possède surtout entre autres qualités celle de dissiper les maladies de l'âme, et cela est si vrai que saint Gerson a reçu de tous indistinctement le titre de Docteur très-chrétien.

« Dans l'église Saint-Paul de Lyon, on a érigé en l'honneur de saint Jean Gerson, qui s'y est tant illustré et dont il est l'ornement, une chapelle qui est devenue un lieu de dévotion, dont l'autel est surmonté de l'effigie peinte du saint Docteur. Les fidèles se portent avec très-grand concours à cette chapelle pour y implorer le secours de Dieu, et on pourrait citer bien des personnes qui se plaisent à publier et à répéter que l'intercession puissante du bienheureux Jean Gerson ne leur a jamais fait défaut. Et c'est cette renommée brillante et célèbre de saint Jean Gerson qui est parvenue jusqu'à Votre Grandeur.

« Votre Grandeur nous a écrit encore que le frère Laurent, docteur de Paris, et religieux de l'ordre des carmes, a composé quelques vers à la gloire du bienheureux Jean Gerson, qui ont été inscrits sur son autel. Sachez, vénérable Pontife, que ledit frère Laurent, aujourd'hui évêque de Sistéron, a prêché à Lyon pendant six carêmes et quelques années devant le roi, le clergé et le peuple ; qu'il a toujours célébré le nom, les vertus, les brillantes qualités et la doctrine de Jean Gerson ; qu'il a su déterminer par ses exhortations, le roi Charles à lui ériger une chapelle ; qu'il n'a jamais laissé s'échapper une occasion de faire grand cas de sa science et de sa sainteté. Mais ce n'est pas tout, le fervent religieux et Prélat emploie actuellement toute l'énergie de son zèle, de son éloquence et de ses efforts auprès du roi très-chrétien pour que, après une information suffisante sur la vie, les œuvres, la patience et la doctrine de Gerson, les honneurs de la canonisation soient accordés à ce glorieux Serviteur de Dieu.

« L'évêque Laurent aura l'honneur d'adresser une lettre avec ses vers à Votre Grandeur. Il ne s'est, Dieu merci, brisé ni la tête ni les reins. Il est tombé de cheval, c'est vrai, mais il n'a eu aucune blessure, grâce au secours de saint Jean Gerson qu'il avait eu soin d'invoquer auparavant devant son image.

« Nous envoyons à votre Révérendissime Grandeur le portrait du bienheureux Jean Gerson et d'autres objets qui puissent augmenter votre dévotion. Nous ne manquerons certainement pas de faire tout ce que Votre Grandeur nous a prescrit, sous les auspices de Notre-Seigneur Jésus-Christ, afin que pour le bien de l'Eglise il conserve, défende, bénisse et protége toujours Votre Révérendissime Grandeur. Ainsi soit-il.

« Lyon, le 22 février de l'an du Seigneur 1504. »

5. J'ai dans ma bibliothèque parmi les éditions des Œuvres de Gerson, celle de 1518, faite à Bâle en quatre in-folio. A la fin du dernier tome, on lit imprimées ces paroles : « Opera divi Joannis Gersonis Theologi Christianissimi, plena pietate, plenaque Christi spiritu, finita sunt Basileæ. » Notez, adversaires « œuvres de saint Jean Gerson, le Docteur très-chrétien. » Le très-savant et pieux Du Saussay, évêque de Toul, chargé par le cardinal de Richelieu, encouragé par l'élite de l'épiscopat français et même par le Pape de rédiger le martyrologe raisonné des saints de France, s'exprime au 12 juillet, dans les termes suivants :

6. « En ce jour termina sa sainte carrière un homme de religieuse mémoire, le Chancelier Jean Charlier de Gerson, Théologien de premier ordre, chez lequel on ne sait ce qu'on doit admirer le plus, un rare et sage savoir, un infatigable zèle pour ramener l'unité de l'Église, l'éclat de la plus délicate piété, ou enfin le cours reluisant d'une vie pure...

« A ces titres, et pour tant de remarquables écrits qui n'eurent en vue que le bien et l'honneur de la chrétienté, non seulement il a été justement appelé le Docteur très-Chrétien et surnommé le Pieux Gerson; mais encore l'hommage presque universel s'est accordé à proclamer sa Béatitude, spécialement à Lyon où il rendit à Dieu sa belle âme, et où même un monument de gloire et de vénération sacrée lui fut érigé dans l'Église de Saint-Laurent, lieu de sa sépulture. C'était une chapelle avec un portrait et un autel, où venait prier une foule empressée, qui plus d'une fois attribua des faveurs signalées aux mérites et aux suffrages comme ils disaient du Bienheureux Jean Gerson. » Ainsi parle ce grand évêque et dans un martyrologe, ce qu'il importe de remarquer !

7. Le savant Sponde, évêque de Pamiers, dans sa traduction des Annales de l'illustre Baronius, sous l'année 1429, dit de Gerson : « Il fut enterré dans l'Église de Saint-Paul, avec réputation de sainteté, et même avec celle de faire des miracles. » Il jouissait donc de la réputation de sainteté et des miracles avant sa mort, le Docteur très-Chrétien ! Le texte est clair et significatif. Et quelle autorité que celle-ci ! Il est éton-

nant qu'elle ait échappé à l'attention et à la critique du bienveillant Malou! Adversaires, êtes-vous autorisés maintenant à dire que « les gallicans des deux derniers siècles ont fait à tort du vertueux Chancelier un saint? » Vous avez ici un air de verser un blâme sur les gallicans, mais ignorez-vous qu'un gallican c'est un catholique et surtout un chrétien des Gaules? Certes l'Eglise gauloise n'est pas sans gloire, ni sans un attachement sincère pour l'Église romaine, sa mère. On le prouvera plus loin! Que veulent donc ces insipides raisonneurs? Une réflexion vient à propos ; tous les adversaires de Gerson, notamment Grégory, Malou et l'écrivain de la « Revue... » en discutant de l'Imitation ont recours à mille subterfuges sur Gerson et qui n'ont aucun rapport avec ce livre; on en devine la raison : « L'homme superficiel qui connaît à peine la matière qu'il traite, dit l'abbé Lenglet-du-Fresnoy, se jette de côté et d'autre pour dire tout ce qu'il ne sait pas, quoique étranger à son sujet. Il cherche, par des curiosités hors de propos, à éblouir l'esprit du lecteur, qu'un bon mot, un fait singulier, ou une citation bizarre frappe beaucoup plus que la preuve raisonnée et vive d'une même proposition. » (L'Hist. justifiée, art. IX).

L'historien Grand-Perret, qui a si bien décrit l'Histoire de la ville de Lyon, dans une page charmante et pleine d'intérêt consacrée au vénérable Chancelier, dit de lui : « Il mourut comme un saint homme pleuré par toute la population qui avait admiré sa vie et ses écrits. » Meynis, autre érudit écrivain, dans ses « Grands souvenirs de l'Eglise de Lyon, (chap. XIII.) » donne sur le vénérable Chancelier plusieurs pages délicieuses et d'un haut intérêt : « Il mourut de la mort des saints, dit il, en faisant son oraison. » Et plus loin : « Gerson en mourant avait laissé une telle réputation de sainteté, que le peuple de Lyon n'hésita pas à lui rendre une sorte de culte. » Voilà qui est assez décisif!...

8. A ces témoignages si solennels des hommes vinrent faire écho d'autres témoignages plus grands et plus certains encore de la sainteté de Gerson, je veux dire ceux du ciel, qui, durant deux siècles, a parlé bien haut en faveur de ce grand Ser-

viteur de Dieu. Nul n'ignore que la sainteté est toute dans l'amour divin ; plus cet amour est parfait, plus la sainteté est héroïque. Vous avez appris que l'illustre Gerson mourut dans l'acte parfait de cet amour. Vous serez peut-être moins étonnés d'apprendre que son corps qui n'avait pas été embaumé s'est conservé sans corruption des siècles entiers dans la terre, et a durant ce temps produit des cures merveilleuses par les émanations de sa sainteté. Gerson, il aima tant son Sauveur et son Dieu dans le Sacrement adorable de l'Eucharistie, que ses livres qui traitent de ce beau sujet sont pleins de traits ardents bien propres pour enflammer et même blesser les cœurs de cet amour de Jésus-Christ ; qu'il voulut être enterré avec un calice d'étain sur la poitrine, symbole de son affection pour la pauvreté évangélique mais surtout de sa foi et de sa tendre vénération pour le mystère de l'Eucharistie. Cet amour divin qui transpire à chacune des pages de l'Imitation dans le troisième et quatrième livres donna à son précieux corps durant plus de deux siècles le rare privilége de l'incorruptibilité. Ce fut à la connaissance de tous les habitants de Lyon.

De tout temps dans le Christianisme l'intégrité des corps après des siècles d'inhumation sans embaumement, a toujours été considérée comme une preuve non équivoque de la sainteté des âmes qui les habitèrent durant la vie. Or, ici, cette preuve parle on ne peut plus éloquemment en faveur du Docteur très-chrétien, elle prouve sa sainteté si héroïque et désarme ses adversaires. Voyez un peu !

9. Gerson mourut de la mort des saints en 1429 et en l'année 1643, sur le bruit qui courait dans la ville de Lyon qu'on venait de découvrir le tombeau d'un saint (les protestants en 1565 ayant détruit la chapelle et l'autel du Serviteur de Dieu, toute trace de culte dans ces jours malheureux avait disparu) on ne se trompa pas : ce ne peut être que le corps de saint Gerson, disait-on. A l'heure même le cardinal Alphonse de Richelieu, archevêque de Lyon [1], et

[1] Alphonse-Louis du Plessis de Richelieu, ancien chartreux, cardinal-archevêque de Lyon, fut un prélat d'une grande autorité, d'une éminente

frère du cardinal-ministre de ce nom, se transporta avec son clergé dans l'église Saint-Laurent où Gerson avait été inhumé, et où Dieu signalait encore la gloire de son serviteur par des miracles. Le Cardinal descendit dans le caveau, fit ouvrir le cercueil sur le couvercle duquel se trouvait l'inscription : « Joannis de Gerson, Cancellarius Parisiensis [1]. » Le corps était entier, très-bienconservé, et encore enveloppé dans ses habits sacerdotaux. Sur la poitrine était un calice d'étain, qui paraissait s'être échappé de ses mains... L'Archevêque après avoir baisé le saint corps du Bienheureux Gerson, prit de ses cheveux et des parcelles de ses vêtements sacrés pour distribuer au peuple qui s'était précipité en foule dans l'église et fit refermer le caveau. Étienne Verney, l'un des Perpétuels de Saint-Paul, rapporte un grand nombre de miracles qui s'opérèrent alors au tombeau du saint Chancelier, dans un opuscule intitulé : « Joannes Charlerius de Gerson,

piété et d'une profonde sagesse. Il était plein d'amour pour l'Eglise et d'une soumission sans borne aux Pontifes romains. Il gouverna le diocèse de Lyon pendant vingt-quatre ans avec la plus grande distinction. Aimé des pauvres et des enfants, protecteur des ouvriers, il faisait beaucoup de bien, était très-estimé et vénéré (Voir Monfalcon, « Histoire de la ville de Lyon, » tome II, 765).

[1] Découvrons encore une supercherie bien extraordinaire. Où diable, dira-t-on, la ruse ne va-t-elle pas se nicher? Mais vous ne serez plus étonné, quand vous penserez qu'elle est bien allée se loger dans le cerveau du romancier Grégory, digne prédécesseur d'un Malou, de Bruges. « Jean, le prieur des Célestins, dit ce Grégory, étant mort en 1434, en odeur de sainteté (ce qu'on ne lit nulle part!) on le confondit ensuite avec le Chancelier Jean, qui ayant été hostile (hostile, imposteur!...) au Pontife Romain, ne mérita pas les honneurs de la vénération publique. » (Hist. du livre de l'Imit. de J.-C., chap. VII.) Quel délire de la part des adversaires de Gerson!... Est-ce que la reconnaissance du tombeau, de l'inscription sur la bière qui renfermait le corps du Saint défunt, faite après deux cents quatorze ans par le grand Cardinal-Archevêque de Lyon, avec son clergé, ne donne pas le démenti le plus formel au mensonge inventé par ce Grégory? Vous voyez maintenant, avec quelle candeur, quelle droiture, quelle justice, ces honorables adversaires soutiennent et défendent leur cause! Mais la vérité n'a pas besoin de ces sophismes, elle se suffit! D'ailleurs, s'il fallait exposer et combattre tous les sophismes, toutes les basses plaisanteries, toutes les ridicules impertinences des inconsciencieux adversaires, un énorme in-folio ne suffirait plus. Ceux que nous signalons doivent fournir un échantillon de leur grande bonne foi et de leur extrême délicatesse...

in tumulo gloriosus. » (Lyon 1643, in-8 et Œuv. de Gerson, tome I. édit. de 1706.) De ces faits si merveilleux et si nombreux je n'en cite qu'un seul, reproduit par beaucoup d'écrivains graves et pieux.

10. Parmi ceux qui vinrent en toute hâte rendre leurs hommages et leur vénération au bienheureux saint Jean Gerson, à son tombeau, à l'invention de son saint corps, se trouva une veuve nommée Marguerite le Roux, qui, étant quelques mois auparavant à Montpellier, dans une maison où le feu avait pris, et ne voyant pas d'autres moyens d'échapper aux flammes, sauta par une fenêtre, et perdit dans sa chute l'usage de ses jambes. Elle s'approcha (en se traînant) au tombeau glorieux pleine de foi, y pria avec ferveur pendant une demi-heure, et commença à sentir quelque soulagement; elle pria encore, puis elle se leva sans appui sur ses jambes, ce qu'elle n'avait pu faire depuis son accident. Entièrement guérie à la stupéfaction des témoins, elle sortit, sans secours de main étrangère ni d'appui quelconque, de l'église, publiant la faveur signalée que Dieu venait de lui faire après qu'elle eut invoqué avec confiance saint Jean Gerson.

Les adversaires, surtout celui de Bruges, si illogiques ou plutôt si perfides à l'égard de Gerson, admettraient-ils l'authenticité de ce fait et de bien d'autres semblables reconnus par le Cardinal-archevêque de Lyon ? S'ils les récusent, ne laissent-ils pas à supposer que ledit archevêque avec son clergé et le peuple de Lyon ou se sont laissés fasciner, ou sont des imposteurs de premier ordre, ce qui n'est certes pas admissible. Si au contraire, ils les admettent, ils affirment par cela même l'authenticité et l'antiquité de la réputation de sainteté du bienheureux saint Jean Gerson. Ce raisonnement étant logique la conclusion doit l'être également, à la gloire de Dieu dans son saint Serviteur.

11. Un corps inhumé sans embaumement et conservé sans corruption deux cent quatorze ans, n'est-ce pas là un de ces prodiges bien rares et qui ne peut venir que de l'intervention divine ? On est ravi quand on lit de certains corps des saints qu'ils ont été conservés frais et entiers durant quel-

ques jours seulement. On crie au miracle, et non sans motif!

Je lis dans la vie du bienheureux frère Bernard de Corléon, capucin, par le père Jean Chrysostome de Béthune, que ce grand serviteur de Dieu mourut âgé de soixante ans, le 12 mars, de l'année 1667. Un sénateur sollicita la permission de le faire exhumer du cimetière commun. Muni des pouvoirs nécessaires, il fit ouvrir la fosse le vingtième jour d'août de la même année. Le corps fut trouvé entier et sans corruption. Quelle surprise! s'écrie l'historien. Ce spectacle nouveau engage les spectateurs à glorifier Dieu, magnifique dans ses récompenses et admirable dans ses saints. Pourtant, ici, le corps du bienheureux n'avait pas encore séjourné six mois dans le sein de la terre, et celui du bienheureux Gerson y était resté deux cent quatorze ans! Faut-il s'étonner maintenant, que les Lyonnais témoins d'un prodige si grand se soient écriés : « En vérité, Dieu signale ses merveilles dans saint Jean Gerson !... »

12. Adversaires, vous dites que les gallicans des deux derniers siècles, ont fait à tort du vertueux Chancelier un Saint. — Mais ce simple exposé donne un démenti formel à votre allégation; vous prouve que Gerson avait mérité par ses vertus héroïques la réputation de sainteté que ses contemporains et l'Ordinaire de Lyon lui ont faite. Si vous soutenez votre proposition malgré l'évidence contraire, vous conviendrez par le fait que c'est à tort aussi que Dieu a manifesté ostensiblement la sainteté de son Serviteur par des miracles signalés, reconnus juridiquement, dont le plus grand, sans contredit, a été la conservation de son corps durant plus de deux siècles [1]. Ce témoignage, assez concluant par lui-même,

[1] Toute l'Eglise a toujours fait profession de croire que quand Dieu accorde des guérisons miraculeuses sur le tombeau ou par l'intercession d'un catholique défunt, surtout s'il avait répandu pendant sa vie la bonne odeur des vertus, c'était un jugement que Dieu prononçait lui-même, par lequel il déclarait à la terre que le mort était vivant dans le ciel. C'est ce que dit l'illustre Benoît XIV.

C'est même principalement en se fondant sur ce témoignage divin, que les Papes ont canonisé les Saints. En effet, c'est la seule preuve de sainteté qui soit décisive (Grégory et à sa suite Malou dont on vient de dévoiler les supercheries à l'égard de Gerson, le savaient bien). La profes-

surtout qu'il a été sanctionné par l'Ordinaire du lieu, prouve que ce n'est pas à tort qu'une sorte de culte fut rendu à Gerson dans les églises Saint-Laurent et Saint-Paul de Lyon (ces deux églises étaient attenantes et le chapitre de Saint-Paul desservait les deux églises) ; que ce n'est pas à tort non plus que le vénéré M. Pupier, actuellement Curé de l'ancienne collégiale Saint-Paul, a pu, dans une lettre dont il m'a honoré assez récemment, écrire : « J'aime et j'admire profondément l'illustre et saint Chancelier ; je suis fier d'être à la tête d'une église où il laissa tant et de si touchants souvenirs ! » que ce n'est pas à tort enfin que le savant Jésuite

sion de la vraie foi et l'extérieur des vertus, sont des preuves bien moins certaines, puisqu'il n'est point impossible qu'un catholique, quoique faisant hautement profession de croire hautement toute vérité, n'ait que l'ombre, l'apparence, la superficie des vertus, sans en avoir la réalité, le fond et le mérite. Mais invoquons, ici, l'autorité des Pères.

Selon saint Grégoire-le-Grand, la vertu de faire des miracles est une preuve sensible que l'âme des saints est vivante (dans le ciel) après la dissolution de leurs corps. (Dial. liv. IV, chap. 4.)

Guibert, abbé de Nogent, pose comme un principe reconnu par toute la Tradition, que les miracles dont fut illustré le Pape Urbain II après sa mort arrivée en 1099, sont un témoignage certain de l'état bienheureux dont jouit son âme dans le ciel : « Attestatur statui mentis, finis ejus splendens miraculis. »

Le vénérable Louis de Grenade écrit que Dieu fait des miracles pour honorer ses saints, afin que chacun croie qu'ils sont canonisés devant Dieu, et que chacun ait sujet de les respecter et de les prendre pour ses intercesseurs. (Introd. au Symb., part. II, chap. 27.) Quoi de plus formel?

Serait-il nécessaire de citer à l'appui de ces docteurs deux autorités plus graves encore, saint Thomas et surtout Benoît XIV, le Pape infaillible et le prince de la théologie? Saint Thomas décide formellement qu'à l'égard des miracles obtenus à l'invocation des défunts, il n'y a que les Saints qui puissent en faire, et que c'est pour rendre témoignage à leur sainteté que Dieu les accorde : « Secundo autem modo non fiunt miracula nisi à Sanctis, ad quorum sanctitatem demonstrandum miracula fiunt. » (Summ. 112, quæst. 118, art. 2, in corp.)

Le saint et très-docte pontife Benoît XIV donne cette décision sans réplique : « Les miracles, surtout lorsqu'ils sont opérés après la mort, sont une preuve très-évidente de sainteté, et conséquemment des vertus de ceux à l'intercession de qui on les obtient : Miracula præsertim post obitum patrata, sunt sanctitatis, et consequenter virtutum, appertissimum signum » (De Serv. Dei beatif. et canon., tom. II, lib. II, cap. ult.).

Quel est le flagorneur qui oserait contredire ces autorités et nier que Dieu a évidemment constaté la sainteté et la gloire de son bienheureux serviteur Jean de Gerson, par les miracles authentiques qui ont eu lieu à

(jésuite, notez bien!) Théophile Reynaud, qu'on peut appeler justement un prodige de science, dit le Père Crasset (Dévot. à la St-Vierge, part. II, traité V, chap. 3.) inscrivit le grand et saint nom de Gerson dans le catalogue raisonné des Saints de Lyon! Là-dessus Malou, de Bruges, s'est caustiquement récrié. Tant pis! il était trop tard! Quel dommage qu'il ne vécût pas alors que le jésuite insérait la vie de Gerson au Catalogue des Saints : « Gardez-vous bien de le faire, lui eût-il dit : Gerson est un gallican, un hérétique, un maudit, un damné!... Gerson fut un homme fatal à l'Église, un révolutionnaire, un impie!... » Et dire que ces absurdités ont été écrites de

son tombeau? Les adversaires n'ont que cette réserve à faire que le clergé et le peuple de Lyon se sont trompés en honorant Jean Gerson, prieur des Célestins, pour son frère Jean Gerson, chancelier; mais outre que le Chancelier est mort plusieurs années avant le Prieur, et que le Prieur ne fut pas inhumé dans l'église Saint-Laurent, attenant à Saint-Paul, outre ce fait irrécusable qu'immédiatement après sa mort, le Chancelier Gerson fut honoré et invoqué à son tombeau, la reconnaissance que fit le Cardinal-Archevêque de Lyon de son sépulcre, alors que des miracles nombreux s'y opéraient en 1643, suffit pour renverser leur vaine allégation, et prouver une fois de plus contre leur mauvaise foi la sainteté de Gerson. Je n'insiste tant en ce point que parce qu'il confirme la réputation de sainteté de Gerson, et détruit lui seul tous les sophismes des adversaires.

Malou a donc beau jeu d'écrire : « Les partisans de Gerson se sont efforcés dans ces derniers temps surtout, de bien établir la réputation de sainteté de leur candidat, afin d'en faire un argument solide pour leur cause. » On vient de voir comment et depuis quand est établie la réputation de sainteté de Gerson.

Est-il plus raisonnable quand il ajoute : « Nous soutenons que Gerson (évidemment c'est l'intérêt de son Kempisme de le soutenir) n'a jamais mérité la réputation de sainteté que des sectaires ont tâché de lui faire afin de mieux accréditer leurs erreurs. » En vérité on a pitié de telles bassesses, et on excuse un homme qui, pour servir une cause innocente, consent un instant à perdre le sens et la raison. Malou pensait-il s'adresser à des imbéciles de lecteurs? Qu'il nous permette, au moins, ce fameux docteur, de lui demander si saint Ignace de Loyola, si saint Charles Borromée, si saint François de Sales, si le vénérable Jean Eudes, si l'éminent cardinal Bona, si Benoît XIV, si surtout les archevêques de Lyon, Amédée de Lausanne, François de Rohan et son Chapitre qui décernèrent à Gerson les titres de bienheureux et de saint, lui vouèrent un culte, sont des sectaires et des hérétiques?...

Il veut enfin, le saint homme, prouver, dit-il, et c'est la seule chose qui l'intéresse (sic), avec quelle ardeur l'esprit de secte a travaillé pour faire à Gerson une réputation de sainteté (Recherc., 325 et suiv.). Il faut croire que cette sainteté le tourmentait fort!

Gerson en plein dix-neuvième siècle et par une main sacrée! qui le croirait? Quel soufflet donné à la France!... O infernale intolérance, comme tu égares les hommes les plus sensés[1]!

13. Quoi qu'en disent les adversaires, les titres de la sainteté du Docteur très-chrétien ne manquent pas, ni ne pourraient être infirmés par aucune autorité que par celle du Saint-Siége apostolique. Ce ne sont pas les hommes qui glorifient les Saints, c'est Dieu, c'est l'Église. Mais l'Église n'a pas canonisé Gerson? Entendons-nous : L'Église n'a pas canonisé Gerson, c'est vrai, mais l'Ordinaire de Lyon sans

[1] C'est incroyable comme le prélat de Bruges s'est compromis vis-à-vis Gerson dans l'ardeur de son zèle à défendre les prétendus droits de Kempis, et pour prouver, selon lui, que les qualités morales du même Gerson ne sont point telles qu'elles constituent une présomption légitime en faveur de ses droits à l'honneur d'avoir composé le beau livre de l'Imitation. Fausser l'histoire ne lui suffit pas, il repousse la tradition constante touchant les vertus et la sainteté du serviteur de Dieu pour arriver à quoi? à cette magique conclusion : « Preuve évidente, dit-il, que la réputation de sainteté que l'on a faite à Gerson vers le milieu et la fin du XVIIe siècle, était une réputation factice, l'effet d'un coup monté (Rech., 334) » Est-il permis d'ecrire que la réputation de sainteté fut faite à Gerson vers le milieu et la fin du XVIIe siècle, lorsqu'il est mathématiquement prouvé que l'illustre Chancelier fut en possession de cette réputation, immédiatement après sa mort et même durant sa vie, avant comme après le Concile de Constance, et que c'est à dater du commencement du XVIIe siècle que cette réputation diminuait insensiblement, lorsque de nouveaux miracles ayant eu lieu au tombeau de Gerson, en 1643, la vénération des peuples se réveilla pour lui. Un tel écrivain n'étonne plus quand il se sert des expressions les plus grossieres, des termes les plus injurieux, des sophismes les plus coupables, des exagérations les plus injustes sur le compte du Chancelier. Comme si toutes ces lourdes gaucheries qu'il serait honteux pour l'astucieux écrivain de rapporter, ne suffisait pas à démolir la réputation de sainteté de Gerson, il a recours à... Il ose, oui il ose écrire, après le faux et déloyal Petit-Didier, que « Gerson a soutenu que les commandements de l'Eglise, en tant que tels, n'obligent jamais sous peine de péché mortel, et qu'ils ne doivent passer que pour des exhortations et des avertissements. » Mais savant et habile homme, en osant affirmer un tel mensonge il fallait au moins citer l'ouvrage du Docteur très-chrétien qui contient une telle aberration? C'est ce qu'il n'a pas pu faire : O ruse! ô intolérance! ô perfidie! (Voyez ses « Recherches, » 330. A coup sûr vous ne trouverez pas cette citation : Les pages qui suivent, dudit ouvrage, dénotent un écrivain passionné jusqu'à la fureur, jusqu'à la rage, jusqu'au désespoir d'une cause aujourd'hui perdue, et c'est lui qui, sans le vouloir, y a le plus contribué.

lequel pourtant Rome ne le canoniserait jamais (puisque rapports et témoignages juridiques doivent être reconnus d'abord, et sanctionnés par l'Ordinaire du lieu, pour être de quelque valeur à Rome), l'a bien et dûment canonisé. Et l'Église a autorisé le culte rendu à Gerson, par son silence! Nous ne lisons, d'ailleurs, nulle part que la cause (il importe de le noter) du Chancelier ait jamais été portée à Rome ; Charles VI avait projeté de le faire conjointement avec son aumônier, l'Évêque de Systeron et l Archevêque de Lyon ; mais les affaires politiques si compliquées en ces temps fâcheux mirent obstacle à son entreprise. Rome, n'en doutons pas, eût posé l'auréole des saints et celle des docteurs sur l'auguste front du vénéré Gerson. Ce qui encore aujourd'hui étonne les vrais chrétiens, c'est qu'il ne soit pas canonisé solennellement par le Saint-Siége. Tous répètent ces paroles du pieux et savant L'Écuy, abbé général de Prémontré : « Je concevrais difficilement que cet honneur ne fût pas aussi légitimement rendu à Gerson qu'à tous ceux à qui Rome l'a décerné depuis des siècles, aucun d'eux ne l'ayant mérité davantage. (Voy. Vie de Gerson, tom. II. 252, etc.) » Les adversaires seront-ils de cet avis? En tous cas le peuple a été plus juste et moins ingrat, « vox Populi, vox Dei, » et a continué en certains lieux, notamment à Lyon, de prier Gerson comme un ami de Dieu glorifié, et de lui dire : « Bienheureux saint Jean Gerson, priez pour nous! » En attendant, nous soutiendrons contre l'honorable écrivain de la « Revue des questions » que les fidèles peuvent sans courir les censures de Rome, maintenir à ce Serviteur de Dieu les mêmes titres, toutefois en s'en tenant strictement aux décrets du pape Urbain VIII, par déférence pour l'autorité infaillible du Vicaire de Jésus-Christ.

14. Mais pourtant il faut tout prévoir. Les rusés adversaires et les furieux ennemis de Gerson, quand même et malgré les règles du droit Canonique, que je suis en tout point, ne manqueront pas de m'accuser d'innover en maintenant à cet illustre Serviteur de Dieu les titres de Bienheureux et de Saint. Peut-être encore m'accuseront-ils d'aller contre les décrets mêmes de non-culte du pontife Urbain VIII des an-

nées 1625 et 1634. Je leur réponds tout d'abord que je suis en droit de qualifier de la sorte Jean Gerson, appuyé sur l'autorité de l'Ordinaire même de Lyon, sur les monuments qui attestent qu'il eut jadis un autel sur son tombeau et surmonté de son portrait avec l'auréole des Saints dans l'église Saint-Paul, que ce tombeau vénéré était devenu un centre de pélerinage, comme l'atteste dom Calmet qui ajoute que longtemps après on y voyait encore les insignes des pélerins, qu'il fut illustré par les miracles qui s'y opérèrent. Je leur réponds ensuite que les décrets d'Urbain VIII, comme le remarque le père Maurel, de la Compagnie de Jésus, ne comprennent pas les serviteurs de Dieu, qui avant la promulgation ou la confirmation de la loi (des décrets) ont reçu de temps immémorial un culte public et ecclésiastique.

15. L'existence de ce culte, selon le même Père, se prouve par des actes et des monuments, tels que des chapelles et des autels érigés en leur honneur, des tombeaux décorés, des tableaux exposés à la vénération publique, des fondations et célébrations de messes, des visites épiscopales, des témoignages rendus par les historiens et les auteurs. Ce sont là, conclut le savant Jésuite, les pièces de conviction que l'on défère à la sacrée Congrégation des Rites lorsqu'on veut faire reconnaître le culte décerné de temps immémorial.

Par « temps immémorial » le Pape entend une possession de cent ans au moins avant les derniers décrets de 1634. Cependant plusieurs exemples de béatification prononcée par les Pontifes romains prouvent que quelques années en moins n'infirment pas la prescription de temps immémorial ou de cent ans.

Or, Gerson à partir de l'année 1505 a une possession de cent vingt ans, depuis les titres de Bienheureux et de Saint qui lui furent alors donnés par l'Ordinaire, et plus longue encore du culte privé qui lui fut rendu à son tombeau, immédiatement après sa mort, en 1429, puisqu'elle est de cent quatre-vingt-seize ans avant les décrets susdits.

16. Le père Maurel qui, du reste, analyse Benoît XIV, dit, en outre, qu'un titre excepté est quand le culte a été toléré ou

approuvé, en pleine connaissance de cause par les évêques diocésains. (Voir la Vie du R. Pierre Lefèvre, par le père Maurel, de la Comp. de Jésus, liv. v, chap. 8).

Or il est incontestable que le culte de Gerson continua à Saint-Paul de Lyon, à son tombeau, depuis l'année 1429 jusqu'au milieu du seizième siècle, que les protestants détruisirent sa chapelle. Et ce culte reçut l'approbation de l'Archevêque de Lyon de cette époque et de ses successeurs jusqu'à la destruction de son tombeau. Leur tolérance seule est certes, ici, d'une grande valeur; d'autant plus que l'archevêque François de Rohan, en 1505, de concert avec son chapitre composé de soixante-douze chanoines, le qualifia de Bienheureux et de Saint; d'autant plus encore qu'en l'année 1643, alors que le bruit s'était répandu dans Lyon que les fossoyeurs venaient de découvrir le corps d'un saint qui opérait des miracles, l'archevêque Alphonse, cardinal de Richelieu, vint lui-même à Saint-Paul faire la reconnaissance du corps de Gerson, et distribua de ses reliques au peuple avec la plus grande vénération [1].

[1] Assez récemment le Souverain-Pontife Pie IX vient d'élever aux honneurs des saints la bienheureuse Françoise d'Amboise, carmélite. « Mgr Jacquemet, évêque de Nantes, dit dans son décret : « Le Pape a cru pouvoir démontrer, à l'aide de documents authentiques par devant le Saint-Siége, qu'un culte public ecclésiastique a été rendu de temps immémorial, et bien avant les décrets d'Urbain VIII à Françoise d'Amboise. » Culte public et de temps immémorial! Voyons en quelques mots si la Bienheureuse en a mieux joui que Gerson. « Elle mourut le 4 novembre 1485 au monastère des Couets; là les religieuses lui rendirent, pendant longtemps, dit un historien, un certain culte. » En quoi consistait donc ce culte? en des litanies, des antiennes, une hymne et plusieurs oraisons en son honneur, écrits dans un livre du monastère à l'usage des religieuses, dit M. l'abbé Tresvoux (Les vies des saints de Bretagne, t. III, 298. Voy. la Bienh. Franç. d'Amboise, par Mme la comtesse Drohojowska). Le pape Pie II professait pour elle la plus haute estime. Les évêques et les états de Bretagne adressèrent à plusieurs reprises, leurs supplications au Saint-Siége... On ne lit pas qu'elle eût eu d'offices propres. Comme temps immémorial, et en tant que culte public Gerson l'emporte. En tant que culte ecclésiastique, Gerson eut à Lyon une chapelle, un autel surmonté de son portrait avec nimbe autour de la tête, et son tombeau devint même un lieu célèbre de pélerinage, où s'opéraient des miracles signalés. Longtemps après, dit Dom Calmet, on voyait encore les insignes des pélerins, qui témoignaient des faveurs obtenues de Dieu par l'intercession du bienheureux Gerson. Et

17. Ces réflexions suffisent bien pour fermer la bouche aux adversaires de Gerson, dont tout le plaisir est de le dénigrer bien méchamment et bien injustement, et qui portent l'impertinence et l'audace jusqu'à dire que cet insigne Docteur doit sa réputation de sainteté aux gallicans modernes et aux jansénistes qui n'existaient pas.

18. Ces témoignages, en outre de ceux rapportés au livre deuxième de la « Vie du bienheureux Gerson » et dans « l'Esprit du même Gerson » (chap. 23 et 24) mettent les

tout cela se fit de par l'Ordinaire qui donna à ce Serviteur de Dieu les titres de Bienheureux et de Saint. Son nom fut inscrit dans des martyrologes, et sa vie insérée dans plusieurs recueils de Vies des Saints. Aujourd'hui encore, après bientôt cinq siècles, le clergé et les fidèles de Lyon considèrent et invoquent Gerson en leur particulier comme un bienheureux. « Nous ne l'appelons guère que saint Gerson dans notre ville, » a dit Mgr Mioland, ancien supérieur des missionnaires de Lyon, puis évêque d'Amiens, puis archevêque de Toulouse, ravi il y a quelques années à l'Église de France. Or comme il a été prouvé, ce grand et saint prélat n'était pas gallican, notez bien. « On conserve à Saint-Paul, m'écrit M. Pupier, qui en est le digne Curé, un grand sentiment de vénération pour la mémoire de Gerson (Lettre du 5 juillet 1872). » — « Nous nous plaisons à parler de son humilité, de son zèle, de sa piété et de ses rapports si admirables avec les enfants de la paroisse Saint-Paul, dit de Gerson M. Vianey, vicaire de la paroisse (Lettre du 5 février 1873). » Le nom de l'illustre Docteur qui sut si bien allier la vertu et la science, la grandeur et la simplicité, comme s'exprime encore le vénéré Abbé, vit donc maintenant encore parfumé de l'odeur de sainteté et brille encore plus que jamais de la gloire des amis de Dieu dans la ville de Lyon, sa seconde patrie. Ville fortunée!... qui a toujours vénéré avec tant d'amour tes célébrités et tes saintetés, ah! pourrais-tu jamais oublier Gerson, à qui jadis tu as élevé des autels? Pourrais-tu jamais renier la piété antique de tes pères? O saint Malou, de Bruges, pouviez vous ignorer ces choses? vous qui ne trouvez de moyen plus puissant quoique si inique pour enlever l'Imitation à Gerson que de couvrir son saint nom et sa douce mémoire d'injures, vous qui avez bien osé écrire : « Quant à la réputation de sainteté que l'on a tâché de faire au *pieux* Gerson (le prélat souligne le mot pieux par dérision!) elle a sa première source dans les intrigues des gallicans parlementaires et des jansénistes... Nous soutenons que Gerson n'a jamais mérité la réputation de sainteté que des sectaires intéressés ont tâché de lui faire, afin de mieux accréditer leurs erreurs... (Rech., 333.) » Pudique prélat! quelles erreurs?... C'est le cas de dire, jamais homme n'a parlé si sottement, ni n'a infligé un blâme moins mérité à l'Eglise de France. On ne peut excuser un Voltaire injuriant la sainte Pucelle d'Orléans; mais on excusera moins encore un si saint prélat bafouant un Docteur, une gloire Ecclésiastique et Française telle que l'est Gerson ? Il fallait rappeler ces titres de Gerson puisque les adversaires ne cessent de rabâcher les mêmes tirades et les mêmes mensonges.

adversaires de la réputation de sainteté de cet insigne Docteur en évidente contradiction avec la vérité historique, mettent à nu leur esprit d'intolérance et déjouent leurs perfides jongleries. Notez d'ailleurs, que même en leur faisant les plus larges concessions, dans Gerson vertu est synonyme de sainteté. Je ne parle pas de vertu morale, telle que l'ont possédée les philosophes de l'antiquité et presque tous les grands hommes, mais de vertu Évangélique, telle que l'ont eue tous les vrais serviteurs de Dieu, telle enfin que l'a pratiquée le vénérable Gerson, si bien nommé le Docteur très-chrétien, le Docteur de la vérité, le Docteur évangélique. Donc la voix unanime des papes, des évêques, du clergé et du peuple, en proclamant depuis cinq siècles la vertu et la piété de Gerson, a proclamé sa sainteté; elle n'a été qu'un long écho de la voix de Dieu qui a, par l'Ordinaire de Lyon, appelé ce docteur Bienheureux, Saint.

19. L'épithète « Sancti » donnée à Gerson sur quelques anciens manuscrits de l'Imitation de Jésus-Christ, entre autres sur celui de Palerme, comme on le lui a donné dans les plus anciennes éditions de ses œuvres, a fait placer par un certain Bucellini, le prétendu Jean Gersen qui est, dit un habile critique, le nom flamand de Gerson, au nombre des Saints. (Il en est tant de ces prétendus saints qui n'existèrent jamais! Et tant d'autres vrais saints qui ne furent jamais formellement canonisés par Rome, et pourtant universellement honorés par l'Eglise.) Ainsi donc grâce aux perspicaces et vigoureux sinon logiques défenseurs de ce fameux abbé, Gersen a hérité de Gerson en trois façons : de son nom, de sa sainteté et de sa gloire [1].

[1] Gersen n'est qu'une corruption du nom de Gerson. (Diction. de la conversat. art. Gerson, signé Louvet. Paris : Didot). C'est, aujourd'hui, un fait acquis. Souvent, au moyen âge les noms étaient défigurés par les copistes ou par les rédacteurs des catalogues, par exemple, celui de Jean Paulin, étant écrit « Polinus », dans un des recueils de la Sorbonne a été lu Polonus; et d'un seul et même religieux on en a fait deux, Jean Paulin et Jean Polonais (Lecoy de la Marche. La chaire franc. au moyen âge, part. I, chap. 6). Que de faits semblables ne pourrait-on pas citer?

CHAPITRE XXIX

QUE GERSON POSSÉDAIT TOUTES LES QUALITÉS POUR FAIRE L'IMITATION, QU'IL EN EST L'AUTEUR.

1. « Laissons à Gerson son mérite, mais ne lui accordons pas l'honneur d'un livre qui n'est pas de lui, qu'il n'aurait pu faire. » — Ce ton est bien solennel, bien tranchant, bien décisif. L'adversaire ne se doutait sans doute pas qu'il aurait à compter avec quelqu'un ferré, et, avant tout, avec la tradition, sur l'attribution du livre de l'Imitation à Gerson et touchant les aptitudes de ce saint homme pour l'écrire. Le Chancelier Gerson, dit très-bien l'abbé Bouëdrou, avait tant de science et de piété qu'il ne faudrait pas s'étonner que la postérité lui ait fait l'honneur de lui attribuer ce livre divin (Hist. de la Philos. 11 périod. 3 époq.) C'est un faible écho de la grande voix de Bossuet qui, elle-même, servit d'écho aux autorités précédentes, et dont déjà il a été question. Car, répétons-le, ce n'est pas d'aujourd'hui seulement que l'Imitation est attribuée à Gerson; les premières copies comme les premières éditions sorties des presses, on l'a prouvé, le lui ont attribué, et quelquefois en même temps à saint Bernard, qui certes, il faut l'avouer, était plus en droit de revendiquer la paternité de ce livre que le bon Kempis pour toutes les raisons possibles, déjà déduites. Mais malgré les recherches, comme on n'a jamais pu découvrir de trace de ce livre de saint Bernard au chancelier Gerson, et que personne ne l'a jamais ni mentionné ni cité durant cet espace de temps long de trois siècles, il s'ensuit qu'en outre des convenances d'aptitudes, des rapports de style et de synonymie des pensées et des termes, de l'impossibilité où se trouvait saint Bernard de citer saint François d'Assise qui vint après lui, par les demandes réitérées qui ont été faites de ce livre à Gerson par le cardinal D'Ailly, son maître, et autres compétents de ses contem-

porains et par la promesse que Gerson avait faite de la composer, on le lui a avec raison communémemt maintenu.

2. On a publié du parti adverse, que c'était le père Possevin, jésuite, qui le premier avait attribué l'Imitation à Gerson. C'est une erreur manifeste et soutenue par certains avec autant de malice que de vigueur. Un siècle avant Possevin, né en 1559 et mort en 1611, l'Imitation avait été imprimée en divers pays de l'Europe et notamment à Paris et à Lyon sous le nom du chancelier Gerson. Outre les témoignages fournis et qui sont irrécusables, en voici un très-authentique qu'il importe de rappeler. Le saint Fondateur de la compagnie de Jésus; né en Espagne, l'an 1491 (notez), appelait habituellement l'Imitation de Jésus-Christ « son Gerson. » Est-ce significatif?... Il en sera question plus loin à propos d'interpolation. Alors, et comme il résulte de l'expression de saint François de Sales, né en 1567, et mort en 1622 : « Ayez toujours quelque bon livre de dévotion, comme sont ceux de saint Bonaventure, de Gerson... lisez-les... avec autant d'attention que si un Saint l'avait envoyé du ciel... (Vie dévote, Part. II, chap. 17), comme il résulte surtout de l'expression si célèbre de saint Ignace, lire Gerson, c'était lire l'Imitation de Jésus-Christ; et « vice et versa » lire l'Imitation de Jésus-Christ, c'était lire Gerson. Voilà l'argument solide en faveur du Chancelier, que pas une dissertation n'a pu démolir ni ébranler ; colonne de bronze, les adversaires ne la renverseront jamais, non jamais !...

3. Des écrivains non suspects d'enthousiasme et de partialité, les Théologiens allemands (de la patrie de Kempis, notez) rédacteurs du célèbre Dictionnaire encyclopédique de la théologie catholique, traduit par le chanoine Goschler (Art. Gerson) disent : « On sait que Gerson est le plus ancien auteur auquel le livre de l'Imitation de Jésus-Christ ait été généralement attribué... Cette attribution prouvée par l'inscription d'un grand nombre de manuscrits sous son nom (Grégory et même Malou sont forcés d'en convenir) est confirmée par la multitude plus grande encore d'éditions des quinzième et seizième siècles qui portent son nom... Il ne s'est guère écoulé d'an-

nées depuis 1490 jusqu'en 1600, où il n'y ait eu plusieurs éditions latines ou italiennes de l'Imitation avec le nom du Chancelier de Paris, soit à Venise, soit à Florence, soit à Rome ou ailleurs (à Rome ! notez-le, intolérants !...) Tandis qu'il ne s'en trouvait aucune sous celui de Gersen, et qu'il en existe très-peu sous le nom de Kempis, et seulement dans la seconde moitié du seizième siècle... » Ainsi s'exprime l'élite de la science catholique en Allemagne. Français intolérants autant qu'inconséquents, arguez, chicanez, mais surtout concluez, maintenant!

4. Les adversaires de Gerson, de quelque couleur qu'ils soient, ont beau s'agiter, se fâcher, calomnier et injurier par les plus gros mensonges l'humble et saint Docteur, qui nous laissa comme production de son cœur si tendre, si pieux et si compatissant, le livre de l'Imitation, voilà la vérité triomphante, victorieuse de toutes leurs attaques. Leurs diatribes ne font que rendre plus évidente et plus sensible la paternité de Gerson à l'Imitation. Mais ce chef-d'œuvre, répliqueront quelques-uns, comment a-t-il été produit dans le monde, du cloître de Saint-Paul de Lyon, où vous supposez qu'il a été définitivement composé et ordonné? Écoutons un savant qui a bien étudié la question dans l'une des pages charmantes qu'il adressait à un Curé doyen, l'érudit Fouet, traducteur de l'Imitation, et qui, providentiellement, me sont tombées entre les mains.

« Comment, dit le sublime abbé de Bouclon, ces feuilles d'oraisons résumées ont-elles formé un volume? Comment ont-elles été livrées au public? La simple intuition du bon sens nous l'explique. Gerson avait trop d'humilité réelle pour se faire le conducteur de lui-même. Il avait donc un guide spirituel auquel il ouvrait son âme. Il dut nécessairement n'avoir point de secrets pour lui et lui communiquer le fruit de ses oraisons... Ce guide spirituel de Gerson, un Célestin admirable, sans doute, vit tout le prix du trésor que son pénitent mettait sous ses yeux. Il lui ordonna de conserver ces feuilles où son âme lui avait livré le secret de ses entretiens avec Dieu. Et voilà comment les Célestins de Lyon, après la mort

de Gerson, arrivée en 1429, ont enrichi la France et l'Église d'une œuvre qui fait honneur à l'humanité tout entière!!! S'ils ne mirent point de nom sur les copies, continue notre grand logicien, c'est qu'il n'y en avait point sur le manuscrit, c'est qu'il fallait respecter un acte de dernière volonté, acte sublime d'humilité de celui qui avait écrit : « Ama nesciri et pro nihilo reputari. » Cependant le secret ne fut pas bien gardé, il y eut des copies qui coururent [1] dans les couvents des bénédictins d'Italie, frères des célestins, et où on lit positivement le nom de Jean Gersen, Gersen est le nom flamand de Gerson... » Voilà pourquoi, malgré les aventureuses suppositions de Grégory, tous les manuscrits signés « Jean Gersen » en Italie ou ailleurs appartiennent, disent les habiles, à Jean Gerson. D'autre part, observe Lamartine, c'est parmi les opuscules de Gerson déposés à Avignon après sa mort, qu'on découvrit le manuscrit des Consolations intérieures (ou l'Imitation). (Cours de littér., tome XXI, Entret. CXXII, art. 9). Il est donc certain que ce livre sublime fut originairement attribué sans conteste au saint Chancelier. Les contestations qui lui en ont été faites depuis, sont venues uniquement ou de la rivalité et de l'envie des Chanoines-réguliers, jaloux d'en doter leur ordre, ou de l'animosité de ses ennemis devenus d'implacables et injustes adversaires. La preuve est produite à chaque page de mon livre. Que penser de tels procédés? sont-ils de nature à faire conclure à la légère que l'Imitation n'est pas de Gerson, ou, ce qui est encore infiniment plus contradictoire, que Gerson n'aurait pu faire ce livre ?

5. « N'accordons pas à Gerson l'honneur d'un livre qu'il n'aurait pu faire ? — » C'est pour fortifier son sophisme que

[1] Relisez la note du chapitre IV, n° 2, relative au manuscrit de l'Imitation de Thomas de Gerson, chantre de Saint-Martin de Tours et neveu du grand Chancelier. Serait-il impossible que ce neveu ait eu les notes et matériaux de son oncle et que ce soit lui qui lui ait donné la forme du livre tel qu'on l'a possédé depuis ! Il y a dans ce fait un autre fait qui n'est pas sans une grande portée. On sait que le chanoine Thomas de Gerson vivait encore en 1410. Il a dû certes bien connaître l'esprit et le caractère de son saint oncle. Ce manuscrit, d'après Mgr Bourret, est la propriété de la ville de Tours (Voir Essai, chap. II, art. 2).

l'adversaire vient de contester à Gerson la sainteté. Étrange manie, en vérité ! On ne voit pas, à la rigueur, qu'il eût fallu nécessairement être un saint à canoniser pour écrire un tel livre. Salomon, dont la conduite scandaleuse nous indigne encore, n'avait-il pas écrit les plus beaux livres de morale de l'Ancien Testament? David, pécheur public, puis pénitent convaincu, n'a-t-il pas depuis composé des Psaumes riches de la plus sublime poésie, où coule à flots l'onction, reflet de l'inspiration divine, et qui sont comme les ouvrages du grand Salomon en tout point supérieurs à l'Imitation? De grands pécheurs ont su faire des ouvrages très-pieux et très-sanctifiants, et de bien grands saints n'ont pas eu le talent d'en faire. Abstraction de sa piété et de sa sainteté hors ligne, Gerson était assez expert dans les voies intérieures, assez philosophe et assez mystique pour composer ce livre qui, après tout, n'est pas admirable à tous les points de vue, comme l'a très-bien démontré l'érudit Nisard. (Correspond. du 10 août 1874.) D'ailleurs Gerson en a laissé quelques-uns tout aussi profonds et aussi beaux, comme je l'ai dit d'après de graves autorités.

6. « Des raisons de langue et de style ne permettent pas davantage d'attribuer l'Imitation à Gerson. — » Mais qui dirait que la même plume a écrit les Visites au Saint-Sacrement et la théologie dogmatique et morale de Liguori ; que la même plume a composé en partie l'Office du Saint-Sacrement et la Somme (je dis en partie, parce qu'on présume que saint Bonaventure y a autant travaillé que saint Thomas), et surtout les sermons si abruptes et si décousus de Thomas d'Aquin? Quelle douce et pénétrante onction dans les premières compositions ! mais quelle sècheresse, quelle crudité de forme dans les secondes ! Il faut au moins, pour juger Gerson, savoir distinguer en lui le mystique d'avec le scolastique, et ne pas confondre les genres en sa personne, pas plus qu'ils ne sont confondus dans ses livres. Ceux qui répètent si niaisement cette vieille rengaine ne prouvent qu'une chose, qu'ils n'ont ni bien lu, ni bien compris, ni bien apprécié la vie, l'esprit et les écrits du saint Chancelier ; qu'ils sont fort peu philosophes.

7. Dans les écrits du vénéré Docteur pris en masse, il importe de distinguer quatre genres de style que, durant toute sa longue carrière, il a su employer tour à tour et avec une facilité qui dénote un génie supérieur à son époque, et toujours en harmonie avec les sujets qu'il traitait : le style académique de l'Université, le style oratoire de la chaire, le style de la scolastique et enfin le style de la piété mystique et du renoncement. C'est ce dernier, peut s'en convaincre qui le voudra, qui domine dans ceux surtout de ses écrits composés durant sa retraite à Lyon. Ce fut l'étude de toute sa vie, son grand but, que de fondre la théologie scolastique dans les suavités de la théologie mystique, comme parle Bossuet.

8. Ainsi donc qui ne sait pas distinguer les nuances de style dans les écrits du pieux Gerson, ne le comprendra jamais, et sera tenté de répéter avec ces sortes de radoteurs : « La langue et le style de Gerson diffèrent trop essentiellement de la langue et du style de l'Imitation, pour qu'il puisse être l'auteur de ce livre. » C'est par cette igorance profonde de la vie, des écrits et du caractère de ce saint homme qu'un littérateur français a écrit dans une préface aventurée, dont il a si bien orné une édition de la traduction de l'Imitation par Lamennais : « Le gallican Gerson, le dialecticien au style barbare, n'a rien à démêler avec la suavité mystique du texte latin que nous avons sous les yeux. » Messieurs les professeurs, que vous êtes habiles à juger des hommes et des écrits!... pas si vite, s'il vous plaît! On ne pourrait excuser de telles légèretés en fait d'appréciations que chez les derniers des écoliers d'un village. Au moins, au moins, apprenez avant que de formuler si vaguement votre opinion : « Et nunc intelligite!... » Lisez la récente étude de l'érudit Nisard « sur le Latin de l'Imitation », publié dans Correspondant, 10 août 1874, et vous serez frappé de l'analogie du latin de ce livre avec celui du Chancelier, vous serez peut-être convaincu que le latin de l'Imitation est un peu barbare aussi, et que même, d'après l'étude physiologique du savant académicien, il reste prouvé que ce latin est de beaucoup plus barbare que celui de Gerson.

9. Lisez seulement « La Passion de Jésus-Christ » prêchée

par Gerson, lorsqu'il était au poste si difficile et si dangereux de chancelier, et vous verrez si la suavité mystique qui déborde de chacune des pages de ce beau livre, a quelque chose d'inférieur à la suavité de l'Imitation? Mais les extraits du vénéré Docteur reproduits çà et là dans ce livre-ci, suffisent à tout penseur non prévenu, et justifient parfaitement Gerson sur ce point. — En tous cas, « laissons volontiers à Gerson son mérite. — » Sans doute l'Imitation est un des plus beaux fleurons de la gloire du Chancelier; mais en dehors de ce titre d'auteur d'un tel livre, il n'est pas moins grand ni moins vénérable à nos yeux, l'apôtre incomparable de l'enfance! le modèle des instituteurs! l'Évangéliste de saint Joseph! le réformateur de la Théologie mystique! le Père de la Patrie!...

CHAPITRE XXX

LES ADVERSAIRES NE PEUVENT PROUVER QUE GERSON N'A PAS COMPOSÉ L'IMITATION.

1. L'adversaire insiste beaucoup, sur le peu de loisir que les occupations nombreuses de Gerson lui laissaient pour composer l'Imitation. — Dans quel vague ne s'agite pas un adversaire qui veut, quand même, soutenir une cause qu'il sait n'avoir rien de solide, rien d'évident. Vous l'entendez! le temps eût manqué à Gerson pour faire un livre aussi court que l'est celui de l'Imitation, lui qui, à cette époque, en a composé de si longs!... Car, notez qu'il tient toujours à son sentiment, et non sans motif, pour mieux défendre sa cause, et contre l'opinion commune qui prétend que Gerson aurait écrit l'Imitation à Lyon. Il veut et entend soutenir que le Chancelier ayant dû composer ce livre, ou à Bruges, ou à son retour à Paris, à son poste de Chancelier, il lui eût été impossible de trouver le temps nécessaire pour cela. Même à Lyon, de 1420 à 1429, selon lui encore, le Docteur eût manqué de temps!...

Est-ce soutenable? Une telle objection mérite-t-elle d'être réfutée? Ne se dément-elle pas d'elle-même, et ne montre-t-elle pas suffisamment qu'elle est au service d'une cause bien faible, bien chancelante et perdue à l'avance? Notez qu'il trouve encore moins suffisant l'espace de temps que l'illustre proscrit passa en exil dans les forêts, dans les montagnes du Tyrol et à l'abbaye de Mœlck où il laissa une copie du premier livre de l'Imitation. Peut-être raisonne-t-il mieux lorsqu'il affirme qu'il eût été impossible au Docteur de faire ce livre.

2. Il ne faudrait pas trop que l'adversaire perdît de vue qu'à Bruges, à Paris, à Constance et surtout à Lyon, Gerson composa de nombreux ouvrages où transpirent les profondes émotions de son âme. Il n'écrivait jamais pour la gloire humaine, pour plaire aux beaux esprits, mais pour Dieu et le bien de l'Église. Un livre lui était demandé, les circonstances semblaient l'exiger; il se sentait inspiré de composer, c'était l'affaire de quelques jours, tant il était fécond! Pavy, le savant évêque d'Alger, pensait différemment de l'adversaire, écrivain de la « Revue... »; il prétend que le saint Docteur à Lyon composa en un jour (Notez) sa « Défense du célibat ecclésiastique ». Mais l'adversaire reconnaît lui-même que dans cette retraite, Gerson « sentait en lui un esprit plus clair et plus vif que jamais. » A un écrivain de ce caractère, et que les grandes et continuelles occupations n'ont pas empêché de composer plus de trois cents ouvrages, tous de haute portée, où brille le génie de la science et de la piété, dont quelques-uns plus longs que l'Imitation, une année et moins pouvait suffire pour ce dernier, pour le rédiger. Et cette réflexion s'applique autant au séjour que fit Gerson à Mœlck. Durant cet exil ne composa-t-il pas ses « Consolations Théologiques », également divisées en quatre livres et dialoguées, partie en vers, partie en prose, ouvrage plus étendu que l'Imitation? Ne composa-t-il pas son « Josephina » long poëme de deux mille six cents vers, en quatre parties? Il ne faut pas oublier qu'il était toujours accompagné de son secrétaire du Concile de Constance, le fidèle Cirésio. Ne serait-il pas impertinent de demander à l'adversaire, s'il est très au courant de l'histoire intime des grands

écrivains ? je lui rappellerai seulement un fait entre mille. La quiétiste Guyon ayant vu son manuscrit (unique copie) du Cantique des cantiques avec commentaires brûlé par un de ses directeurs, recomposa en une seule nuit ce spirituel commentaire, long de cent dix-neuf pages d'impression in-8°. Faut-il rappeler Voltaire, qui aux dernières limites de la vieillesse dictait quatre ouvrages différents à quatre secrétaires ?

3. L'adversaire insiste encore sur le refus que faisait le Chancelier à Lyon, à ceux de ses amis qui l'en sollicitaient, de composer à sa façon un livre sur la vie spirituelle, et comme parlent les lettres de demandes « sur les Consolations intérieures » terme qui paraît avoir échappé à l'attention de l'érudit adversaire; je ne sais trop par quel motif? « Vous ne savez pas, fait-il répondre par Gerson, ce que vous demandez, ni combien et d'excellents traités vous avez sous la main, pour les exercices de dévotion, dans les œuvres si remarquables et si estimables des saints Docteurs, qui enseignent efficacement et complétement toute la perfection de la vie. »

« Cette pensée, ajoute l'adversaire, se trouve exprimée par Gerson lui-même dans une de ses lettres... » Puis il cite un bien court fragment, le moins significatif, et laisse de côté ce qui touche plus directement le livre de « l'Imitation de Jésus-Christ » ou des « Consolations intérieures » demandé à Gerson par plusieurs personnages éminents, surtout par le cardinal d'Ailly, son ancien maître, et à diverses reprises. Je tiens à reproduire ici ces expressions de Gerson, tout-à-fait relatives au livre d'or de l'Imitation, et en français, afin qu'un nombre plus grand de lecteurs puisse mieux juger et conclure. Ce n'est pas ici du vague, de l'incertain, c'est du réel, du positif. Je prends les choses de plus haut que l'adversaire, qui a toujours le soin d'éliminer à son profit, comme l'avait fait également ici l'évêque de Bruges pour conclure bien illogiquement « que Gerson déclare qu'il n'écrira point sur la Consolation intérieure, parce que d'autres auteurs ont suffisamment traité ce sujet... » (Voir : Rech. 349). Toutes les fois qu'un titre est authentique pour la cause de Gerson, il s'ef-

force d'en affaiblir l'autorité par un sophisme! Pitoyable ressource!

4. Dès avant le saint Concile de Constance, la réputation de Gerson comme Consolateur était déjà faite. Le cardinal d'Ailly, son illustre Maître, livré au dégoût, à l'abattement, à la tristesse, lui confiait ses chagrins, et lui demandait avec la plus vive instance un livre des Consolations. C'est à quoi fait allusion le docteur Gerson en écrivant à ce vénérable Maître. Dans une lettre dont l'adversaire ne cite qu'un court fragment et le moins expressif, répétons-le, Gerson dit :

« Si vous en avez fini avec toute consolation temporelle, comme vous le remarquez, Révérend père et Maître bien-aimé, on ne peut nier que ce ne soit là une fin désirable et divine, quand on se pénètre de l'oracle du prophète : « Mon âme a refusé d'être consolée ; j'ai retrouvé le souvenir de Dieu et par lui la félicité...

« Je pourrais étendre cette matière en un long entretien, mais d'abord elle est de celles que les Saints ont souvent disertement traitées de la bouche ou par écrit. Je me dispenserai donc présentement de plus de détails sur ce sujet, comme sur tout ce qui se rattache à la grande thèse que vous daignez me prescrire sur la « Consolation spirituelle. » (Notez bien ces dernières lignes, que l'adversaire s'est gardé de reproduire). « Je me borne, continue Gerson, à signaler quelques passages, lesquels pratiqués et ramenés fréquemment dans le discours, offrent à sucer le miel céleste des Saintes-Écritures, qui coule si pur quand on le presse. Mettons au premier rang saint Bernard sur les Cantiques, Sigebert le moine... Richard de Saint-Victor... Antérieurement saint Augustin, saint Grégoire, et pour toucher aux modernes, Guillaume de Paris, saint Bonaventure et d'autres. Qu'ont fait ces Pères, je vous prie, qu'exciter dans les âmes cette « Consolation spirituelle » que vous réclamez de moi?

« Ce peu de mots, continue-t-il, qui effleurent à peine la matière, étant donnés en attendant et comme un à-compte, je prendrai sur moi la grande liberté que m'inspire mon grand amour, pour hasarder un conseil spontané ; peut-être l'ai-je

déjà exprimé ailleurs... » Notez ces expressions, si claires, si précises et si concluantes de Gerson qui renverse les systèmes des deux adversaires. « Ce peu de mots qni effleurent à peine la matière étant donnés en attendant et comme un à-compte. His interim superficie tenus ac in transitu præpositis... » N'est-ce pas tout comme si le Chancelier eût dit :

« Je vous donne des avis propres à consoler votre âme, mais si le Seigneur le veut, bientôt je m'étendrai longuement sur la matière. J'en ferai conformément à votre désir un ouvrage propre à consoler les âmes. En attendant, lisez les Pères qui en ont traité. » — Ce livre consolateur qui est l'Imitation de Jésus-Christ, ou Consolation internelle de l'âme : « Consolatione interna... » tout le monde religieux l'attendait de Gerson. Une fois qu'il fut découvert, le public ne s'y trompa point : On l'appela souvent et longtemps même, plus d'un siècle après, comme le faisaient saint Charles Borromée, saint François de Sales, saint Ignace et ses Pères, et autres, comme le faisait au siècle dernier le pieux maréchal de Montmorency à la veille de mourir sur l'échafaud, du nom même de son auteur : Gerson. Ce maréchal voulut lire alors un chapitre de Gerson. (Hist. de France, tome I, in-folio). N'ai-je pas montré et prouvé invinciblement comment ce livre était la propre expression du caractère et du génie de Gerson?

5. N'est-il pas très-évident maintenant, que par ces solennelles paroles, le « Doctor consolatorius » promet à son illustre Maître, de travailler un jour sur le thème des Consolations intérieures de l'âme, c'est-à-dire de l'Imitation actuelle, comme le démontre victorieusement le docte Vert. (Gersoniana, Tit. II. Christian. Consolat.) Dire que ce ne fut pas la pensée de Gerson, c'est contredire une vérité qui se rend témoignage à elle-même et à celui qui l'a si clairement exprimée, c'est dire que la nuit est le jour, que le jour est la nuit, c'est aller enfin contre les règles de la logique et du simple bon sens [1].

[1] Si les conclusions que l'honorable adversaire prétend tirer des expressions si nettes et si précises de Gerson étaient vraies et de quelque valeur pour son système il faudrait également conclure parce que Gerson disait

6. On voit qu'en effet tous les écrits que Gerson publia par la suite font très-souvent allusion à cette « Consolation intérieure », sont comme une sorte de frontispice et même d'introduction. Il avait déjà donné : « Consolations de la Théologie. » Mieux que tout autre il comprenait combien les âmes affligées avaient besoin d'un pareil livre, mais pour la composition duquel le moment n'était pas encore arrivé. Les Saints font tout avec sagesse, prudence et sans précipitation, par un mouvement de la grâce ou surnaturel, comme le même Gerson l'inscrivit en tant d'endroits de son Imitation de Jésus-Christ. C'est ainsi que notre humble et saint Docteur, qui redoutait toujours d'être séduit par l'apparence du bien (Imit. Christi. III, 54) attendait paisiblement que le souffle vivifiant de l'Esprit-Saint lui fît prendre la plume et la dirigeât. Pourtant, et ses paroles ne laissent lieu à aucun doute, il savait très-bien l'urgente nécessité d'un tel livre consolateur. « Car, dit-il, dans la même Épître en réponse à d'Ailly,

qu'en possédant les écrits de saint Bonaventure, il paraissait superflu d'en composer d'autres sur la piété, qu'il n'en écrivit plus lui-même un seul. Or, c'est précisément le contraire qui a eu lieu. C'est de Lyon, où Gerson était tout entier livré à la contemplation des choses célestes, à la lecture et à la méditation des écrits du Docteur séraphique, qu'il composa un plus grand nombre d'ouvrages ascétiques et mystiques ?

« Dans ma vieillesse, entendons-le parler lui-même, je me suis adonné avec un soin plus grand encore à étudier les écrits d'un tel homme (saint Bonaventure), et dès ce moment, je l'avoue, mon vain savoir a été couvert d'une confusion profonde. Je me suis dit à moi-même. C'est assez d'une pareille doctrine ; à quoi bon se consumer dans un travail insensé ? Pourquoi dicter, pourquoi écrire encore des livres ? Que plutôt l'on multiplie, que plutôt l'on transcrive les ouvrages de ce Docteur... » (Trad. par l'abbé Berthaumier. Hist. de saint Bonav., chap. XXIV.)

Ne semble-t-il pas, en entendant le Solitaire de Lyon s'exprimer de la sorte, qu'il dut ne plus jamais écrire de livres ?... Et pourtant, nulle part il n'en composa un nombre si considérable qu'à cette époque de sa vie, où il ne goûtait plus guère que les doctrines du grand docteur saint Bonaventure. Or si, ici, la conclusion doit se tirer par le fait même à l'inverse des données de Gerson, je le demande, y a-t-il lieu de contredire le Docteur très-chrétien lorsqu'il affirme son dessein d'écrire plus tard le livre des « Consolations intérieures ? »

Mais, dira-t-on ,d'où pouvait venir de sa part une telle hésitation à écrire lors même qu'il écrivait ? c'est que, comme l'exprime en plusieurs lieux l'Imitation, les saints craignent de suivre les mouvements de la nature même dans le bien.

« malheur à l'homme exclu des deux côtés de la consolation, et qui n'a ni l'extérieure ou temporelle, ni l'intérieure ou l'éternelle. « Quia væ homini cujus utraque Consolatio abscondita est anima ejus, ut nec temporalem habeat, et careat æterna, seu interna. » Ces expressions sont assez significatives!

Cherchez donc ce fragment si précieux et qui seul suffirait pour servir de Clé à cette grande question de l'Imitation et de son auteur, dans le travail si bizarrement exécuté de l'adversaire, vous ne l'y trouverez pas, ni non plus dans l'écrit de Malou, vous en savez bien maintenant la raison! La tactique des adversaires est de vouloir laisser ignorer qu'il est des documents authentiques qui détruisent leur thèse si habilement tissue. Mais la vérité est immuable; longtemps outragée, elle se venge à la fin!

7. Un fait qu'il faut mettre en évidence et que personne n'a rappelé, c'est que la pensée d'écrire un livre sur les Consolations divines et l'Imitation du Seigneur-Jésus, domine tellement le chancelier Gerson, à travers toutes les phases si solennelles et si critiques de sa belle vie que, selon la remarque du digne et vénéré Delaunay, curé de Saint-Etienne, à Paris, la dernière parole qu'il prononça dans son fameux discours d'adieu aux Pères du Concile de Constance, se traduisent noblement et glorieusement par celle-ci : « Imitons le Christ!... »

Et la première fleur déposée sur la tombe de Gerson, par le docte et pieux Gérard Machet, son successeur dans la Chancellerie de Notre-Dame, et depuis évêque, fut celle de l'Imitation de Jésus-Christ.

« Scripsit ad omne genus mulierum atque virorum
« Ad Christum via sit quo meliore modo,
« Multos præterea tractatus, opuscula grata. »

« A tous, sans excepter condition ni sexe,
« Il trace un droit chemin pour suivre Jésus-Christ [1]. »

Ce Traité, signalé ici entre tous, cette règle de direction

[1] On ne lit pas que semblable chose ait été dite du vénéré Kempis, ni dans son oraison funèbre, ni sur sa pierre sépulcrale. C'est à noter!

pour aller à Jésus-Christ, est sans contredit l'Imitation et ne peut être que l'Imitation. L'illustre poëte la désigne avec une discrète réserve, en termes nets pourtant, observe le savant Vert. On le voit, il respecte le secret de son saint Maître et prédécesseur défunt. Mais ce secret, il en a le mot; s'il le tait à la rigueur, il est moins scrupuleux sur la chose même; et il vient avec un respect filial et un amour sincère de la vérité, en déposer le formel témoignage parmi quelques fleurs :

« Pleure, Université ! Paris ! voile ta gloire !
« Que le glas dans tes tours prolonge ses sanglots [1].
« Qui mieux, parmi tes fils, fut digne de mémoire,
« Et te fit immortel par des écrits plus beaux? »

8. Longtemps encore après la mort du saint Docteur, en qui on avait toujours connu, contemplé et admiré Jésus-Christ même, tant il avait travaillé à l'imiter, à s'unir à lui, à se transformer en lui, on rappelait dans une charmante prière

[1] Il s'agit sans doute, ici, des tours de Notre-Dame dont notre saint Gerson fut l'illustre Chancelier. On sait qu'après qu'il eut condamné publiquement en chaire les vexations et les désordres sanglants des Cabochiens, ces factieux se réunirent, pillèrent la demeure du vénérable Chancelier, résolus de le mettre à mort, et que pendant ce temps assez long, disent les contemporains, il se réfugia en Dieu dans la méditation et la prière sous les voûtes mêmes de Notre-Dame. Touchant souvenir de ce vieux monument de la foi antique de nos pères ! Combien souvent depuis lors, le grand et saint nom de Gerson n'a-t-il pas retenti dans la chaire de cette basilique? Dernièrement, en 1864, Mgr Deplace, alors archiprêtre de Notre-Dame, dans son « Discours pour la consécration de l'Église métropolitaine » célébra avec une admirable éloquence Gerson parmi les plus belles gloires de cette Église, la reine des Églises de France. « Pour ne citer que quelques noms entre tant d'autres, dit l'orateur, ces trois illustres représentants de la science, de l'art et de la piété chrétienne : — Gerson qui a mérité que son siècle lui attribuât le plus beau livre après l'Evangile, l'Imitation de Jésus-Christ... Un grand Pape, Pie II, félicitait l'évêque de Paris de : « cette Université, la plus illustre entre toutes, écrivait-il, en sorte que le florissant royaume de France à tous les avantages de la nature et de la fortune joint encore ceux de la doctrine et de la pure religion. » Pendant plusieurs siècles, ajoute ensuite l'orateur, les plus grands maîtres de la science sacrée furent ses docteurs et ses maîtres, les Pierre Lombard, les Albert-le-Grand, les Alexandre de Halès, et ces hommes qu'on ne peut se lasser de rappeler, les Thomas d'Aquin, les Bonaventure et les Gerson. » Vous l'entendez, adversaires !

dont la composition est attribuée au roi Charles VIII, l'auteur du : « Qui sequitur me... » ou de l'Imitation, écoutez ce fragment :

« O saint Docteur en divine science,
O très-heureuse et pure conscience,
O seur guydon véritable et parfait,
Exemple doulx et par dict et par fait,
O esperit de nature angélique,
Très-florissant doctrine évangélique,
Imitateur du très-doulx Jesus-Christ
Réprobateur des faicts de l'Antecrist...
Qui as mérité de bien vivre la forme
Et de mourir par vertu uniforme... »

9. Une vérité incontestable, qui jette un grand jour sur la question de l'Imitation de Jésus-Christ et de son véritable auteur, Jean Gerson, c'est que le titre d'Imitation, donné au livre de ce nom, n'est pas le titre primitif. C'est là un point capital à saisir. Il fut intitulé par le « Doctor Consolatorius : De Interna Consolatione. » Aussi, dit le docte abbé Dufresnoy qui avait longuement et sérieusement examiné la matière et fait de patientes et laborieuses investigations, « le hasard m'a fait rencontrer six éditions françaises de cet excellent ouvrage, toutes uniformes dans le langage, et imprimées en caractères gothiques, sous le titre de : « L'internelle Consolation » avec cette épigraphe : « Consolationes tuæ lætificaverunt animam meam, » c'est-à-dire en substance de « La Consolation intérieure », à la lettre : « Vos Consolations ont donné la joie à mon âme » (Préf. de l'Imit.)

10. Ce titre de « Consolation intérieure » convient mieux au livre et exprime bien mieux ce qu'il est, son but principal, les effets salutaires qu'il procure à l'âme chrétienne qui le médite, que celui d'Imitation de Jésus-Christ, qui est le titre uniquement du premier chapitre du livre premier, qui dans les très-anciennes éditions forme le livre troisième et remplace celui qu'on trouve aujourd'hui, qui a conservé son ancien titre donné alors à l'ouvrage entier, parce que ce même livre troisième, intitulé : « De interna consolatione » se trouvait le premier. On prétend, et on n'a peut-être pas tort, que l'ouvrage

a reçu la disposition des livres et le titre de l'Imitation sous lequel il circule aujourd'hui par le fameux Kempis. Une preuve certaine à l'appui et qui ne craint pas de réplique, c'est que dans ce beau livre de Gerson, le mot « Consolatio » s'y rencontre cent deux fois, « Consolator » aussi un grand nombre de fois; mais on n'y trouve pas une seule fois les mots « Imitatio, Imitatione » que dans le titre seulement. Au livre I, chapitre 1, on lit : « Imitemur » (Imitemur Christum, aurait dit Gerson terminant son dernier discours à Constance). Au chapitre 23 du même livre « Imitando », au chapitre 25 « Imitandam », au livre III, chap. 56 « Imitari » et c'est tout. — Il est incontestable que le but du « Doctor Consolatorius » en composant ce livre était avant tout de donner des Consolations aux âmes affligées, et qu'un moyen bien simple et facile de tenter à lui enlever ce chef-d'œuvre était de substituer au titre de « Consolationes internæ » celui de « De Imitatione Christi. » Kempis certes le savait et de graves critiques présument qu'il en a profité pour s'acquérir une réputation de grand écrivain, au détriment de Gerson. Mais la Providence semble avoir imprimé sur l'Imitation même le cachet du caractère et de la mission de Gerson, comme son incontestable paternité du même livre, en lui faisant donner par ses contemporains et par les générations suivantes le beau nom de *Doctor Consolatorius*, ou de « Grand Consolateur des âmes. » En vain quelques-uns de ses adversaires objecteraient que c'est à titre d'auteur des Consolations Théologiques « Consolationes Theologicæ » puisqu'il est certain que ce livre, pourtant bien beau, bien profond, bien onctueux, ne s'adresse pas à tous les lecteurs, et qu'il n'a été lu que par les savants, et n'a jamais été traduit en français, tandis que l'Imitation est l'excellent Consolateur de tous les affligés et de tous les malheureux, et est providentiellement destiné à être lu et compris de tous. Lit-on nulle part que Thomas A Kempis ait été surnommé « Consolatorius, » consolateur ?...

11. Quand on sait comment ce pieux et vénérable plagiaire (car Thomas Kempis ne fut qu'un habile copiste. Diction. de la Conversat. art. Gerson) prenait les lettres et les écrits

des autres pour les réunir à la collection de ses opuscules et en faire comme des livres de son fond, on ne peut plus être étonné que pour mieux s'approprier l'Imitation lui et ses confrères aient bien voulu non-seulement donner une nouvelle disposition à ce livre, mais encore un titre nouveau, tiré d'un seul chapitre de l'ouvrage : c'était une adroite et spirituelle manière de couvrir le plagiat, au regard de ceux qui n'avaient pas encore connu les « Consolationes internæ » et d'acquérir aux dépens du véritable auteur une célébrité universelle dans la postérité.

Ne trouvez pas cela fort étonnant. De mille faits semblables je ne cite que celui des « Visites au Saint-Sacrement et à la sainte Vierge » de saint Liguori, que l'abbé Baudrand, et l'abbé Mullois ont su sans gêne publier sous leur propre nom, sans même faire mention de l'auteur de ce beau livre. Kempis a pu et a dû faire de même. Quoi qu'on dise ou qu'on fasse, les hommes sont des hommes ; quand ils ne peuvent mériter la gloire, ils l'usurpent ! Est-ce que la piété n'a pas aussi ses merveilleux détours pour arriver à la gloire sous le manteau de la sainte humilité ? Voyez-le par l'exemple du pharisien et du publicain de l'Évangile. « Mon nom n'a pas fait de bruit, ma réputation n'a point fait éclat, je ne suis même pas connu, et pourtant je ne suis pas sans quelque mérite ; lui Gerson, il s'est fait des ennemis qui ne lui pardonneront jamais, puis .. puis c'est un publicain, au moins un républicain ! Peut-être à cette époque, en était-il comme de nos jours, les adversaires furieux du saint Docteur n'eussent pas, non plus que ne l'eût fait le casuiste Bouix, lu les « Consolations intérieures », s'ils avaient pensé que Gerson en fût l'auteur. Peut-être aussi fût-ce l'un des motifs qui fit changer et les livres et le titre de l'ouvrage. En tout cas, le restituer aujourd'hui et à l'avenir à son véritable auteur, n'est-ce pas justice ? maintenant surtout que Gerson est dignement vengé des iniques imputations qu'une coterie, autant et même plus malveillante qu'ignorante, a fait depuis deux siècles peser sur lui.

12. N'oublions pas une opinion assez répandue, que Ger-

son aurait d'abord composé ce livre sublime en français, mais spécialement pour tous les chrétiens, puis l'aurait transcrit en latin pour l'usage des personnes religieuses également. C'est d'autant plus croyable que le manuscrit de Kempis de 1441 n'est qu'une pâle et bien imparfaite copie du texte latin, pleine de fautes énormes, disent les érudits ; et que le Docteur très-chrétien, le Maître des consolations divines, a publié aussi divers autres ouvrages dans les deux langues, notamment son « Œuvre Tripartite » insérée dans les Rituels et lue aux prônes. « Tout ce qui, dans les Imitations ordinaires, est restreint aux religieux, observe à ce sujet l'abbé Dufresnoy, se retrouve dans les premières éditions (Les Consolations intérieures) appliqué aux chrétiens en général (Préface). »

13. Le très-érudit Barbier, qui, au chapitre VII de son savant ouvrage sur les Traductions françaises de l'Imitation, énumère dix-huit éditions anciennes de « la Consolation internelle ou intérieure, » avertit d'abord qu'il ne croit pas devoir les ranger parmi les traductions françaises de l'Imitation de Jésus-Christ, parce que, comme il s'est expliqué plus loin, il pense avec le docte Gence, que cet ouvrage est comme le jumeau (sic) de l'Imitation latine... En donnant les deux ouvrages au chancelier Gerson, ajoute-t-il, on résout à la fois deux difficultés bien sérieuses ; l'une relative à l'auteur de l'Imitation latine, et l'autre relative à celui de l'internelle Consolation. On sait combien Barbier était bien loin d'être Gersoniste, c'est donc la force de la vérité qui lui dicte ces paroles, et pourtant il ne croit pas que notre Imitation latine soit le produit de Kempis, trop inhabile et surtout d'une littérature boursouflée, énervée, fade, pédantesque, verbeuse, fardée, quoique excellemment pieuse, tous défauts directement opposés à la littérature de l'Imitation, simple, ferme, sentencieuse, chrétienne, sobre et naturelle. Son rôle s'est réduit à celui de copiste, et c'est déjà beaucoup [1] ! Ne devait-il

[1] J'ai donné ailleurs un spécimen du genre de Kempis ; en voici un autre bien court :

« Le matin, combats contre la paresse ; à midi, contre la gourmandise ; le soir, contre la concupiscence. Le chien veut longtemps dormir, le loup veut

pas s'en contenter et dire, puisque j'ai copié cette œuvre comme en étant seulement le copiste, ne me l'attribuez pas !

14. Quant aux catalogues des écrits de Gerson publiés l'un par le frère même du Chancelier, en l'année 1424, et l'autre par son secrétaire Jacques de Cirésio, en 1428, sur lesquels l'adversaire insiste par la raison, dit-il, que ces catalogues ne mentionnent pas l'Imitation, la chose est facile à résoudre. D'abord ces deux catalogues sont incomplets d'un tiers au moins des écrits du Chancelier, parce que, surtout de l'aveu de son frère même, le prieur des Célestins, on obtenait de lui difficilement qu'il mît son nom sur ses dernières publications, parce que aussi le nombre en était si considérable qu'il a dû en échapper quelques-uns [1], ce qui est reconnu de nos jours, et que quelques autres avaient été ou soustraits ou dé-

beaucoup manger ; l'âne veut s'amuser à son aise. Le texte est curieux : « Asinus vult in stratu lascivire. » (Quelle éloquence !...) Réveille-le et viens avec une houssine, frappe le loup avec un bâton, flagelle l'âne avec des épines aiguës. La houssine est la crainte de la mort, le bâton est la chaleur de l'enfer, les épines sont la passion de Jésus-Christ et les tourments des martyrs. (Vide Opera, in-4°, p. 683 *bis*) « Les métaphores de Kempis sont si ridicules, que seules elles suffiraient pour prouver irréfutablement que l'écrivain pour qui Dieu est « un tambour, un bosquet, un fantôme, nn apothicaire, » ne saurait être confondu avec l'auteur philosophe et théologien mystique de l'Imitation, qui a parlé de la Divinité avec un langage presque digne d'elle. (Voyez De Larroque, Preuv. que Kempis n'a pas composé l'Imitation de Jésus-Christ. Chap. XXXIII et suiv.)

Certains écrivains ont voulu mettre Kempis au rang des Pères de l'Église ; excusons-les, puisque ce ne pouvait être qu'à titre d'auteur supposé de l'Imitation. La lecture sérieuse et réfléchie de ses écrits à lui, prouve on ne peut mieux qu'il ne mérite pas cet honneur, mais même qu'il y aurait danger pour certaines âmes de se conformer aveuglément à ses doctrines spirituelles. Et ceci n'ôte rien ni à sa piété ni à son mérite, il n'était ni philosophe, ni théologien, mais un peu enthousiaste, voilà tout ! Qu'on prouve le contraire.

[1] Si l'absence de l'Imitation de Jésus-Christ au catalogue des livres de Gerson, publié par son frère, pouvait faire conclure que le Chancelier n'est pas l'auteur de ce livre, ne faudrait-il pas conclure qu'en copiant pour les éditeurs la série de mes ouvrages, de la Biographie Nationale des contemporains, j'ai bien involontairement oublié la Vie nouvelle du Curé d'Ars de format in-8° illustrée, dans le catalogue reproduit à la fin de « Feminiana, » que je ne suis pas l'auteur du même ouvrage ? Et pourtant cet ouvrage est bien de moi, et c'est moi-même qui ai copié le susdit catalogue pour l'imprimeur !

truits [1]. Puis enfin l'Imitation a dû avoir été écrite dans les conditions énoncées au chapitre XXIX de cet ouvrage et la solution est trouvée, quand même on n'admettrait pas avec

[1] « Gerson, dit Mgr Bourret, après Jean le Célestin, prieur, s'occupa peu par lui-même de la publicité de ses ouvrages. Il estimait que le monde a assez de livres utiles et, dans sa modestie, il jugeait les siens indignes de passer à la postérité. Il aurait même voulu, dit-il, en détruire plusieurs; mais ses amis avaient soin de les recueillir à mesure qu'ils paraissaient. Quelquefois même leur impatience les portait à les lui dérober avant qu'ils fussent entièrement terminés. » (Voir Essai sur les serm. franç. de Gerson, chap. I, art. 3, où se trouve le texte latin, et Dupin, Gersoniana, Opera, tom. I, col. 120.)

Ce n'était donc pas toujours Gerson qui mettait son nom partout et par un sentiment d'orgueil, comme le lui reproche bien injustement le malencontreux Grégory; que n'a pas dit Grégory de Gerson! C'était le plus souvent ses amis et les copistes; de même de la publication de ses ouvrages. Certes, son frère qui était le témoin de sa conduite le savait mieux qu'aucun autre. Quel cas peut-on faire de l'autorité de pareils sectaires, intéressés à dénigrer le Chancelier? Il est donc vrai, maintenant, que « l'Ama nesciri... » de l'Imitation fut littéralement pratiqué par Gerson, l'auteur de ce livre.

Je l'ai remarqué déjà, les adversaires nés du Chancelier vont quelquefois jusqu'à l'injustice, au moins jusqu'à l'impertinence et la trop grande naïveté. Un exemple encore de ce Grégory. Gence dans ses « Considérations » l'ayant appelé « laïque piémontais » il n'était pas autre chose! Celui-ci prit feu et produisit à l'instant ses titres de noblesse dans la carrière libérale et littéraire, et publia même son diplôme de docteur, comme si ce diplôme lui eût assuré une sorte d'infaillibilité personnelle. (En vérité, Messieurs les adversaires, en tombe très-bas dans son impuissance, quant on veut s'attaquer à un colosse tel que l'est Gerson.)

« Il n'a pas fait attention, dit de Gence Grégory, que nous avons été, en 1792, après deux examens proclamé docteur en droit civil et canonique (C'est certes chose peu rare!) à Turin, de manière que nous pouvons traiter toutes les questions de jurisprudence, comme celles de droit ecclésiastique. Il n'a pas réfléchi que les juges sont, dans la Bible, appelés les ministres de Dieu... (Hist. du liv. de l'Imit. Préface.) »

Et parce que Grégory avait reçu le doctorat ses appréciations seraient donc irréformables, ses faux arguments et ses sophismes seraient donc des oracles?... En vérité, on ne peut que s'étonner d'une semblable platitude. Il est docteur, il est juge, il est par le fait ministre de Dieu, sans doute comme tous les chrétiens, et que prouve cela? Gerson ne l'était-il pas plus que lui comme prêtre et Chancelier. Il attaque niaisement et injustement Gerson, et lui ne pourrait être observé, critiqué, réfuté? Que penser d'une telle aberration? Quant aux titres de Grégory, on a montré ailleurs s'il savait les mettre en relief. Et c'est un tel homme et un étranger qui vient cracher sa bave plébéienne sur la figure si pure, si noble et si sainte de notre Gerson! et on demeurerait spectateur muet devant une telle insolence!... Mais, ô Patrie! pourrais-tu oublier tes gloires?...

des savants que ce livre admirable ne fut terminé qu'avec la vie de Gerson.

15. Je ferai la même observation pour les éditions diverses et nombreuses des Œuvres du Chancelier qui ne contiennent pas l'Imitation : elles ne contiennent pas non plus, même celle de Dupin, la plus complète, tous les écrits du vénéré Docteur. Dupin lui-même semble donner la raison la plus solide de cette omission qui, du reste, a été faite aussi par les Allemands, dans la première édition des Opuscules réunis de Kempis, tant on était convaincu alors qu'il n'était que le copiste de ce livre, « c'est que, dit-il, à l'égard de l'édition de Gerson par Schot et des suivantes (qui ont été faites sur cette première), ayant été faites en Allemagne, où l'opinion était que l'Imitation était (pouvait être) de Kempis, il ne faut pas s'étonner qu'on n'y eût point inséré cet ouvrage. Du reste, dit très-sagement Dupin, cette omission ne prouve pas absolument que l'Imitation ne soit point de Gerson. (Dissert. sur l'aut. de l Imit. de J. C. parag. IX.) » Quelle valeur ont donc maintenant toutes les objections de l'adversaire[1] ?

[1] Il importe de comprendre l'esprit de l'époque, où, observe l'abbé Dufresnoy, nos ancêtres d'alors étaient fort jaloux de faire connaître quand effectivement ils avaient traduit un ouvrage d'une langue en une autre. Il semble qu'ils estimaient plus la qualité de Traducteur que celle d'Auteur. (Préface de l'Imit. de J.-C.). Ceci mérite d'être considéré. Il n'importe pas moins de rappeler que ce fameux Schot, allemand et partisan de Kempis qui le premier publia, à dessein peut-être, les œuvres réunies de Gerson n'y inséra pas l'Imitation, parce que déjà les Chanoines-réguliers, secondés par le père Sommal. voulaient quand même faire de ce livre leur patrimoine. Tout cela n'était sans doute que l'effet d'une combinaison. Et si on voulait retourner l'arme contre les adversaires si rusés, on leur demanderait simplement pourquoi la première édition des Opuscules de Kempis faite avec tant de soin par les pères de sa Congrégation, ne renferme-t-elle pas non plus le livre de l'Imitation de Jesus-Christ ? C'est peut-être qu'alors ces bons pères ne se doutaient pas que ce livre dût faire une telle fortune et acquérir une si grande célébrité à son auteur.

Mais l'argument le plus victorieux à opposer à la futile objection des adversaires, selon que l'a remarqué M. le Curé de Saint-Etienne-du-Mont dans sa Préface à la belle édition de Marillac, c'est que les pères et les supérieurs de l'ordre des Chanoines-réguliers, quand ils virent les droits prétendus de Kempis leur confrère contestés en faveur du Chancelier, ne les revendiquèrent jamais par aucune protestation ni écrit quelconque. Ils sentaient donc bien qu'ils eussent faussé la vérité et imposé au public

16. Le manuscrit de Mœlck de 1421, qui ne contient quoi qu'en dise l'adversaire que le premier livre de l'Imitation, le défaut d'unité et de suite, même très-souvent dans un même chapitre, prouvent que l'Imitation n'est pas l'œuvre d'un seul jet, mais le travail successif de plusieurs années. Et ainsi qu'il a été dit, chacun des livres a dû avoir été écrit séparément, et le dernier chapitre du livre troisième de l'Imitation actuelle semble avoir été écrit par saint Jean Gerson quelques jours avant sa mort; il en donne lui-même la preuve : lisez le. Que les matières de ce livre n'aient ni suite, ni liaison, ni ordre logique ; que le style et la disposition répondent à la vie du Chancelier; que même on y trouve son style décousu, inégal et même satirique [1], c'est ce qui est avoué par les critiques. N'est-il pas généralement reconnu que l'Imitation est une réunion de sentences qui n'ont pas toujours beaucoup de liaison entre elles (Avertiss. du Comb. spirit.) ;

savant, qui attribuait ce livre à Gerson, son véritable auteur. Seul alors l'astucieux Sommal, jésuite, défendit avec vigueur le frère Thomas Kempis.

[1] Outre certains abus de l'époque qui y sont hautement condamnés, l'Imitation parle mal des hommes, elle en dit du mal ; elle les dévoile, elle les rapetisse en les dépeignant tels qu'ils sont. L'Imitation ne flatte pas l'espèce humaine par de vains portraits. Gerson après avoir subi des délaissements de l'indifférence, de l'ingratitude de ceux-là mêmes sur lesquels il avait le plus à compter, a su dire : « Vous serez trompés souvent, si vous jugez des hommes d'après ce qui paraît au dehors... Vous trouverez avoir perdu presque tout ce que vous aurez établi sur les hommes et non sur Jésus... (Imit. Christi. II, 7.) » Mais l'Imitation a-t-elle tort en disant ainsi du mal des hommes ? Certes non, puisque aucun livre ne prêche comme elle la patience, le support, l'amour fraternel. Mais, sans doute, et Gerson l'a compris, qu'étant toujours portés à nous faire illusion sur le compte de l'humanité et demandant aux autres ce qu'ils ne peuvent nous donner, ce que nous ne saurions leur offrir nous-mêmes, l'Imitation s'efforce de nous raviser sur un sujet qui est le perpétuel et fécond principe de nos tourments. Nous faisons trop de fond sur les créatures, nous creusons nous-mêmes le précipice qui engloutira notre aveugle confiance. Et c'est pour cela que, dans sa profonde compassion pour nous, l'Imitation nous inculque ce que les hommes sont en réalité, comme moyen de bonheur, c'est-à-dire pas grand chose. Hélas ! nous pouvons si peu les uns pour les autres... C'est donc dans notre intérêt et pour notre félicité que Gerson est satirique dans l'Imitation. (Voyez abbé Duclot, ouvr. cité, XVIIIe lettre.) Comme aussi c'était dans l'intérêt de la Patrie et pour le bien de l'Eglise qu'il déclamait avec tant de force et de vérité contre un prince incapable et les deux faux papes de son époque qui, par leur entêtement, fomentaient le schisme et bouleversaient la Société.

qu'il s'y trouve beaucoup de redites et des pensées concises, profondes, mais mal liées entre elles, que l'expression quoique pittoresque est parfois incorrecte? (L'abbé Gaurel. Préf. de l'Imit. de J. C.) Ce qui confirme de plus l'assertion exprimée au chapitre XXIX n° 4e de ces Etudes que l'Imitation est l'œuvre intime du cœur si pur, si humble et si généreux de Gerson, plutôt qu'une production de l'esprit. Le Docteur écrivit sous l'impression des émotions que les situations diverses où il s'était trouvé lui faisait éprouver, et sous l'inspiration du ciel. Un génie sublime et divin a présidé à la composition d'un tel livre; l'âme inquiète du Chancelier, toujours à la recherche du souverain Bien, quelquefois agitée et même violemment tourmentée du besoin de posséder l'Infini, s'y peint elle-même au naturel : âme grande, forte, élevée; tendre, douce et compatissante; de là l'intérêt et le charme exclusifs du livre; de là aussi les consolations que sa lecture fournit à tous les cœurs peinés, tentés, éprouvés, désolés, désespérés. Quel plus magnifique « sursum, corda! », devise de Gerson, que l'Imitation de Jésus-Christ?

17. Que, maintenant, l'adversaire objecte que le manuscrit de Mœlck est anonyme, quoique la date y soit dûment authentique, ce qui manque au sien; que de l'an 1419 à 1421 il eût été difficile à Gerson de mettre en latin le premier livre de l'Imitation, qu'on suppose avoir été écrit originairement en français; toutes ces puériles observations, qu'on peut multiplier à l'infini dans la cause dont il s'agit, sont toutes renversées par les principes et les conséquences certaines qui sont établis dans ce livre et qui déjouent les efforts combinés de la critique la plus habile et la plus maligne.

18. « Les copistes des manuscrits, dit-il encore, les imprimeurs tard venus, n'eurent aucune raison positive d'attribuer l'Imitation à Gerson. — » Alors ils étaient des sots! Pourtant il est démontré ici que ce livre n'appartient qu'à Gerson, ou à quelqu'un qui lui ressemble en tout point : les contemporains certes ne s'y sont pas mépris! Si on en croit l'honorable adversaire plus expérimenté que cette nuée de savants et de Saints qui se prononcèrent à l'apparition de l'Imitation pour

Gerson, les premiers transcripteurs, excepté Kempis, de même que les premiers éditeurs de ce livre (les premières éditions se firent sous le nom du Chancelier) et ceux qui depuis la lui attribuèrent d'une manière on ne peut plus affirmative, comme saint Ignace de Loyola, saint Charles Borromée, saint François de Sales et ceux qui la publièrent à Rome sous son nom, furent tous des idiots, au moins des hallucinés. Et nos judicieux critiques du jour voient plus clair en ceci et dans une obscurité toujours plus grande, que les presque contemporains du chancelier Gerson, qui savaient à la fois sans préjugés ni parti pris juger mieux que nous, gens passionnés à l'excès, de ses aptitudes, des rapports de cet ouvrage avec sa vie et ses sentiments, par la confrontation des manuscrits, du style avec le manuscrit original et le style du Chancelier. Mais l'art de la critique a fait des progrès? Quels progrès ! Et après tout que peuvent des objections systématiques contre des témoignages si authentiques des contemporains et ceux nés de l'évidence même ? On injurie indéfiniment la sainte mémoire de Gerson, mais les injures sont loin de valoir des preuves.

CHAPITRE XXXI

QU'EN OUTRE DU DROIT DE PREMIÈRE OCCUPATION, GERSON A ENCORE LES RAPPORTS DE PLUSIEURS DE SES ÉCRITS AVEC L'IMITATION.

1. On ne démolit pas une réputation d'un droit établi sur de telles bases que celles posées contre l'adversaire, avec quelques paroles audacieuses, satiriques, injurieuses, bien exprimées, mais qui servent l'exaltation et le caprice, avec quelques idées nouvelles forgées dans une imagination au service d'une opinion excentrique, et moins encore par des calomnies, des mensonges, et des diatribes contre un si grand et si saint génie que Gerson, sous le vain prétexte de grossir un parti, de défendre un système, tout à fait étrangers à la question d'auteur de l'Imitation de Jésus-Christ.

2. Il a été prouvé par des manuscrits, par les éditions anciennes de l'Imitation, par les témoignages des contemporains que l'illustre Chancelier est celui qui a joui le premier de la paternité de ce livre vraiment admirable. Mais voici d'autres autorités assez importantes, qui certes ne sont pas sans une valeur réelle. « Quant à l'auteur du livre que j'appelle Gerson, avait dit un vieil éditeur déjà cité, au milieu du seizième siècle, je l'ai voulu ainsi intituler, parce que toujours sous ce nom il a été mis en lumière et divulgué quasi par toute la chrétienté. » Le père Gérard, jésuite, dans l'Avis au lecteur en tête de sa traduction de l'Imitation sous le nom de Gerson avait également dit : « Je le mets en lumière sous le nom commun de Gerson, sous lequel il a cours depuis tant d'années... » Pierre Corneille qui en valait bien un autre pour apprécier les hommes et les livres donne pour l'un des motifs qu'il a d'attribuer l'Imitation à Jean Gerson que « les mots grossiers dont l'auteur se sert assez souveut, sentent bien autant le latin de nos vieilles pancarpes que la corruption de celui de delà les monts. Et non-seulement, ajoute-t-il, sa diction mais sa phrase en quelques endroits est si purement française, qu'il semble avoir pris plaisir à suivre mot à mot notre commune façon de parler [1]. » Et Corneille conclut qu'il voudrait qu'on remît Gerson en possession d'une gloire dont il a joui assez longtemps. (Préf. de l'Imit. édit. originale). Pourquoi donc dans toutes les éditions qui ont été

[1] L'accueil si constamment favorable dont l'Imitation de Jésus-Christ a été l'objet parmi nous, semblerait indiquer en elle une œuvre toute française. En aucun pays du monde l'Imitation n'a obtenu tant de succès que dans celui-ci. Nulle part les traductions de ce livre n'ont été aussi nombreuses... Nulle part non plus on n'a décerné à l'Imitation autant d'éloges qu'en France. En exceptant même les éditeurs et les traducteurs, qui par état ont tous proclamé le mérite de cet ouvrage, on formerait une bien longue liste des noms de ceux de nos écirvains célèbres qui, animés en quelque sorte d'une généreuse émulation, ont à l'envi payé à son humble auteur le tribu de leur ardente admiration... Cette unanime admiration ressemble étrangement à un primitif hommage national, et l'on ne peut guère s'empêcher de reconnaître dans cette prédilection de la France pour l'Imitation de Jésus-Christ, la prédilection d'une mère pour son enfant. (Tamisey de Larroque : Preuves que Kempis n'a pas composé l'Imit. de J.-C., conclus.)

faites depuis l'année 1651 où furent publiés les vingt premiers chapitres du livre premier de la traduction de cet illustre poète, dédiée au souverain pontife Alexandre VII, a-t-on retranché ce passage si glorieux pour Gerson? N'est-ce pas par le système éliminateur des adversaires de ce saint Chancelier pour favoriser Kempis dont le parti commençait à grossir? Telle est la passion de l'intolérance, qu'elle ne tient compte d'aucune opinion contraire, prête à tout sacrifier pour se soutenir, s'agrandir et régner en souveraine. Mais est-ce donc que la tradition touchant l'attribution originaire de l'Imitation à Gerson aurait été interrompue à cause des violents débats survenus à cette occasion il y a plus de deux siècles? Non! loin de là; seulement Corneille parle d'une possession commune, universelle, comme elle l'était jadis depuis la première édition.

3. Est-il nécessaire d'énumérer toutes les éditions parues sous le grand nom du chancelier Gerson, non seulement en France, mais en Italie, en Espagne et en Allemagne même? pas plus, ce me semble, que de citer les anciens premiers manuscrits sous le même nom de Gerson et qui tous concourent maintenant encore, comme autrefois, à le faire reconnaître pour le véritable auteur de l'Imitation de Jésus-Christ. Les curieux trouveront cette énumération dans le savant ouvrage de Gence : « Nouvelles considérations sur l'auteur du livre de l'Imitation »; dans « l'Histoire du livre de l'Imitation », par Grégory, et surtout plus détaillée dans la « Cause de l'Imitation, » par Charles Vert.

4. Les adversaires de Gerson, entre autres Thomas Brunton, citent avec emphase un arrêté du parlement de Paris de l'an 1652 rendu en faveur de Kempis; le parlement n'était pas du tout compétent dans cette affaire. Mais, d'autre part, la Biographie de Michaud donne l'extrait d'un décret du Vatican de Rome duquel il résulterait que l'Imitation aurait été composée par Gerson le Chancelier. (Brunton, page 17.) Or il est incontestable qu'ici l'autorité du Vatican, quoi qu'il ne s'agisse pas d'une question de foi divine, est de beaucoup supérieure à celle d'un parlement exclusivement laïque et judiciaire et prévenu contre Gerson par des hommes influents.

5. S'il fallait ajouter une autorité à celle si grave du Vatican, nous n'aurions qu'à rappeler le privilége du roi très-chrétien pour une édition de l'Imitation sous le nom de Gerson, privilège que le docte Ellies Dupin n'a pas oublié d'insérer dans l'édition des Œuvres de ce Docteur, à la suite du Gersoniana, et de sa dissertation latine sur l'Imitation en faveur du même Gerson. Voici un extrait de ce privilége.

« Louis, par la grâce de Dieu, notre cher et bien-aimé Charles Labbé, ancien avocat en notre cour du Parlement de Paris, nous a remontré qu'il a travaillé pour restituer le livre « De Imitatione Christi » en sa première intégrité, pureté et splendeur, ainsi qu'à son vrai auteur, et que par le moyen de la conférence, qu'il a faite des modernes éditions de ce livre avec des manuscrits et des premières et plus anciennes impressions, il a restitué plusieurs lieux et passages qui étaient corrompus en impressions modernes et dernières, et même a rétabli les termes et périodes qui y défaillaient, comme aussi a-t-il trouvé preuve entière par ces mêmes manuscrits et plus anciennes impressions au grand honneur de la France, que ce livre a été composé par un Français nommé Maître Jean de Gerson, chancelier de l'Église et de l'Université de Paris, et curé de Saint-Jean-en-Grève. Et encore a trouvé preuve aussi très-certaine et entière par les livres propres de ceux qui attribuent ce livre « De Imitatione Christi » à Thomas de Kempis, qu'icelui Thomas de Kempis l'a seulement transcrit et copié ainsi qu'il a transcrit et copié la Bible... »

6. « On a beaucoup plus dit que l'Imitation ressemblait aux autres ouvrages de Gerson, qu'on a pu le montrer. » — Est-ce que l'adversaire prévoit une entière défaite pour n'avoir plus à présenter que des objections de si peu d'importance? Répondons-lui pourtant en disant qu'en dehors des preuves déjà données, il suffit de lire sans prévention les écrits ascétiques et mystiques de Gerson pour demeurer convaincu, après cette lecture sérieuse et approfondie, que la plus grande fraternité de pensée, d'expression, de tournure, s'y trouve. C'est la judicieuse observation du docte Delaunay, curé de Saint-Étienne, de Paris, dans la Préface de sa belle Imitation Gersonienne ;

Gence, Mangeart et Vert, ont aussi donné des preuves assez nombreuses, assez victorieuses de cet argument. Combien n'en ai-je pas fourni dans cet ouvrage, et combien plus n'en aurai-je pas à présenter dans la seconde partie de la « Clé de l'Imitation ! »

7. Rien que sur les mots « Devotus » et « Devotio » l'un des forts arguments des adversaires, surtout de celui de Bruges contre Gerson, qui sans doute n'ont jamais lu ses écrits mystiques et ses sermons qui en sont pleins, on trouve la complète réfutation de l'objection ci-dessus. « Si, dit à ce sujet l'érudit Mangeart (Rép. de la France au défi de la Belg. chap. III), si d'après le témoignage d'Eusèbe Amort répété par Malou, on rencontre ces mots quatre cent quarante-quatre fois dans les œuvres incontestées de Kempis, nous les avons rencontrés, nous, trois mille six cents fois dans les œuvres incontestées du Chancelier de Paris, où très-souvent ils sont pris dans le sens appellatif sur lequel on a l'air d'attirer notre attention. » Pourtant, parce que sans doute il ignorait cette découverte à l'avantage de Gerson, Malou, de Bruges, fit de ces mêmes termes le plus fort argument pour la cause de Kempis. Écoutez-le ! tant il est riche en aventureuses suppositions :

« Thomas-à-Kempis comptait évidemment parmi les pieux personnages qu'on appelait les dévots par excellence, et il parlait constamment leur langage. Au témoignage d'Eusèbe Amort, on rencontre ces mots « Devotio, Devoti, Devotorum » pris dans un sens appellatif, jusqu'à quatre cent quarante-quatre fois dans ses œuvres incontestées. (Notez que des écrits imprimés sous le nom de Kempis, un tiers lui appartient-il à peine.) Quelle est, maintenant, reprend le subtil Malou, l'habitude de l'auteur du livre de l'Imitation de Jésus-Christ? Précisément celle que nous venons de signaler dans les écrits des religieux de la congrégation de Windesem en général ou de « La dévotion moderne » et en particulier dans les livres de Kempis. Lui aussi emploie souvent les mots « Devotio » et « Devoti » dans un sens appellatif et parle constamment comme les disciples de Gérard Groot et de Florentius Radewynus...

(ce sont les fondateurs de l'institution de la « Dévotion moderne. ») (Rech. chap. II, art. 4.)

8. Plaisant critique, que ne mettez-vous aussi Gerson de cette institution «De la Dévotion moderne», lui qui dans ses pieux écrits parle plus de huit fois de plus que le vénéré Kempis de la dévotion et des dévots? Dites, ne fallait-il pas que le Chancelier fût bien confit dans cette dévotion pour qu'il en parlât si souvent? Après de semblables tentatives des adversaires de Gerson, on est amené à citer ces paroles d'un expert : « Je ne me suis pas livré à un examen assez approfondi des œuvres du Docteur très-chrétien, pour oser affirmer que Gerson ne sortirait pas plus victorieux que Kempis d'une telle épreuve. » (Tamisey de Laroque : Preuve que Kempis n'a pas composé l'Imit. de J.-C.) Qu'une plume douée de patience et surtout d habileté fasse donc ces rapprochements de termes et de mots, et même de pensées et de style, et à coup sûr, à la honte de ses adversaires, Gerson l'emportera.

9. « Les prétendus droits de Gerson se réduisent à rien. Tout lui manque. » — C'est là le refrain des adversaires du saint Chancelier, et c'est aussi la conclusion par laquelle Malou termine son long et curieux plaidoyer à qui j'ai donné une réponse satisfaisante ailleurs. Je n'insiste plus sur cette banalité qui trouve sa complète solution ou plutôt son entière réfutation dans cet ouvrage-ci, où il est démontré non pas fantastiquement et par des phrases ornées, insinuantes, entraînantes, mais par les témoignages les plus graves, les plus universelles, les plus authentiques, que rien ne manquait à Gerson pour qu'il pût composer l'Imitation de Jésus-Christ, et que ses titres à cette gloire si belle de la paternité de ce livre sont aussi nombreux que solides.

10. « La question se trouve plus avancée qu'elle ne l'a été en trois siècles de disputes, par la seule découverte du manuscrit de 1406, qui exclut définitivement Kempis et Gerson. » — Belle illusion, vraiment! Mais quel grand dommage que l'érudit adversaire n'eût pas apporté cette précieuse découverte au seizième siècle, que de disputes, que d'injures, que de sottises il aurait fait éviter, que de temps, de papier

et d'encre il aurait fait économiser! En tout cas il y a beau jour qu'on ne parlerait plus de Kempis ni de Gerson, comme auteurs de l'Imitation. C'est que tous les siècles n'ont pas été comme ce dix-neuvième un siècle de lumières, qui a produit de si habiles critiques! Au moins est-il curieux de voir ce fameux manuscrit, assez insignifiant, acquérir tout à coup et par la perspicacité étonnante, incomparable, unique d'un savant, une telle célébrité, en attendant, chose qui sera plus merveilleuse encore, que surgisse à la connaissance de tous un nouvel auteur jusqu'ici ignoré de l'Imitation de Jésus-Christ, que nous devrons à l'honorable écrivain de la « Revue des questions historiques..... » comme il le promet dans un nouvel article de cette Revue, de janvier 1874. En attendant cette apparition phénoménale, le chancelier Gerson jouira longtemps encore du titre d'auteur de l'Imitation de Jésus-Christ; et si quelqu'un doit chanter un « Libera » ou un « De profundis » sur sa tombe, ce ne sera certainement pas l'adversaire avec son manuscrit prétendu de l'an 1406.

11. Avant de clore ce si long débat, certaines réflexions se présentent comme naturellement ici, d'abord quelques preuves à l'appui des données précédentes, puis les supercheries des adversaires de Gerson à son égard; enfin sa complète justification contre l'inepte épithète de gallican, que ses jaloux ennemis lui décernent avec tant d'ignorance et d'impudence.

CHAPITRE XXXII

CONFIRMATION DE QUELQUES POINTS IMPORTANTS DANS LA QUESTION. PREUVES DE L'ASTUCE ET DE LA COUPABLE INTOLÉRANCE DES ADVERSAIRES.

1. D'après les raisons exposées dans cet ouvrage, comme dans « la Vie » et « l'Esprit de Gerson, » d'après la plus saine logique appuyée sur les témoignages les plus imposants; d'après enfin le plus simple bon sens qui est un excellent

juge, et non un caprice individuel, imaginaire, frivole, il résulte, il est hors de tout doute, il est très-certain que le bienheureux Jean Gerson, ce célèbre Docteur mystique, avait toutes les capacités requises pour faire un livre tel que l'Imitation de Jésus-Christ; et nul autre depuis saint Bernard, à part le séraphique Docteur saint Bonaventure, n'a possédé ces qualités ou talents si précieux à un degré si excellent. Il faut donc pour refuser l'Imitation à Gerson, malgré l'évidence, remonter jusqu'à saint Bernard, ou tout au moins à saint Bonaventure, dont saint Gerson fut toujours et surtout durant ses dernières années le fidèle disciple et l'assidu lecteur, comme d'un Maître qui, en quelque sorte, mérite d'être regardé comme le père et l'inspirateur de ce livre presque divin. L'esprit si élevé et la doctrine si sublime du Docteur séraphique dont Gerson était tout pénétré transpirent, avec leurs suaves parfums, dans toutes les pages de ce chef-d'œuvre de douce piété.

2. Maintenant, je pose cette question à l'adversaire : « Si l'Imitation était parue, comme le prétendent les Gersénistes dans le treizième siècle, si comme il s'exprime lui-même elle était connue et propagée bien avant l'année 1406, d'où vient que, ni Gerson si habile dans la science des livres, d'une si longue expérience des hommes et des choses, qui formulait en lui toute la pensée d'un siècle, qui, du reste, en sa qualité de Chancelier de l Université, était si parfaitement au courant de toutes les publications anciennes et surtout modernes, ni les autres érudits de l'époque, soit en Italie, soit en Allemagne, soit en Autriche ou en France ne la citent pas, ne la mentionnent même pas, ni sous le titre d'Imitation, ni même sous celui original de « Consolation intérieure » avant la mort du pieux Gerson? Il est assez étonnant qu'un livre si beau, de si grand mérite, destiné à produire des fruits si salutaires dans les âmes, qu'un livre si populaire (expression de l'adversaire) n'eût pas été signalé au moins une seule fois durant l'espace de deux siècles?.... Qu'on se rappelle que l'illustre Chancelier eut toujours des rapports fréquents avec les Chanoines-réguliers de Saint-Augustin et par conséquent avec Kempis.

Si donc Kempis eût écrit l'Imitation dès l'année 1414, ce qui lui était impossible, est-ce que Gerson eût ignoré un tel livre?...

3. Si, maintenant encore, on veut bien considérer les circonstances de temps, de lieu, de position qui ont porté Gerson à faire cet ouvrage et dont il a été parlé au chapitre xxe ci-dessus, on verra qu'elles concordent on ne peut mieux avec la tradition constante, qui lui fait achever l'Imitation de Jésus-Christ dans les derniers jours qu'il passa à Lyon.

Notez encore que la reconnaissance privée du manuscrit de l'honorable adversaire, qui n'est qu'un extrait à part le premier livre, sans commencement ni fin, tout rempli de fautes, et des fautes les plus grossières, n'a guère fait sensation dans le monde savant auquel s'adresse la « Revue des questions historiques. » Le public a été bien trop souvent dupé par tous ces charlatanismes de manuscrits dits authentiques quoique sans dates, ou à dates falsifiées, pour qu'il y ajoute foi maintenant. Cette découverte, dans un si solennel débat qui dure depuis deux siècles, n'eût certes pas manqué de piquer la curiosité des Bibliophiles et de l'élite du monde savant. C'est ainsi que ces savants, après avoir lu l'habile plaidoyer de l'adversaire, ont dû rester convaincus qu'il reposait sur des bases bien fragiles, et que le ton satirique et injurieux de son auteur à l'égard de Gerson, le Docteur très-chrétien, comme en avaient usé ses malencontreux prédécesseurs Grégory, Malou et autres, dénote à l'œil observateur, à l'esprit logique et sérieux, je ne dirai pas seulement une cause perdue, mais mal présentée et mal défendue. A ce sujet, voici une réflexion.

4. J'ai constamment observé, et il importe de démasquer cette inique supercherie, que tous les antagonistes des droits de Gerson sur l'Imitation se jettent ordinairement en dehors de la question en elle-même; tous attaquent sans façon, sans remords, sans honte, ses rares talents, son insigne piété, j'allais dire sa sublime sainteté. C'est que, d'après l'aveu du prélat de Bruges, ces points importent extrêmement dans la cause de l'Imitation. Aussi faut-il avoir la patience de lire son

long et insipide réquisitoire, plein de chiffres, de dates et surtout d'anachronismes, qui n'a eu trois éditions que parce que, d'après son libraire, il l'a fait imprimer à très-petit nombre, pour se figurer l'espèce de rage avec laquelle il injurie, calomnie et maltraite de toutes les façons le saint et docte Gerson, et lui conteste, comme l'a fait Bouix le casuiste, et comme le fait ici le Rédacteur de la « Revue... » ses éminentes qualités.

5. Sans être adulateur, exalté, enthousiaste, un vrai catholique, un bon patriote accordera toujours à l'illustre Gerson les éloges dont il est si digne à tant de titres. Serait-il tenté de lui reprocher un excès de zèle dans ses grandes luttes contre les ennemis de Dieu, de l'Église et de la Patrie? Alors il devrait quand même faire la part de l'homme et convenir que la gloire qu'il sut acquérir par ses beaux talents et son héroïque vertu, et surtout par son extrême humilité durant sa vieillesse, couvriraient, redisons-le, vingt fois plus de torts [1]. Au moins il ne se montrera pas plus intolérant que les Archevêques de Lyon et les souverains-Pontifes de Rome qui

[1] N'oubliez pas combien ce Docteur si savant et si pieux, s'humilia durant ses dernières années surtout; combien et comment il avoua ses torts, si toutefois il en avait eu, comme effet, sans aucun doute, de son zèle si ardent pour les intérêts de Dieu et ceux de son Église. « Dans mon premier âge, écrivait-il à Lyon, là où il jouissait du calme de la solitude, j'avais, je l'avoue, ce zèle exagéré; mais j'ai appris par la suite qu'il n'avait pas toujours été selon la science. — Porro non negaverim me prioribus annis zelum hujus modi qualem cumque sensisse; sed quam frequenter fuerit non secundum scientiam, me docuerunt exitus. (De zelo et fervore novitiatus) » Cet aveu si formel, comme tant d'autres déjà cités d'après l'Imitation, n'ajoute-t-il pas une belle perle de plus à l'honorable couronne de la vieillesse du saint Chancelier, et ne jette-t-il pas un dernier défi à ses iniques adversaires, auxquels on peut sans crainte appliquer cette parole du Sauveur, en faveur de la femme adultère : « Que celui qui se reconnaît sans péché lui jette le premier la pierre (Jean, VIII). » C'est un Dieu qui a parlé de la sorte, pour nous apprendre la tolérance chrétienne à l'égard de nos frères. Le propre de l'esprit d'intolérance est de nous faire oublier que les plus grands hommes et les saints les plus éminents ont des défauts mêlés avec leurs vertus; qu'il y a pour eux un jour favorable, comme pour les tableaux. « On critique en vain les grands hommes, disait le bon Stanislas, roi de Pologne, leur célébrité se charge du soin de les venger (Œuv., p. 350). » Mais cette vengeance écrase ses ennemis, d'autant plus qu'elle glorifie l'illustre persécuté.

ont autorisé un autel en l'honneur de saint Jean Gerson surmonté de son portrait rehaussé de l'auréole des Saints, une chapelle et enfin un culte privé dans l'église Saint-Paul de Lyon. Il ne se montrera pas plus intolérant que le savant et saint pape Benoît XIV, dont la science canonique et théologique comme la prudence et la réserve étaient phénoménales. « Très-Saint Père, lui dirent une fois des prélats français, est-ce que Gerson, mort en odeur de grande sainteté à Lyon, qui a fait longtemps par la vertu divine des miracles à son tombeau, n'aurait pas droit comme tant d'autres aux honneurs d'une canonisation solennelle? » — « Eh! qui empêche qu'on nous apporte sa cause, aurait répondu l'éminent Pontife, vicaire de Jésus-Christ... » — « Mais, Très-Saint Père, une chose paraît retenir ceux qui seraient disposés à faire les démarches nécessaires, c'est que Gerson s'est montré un peu inflexible et d'une grande fermeté envers les papes. » — « Dites mieux, répondit Benoît XIV, vis-à-vis les faux papes. Car je n'ai jamais rien vu dans ses écrits, rien trouvé dans ses actes qui prouverait que Gerson se soit montré hostile à l'égard de la Papauté légitime. Les gallicans ont grossièrement abusé de son nom, de sa doctrine et de son autorité; mais par un malheur qui est à déplorer, n'abuse-t-on pas tous les jours des choses les plus saintes? les mauvais chrétiens de la grâce et des sacrements, es hérétiques des divines Écritures. Gerson fut l'homme de son époque, sa vie résume un siècle, et on ne le peut bien juger qu'avec son époque. Du reste, il est indubitable que des miracles dûment constatés par l'Ordinaire ayant eu lieu à son tombeau, comme il m'a été certifié, c'est que le ciel a parlé pour sa cause. »

6. Mais je les vois, ces rigides catholiques, ces sur-ultramontains plus intolérants que tous les papes, qui ont été assis sur la Chaire de Saint-Pierre depuis l'époque de Gerson, dont aucun d'eux n'a infligé à ce Docteur les épithètes d'hérétique ou de schismatique, je les vois, dis-je, qui se mettent avec un zèle aveugle, inspiré par l'enfer, à leur œuvre de destruction, livrés à leur esprit d'intolérance, et à qui mieux mieux anéantissent surtout dans le jeune clergé, au moyen des classiques de

théologie répandus dans les séminaires, la mémoire de Gerson, amoindrissent le prestige de son grand nom, pour lui enlever quoi? la gloire d'avoir le premier composé l'Imitation de Jésus-Christ. Comme si ce saint Docteur n'avait pas d'autres titres et peut-être plus grands encore à la vénération de la postérité. Ces écrivains, il faut bien le dire, sont des traîtres à la vérité, sont sans cœur et sans affection pour leur Patrie. Ils sont bien éloignés de la conduite du pape Pie II, qui, dans la bulle de canonisation de sainte Catherine de Sienne, s'exprime ainsi, à la gloire de sa nation :

« La sainteté de la Vierge de Sienne sera proclamée par un Siennois, assis sur la Chaire de Saint-Pierre, et nous l'avouons, nous en ressentons une douce et sainte joie. Qui n'aime, quand il le peut justement, célébrer sa patrie, sa ville et sa famille? On se plaît à louer les hommes illustres de toutes les nations, mais avec combien plus d'empressement ne le fait-on pas, quand il s'agit de ses concitoyens? Cette considération, ajoute pourtant le Pontife, ne me fera jamais manquer à la vérité. » Et cela doit être. Mais l'amour de l'Église doit-il éteindre ou altérer, ne doit-il pas augmenter et fortifier au contraire l'amour de la patrie? C'est donc vraiment chose ridicule que des écrivains, pour faire du zèle, et montrer leur attachement à Rome (chose excellente et nécessaire d'ailleurs) soient si rigides à l'égard du Docteur très-chrétien et si peu conséquents avec la vérité et la charité. « Ces bons Français, a dit une fois Pie IX, dans une semblable démonstration qui n'était pas selon les règles, ces bons Français, ils se montrent plus romains que le pape!... »

7. Voyez saint François de Sales, l'homme le plus tolérant, le saint le plus aimable et qui a le mieux compris et imité Jésus-Christ. Un protestant lui dit : « Luther est-il damné? — Nous ne savons, répondit le saint! Dieu est si miséricordieux, et nos vues sont si courtes!... » Et nous, vils pécheurs, d'un esprit si borné, nous osons juger et condamner les Saints! Je dirai donc aux infortunés adversaires de Gerson : Ayez au moins autant de sainte pudeur et de discrète réserve pour la mémoire de ce très-insigne et vénérable Docteur, que le tolé-

rant saint François de Sales en avait pour la mémoire d'un Luther.

CHAPITRE XXXIII

AUDACE EXTRAORDINAIRE DES ADVERSAIRES DE GERSON POUR MIEUX LUI CONTESTER L'IMITATION.

1. Je prie mes lecteurs de me pardonner une anecdote que j'ai citée ailleurs. Que dis-je, n'est-ce pas plutôt une sainte supercherie? Pour l'amour de Dieu et la défense d'une soi-disant bonne cause, que ne fait-on pas? Elle est d'un religieux contemporain. Elle montre ostensiblement ce que les intolérants adversaires du saint Chancelier ont pu et su faire, sans trop se compromettre, pour lui ravir la glorieuse paternité du livre de l'Imitation. Ici même la justice et la vérité réclament une réparation à la cause de l'illustre Gerson indignement trahie. Notre temps se fait honneur d'être juste et il se plaît à exercer sa justice en faveur des personnages et des saintetés les plus méconnus et les plus cruellement maltraités. Ce bon Père, traducteur de l'Imitation, dans l'Introduction de sa traduction publiée en 1864, répond à ceux qui soutiennent que Kempis n'a été que le copiste de ce livre : « Un pareil plagiat est impossible ! »

Impossible, mon Révérend Père ! ah ! pas plus impossible qu'il ne l'a été au même Kempis de copier et s'approprier, sans reçu, trois épîtres latines de Gerson, et de les insérer dans ses opuscules pieux. Diriez-vous que Gerson les a copiées de Kempis ? A la bonne heure ! mais pour cela, il faudrait que vous puissiez nous faire oublier que, si Kempis est mort en 1471, Gerson n'existait déjà plus depuis 1429. Vous voyez bien qu'il lui aurait été tout autant possible de copier l'Imitation de Gerson, comme il lui a été possible de copier ses propres lettres qu'il avait adressées à son frère Anselme et Jean, religieux, telles qu'elles nous restent en originaux et que les comprennent les œuvres du saint Chancelier.

Impossible! ah! pas plus impossible qu'il ne l'a été à vous-même, mon Père, de falsifier le texte qui va suivre au détriment de Gerson et pour favoriser Kempis, votre élu.

2. Qui ne sait maintenant combien saint Ignace de Loyola, si bon juge dans cette cause, estimait l'Imitation de Jésus-Christ et son auteur? Jamais, non jamais, il ne l'attribua à d'autres qu'au vénérable chancelier Gerson, qu'il honorait et invoquait comme un Bienheureux. Hé bien, ce livre de l'Imitation, il l'appelait, comme plus tard saint Charles Borromée et saint François de Sales, « son Gerson, son petit Gerson ! » par allusion aux grandes œuvres du célèbre Docteur; et il le lisait et le méditait très-souvent. D'après le père Louis Gonzalès, compagnon de saint Ignace, et qui l'a toujours observé de près, dans le récit que, par ordre de Jean III, roi de Portugal, il fait de la vie et des mœurs de ce Saint, saint Ignace lisait tous les jours un chapitre du livre de Jean Gerson, « ex libello Joannis Gersonis. » Notez-le bien, et maintenant, écoutez notre Révérend Père traducteur moderne de l'Imitation.

« Le père Louis Gonzalès, dit-il, atteste que le bienheureux Père (saint Ignace) avait coutume de lire chaque matin un chapitre de Thomas Kempis, dans l'ordre où ils sont dans le livre; et que, l'après-midi, il en lisait un autre, « ad aperturam libri, » et qu'il y avait toujours trouvé ce qui convenait à l'état présent de son âme, et qu'ainsi ce livre lui était devenu tellement familier, que l'on pouvait en quelque sorte en voir les enseignements respirer au vif dans ses mœurs, dans ses paroles et dans ses actions. (Introd. à l'Imit. de J.-C., art. V). »

3. Le texte original de Gonzalès était trop élogieux pour Gerson, il consacrait trop bien ses droits sur l'Imitation, par la plus imposante, peut-être, des autorités; d'autre part, il ne serait sans doute plus supportable aujourd'hui, où les hommes sont si parfaits, où les critiques voient tant de taches dans la lune et dans le soleil même, de dire que saint Ignace était devenu, à force de lire l'Imitation, l'image la plus expressive de Jean Gerson, ce schismatique, cet hérétique, ce démon

incarné ! « Ut qui cum beato Patre assiduè versabantur, agnoverint in ejus vita vivam imaginem expressam Joannis Gersonis... » pour que l'honorable traducteur reproduise ce texte d'une manière intégrale, sans contredire la vérité.

Hé bien, je vais le reproduire pour lui, à la gloire de Gerson, et j'aime bien à croire qu'il ne s'en offensera pas, que plutôt il m'excusera avec un cœur généreux. Je regrette pourtant qu'il ait en si vive horreur le grand et saint nom de Jean Gerson, tant pis ! Gerson disait, et probablement c'est à lui que nous devons ce dicton si célèbre, et tant d'autres proverbes trop ignorés : « Amicus Plato, amicus Socrates, magis amica veritas. (Epist. ad Frat. Barthol. Carthus.) » Gerson était le Docteur de la vérité. « Dieu, dit un théologien, semblait l'avoir chargé tout spécialement de rendre témoignage de lui et de sa vérité... Nous le retrouvons partout où la vérité et le droit étaient en souffrance, partout où la paix était rompue, partout où l'on pouvait faire entendre une parole de justice ou de réconciliation (Schmidt.) » D'autre part, Dieu, souveraine perfection, est vérité : de là ce cri du grand Gerson : «Veritas Deus ! fac me unum tecum in charitate perpetua (Imit. Christi, I. 3). » Moi aussi je tiens plus à la vérité qu'aux sympathies de tel ou tel, et c'est pourquoi je donne ici le texte même de Gonzalès.

« Solitum fuisse sanctum Patrem quotidie legere unum caput ex libello Joannis Gersonis : et quidem unum ex ordine, quo in eo disposita sunt capita. A prandio vero, et aliis horis, solitum alterum caput evolvere, quod veluti casu, aperto libello, sine ullo foliorum discrimine obtigisset : semperque invenisse in eo materiam præsenti animi statui accommodatam, et quam ipse beatus Pater eo tempore in animo impressam haberet. Adeoque familiarem ei fuisse istum libellum, ut moribus suis, verbis, motibus, actionibus denique omnibus, salutaris illius libri documenta perfectissime exprimeret; ut qui cum beato Patre assidue versabantur, agnoverint in ejus vita vivam imaginem expressam Joannis Gersonis (sic) cujus lectionem commendabat omnibus quibuscum tractabat. » (In. Act. B. Ignatii.) »

4. Ce témoignage de la plus haute valeur, et certes le bon Père l'a bien senti ! se trouve corroboré par celui d'un autre illustre Jésuite, le père Bartoli, qui, reproduisant les propres termes du père Louis Gonzalès, intime de saint Ignace, écrit : « Durant tout le temps que saint Ignace rédigea ses Constitutions (d'où sont tirées les Règles de la Compagnie de Jésus), il n'eut dans sa chambre d'autre livre que son Gerson (ce petit volume de l'Imitation; « quel libricciuolo De Imitatione »), et l'Évangile. Et quand il se rendit au Mont-Cassin, il y porta un Gerson pour chaque moine, présent digne de celui qui le faisait et de ceux à qui il était adressé. »

Il est donc vrai de dire que les Constitutions données par saint Ignace à l'illustre Compagnie de Jésus, sont tout autant un fruit de l'Imitation et de l'esprit de Gerson, par conséquent, que du saint Évangile de Jésus-Christ. Saint Ignace savait très-bien que le Docteur très-chrétien et évangélique avait été l'un des plus parfaits disciples du Seigneur-Jésus. C'est peut-être par ce motif que tous les fils de saint Ignace (excepté le Père en question), sont tous pleins d'estime et de vénération pour le saint Chancelier. Nulle part, je n'ai trouvé de si nombreux, de si beaux et de si forts témoignages en sa faveur que chez les révérends Fils spirituels de saint Ignace. Et quels hommes primeront jamais ces grands et célèbres docteurs, Bellarmin, Suarez, Péteau, Crasset, Saint-Jure, Perrone, Zaccaria... produits par la Compagnie de Jésus, et qui ont loué hautement le grand Chancelier de Paris?

5. Vous êtes peut-être étonnés de cette pieuse supercherie du bon Père. Quant à moi, elle ne me surprend plus, depuis que j'ai su par ses livres refaits et publiés du père Patrignani sur saint Joseph; de « Saint Joseph d'après les saints et les maîtres de la vie spirituelle; » du « Traité de l'amour de Dieu » du saint évêque de Genève, où le bon père a pris à tâche de faire disparaître le nom de Gerson, ce nom si doux, si grand et si saint, comme s'il était tout chargé d'infamies et que ce fût une sorte de crime de le prononcer. Il ne devrait pas omettre de refaire également l'Introduction à la vie dévote du même saint François de Sales (mais la besogne ne serait pas si

facile, l'ouvrage étant si répandu), et au chapitre XVII de la seconde partie, où on lit, et où on a lu jusqu'à ce jour : « Ayez toujours quelques bons livres de dévotion, comme sont ceux de saint Bonaventure, de Gerson, de Denys-le-Chartreux... les Confessions de saint Augustin, les lettres de saint Jérôme...lisez-en tous les jours un peu, mais avec autant d'attention que si un Saint l'avait envoyé du Ciel pour vous en apprendre le chemin et pour vous encourager à y marcher », il faudra pour qu'on ne lise plus le nom de Gerson que saint François n'y a pas mis sans motif, que le Père le remplace par celui de Thomas Kempis. De sorte qu'on lirait « comme sont ceux de saint Bonaventure, de Kempis... » Il paraîtrait d'autant plus justifiable de le faire, que le saint évêque de Genève qui joignait, dit le père Huguet, une vaste science à une éminente piété ; qui était le plus grand théologien de son siècle, selon les cardinaux de Bérulle et Du Perron; qui possédait la sainteté la plus sublime jointe au sens le plus droit et à l'esprit le plus délicat, écrit Mgr de Ségur, parle de Jean Gerson comme d'un saint glorifié. Notez, adversaires!... « Lisez-en tous les jours un peu, dit-il de Gerson, c'est-à-dire de l'Imitation (ainsi le Saint désignait ce livre), mais avec autant d'attention que si un Saint l'avait envoyé du Ciel. » Entendez ceci, race des intolérants, fils des inquisiteurs! Quels dommages, n'est-ce pas, que des éloges si grands, si bien mérités, soient faits de Gerson et de son Imitation, par un Docteur et un Père de l'Église tel que saint François de Sales?

6. Mais combien sont faibles, combien sont fades, combien sont niaises les diatribes d'un Grégory, d'un Nardi, d'un Malou et de leurs serviles copistes, en face de si éclatants témoignages! Comme chez eux, on voit percer le désir d'écraser un rival dont les titres à la paternité de l'Imitation sont on ne peut plus certains, authentiques et confirmés, pour lui substituer un moine vertueux tant que vous voudrez, mais sans titres vrais comme sans talents suffisants, qui fut toujours novice en fait de philosophie chrétienne et mystique, comme il est parfaitement et universellement reconnu, comme

il est mathématiquent démontré dans cette « Clé de l'Imitation de Jésus-Christ ». On ne peut donc que répéter ces expressions du docte abbé Le Noir : « On sait, dit-il, que Gerson est le plus ancien auteur auquel le livre de l'Imitation de Jésus-Christ ait été généralement attribué. (Dict. de Théol. de Berg. art. Gerson, édit. Vivès). » Certes! un tel témoignage, on ne peut plus récent, et justifié en tout point, est, il faut bien le dire, d'une valeur infinie pour la cause du Chancelier.

CHAPITRE XXXIV

SI LES TORTS QUE LES ADVERSAIRES REPROCHENT A GERSON SONT AUSSI GRAVES QU'ILS VEULENT LE FAIRE ENTENDRE.

1. Je demande encore une fois comment des catholiques intolérants, parce qu'ils sont très-inconséquents, qui ont une telle horreur du nom et de la personne de Gerson, pourront rester avec lui dans le ciel. Il faudra bien ou qu'ils l'en fassent chasser, ou que Dieu les en exclue eux-mêmes pour toujours. Car un fait certain, d'après la Révélation, c'est que dans le Ciel, séjour des bienheureux, il ne s'y trouve ni haine, ni discorde, ni vengeance. C'est la patrie du saint Amour, de la douce paix, de la parfaite concorde : c'est la vie de Dieu même dont on y jouit : « Foris canes et veneficii... et omnis qui amat et facit mendacium (Apoc. XXII, 15) » dit le Saint-Esprit, par la plume de saint Jean le disciple du saint Amour. En attendant qu'ils deviennent plus conséquents, je souhaite aux adversaires du bienheureux Gerson un peu plus de sainte humilité, de chrétienne tolérance, et surtout de vraie charité, telles d'ailleurs que l'exige le Christ, notre Modèle et notre Maître à tous.

2. Mais, disent-ils, « Gerson a eu des torts, et ci, et ça!...» Des torts! Hé! mon Dieu, qui est-ce donc qui n'en a pas? Qu'il vienne et nous le louerons. « Le juste tombe sept fois (Prov. XXIV, 16) » a dit l'Éternelle Vérité. Il s'en faut bien

que les hommes soient impeccables. Encore une fois, que celui des adversaires de notre saint Chancelier qui croit être tel, se présente!... Les philosophes chrétiens qu'ils sont! Ils oublient que le plus grand des défauts est celui d'être présomptueux de soi-même, intolérant pour les autres, de blâmer et calomnier l'innocent, et de maudire l'homme qui a exhalé son dernier soupir dans le sein de Dieu, comme on le lit de Gerson. Les vivants au moins peuvent demander réparation, mais les morts ne peuvent poursuivre l'injure faite à leur mémoire. N'est-ce pas un devoir, pour ceux qui s'intéressent à eux, de prendre vigoureusement leur cause en main?

3. En vain le Seigneur Jésus a dit qu'il fallait ôter la poutre qu'on a dans son œil, avant que de vouloir ôter la paille qui est dans l'œil de son frère (Math. VII, 5), on n'en veut rien faire. On trouve sans doute la paille qui est dans l'œil de son frère plus légère que la poutre qui est dans son œil propre, les défauts des autres plus petits que les siens propres; seulement, on serait bien aise que les autres eussent aussi une poutre dans l'œil, tant il est vrai que rarement nous traitions le prochain avec les égards que nous avons pour nous-même. L'Imitation, qui est le commentaire le plus tempéré et en même temps le plus exact de l'Évangile, dit, comme Notre-Seigneur, qu'en jugeant et condamnant les autres nous nous compromettons toujours et devenons criminels, sous entendu que nous ne soyons pas chargés de contrôler la conduite d'autrui.

« En jugeant les autres, dit Gerson, dans ce livre profond, l'homme se fatigue vainement : il se trompe le plus souvent, et commet beaucoup de fautes... (Imit. Christi, I, 14). » La plus grande de ces fautes, c'est que nous usurpons par un orgueil inexprimable un acte qui n'appartient qu'au Seigneur, et que nous croyons alors être meilleurs que celui que nous incriminons. « Aussi, est-il rare, lit-on dans l'Imitation, que nous traitions notre prochain comme nous-même (Imit. Christi. I, 16). » Dieu le permet, pour le châtiment de notre orgueil personnel, puisqu'il est écrit dans l'Évangile : « Vous serez traité

et mesuré comme vous aurez traité et mesuré les autres. (Math. VII, 2). » Ah! si les adversaires de Gerson voulaient bien méditer un peu ces Oracles, oseraient-ils bien encore lancer contre la noble et sereine figure du Chancelier leurs traits satiriques?

4. « Pourquoi, écrivait de Bruges l'intolérant Malou, pourquoi, nous disions-nous, étaler les torts de Gerson vis-à-vis de l'Église, puisque sa cause est perdue, indépendamment des raisons que sa conduite personnelle fournit contre lui? Nous avons glissé à dessein, sur la question... (Rech. 326). » Vous l'entendez, lecteur!... Il y a, dit-on, des espèces de serpents qui ont le pouvoir de tuer un homme par le souffle pestilentiel de leur bouche. Mais le bon Malou, s'il l'avait pu, eût tué la renommée de Gerson, par un trait de plume trempé dans le venin de l'aspic. « Nous avons glissé à dessein, » dit-il? Singulière excuse, n'est-ce pas? N'a-t-il pas assez déblatéré, assez invectivé, assez blasphémé contre le Docteur très-chrétien?... N'est-ce pas lui, l'astucieux, le sophistique et perfide écrivain, qui a, après Nardi, comme ameuté et Bouix et l'honorable rédacteur de la « Revue... » contre Gerson? Quel mal peut-on dire de ce saint Homme, que Malou ne l'ait dit avec ses aveugles préjugés et ses coupables réticences? Et on l'a cru bénévolement, sur parole! Ce devait être un homme savant, un homme logique, un homme au moins prudent et charitable que ce prélat?.... On va prouver que s'il était tel, il n'a fait alors que déraisonner, qu'être inconséquent avec lui-même, et peut-être même écrire de Gerson sans avoir étudié Gerson ni ses écrits. Mais ce qui serait plus évident, c'est qu'il ne l'a si indignement, si perfidement, si méchamment calomnié, que pour conclure qu'un tel homme que Gerson n'avait pu composer l'Imitation de Jésus Christ. Qu'on ne me croie pas, mais qu'on lise ses « Recherches sur le véritable auteur du livre de l'Imitation. » L'impression pénible qu'on en éprouvera fera vite conclure que ce saint prélat n'a tant maltraité Gerson qu'au profit du frère Thomas Kempis. Après cela, n'est-il pas bien autorisé à écrire : « La tâche est si rude, le succès si difficile, que nous abandonnons

avec confiance au bon sens public le soin de faire justice des efforts que l'on pourrait tenter encore contre les droits évidents de Thomas Kempis. (Préface des Rech.). » Que le public fasse justice, il en a le droit, mais aussi il est permis sans doute de montrer que quand même, comme le disait quelqu'un, Malou n'aurait pas eu une intelligence assez vaste, ni un cœur assez pur pour juger et apprécier Gerson, il était et il est assurément inconséquent et en contradiction sur certains points avec l'histoire et les faits les plus authentiques [1].

5. Montesquieu a écrit, quelque part, que les grands hommes modérés sont rares et que, dans la classe des gens supérieurs, il est plus facile de trouver des gens extrêmement vertueux que des hommes extrêmement sages. Pourtant il est prouvé dans cet ouvrage-ci, par les témoignages d'évêques, de cardinaux, de papes et de saints canonisés, que le vénérable Chancelier de Notre-Dame de Paris fut à la fois extrêmement vertueux et extrêmement sage; (Ici la grande voix de Malou sera sans écho et même réduite au silence!) seulement les adversaires sont bien aises d'imputer à Gerson des vices et des défauts chacun selon la manière dont il a été prévenu par les intéressés dans la cause de l'Imitation. Il n'est rien peut-

[1] Pour bien comprendre le Chancelier de Paris, il faudrait être à la hauteur de son talent, s'être inspiré de son génie, l'avoir étudié avec les hommes et les faits de son époque. Pour apprécier une telle figure du monde chrétien, il faut certes plus qu'un regard fugitif, mais s'identifier en quelque sorte avec l'original, et surtout être soi-même un vrai chrétien, selon l'esprit de l'Évangile.

Une fois qu'on a lu les diffamations et les calomnies odieuses que Malou, d'après le fameux Nardi, fait peser sur Gerson, on est porté à conclure que si le saint Chancelier avait dû devenir, ainsi que l'héroïne Jeanne D'Arc, victime du bûcher, Malou, évêque de Bruges, comme un autre Cauchon, évêque de Beauvais, y eût volontiers et même généreusement prêté son puissant concours. Ceci peut suffire pour révéler l'homme, mais non pour justifier le Prélat, qui pourtant, dit-on, fait des miracles. Mais Gerson aussi en a fait et de bien grands et de bien authentiques et même plus de deux siècles encore après sa mort, à son glorieux tombeau, à Saint-Paul-de-Lyon. Faisons cette remarque : Malou serait donc le premier des adversaires de Gerson, d'une sainteté glorifiée par des miracles. En ce cas, pourtant, les plus grands saints ne furent pas plus impeccables qu'infaillibles, et l'infaillibilité sur la terre n'appartient qu'au souverain-Pontife.

être de si fatal à l'humanité que les préjugés et les préventions; tous les crimes, persécutions, guerres, révolutions, bûchers des inquisiteurs, qui ont souillé le monde de sang, en sont la triste conséquence. « Viendra un temps, disait le Christ à ses apôtres, où quiconque vous fera mourir croira servir la cause de Dieu. (Jean, XVI, 2.) » Ce qui est déplorable, c'est que les esprits supérieurs ni même les plus grands saints n'ont pas toujours su les éviter. Qu'on ne s'étonne donc plus des préjugés et des préventions de l'évêque de Bruges contre le saint chancelier Gerson! Qu'on ne s'étonne pas davantage que pour venger la vérité outragée nous portions la prétention jusqu'à lui montrer ses torts et lui prouver ou son ignorance de Gerson ou sa déloyauté [1], surtout par les deux chapitres

[1] Le docte prélat! il ose se vanter que Gerson aurait reçu de sa main « le coup de grâce. (Préf. des Rech.) » Vous entendez!... Mais Gerson était, ce me semble, assez parfait chrétien pour ne pas être confirmé de nouveau; et ce n'est pas le soufflet de Mgr Malou, quoique si énergiquement infligé sur la noble figure du Docteur très-chrétien, qui le renversera de son piédestal. Malou sera parfaitement oublié qu'on redira encore aux quatre coins du globe les louanges du très-saint Chancelier de Paris, louanges que lui ont données même des souverains Pontifes.

Certains supposent que Malou avait, en outre de celle d'auteur de l'Imitation, une autre cause pour confirmer de nouveau ou mieux flageller impitoyablement le chancelier Gerson. C'est qu'il fut le chef de notre Université de France. Mais est-ce donc que ni Gerson ni l'Université se sont jamais montrés hostiles à l'Église? (Voyez le Prolog. de cet ouv., note du f° v.)

Que maintenant, au même lieu, il salue dans le frère Thomas Kempis « un génie créateur » il lui est bien permis de le faire! Mais qu'il ose pour cette fin traiter Gerson, ce « génie vraiment créateur et surtout réformateur chrétien catholique, » de brouillon, de révolutionnaire, de schismatique et presque d'hérétique, c'est ce que le bon sens, la justice et la vérité ne lui pardonneront jamais!

Il va jusqu'à prétendre que ses « Recherches... ont opéré des conversions, qu'il oserait presque qualifier de miraculeuses, chez les partisans de Gerson en faveur du frère Thomas...

Je me souviens avoir lu que Calvin qui ne manquait pas non plus ni de piété ni de bonne intention, mais qui fut aussi singulièrement caustique et par malheur rebelle à l'Église, pour simuler les vrais miracles se serait vanté en faisant enfermer un homme vivant dans un cercueil qu'il ressusciterait bien, de par la grâce de Dieu, un tel mort. Il arriva donc avec une foule curieuse et empressée au lieu où le cercueil était, selon son mot d'ordre, arrêté.

« Au nom du Seigneur, lève-toi, » crie-t-il d'une voix forte, au prétendu mort! Mais l'homme vivant ne se levait pas, ne donnait même point

suivants ; ses émules dans la question seront à même de rectifier leurs faux jugements, et devront désormais considérer deux fois les traits caractéristiques et la belle figure du Chancelier de Paris avant que de s'approcher d'elle dans le dessein de la souiller de leur impure et fétide haleine.

6. Ce que dit le docte Madrolle du prêtre en général peut s'appliquer à Gerson, en particulier, et toutefois dans la plus large mesure.

« Les vices de l'homme, ici, ne sont guère que des faiblesses, et les défauts des exagérations de mérites. Comme prêtre, représentant de Dieu sur la terre, et souvent, comme homme supérieur à ses semblables, il est enclin à l'orgueil (monstre qui se nourrit de vertus, a dit un saint). S'il s'attache aux riches et aux habiles dans le monde, c'est par le sentiment secret de ce que la fortune et l'intelligence auraient de puissance pour la religion et le bonheur du monde, et son ambition elle-même n'a pas d'autre mobile. (Le Prêtre dev. le siècle, v^e partie). » Combien de Saints canonisés dont nous n'approuvons pas toujours certaines œuvres dans lesquelles

un signe de vie. Que fit-on, las d'attendre impatiemment le miracle du nouveau thaumaturge?

On ouvrit la bière, et, ô surprise, l'homme vivant était mort!... Jugez un peu de l'étonnement des assistants! Singulier miracle, direz-vous peut-être? Eh! sans doute!

Mais il a pu en arriver tout autant à Malou. Avant que j'achetasse traînant dans une boîte (depuis longtemps peut-être) d'un quai de la Seine son ouvrage des « Recherches... », j'opinai bien entendu comme à peu près la moitié du genre humain, sans trop savoir pourquoi, pour Thomas Kempis, salué sans motif plausible comme l'auteur de l'Imitation. J'avais même sous son nom cité ce livre dans des ouvrages aujourd'hui, grâce à Dieu, réimprimés.

Mais la lecture du chapitre v^e des « Recherches » de Malou, me fit voir plus clair dans ce point si obscur, me convainquit parfaitement qu'il fallait que Gerson eût des droits bien certains et légitimement acquis pour que sa cause épuisât jusqu'au bout la rhétorique du bon prélat...

Loin donc que son ouvrage assurât ma persévérance dans la cause du frère Thomas, elle commença, au contraire, ma conversion pour celle de Gerson, qui par la suite, fut fortifiée et perfectionnée par une étude bien approfondie de la question.

C'est là, n'est-ce pas, comme un miracle non moins singulier et significatif que la résurrection du mort ou mieux la mort de l'homme vivant, opérée par l'anti-chrétien Calvin.

ils étaient conduits par l'Esprit de Dieu, parce que nos lumières sont trop bornées et trop faibles pour pénétrer dans les abîmes de la Providence, pour l'ordinaire insondables à l'esprit humain ? [1] Combien aussi des égarements desquels le

[1] « Souvent, dit le Seigneur Jésus dans l'Imitation, une chose est blâmable à mes yeux, qui passe pour louable dans l'esprit des hommes (Imit. Christi, III, 46). » En sens contraire, souvent aussi une chose est blâmable dans l'esprit des hommes, qui est très-louable aux yeux de Dieu. Les preuves surabondent dans les fastes du Christianisme. Les hommes jugent par l'extérieur, mais Dieu pèse l'intérieur; les hommes examinent l'action, mais Dieu considère l'intention et le principe qui fait agir. « Dieu, lit-on encore dans l'Imitation, regarde moins l'œuvre que le motif qui la fait faire. Amore opus agit, quàm quantum facit. (Ibid. 1, 15.) » Ailleurs, le même Gerson dit en d'autres termes non moins concis que les précédents, qu'au tribunal de Dieu, on s'occupe moins de la nature de nos œuvres que des circonstances qui les modifient. Non tam attenduntur verba quam adverbia (De vita solitar). » Ces pensées ne sont-elles pas dignes de notre grand Pascal?

Ah! si les adversaires suivaient cette belle règle pour juger Gerson et le saint Concile général de Constance, ils ne seraient pas si faux!... Mais, non!... la passion parle et crie quelquefois si haut qu'elle étouffe le bon sens et la droite raison, qu'elle travestit, obscurcit ou parodie la vérité. La vérité, mais c'est l'expresse manifestation de Dieu lui-même : « O veritas Deus! » s'écrie dans l'Imitation Gerson, surnommé le « Doctor veritatis, » Docteur de la vérité! (Imit. Christi, 1, 3.) » Les hommes pour la plupart n'aiment pas la vérité qui les reprend de leurs défauts et qui contrarie la nature : de là, l'éternelle guerre que leurs passions déclarent à la vérité, de là donc les persécutions, l'exil, les opprobres de tout genre qu'ils font subir aux hommes de verité, qui ne savent pas dissimuler. C'est ce qui est arrivé à notre saint Gerson. Eh, certes, s'ils ont persécuté le Christ qui est la Vérité divine incarnée, pourquoi épargneraient-ils ses disciples? Le Chancelier de Paris le savait avec sa foi immense, et c'est pourquoi il dit au Seigneur dans l'Imitation après un éternel adieu aux richesses, aux honneurs et aux dignités de ce monde, alors qu'il errait fugitif dans les montagnes du Tyrol : « J'aime mieux être pauvre pour vous que riche sans vous; être pèlerin sur la terre avec vous que de posséder le ciel sans vous... (Imit. Christi, III, 59.) » Le frère Thomas Kempis pouvait-il s'exprimer ainsi, lui qui, né de parents très-pauvres, ne posséda jamais de bénéfices, mais observa constamment le vœu de pauvreté dans le cloître; lui qui ne souffrit jamais l'exil et la persécution, ni ne fit aucune pérégrination?

En parcourant votre manuscrit, « Clé de l'Imitation, » me dit un savant Prélat, j'ai pu me convaincre que l'Imitation de Jésus-Christ révèle on ne peut mieux Gerson, du commencement à la fin, et qu'un livre si profond et si sérieux ne fut jamais l'œuvre d'un moine étranger à toute vicissitude, à tout embarras, à toute vanité d'un monde qu'il ignorait par état et par devoir. Les premiers savants qui nommèrent l'Imitation « Gerson » ne s'y méprirent pas; en lui refusant l'Imitation, on n'a fait que rendre la ques-

Seigneur a tiré pour son nom la plus belle gloire, et pour l'Église et l'Humanité le plus grand bien ? Car enfin il faut savoir se former une idée grande et magnifique comme les desseins du Créateur dans tout ce qui est du ressort de la Providence pour le gouvernement de ce monde. Il faut pour arriver à pouvoir raisonner et juger ainsi aimer à se dire : Ce pécheur, ce criminel qui paraît si coupable, est meilleur que moi aux regards de la Divinité, et avec mes talents, avec mes qualités vraies ou factices je vaux certes moins que lui... C'est là l'esprit de Jésus-Christ, de l'Évangile et de l'Imitation, l'esprit du Christianisme par conséquent [1]. Certes, nous ne ferons pas l'injure à Gerson de le mettre au rang des pécheurs publics et des criminels. Non! un Nardi, un Malou, un Grégroy et autres flagorneurs qui ont le talent d'obscurcir le jour le plus lumineux en éclipsant le soleil de la vérité, en sont seuls capables. Ce sont des thaumaturges !...

7. Infini d'ailleurs est le nombre des Saints-Pères et Docteurs de l'Église qui ont erré en matières discutables; leur sainteté en est-elle moins pure, moins sublime, moins héroïque? Les saints furent des hommes : c'est tout dire. La

tion insoluble. Votre livre le prouve victorieusement. C'est Gerson qui a fait l'Imitation de Jésus-Christ; pas d'autre que lui! Votre « Clé » jette une grande et vive lumière sur cette question, elle donne l'intelligence parfaite d'un chef-d'œuvre accompli de philosophie chrétienne et religieuse. Elle montre, ce qui est hors de doute, selon moi, que plusieurs n'ont refusé l'Imitation à Gerson qu'à cause de son prétendu gallicanisme. Mais comme vous le justifiez on ne peut mieux sur ce point si important, par là même vous mettez à jour l'inconséquence de ses adversaires et lui restituez logiquement un livre qui lui appartient à tant de titres, qu'on ne peut maintenant lui disputer sans être injuste. »

[1] Il est dans le saint Évangile un de ces traits satiriques et mordants comme le doux Fils de Dieu, Jésus-Christ Notre-Seigneur, savait en lancer parfois à l'adresse des princes des prêtres, des sénateurs du peuple et des pharisiens rigides, observateurs de la loi selon la lettre, gens qui comme il le dit ailleurs, non-seulement ne s'ouvraient pas le ciel tout en en possédant les clés, mais qui encore empêchaient les autres d'y entrer. Or, un jour qu'il voyait ses enseignements divins contrariés par de telles gens, il leur dit : « Je vous le dis en vérité que les publicains et les *mérétrices* entreront plutôt que vous dans le royaume de Dieu. » Et le reste (Voir Math. XXI, 31, 32). C'est ainsi que le Christ, notre Maître, entendait la modération et la tolérance chrétienne. C'est ainsi surtout qu'il savait respecter l'Humanité déchue. Belle leçon!

perfection absolue n'est pas de ce monde, et elle ne sera telle que dans le Ciel. Et puis, dirigés par des lumières supérieures à nos conceptions, ils avaient des motifs justes et raisonnables de parler et d'agir comme ils ont parlé et agi, motifs qui échappent à notre si courte et si ténébreuse vue. Enfin les préjugés jouent un rôle immense même chez les personnes les plus éclairées et les plus judicieuses (Voy. Observat. import. en tête de ce livre). Il faudrait être d'une stupidité étonnante pour ne point en convenir. Et pourtant il se trouve des hommes qui damnent sans appel de grands esprits parce qu'ils ne pensent point comme eux, ils les qualifient volontiers de schismatiques et même d'hérétiques ! Ces gens sont les fléaux du Christianisme. Lisez donc avec attention les lignes qui suivent d'un Prélat très-romain, le Cardinal de Villecourt. (Il écrivait, notez-le, avant la définition de l'infaillibilité Pontificale.)

« Il ne faudrait pas conclure, dit ce très-docte canoniste, que l'épiscopat français place parmi les hérétiques ceux qui n'admettent pas l'infaillilité du Pape; car, pour qu'un homme soit mis au rang des hérétiques, il ne suffit pas qu'il soit opposé à une doctrine ou une opinion infaillible de l'Eglise; autrement nous placerions au nombre des hérétiques les Papias, les Justin, les Irénée, les Théophile d'Antioche, les Sulpice Sévère, qui, en embrassant les erreurs de Millenaires, s'étaient mis en opposition avec une doctrine très-certaine et infaillible de l'Eglise. Mais les vérités auxquelles ils étaient opposés n'avaient point encore été définies par un jugement final de l'Eglise, et l'on ne doit pas, dit saint Augustin, regarder comme hérétiques ceux qui, sans obstination, s'attachent à un sentiment faux. » Ainsi s'exprime le grand Cardinal-évêque dans « La France et le Pape (part. I, chap. 5.) » Adversaires de Gerson, soyez donc un peu logiques, ou la vérité elle-même vous confond et vous ferme la bouche sur les prétendues contradictions de la doctrine du Chancelier!

8. Qu'on feuillette diligemment les écrits de tous les autres Pères, dit un vieil auteur, pour voir si on les trouvera exempts d'erreur. Ceux de saint Cyprien soutiennent qu'il faut rebapti-

ser ceux qui, abjurant l'hérésie, avaient été baptisés par les hérétiques. Ceux du docte Origène, en quoi n'ont-ils pas erré?... Saint Hilaire semble n'ôter pas peu du mérite de Jésus-Christ, lorsqu'il avance que son sacré corps n'était point capable de douleur, et que la faim, la soif, la lassitude, et le reste de nos infirmités n'avaient point été en lui naturelles, mais « absumptæ, » comme parle l'école. Saint Epiphane ne tombe pas dans de moindres erreurs, lorsqu'il écrit sur les paroles de Jésus-Christ : « Pater major me est, » qu'il était vrai aussi de sa nature divine; et qu'au jardin des Olives il n'avait pas dit ces paroles sérieusement : « Pater, si fieri potest, transeat à me calix iste, » mais en dissimulant pour tromper le diable. Je laisse, ajoute l'auteur, plusieurs autres choses qu'il a avancées sur la mort de Jésus-Christ, que la pureté de la théologie ne peut approuver. Comme aussi disputant contre Arius, il assure que c'est un précepte des Apôtres de ne manger autre chose six jours devant Pâques que du pain avec du sel. Saint Ambroise, parmi ses Allégories dans lesquelles il excelle, n'est pas toujours aussi sans erreurs; il avance des choses tout à fait contraires au sens des Écritures : En parlant du péché de saint Pierre, il l'excuse tellement qu'il assure que cet apôtre ne renia pas Jésus-Christ comme Dieu, mais seulement comme homme; et lorsqu'il permet pareillement de prendre une autre femme après le divorce. Saint Jérôme se range à l'autre extrémité contre Jovinien; il blâme tellement le mariage, qu'il semble que ce soit un crime de se marier, et pousse jusque-là qu'il estime presque une fornication les secondes noces. Les erreurs sont aussi fréquentes à saint Augustin, comme lorsqu'il met en avant, qu'il fallait donner l'Eucharistie aux petits enfants, et que ceux qui mouraient sans la prendre étaient damnés. (Voir Gaffarel. Curios. inouies, chap. III). Il y aurait un volume à faire des erreurs des Pères.

9. J'ai cité à dessein cette nomenclature bien incomplète des principales erreurs dans lesquelles sont tombés les plus grands et les plus saints Docteurs de l'Eglise pour confirmer une fois de plus cette proposition, qu'au fond de ces insipides

et calomnieuses attaques des adversaires contre Gerson, il y a un motif et un but particulier, lui ravir avec sa renommée de sainteté ses titres de l'Imitation [1]. Autrement, comment s'expliquer tant de faussetés, tant d'acrimonies, tant d'injures sur son compte? D'autant plus qu'il est présumable que ces audacieux insulteurs, s'ils avaient vécu à l'époque du schisme affreux d'Occident, auraient partagé son opinion sur le Concile et le Pape, et flétri, plus acerbement peut-être qu'il ne l'a fait, les abus énormes qui pullulaient dans l'Église et dans l'État en France.

10. Une nouvelle concession. Je suppose, bien entendu, que Gerson ait erré et que vraiment il soit coupable. Est-ce à eux ou à l'Eglise de Dieu qu'il appartient de le condamner? Mais qu'il ait erré, c'est là ce qu'il y a de moins certain, c'est même ce que l'on ne peut sérieusement prouver. Ce que démontre de la manière la plus exacte un très-érudit et profond théologien et canoniste, un Prélat romain qui, depuis plus de dix années, dirige les « Analecta Juris Pontificii » ou « Annales des Souverains-Pontifes. » L'illustre et saint Chancelier, selon lui, n'a pas du tout erré en mettant en temps de

[1] Au Prologue nous avons parlé d'un Orateur qui voyait des ombres autour du glorieux nom de Gerson. Hé bien! il partage donc cette fatalité avec tous les Saints-Pères, excepté un seul tout au plus.

« Je comprends la dangereuse tentation qui poursuit chez vous quelques nobles esprits, écrivait naguère à l'occasion de l'infaillibilité Pontificale Mgr Déchamps, archevêque de Malines, au père Gratry. Vous voudriez que l'éclat du nom de Bossuet fût sans ombre, et qu'on pût dire de la Sorbonne ce qui n'est vrai que de la Chaire de Pierre, à laquelle les promesses appartiennent. Mais pourquoi s'attrister de rencontrer chez quelques grands hommes de la fille aînée de l'Eglise romaine, ce dont ne furent exempts, dans aucune des Eglises du monde, tant de grands hommes du Christianisme? On assure (je ne l'ai pas vérifié) mais on assure que parmi les Pères, saint Grégoire de Nazianze est le seul, dont les œuvres ne contiennent aucune de ces ombres, dissipées plus tard par des Papes ou des Conciles. (1re lettre, art. III.) » — Qu'en dites-vous, honorables adversaires? Cela est-il logique, évident, fort et concluant? Croiriez-vous maintenant que les ombres qui vous semblent environner le Docteur évangélique et très-chrétien soient de nature à effacer sa sainteté et ses grands mérites, à diminuer sa célébrité et à obscurcir sa gloire? Mais relisez donc ce passage d'un digne fils de saint Liguori le Docteur pacifique, et qui, à coup sûr, ne sent pas le sang gallican circuler dans ses veines...

schisme le Concile Général au-dessus du Pape, parce que c'était le seul moyen pour éteindre ce funeste schisme fomenté par la ténacité des trois, au moins deux faux papes. D'après le même Prélat, toute cette inique imputation qu'ont fait peser sur cet insigne Docteur ses adversaires, ne reposerait que sur une coupable interpolation de ses écrits par les protestants, comme l'avait déjà fait observer dans son « Anti-Febronius, » déjà cité, le doctissime père Zaccaria, de la Compagnie de Jésus, supérieur du fameux collége romain à Rome [1]. N'est-elle pas de bonne logique cette sentence des Psaumes que j'avais le dessein de mettre sur mon livre en forme d'épigraphe : « Oculos habent, et non videbunt; aures habent, et non audient; nares habent, et non odorabunt! » Sans doute parce qu'ils ne veulent ni voir, ni entendre, ni sentir, pour ne pas accorder à Gerson les talents et les qualités requises pour avoir pu composer l'Imitation de Jésus-Christ.

CHAPITRE XXXV

GERSON JUSTIFIÉ CONTRE L'INEPTE ACCUSATION DE GALLICANISME.

1. Après tout, lorsqu'à Constance [2] Gerson mettait le Concile général au-dessus du Pape, il ne faisait, on ne peut trop le

[1] « Les Traités que Gerson écrivit, dit-on, pour le Concile de Constance, et que Von-der-Hart a adoptés sans scrupule dans sa collection connue des écrits relatifs au Concile de Constance, portent, plusieurs du moins, des traces évidentes de non authenticité ou d'altération, dit le Bergier du savant abbé Le Noir (Art. Gerson, édit. Vivès.) »

[2] « Constance doit son origine et son nom à Constance Chlore, qui y bâtit une forteresse en 297. La ville s'accrut rapidement, et devint, au moyen-âge, une des plus puissantes cités de l'empire : sa population, au xve siècle, s'élevait à quarante mille âmes, quand le Concile de Constance y attira un tel concours d'étrangers que des historiens n'ont pas craint d'évaluer à cent mille le nombre des habitants de Constance pendant la durée de cette assemblée. On bâtit alors à la hâte des maisons de bois pour loger tous ces étrangers. Outre l'empereur, se trouvaient présents au Concile cent vingt-huit grands vassaux de l'empire, vingt-sept ambassadeurs qui y

redire, que ce que faisaient l'Université et un grand nombre d'évêques français et étrangers. Ce qui l'avait amené là, il faudrait le répéter mille fois, après saint Liguori, c'était la vue de l'obstination des anti-papes, qui, par leur refus de ces-

représentaient leurs souverains, une foule de prélats et de docteurs, parmi lesquels figurait l'illustre Gerson, qui eut grand'peine à obtenir la condamnation des doctrines du cordelier Jean Petit, l'apologiste de l'assassinat du duc d'Orléans. Il existe à l'hôtel de ville un manuscrit in-folio relatant jour par jour tout ce qui s'est passé à Constance pendant la durée du Concile; il s'y trouve, dit-on, des articles de dépense d'une nature assez étrange : le bourgmestre et son conseil s'engagent par un contrat à entretenir dans la ville trois mille courtisanes, dans l'intérêt des visiteurs étrangers.

« C'est dans un vaste édifice, qui sert actuellement de douane, que se trouve la salle où se tint le Concile de Constance. Ce Concile déposa trois Papes, qui, se prétendant tous régulièrement élus, se disputaient la tiare et désolaient l'Eglise par leur opiniâtreté. Il éleva à leur place Martin v au trône pontifical.

« Une inscription latine en mauvais vers remercie « cette sainte maison d'avoir rendu la paix au peuple, en déposant les trois papes qui divisaient la chrétienté par le schisme, et en élisant Martin v [1]. »

Certes, un édifice qui rappelle tant et de si grands souvenirs mériterait une autre destination. Mais il paraît plus certain, comme on le lit dans le Bergier du savant abbé Le Noir (édit. Vivès, art. Hus.) que toutes les sessions, à peu près, se tinrent dans la cathédrale de Constance, et quelques-unes, paraît-il, dans l'église des Franciscains.

Cette note que j'extrais de « l'Itinéraire des bords du Rhin (publié par la maison Hachette, chap. xv) » donne une faible idée de l'effroyable corruption des mœurs de l'époque. Ce qui suit prouve le zèle avec lequel le saint chancelier Gerson s'opposa à ce torrent des passions déchaînées qui menaçait la paix du monde.

« Au Concile même de Constance, écrit Mgr Pavy, on vit l'empereur Sigismond, comme autrefois au Concile « in Trullo » Justinien II, demander le mariage des prêtres. Il proposait deux prêtres dans chaque paroisse qui, alternant le service spirituel, alterneraient aussi la continence conjugale. Ce fut un des triomphes de Gerson d'avoir fait échouer cette combinaison de honteuse condescendance... Le mariage des clercs échoua devant un Concile latin, dans un moment délicat, difficile ; dans un moment où, pour rendre la paix à l'Eglise, il fallut déposer trois papes, ou du moins se disant tels, ou obtenir leur démission. C'est à ce moment que l'Eglise latine résiste à Sigismond... (Du célibat ecclésiastique, part. I, chap. 8.) »

Gerson a donc bien mérité de l'Eglise. Je ne m'étonne plus qu'il n'ait guère pour adversaires que les ennemis de Jésus-Christ et de l'Evangile, et les contempteurs de l'aimable vertu!

1. Salve, sancta domus, pacem populo generasti,
Christicolas dum pontifices tres schismate vexant;
Tunc omnes abigit synodus, quem tu tenuisti;
Ipse sedem scandit Martinus nomine quintus, etc.

sion, mettaient obstacle à la réforme des abus énormes et des scandales inouïs qui désolaient l'Eglise, épouse du Christ. Jamais il n'a entendu mettre le Concile général au-dessus du Pape que pour de semblables cas qui, grâces à Dieu, se présentent rarement. Ce qui ressort de la manière la plus évidente de ses écrits et de sa doctrine, ainsi que le déclare « l'Avenir Catholique (13 mai et 24 juin 1869). » Il importe de bien concevoir ceci.

2. Bien plus, cette question, avons-nous observé, était alors encore à l'état de controverse, comme le déclare très-logiquement le Cardinal Villecourt. Et qui est le simple fidèle, pour peu qu'il soit instruit, qui puisse ignorer cela?... C'est donc ici surtout que paraissent la mauvaise foi, l'esprit de chicane et l'inique intolérance des adversaires. « Gerson, écrit saint Liguori, le plus anti gallican et infaillibiliste qui fut jamais, Gerson était en présence d'un schisme fâcheux et persistant, il écrivit sous l'influence de l'irritation qui en était la conséquence. (Dissert. sur l'autor. du Pape). » Ces paroles du Docteur pacifique sont à peser. Sans doute que le degré de l'irritation du saint Chancelier a dû être celui des désordres de son siècle si bien caractérisé par un historien de « règne de l'enfer! »; être celui aussi de son amour si grand et si pur pour l'Église, du désir qu'il avait de la voir paisible et florissante. Car l'irritation pour le mal, tire son principe de l'amour du bien; l'irritation contre les désordres, de l'amour de l'ordre; l'irritation contre les vices, de l'amour des vertus. Jugez maintenant combien son irritation dut être grande, et comprenez mieux la portée de ses expressions, vous, très-honnêtes critiques, qui aimez à l'insulter!

3. Certes! il a bien quelque droit à l'indulgence, cet homme, ce prêtre, ce chancelier, ce Docteur qui, dans tous ses actes pour l'extinction d'un schisme si malheureux, si compliqué et si tenace par la faute principalement des concurrents à la tiare, fut « poussé par son amour pour la paix de l'Eglise. (Gosch. art. Gerson). » Les adversaires ferment volontiers les yeux à ce point capital, ici : « Oculos habent et non videbunt!... » On ne peut trop redire de notre Jean Gerson ce

que le père Chirat, dans la vie de saint Dominique, écrit de sainte Catherine de Sienne :

« Il faudrait étudier d'abord les causes et l'extension de l'effroyable corruption (sic) contre laquelle il fut suscité par le ciel pour y porter remède, si nous voulons apprécier à sa juste valeur son caractère historique. Il fut sans doute bien extraordinaire, mais il était créé pour l'époque dans laquelle vivait ce saint Docteur, et il faut connaître la grande dégradation de ce siècle pour comprendre les dénonciations sévères et hardies tout à la fois de tous ses vices, qu'on trouve dans ses écrits inspirés par le génie de sa foi bien vive et de son amour bien ardent pour l'Église. »

4. Si Grégory, Malou de Bruges, le casuiste Bouix et leurs serviles copistes, avaient eu le bon sens d'apprécier de la sorte le saint Chancelier de Paris, l'eussent-ils, les insulteurs qu'ils sont, traité de fanatique[1] ?

[1] Voici des renseignements pris à Rome même sur l'abbé Bouix, quelques anecdotes parmi un si grand nombre de cet original auteur qu'il y aurait matière à un volume.

L'abbé Bouix arriva à Rome, en 1851. Quoiqu'il n'eût jamais ouvert un livre de Droit canon, il se mit à composer des Traités de cette science. Les jésuites le prônèrent comme un savant de premier ordre. Le travail de l'abbé consistait à faire des extraits de vieux livres qu'il prenait dans la bibliothèque des jésuites du collége romain. Lorsque le premier traité « De capitulis » fut terminé, le père Passaglia, qui n'avait pas encore quitté la Compagnie (lequel, par parenthèse, ne s'était jamais occupé de Droit canon) accorda le « nihil obstat », d'après lequel le père Buttaoni, Maître du sacré Palais, donna de confiance, « l'imprimatur. » Mais lorsque le livre revint de Paris, le père Buttaoni constata un grand nombre d'erreurs ; aussi, lorsque l'abbé Bouix présenta un autre volume le Maître du sacré palais déclara qu'il ferait examiner ce volume par un Révérend de son choix. L'examen ne fut pas favorable ; car les cinquante premières pages contenaient une infinité de choses inexactes et périlleuses. Aussitôt le Maître du sacré palais en écrivit au Nonce à Paris. Le père Buttaoni prévint l'auteur que quelques semaines seraient nécessaires pour mener à bonne fin une révision aussi consciencieuse, et qui serait d'une grande utilité pour le livre même. Alors Bouix déclara fièrement qu'il reprenait son manuscrit, parce qu'il voyait clairement, dit-il, que les gallicans avaient intrigué à Rome contre lui. C'est ainsi qu'il partit de Rome sans avoir obtenu « l'imprimatur » pour le second volume « De judiciis. » Quelle folie de vouloir faire passer pour une intrigue gallicane l'échec que Bouix essuya devant la science romaine !

Il disait : « Lorsque je commence un Traité, je n'en sais pas le premier

« O pauvres hommes! s'écrie Victor Hugo! éternelle pitié! fanatismes contre fanatismes. Hélas! fanatiques, nous le sommes tous.

« Celui qui écrit ces lignes est un fanatique lui-même, fanatique de progrès, de paix et de clémence, inexorable pour les impitoyables, intolérant pour les intolérants. Frappons-nous la poitrine. (Mes Fils, art. VII.) »

Ces paroles de l'immortel écrivain me justifient de ma défense de Gerson contre l'agression de ses implacables adversaires. En vengeant le Docteur très-chrétien, c'est moins l'homme que j'ai en vue que la vérité dont il fut le représentant, comme la gloire de l'Église et l'honneur de notre Patrie. Qu'il m'accuse, le sot qui écrira que j'ai eu tort! Que m'importe? Les écrivains de sentiment, bons patriotes et bons chrétiens, lui imposeront un silence éternel!

5. Or, quoiqu'à Constance, Gerson ait écrit et soutenu avec une certaine vigueur que le Concile général était alors supérieur au Pape, mais pour cette circonstance seulement et semblables, comme saint Liguori et autres l'ont reconnu, il est indubitable, observe l'éminent Cardinal de Villecourt, qu'il a aussi soutenu cette proposition générale et d'autres de même nature, rapportées au chapitre XVI de cet ouvrage : « Voulez-vous avoir la certitude de la Foi? C'est à l'Église romaine que vous devez la demander (Gerson. Serm. in Ascens. Domini). » D'où tout homme vraiment logique et par conséquent docte et judicieux, concluera avec le théologien Cabassut, saint Liguori et autres aussi logiques, que les sentiments de d'Ailly et de Gerson, aussi bien que ce qui fut arrêté dans les IVe et Ve sessions du Concile de Constance, ne doivent pas être pris d'une

mot ; lorsque je l'ai achevé, j'oublie tout ; et si, pendant que je le compose, quelqu'un dérangeait mes papiers, je serais incapable de m'y retrouver. »

Il détestait le savant pontife Benoît XIV et le tenait pour suspect. C'est que Benoît XIV, d'une science phénoménale, d'une sainteté éminente et d'une prudence consommée, était un grand chrétien et une autorité irréfragable.

Voilà ce Bouix ! De quelle valeur maintenant peut être son appréciation de Gerson et de ses doctrines ?

manière absolue... Gerson, dit aussi le docteur Charlas, cité par le Cardinal de Villecourt, Gerson pensait que tant que la doctrine de la supériorité du Pape serait en vigueur, elle fomenterait le schisme. Ce qui fait conjecturer, ajoute le Cardinal, que tous ceux (Gerson n'est donc pas le seul[1]?) qui

[1] Saint Antonin, dominicain, archevêque de Florence, a été qualifié par le pape Clément VII, de Docteur de l'Église, dans la bulle de sa canonisation. Hé bien, il enseigne dans sa Somme Théologique que « dans les choses qui concernent la foi, le Concile général est au-dessus du Pape, « ideo in concernentibus fidem, concilium est supra papam. » (D'après l'Aven. Cathol. 9 décemb, 1869) » Certes jamais, non, jamais Gerson n'est allé plus loin ! Qui ignore qu'en un certain lieu, saint François de Sales met aussi le Concile au-dessus du Pape ? Et pourtant ces saints ne vécurent pas à une époque fatale comme celle des tristes déchirements du grand schisme d'Occident, nommé par le père Smet, de la Compagnie de Jésus, « profond puits d'enfer, lieu de Caïn et de Judas (Saints et grands hom. du catholic. en Belgique, chap. XXVII). » Pourtant Pie IX a dit de saint François de Sales, que si ce grand évêque était mis un jour par l'Église au rang des Docteurs, il faudrait l'appeler « le Docteur infaillible ! » (Mgr. de Ségur, Préf. génér. aux Direct spirit. de saint Franç. de Sales.) Je ne rappelle la doctrine de ces deux grands saints que pour confondre les ennemis de Gerson, montrer leur perfide injustice, et non pas pour faire opposition au dogme récemment décrété de l'infaillibilité Pontificale que je crois et confesse de tout mon cœur.

Environ deux siècles avant le pieux Chancelier, Humbert de Romans, dominicain, et qui avait été le disciple du très-docte et très-saint maître Hugues le cardinal (auteur d'un savant commentaire sur tous les livres de l'Écriture-sainte, et de la Concordance de la Bible que Dutripon s'est approprié) ne faisait nulle difficulté d'enseigner en chaire, malgré le très-profond respect et la filiale soumission qu'il savait inspirer pour le Chef visible de l'Église et vicaire de Jésus-Christ, que l'Église peut déposer le Pape au besoin. (Vide Max. Biblioth. Patr. tom. XXV. 350). Notre saint Jean Gerson n'a pas dit plus en un temps de schisme affreux, le plus tenace et le plus compliqué qui puisse être supposé. Saint Liguori qui avait si bien étudié la question, l'excuse pour ce motif, qui est certes du plus grand poids pour la justification de cet incomparable Docteur.

Il est vrai, le Chancelier s'est montré ferme, précisément à raison des fâcheuses circonstances, mais si l'entêtement est un défaut (les faux papes n'étaient-ils pas des entêtés ?) la fermeté est une héroïque vertu. Gerson était inébranlable parce que sa conviction était que l'Église n'aurait ni liberté, ni paix, tant que le schisme subsisterait et que les anti-papes n'abdiqueraient pas ; parce qu'il était animé et dirigé par un amour immense pour l'Église, ce dont ses adversaires ne veulent pas lui tenir compte. « Ils se donnent pour dévoués sans réserve au Saint-Siége, disait d'eux un grand prélat, Mgr Mioland, archevêque de Toulouse, en quoi certes ils sont louables, mais pourquoi se donner exclusivement ce témoignage ? On dirait qu'ils appellent des controverses, qu'ils cherchent des adversaires, nous gémissons, nous, pasteurs, de cette manie. Si on con-

voulaient assujétir le Pape au Concile, n'avaient embrassé cette opinion (opinion, opinion, notez bien, frivoles adversaires!) que par le désir de voir la fin de cette calamité (Villecourt : La France et le Pape; part. II, chap. 14.) Encore une fois, c'est un docte et saint cardinal que Pie IX a possédé de longues années dans le Sacré Collége apostolique et dont il admirait la vertu et la science; c'est un chrétien, un catholique romain (de nos jours il importe tant de mettre en relief ces termes que certains font sonner plus haut que celui de chrétien, ou disciple du Christ). C'est même et avec infiniment de raison un très-grand défenseur de la primauté et de l'infaillibilité des Souverains Pontifes qui s'exprime ainsi à l'égard de notre Gerson. Tous peuvent lire son ouvrage que je viens de citer et qui lui a valu la pourpre de notre saint père Pie IX.

6. J'ai nommé le Cardinal d'Ailly, appelé « l'Aigle de l'Église de France, le Marteau des hérétiques et le Maître de Gerson [1]. »

naissait ceux qui font tant de bruit, on serait bientôt désabusé. (Lettre du 7 février 1852). »

Hélas ! le prélat n'avait que trop raison. Le dirai-je ? et pourquoi pas ? Un certain laïque attaquait dernièrement Gerson sur son prétendu gallicanisme, lorsque lui, soi-disant catholique romain, ne se faisait pas scrupule de manquer la messe et autres offices de l'Église le dimanche. Voilà, n'est-ce pas, un singulier échantillon de quelques-uns de ces messieurs et de leur respect et obéissance à l'Église catholique romaine ? N'ai je pas eu raison de dire que Gerson était trop chrétien et trop saint pour certains de ses adversaires ?

Répétons-le, les preuves ne manquent pas à l'appui, les ennemis de Gerson sont tous gens intéressés, mais plus à leur cause personnelle qu'à celle de l'Église. On peut très-bien leur appliquer ces paroles du Sauveur : « Cœci, excolentes culicem, camelum autem glutientes (Math. XXIII, 24) » Diligents dans les petites choses, ils sont très-négligents dans les grandes, ajoute Menochius.

[1] Pour la gloire de Gerson, pour l'honneur de mon pays, une courte notice sur Pierre d'Ailly, ne sera pas hors de propos ici. Nous lui devons en partie notre Gerson, et lui-même fut un homme vraiment extraordinaire. Il a laissé des traces visibles de sa haute intelligence et de son éminente piété. Il est certes la plus brillante illustration de la ville de Compiègne. Le père Smet, de la Compagnie de Jésus, parlant de d'Ailly et de Gerson au sujet du schisme d'Occident, les nommait « les deux représentants les plus distingués de la science. (Saints et grands hom. du cathol. en Belg. et dans le nord de la France, chap. XXVII.) Ce savant Jésuite fut l'un des collaborateurs du père Chesquière pour les grands Bollandistes « Acta sanctorum Belgii. » C'est assez révéler son grand talent, sa puissante autorité. D'Ailly naquit à Compiègne (Oise) en 1350, d'un boucher

Le maître de Gerson! oui! comme saint Albert-le-Grand le fut de saint Thomas d'Aquin dont il se vit aussi éclipsé. Hé bien! qui jamais a fait un crime à d'Ailly d'avoir soutenu la primauté du Concile ? Qui jamais l'a diffamé pour cette cause ? Personne! Donc la question de l'auteur de l'Imitation joue ici un très-grand rôle. J'en appelle au bon sens.

7. L'autorité du Cardinal de Villecourt sanctionne on ne

de cette ville. Après avoir fait ses études au collège de Navarre et avoir reçu le bonnet de docteur en 1380, il fut fait professeur en philosophie et en théologie. Devenu grand maître du collége où il avait étudié, il fut choisi en 1387 par l'Université, pour poursuivre auprès du pape Urbain VI la punition de Jean de Montesson, qui avait avancé des propositions trop hardies au sujet de l'Immaculée Conception de la très-sainte Vierge, dont l'Université fut toujours le plus grand défenseur. L'Université fut si satisfaite de son zèle, qu'à son retour, elle le choisit pour son chancelier. Il devint aumônier et confesseur du roi, bientôt après trésorier de la Sainte-Chapelle, puis archidiacre de Cambrai. Élevé à l'évêché du Puy en Velai, après s'être démis de sa chancellerie en faveur du pieux Gerson qui avait été longtemps son élève au collége de Navarre, il passa en 1396 à celui de Cambrai. Le roi l'employa en diverses affaires, surtout à propos du schisme qui divisait les fidèles. En 1405, il prêcha à Gênes sur le mystère de la très-sainte Trinité et fut cause que l'Église en institua la fête. (Quels hommes qui laissèrent de si belles traces de leur passage en ce monde !) Il fut l'un des plus illustres prélats des conciles de Pise et de Constance. Jean XXIII le créa cardinal en 1411. Il a laissé des preuves de son grand mérite, de sa vaste science et de sa solide piété dans plusieurs écrits dont le plus considérable est celui « De la réforme de l'Église. » D'Ailly mourut à Avignon, en 1419. Son corps fut porté à Cambrai et fut inhumé honorablement dans la cathédrale de cette ville.

L'église Saint-Antoine de Compiègne, monument du plus joli style, autrefois église royale, car le château en relevait, a été construite par le Cardinal d'Ailly, enfant de cette paroisse. Un tableau placé dans cette église, le représentait en habit de cardinal entre son père et sa mère, pour montrer qu'il était le premier auteur de l'illustration de sa famille, c'était un acte de reconnaissance en même temps. C'est une idée vraiment grande et belle que celle d'offrir les images des hommes qui ont honoré leur patrie et leur pays, à la vénération de la postérité. On dit qu'à Rome et dans la Grèce les pierres enfantaient des hommes.

Cette noble idée sans doute a porté la Société historique de Compiègne à voter l'érection d'un monument consacré à Pierre d'Ailly. Le Journal de l'Oise, en 1873, a publié la lettre éloquente que M. Choppin, préfet de l'Oise, a adressé en cette occasion à M. le baron de Bicquilley, président de la dite société.

Ne doutons plus que la gloire de Gerson ne contribue fort à celle de d'Ailly, son maître , comme celle de d'Ailly réjaillira sur son plus illustre disciple.

peut mieux les suivantes, marquées au coin de la même sagesse. « Il est hors de doute, écrit le docte abbé Orse, des Carmes, à Paris, que rien ne fut plus fatal à l'Église que le schisme causé par les papes à Avignon. Ce fut pour la Papauté une blessure profonde qui devait se cicatriser, mais dont les traces ne pouvaient désormais s'effacer entièrement; car (et notez bien!) il prépara les voies de la prétendue réforme de Luther, en mettant obstacle à ce que le clergé lui-même ne mît la main à l'œuvre pour se réformer. Cependant Pierre d'Ailly et le chancelier Gerson ne négligeaient rien pour mettre fin au schisme qui rendait tout remède impossible. »

Puis l'Abbé parle de la célèbre décision du Concile de Constance qui soumettait le Pape au Concile général, en ce qui concernait la foi et l'extinction du schisme, et il ajoute : « mais les circonstances rendaient cette décision non-seulement opportune, mais nécessaire, surtout si l'on fait attention qu'au schisme était venue se joindre l'hérésie (Essai sur la Réfor. protest., chap. I, parag. 1.) »

8. Écoutez, maintenant, une autorité très-imposante, le Père Antonin Maurel, de la Compagnie de Jésus. Dans son ouvrage assez récent, « l'Église et le Souverain Pontife, » honoré d'un bref de Pie IX, il écrit : « Que répondre à ceux qui, avec Fleury et les siens, admettant l'autorité de ces décrets (des sessions IV et V, de Constance), soutiendraient à l'exemple des prélats de l'assemblée de 1682, qu'ils ont été faits et approuvés pour tous les temps et non pas seulement pour un temps de schisme?

« Il faut leur répondre que leur assertion est illégitime et sans fondement. En effet, le but principal pour lequel se tint le Concile de Constance fut l'extinction du schisme d'Occident. A cette triste époque, la chrétienté était divisée entre trois obédiences : celle de Jean XXIII, celle de Benoît XIII et celle de Grégoire XII. Or, d'une part il était très-difficile ou même impossible de discerner le pape vrai et légitime, et de l'autre, les trois compétiteurs, du moins Jean XXIII et Benoît XIII n'étaient point disposés à abdiquer. — Il fallait cependant sortir de cet état de choses si funeste à l'Église; il

fallait mettre un terme au schisme qui la désolait; et c'est pourquoi le Concile de Constance s'attribua sur les trois papes douteux, ou sur les trois prétendants à la Papauté, une autorité qu'il ne s'est point attribué sur un pape certain. Tel est le sens de ces deux décrets... Les sentiments du Concile de Constance lui-même sur la supériorité, la prééminence et l'autorité du Siége romain, écartent tout doute sur le sens des deux décrets en question. (L'Égl. et le Souv. Pont., chap. XVI, art. 5.)» Voilà bien qui est clair et compréhensible, n'est-ce pas?

9. Une exposition si nette, si concluante en faveur du Concile et de Gerson qui en fut l'âme, devrait être comprise des adversaires? Hé bien! non. Les Papes la donneraient eux-mêmes, les papes feraient eux-mêmes l'apologie du Docteur très-chrétien, comme le fit depuis Clément XIV, qu'ils n'absoudraient pas pour cela ce grand génie, et ne l'en incrimineraient pas avec moins d'audace et d'injustice. On l'a toujours dit, et l'expérience l'a toujours prouvé, il n'est pas d'ignorance pire qu'une demi-science, surtout pour les grandes questions théologiques, et quand cette demi-science est doublée de préjugés!

10. Pourtant, d'après le savant Directeur de « l'Avenir catholique (du 13 mai 1869),» toute cette longue controverse, agitée depuis bientôt cinq siècles, ne reposerait que sur un malentendu. La science est appelée à préparer le jour aux rayons de la vérité. La principale difficulté des sessions IV et V, dit l'éminent Prélat qui a dirigé cette publication avec un savoir si profond et une sagacité non moins consommée, est dans les mots « ad fidem » qu'on lit au lieu de « ad finem. » Les cinq premières éditions du Concile de Constance ne contiennent pas ces mots « ad fidem; » elles portent seulement : « In his quæ pertinent ad extirpationem dicti schismatis. » Cette leçon est d'autant plus remarquable que l'édition de Haguenau, de 1500, qui a servi de type aux suivantes, a été faite d'après l'exemplaire authentique du Concile de Bâle, manuscrit de la bulle « sub plumbo. » Les Pères de Bâle, ajoute le docte Prélat, avaient pourtant tout intérêt à mettre dans leur copie les mots : « Ad fidem. » S'ils les ont omis, c'est vraisemblable-

ment parce que l'original qu'ils faisaient transcrire ne les contenait pas. C'est ainsi que s'expriment des écrivains aussi prudents que doctes, et d'une science aussi modeste qu'elle est phénoménale. Il n'appartient qu'aux grands esprits de saisir dans leur ensemble et dans leurs moindres particularités les grandes choses.

Les savants concevront l'importance de cette rectification d'un endroit interpolé par des protestants, ou de furieux adversaires du Chancelier. Ils peuvent voir au lieu cité de « l'Avenir catholique » avec quelle sagesse et quel bon sens l'éminent Directeur prouve que l'interpolation est tellement évidente, que la construction grammaticale du texte tronqué (du décret) ne serait plus claire, mais vicieuse.

11. Ce que voulaient Gerson et autres, ce n'était donc pas la réforme des jugements du Pape en matière de foi, non, et le texte rétabli ainsi est clair, est décisif pour conclure de la réforme de l'Église dans son Chef et dans ses membres, « in capite et in membris. » Qu'est-ce donc que cette réforme que le Concile de Constance s'attribue? demande le Prélat cité. Il nous semble qu'il veut simplement désigner les abus scandaleux qui ne s'étaient que trop renouvelés sous le pontificat de Jean XXIII : Simonie, dilapidation, vente des charges ecclésiastiques, extorsions, violences, les cardinaux investis de l'administration de plusieurs diocèses, des enfants de cinq ans élevés à l'épiscopat et à la pourpre [1]... Depuis longtemps la chrétienté gémissait sur ces abus, et réclamait

[1] Je mets au défi les adversaires de taxer ces choses d'exagération. Et quand ailleurs (chap. VIII, n° 2.) j'ai cité Gerson qui dit que certains bénéficiers avaient jusqu'à neuf bénéfices à la fois, le Docteur était loin d'exagérer, lui qu'on oserait presque qualifier d'imposteur. Henri de Hesse, docteur de Sorbonne, qui écrivait en 1381, au temps du schisme, se plaint dans son traité intitulé « Conseil de Paix » de bien des abus, que ma plume se refuse à transcrire et qu'on croirait à peine à notre époque. « Deux cents, et jusqu'à trois cents bénéfices, dit-il, sont accumulés sur la tête d'un seul. » On peut donc se faire une légère idée des abus énormes qui s'ensuivirent, des superstitions qui régnaient, de la corruption effrénée des mœurs, de l'affaiblissement de la foi et du refroidissement de la charité dans les âmes. Sans quoi, du reste, l'hérésie de Luther ne se fût pas propagée avec une telle rapidité et une telle universalité. Les choses en étaient

la réforme « in capite et in membris. (Aven. cath., loc. cit.). » Certes! elle était urgente.

Ailleurs le même Prélat écrit : « Gerson cite plusieurs fois les décrets des sessions IV et V ; il dit qu'ils étaient nécessaires pour parvenir à l'extinction du schisme. Nulle part il n'argumente de ces décrets pour soutenir que le Concile général puisse rendre des définitions dogmatiques, malgré l'opposition du Pape légitime et certain. » Loin de présenter les décrets des sessions IV et V comme une définition dogmatique, comme une décision infaillible se rapportant à la Foi, il les appelle « une très-salutaire détermination, une loi, ou règle, servant de direction fondamentale et quasi infaillible, pour écarter les obstacles qui empêchaient l'extinction du schisme. » C'est ce que nous lisons en propres termes dans le sermon « Prosperum iter, » prêché par Gerson dans le Concile de Constance, à l'occasion du départ de l'empereur Sigismond, qui allait négocier avec Pierre de Lune.... Gerson pouvait-il traiter de la sorte une définition vraiment dogmatique qui aurait décidé comme article de foi, la supériorité du Concile sur le Pape en matière de foi en toute hypothèse?... Une définition de foi est absolument infaillible, et non pas seulement une règle pratique presque infaillible « directio velut infallibilis. »

12. Certes, les expressions du saint Chancelier excluent toute indécision sur leur véritable sens, tant elles sont claires : « S'il s'agit de la défense de la Foi, dit-il dans son Traité « De modis uniendi..., » de la destruction des hérésies, de la réforme de quelque royaume ou de quelque province, en ce cas la convocation du Concile appartient au Pape assisté de ses cardinaux. Mais si c'est la déposition du pape qui est en question, alors ce n'est pas au Pape qu'il appartient de con-

à un point tel que les historiens de Jean XXII louent ce pape d'avoir dit la messe presque tous les jours.

L'écrivain de la « Revue, » dans ses attaques de Gerson au sujet de la messe (Voyez chap. VI, nos 3 et 8 de ce livre), avait-il souvenance de cette particularité? Pour faire de l'histoire il faut surtout une grande impartialité et ne jamais affaiblir, encore moins dissimuler la vérité.

voquer le Concile. » Excepté donc ce cas, en temps de schisme, le Pape, selon Gerson, est toujours supérieur au Concile général! Impossible de nier cette conclusion [1]. (Aven. cath. au lieu cité.)

13. Il semble bien inutile d'insister plus longtemps sur cet article si largement et théologiquement traité dans les deux articles de « l'Avenir catholique » auxquels les savants peuvent recourir. Mais on ne peut ne pas déduire de cet exposé, que Gerson n'a été mal compris que parce qu'il a été lu dans des copies imprimées sous le contrôle de ses ennemis, tronquées en divers endroits par eux, ou parce qu'il a été mal lu, par prévention, avec parti pris, sans confrontation et concordance des textes disséminés dans ses écrits si nombreux. On ne peut ne pas déduire, surtout avec le même Prélat : « Qu'il est très-douteux que le décret primitif du Concile de Constance ait contenu le mot « fidem », que tous les écrits de Gerson permettent de supposer que nous devons lire (dans le

[1] Que nos révolutionnaires, que nos prétendus gallicans ou ultramontains, ne profanent pas davantage le grand et saint nom de Gerson, quand ils voudront parler des vieilles et bien insignifiantes questions de l'Église gallicane. Qu'ils cessent donc, maintenant que l'infaillibilité Pontificale est formulée en dogme, d'opposer à l'Église romaine l'Église gallicane, ce que le vénérable Chancelier n'a jamais fait ; à la religion catholique, enfin, la religion du Docteur que tous les siècles et tous les peuples représentés par les grands dignitaires de l'Église, ont salué et acclamé d'une voix unanime comme le Docteur très-chrétien.

Destinée lamentable que celle de cet éminent Docteur !... Si dans le sein de la gloire, où, d'après l'Ordinaire de Lyon, ses héroïques vertus et son grand mérite reçoivent leur récompense, il pouvait voir dè quels desseins on veut toujours le rendre complice et à l'appui de quelles extravagances et dans quel but son nom est invoqué par certains écrivains, mauvais farceurs qui, les hypocrites ! font à sa mémoire l'outrage de leurs respects, ses os sacrés, tout desséchés, en tressailliraient d'étonnement et d'épouvante dans le tombeau. Sa voix, autrefois si éloquente et si grave, si solennelle et si persuasive, se ferait entendre encore une fois pour flétrir ces manœuvres infernales et imposer de la part du Dieu de paix et de vérité, un éternel silence à ses calomniateurs, et chanter avec les autres Pères de l'Église, la primauté et par suite l'infaillibilité personnelle du Pontife romain, comme il l'a fait en divers lieux de ses doctes écrits, composés en dehors du schisme qui déchirait le sein de l'Épouse du Christ ; ses pieds enfin, plus agiles que l'éclair, parcourraient le monde pour déterrer dans les bibliothèques ses écrits interpolés sur les Papes et les Conciles et les déchirer impitoyablement.

fameux décret de la IVe session) « ad finem et extirpationis dicti schismatis. » (Comme portent les anciens manuscrits). Que, enfin, nulle part, il faut le redire, Gerson n'argumente du décret de Constance pour établir la supériorité du Concile sur le Pape au sujet des questions de foi qui n'ont pas encore été définies. (L'Aven. cath. du 24 juin 1869.) » C'est là un point qu'il importait de traiter impartialement.

14. Ces citations nombreuses, qui deviendraient ennuyeuses et prolongeraient outre mesure cet écrit, ont paru nécessaires pour venger l'illustre et saint Gerson de la perfidie ou de l'inconséquence de ses astucieux ennemis. Elles prouvent invinciblement le service immense, inappréciable, qu'il rendit, non-seulement à l'Église, mais au monde entier ébranlé par le choc du schisme d'Occident, au moyen de la grande influence qu'il exerçait, de la principale part qu'il prit aux délibérations et décrets du saint Concile général de Constance [1]. C'est à raison de ses immenses travaux, de ses doctes écrits, de son

[1] Qui peut ignorer que le Souverain Pontife Alexandre V, que Gerson eut l'honneur de haranguer, se trouvant au lit de la mort, fit assembler ses cardinaux dans sa chambre et leur dit que nulle nation n'avait travaillé à l'extinction du schisme avec autant de dévouement et d'intelligence que la France ?

N'était-ce pas, de la bouche d'un Pape légitime, faire le plus magnifique éloge de notre Gerson, l'âme de tout ce qui a été dit, écrit et fait pour éteindre le grand schisme d'Occident et rendre à l'Église, avec la paix dans l'unité, son chef, c'est-à-dire un pape certain ?

Et maintenant on vient répéter cet éternel refrain : « Gerson, le gallican Gerson ; Gerson, le patriarche du gallicanisme !... » J'ai déjà montré l'ineptie d'un tel terme (chap. XXVIII, n° 7). Mais il n'importe pas moins de faire l'éloge de l'Église gallicane que l'éloge du soi-disant gallican Gerson et de les venger l'une et l'autre. Gallican, messieurs les adversaires, vient, vous ne pouvez l'ignorer, de l'Église gallicane. Or, l'Église gallicane et l'Église chrétienne catholique romaine, c'est tout à fait la même Église, comme l'Église d'Espagne, l'Église de Paris, l'Église de Lyon. Bien inconséquent qui nierait cela ! Qu'on nous montre une seule époque, depuis dix-huit siècles où l'Église gallicane ou de France se soit séparée ou seulement écartée de la règle de foi de la sainte Église romaine, mère, reine et maîtresse de toutes les Églises.

Le terme donc d'Église gallicane fait le plus bel éloge de l'Église catholique en France, et Gallican serait certes une épithète des plus honorables (puisque Gallican signifie chrétien des Gaules), si on n'avait pas profané un tel terme. Le baiser, signe de l'amitié et de la fraternité, n'est-il pas devenu sur les lèvres d'un Judas une marque de trahison et de

héroïque zèle et de son admirable sagesse, pour rendre à l'Eglise, dans ce temps d'affreuse calamité, l'unité et la paix, qu'il mérita d'être regardé et proclamé solennellement en plein Concile par le cardinal Zabarella, italien, qui siégeait à côté du Souverain Pontife, le plus excellent Docteur de l'Église [1]. On sait avec quelle sainte énergie et quelle prudence

perfidie ? Le baiser lui-même en est-il moins innocent ?... Soyons donc conséquents !

Inutile, maintenant, de louer l'Église gallicane. On sait assez qu'elle a été une des portions les plus florissantes de la chrétienté. Aucune autre Église après celle de Rome n'a produit plus de dévouements, plus de vertus, plus d'œuvres de charité, plus d'institutions scientifiques. Aucune n'a été illustrée par plus d'invincibles martyrs, par de plus grand saints, de plus brillants génies, de plus savants docteurs, de plus zélés défenseurs de l'Église romaine. On est ravi, étonné, émerveillé quand on parcourt cette immense pléiade de célébrités et d'illustrations chrétiennes en France, parmi lesquelles resplendissent du plus vif éclat et d'une gloire sans égale et saint Bernard et le bienheureux Jean Gerson, Chancelier de Paris, et après eux Bossuet. Malou regrettait peut-être de n'avoir pas de si grands génies à offrir dans sa patrie? O France, sois fière de posséder de telles célébrités !

Telle est, messieurs les adversaires, notre sainte Église gallicane. Est-elle digne, maintenant, de votre respect, de votre amour, de votre dévouement? N'êtes-vous pas honorés de lui appartenir? Ou peut-être est-ce plutôt elle qui doit être fière de vous avoir dans son sein. Je m'en réjouis avec elle ; soyez les dignes fils d'une telle mère !

En tous cas, veuillez ne pas oublier que les Souverains Pontifes de Rome, lui ont toujours assigné le premier rang parmi les Églises chrétiennes. « Nous reconnaissons et avouons, dit le pape Grégoire IX, qu'après le Siége-Apostolique, l'Eglise gallicane est, pour toute la chrétienté, un modèle et une colonne inébranlable de la Foi. » Ce seul éloge suffit! D'où vient donc une si étrange aberration, que certaines âmes timides n'osent plus prononcer les termes d'Eglise gallicane, et que le mot Gallican en met certains autres en fureur ? Singuliers fils, n'est-ce pas, qui jettent un regard dérisoire sur leur mère, en disant : Elle est gallicane !... et qui repoussent au banc de l'ignominie leurs frères en Jésus-Christ parce qu'ils se montrèrent pleins d'amour et de zèle pour cette admirable mère, en disant : « Ce sont des gallicans !... » Est-ce que tous les fidèles peuvent tous demeurer à Rome? Est-ce qu'un catholique gallican ou des Gaules est moins méritant qu'un catholique de Rome ? Allons donc ! Quant au terme de gallican pour désigner celui qui autrefois mettait le Concile général au-dessus du Pape, en dehors du schisme d'Occident, il n'a pas de raison d'exister, depuis que l'infaillibité personnelle du Pontife romain a été décrétée. Soyons donc un peu logiques. Est-ce que nous valons mieux que nos pères dans la foi? Si nous avons fait des progrès, n'est-il pas à craindre que ce soit en rétrogradant, et que pour vouloir être meilleurs catholiques nous soyons moins chrétiens qu'eux ?

[1] « Dicitis, ô Hussitæ, Parisiensem Cancellarium suspectum vobis existere,

il attaqua alors les erreurs de Jean Hus, et retira de l'hérésie Mathieu Grabon (Saucié. Hist. de la littér. franç., in-8, 117); avec quelle fermeté noble et désintéressée il s'employa à faire condamner à ses frais le tyrannicide, et surtout à proposer les moyens les plus efficaces pour la réformation de l'Église.

15. Certes, si selon l'expression d'un penseur, le cœur fait les héros, le dévouement prouve l'amour, il faut bien, n'en déplaise à ses adversaires, avouer que ce Jean Gerson fut un admirable héros chrétien, tout plein d'un amour immense pour l'Église, et pour l'Humanité, comme le démontre victorieusement Mgr Bourret, évêque de Rodez, dans son « Étude sur les sermons français de Gerson. » Lui en est-on reconnaissant? Ah! vous le savez, vous, insulteurs, dont toute l'application est à le perdre de réputation, à le crucifier indignement. Encore une fois, cet homme, plus grand que ses malheurs, prouve bien qu'il ne les a pas mérités[1]. Mais la Providence a son jour de vengeance, de réhabilitation et de gloire, et plus que jamais ce jour se lève radieux sur Gerson. Des plumes inspirées du ciel revendiquent ses droits à l'auréole des Vierges et des Docteurs, à la gloire posthume des Saints.

qui tamen usque adeo super excellens Doctor est, qualis in tota Christianitate vix reperiri queat. »

Nous ne lisons nulle part que l'Eglise ait jamais infirmé ce titre et cet éloge si glorieux pour Jean Gerson. Malou, vous n'aviez donc jamais lu ces choses ? Il est faux, dites-vous, que l'Eglise ait décoré Gerson du titre de Docteur très-chrétien. Je l'entends, ce titre vous gêne en ce qu'il vous présente en ce Docteur un vrai et grand chrétien, en ce qu'il exprime un caractère que vous voudriez pouvoir lui enlever, afin de mieux lui ravir la paternité de l'Imitation.

Cette qualification du reste si bien méritée par Gerson comme il a été dit, d'après saint François de Sales, à raison surtout de son Christianisme pratique, n'a point échappé aux écrivains ecclésiastiques de talent et de cœur venus depuis. Entendez les dominicains Richard et Girard dans leur Bibliothèque sacrée. (Art. Gerson.)

« A Constance, Gerson s'y attira l'admiration de tout le monde, et il y fut regardé comme l'Oracle de l'Eglise universelle, dont les paroles étaient autant de décisions. Le cardinal Zabarella lui donnait le titre de Docteur par excellence, et ne trouvait aucun théologien qui pût lui être comparé. »

Ceci n'est pas de nature à faire rire ses ennemis, mais plutôt à les faire grincer des dents.

[1] Lisez ce trait de sublime éloquence d'un de nos plus grands orateurs

16. Certes, encore une fois, il faut que les droits de Gerson sur l'Imitation lui soient bien acquis, qu'ils paraissent à ses adversaires bien fondés, bien concluants en sa faveur, pour qu'ils ne puissent trouver d'autre moyen de l'en dépouiller, que celui d'insulter à sa vertu, de méconnaître ses mérites, et anéantir sa mémoire, ou tout au moins d'essayer à diminuer son influence sur le clergé et sur les fidèles. Ne semblent-ils pas avoir compris cette boutade d'un certain conspirateur contre Dieu et son Église : « Mentez, mentez! il en restera toujours quelque chose [1]? »

sacrés contemporains, et qui résume on ne peut mieux Gerson, son caractère, ses œuvres...

« Quelle figure, messieurs, et quelle carrière que celle de cet illustre Chancelier de Paris, qui, tour à tour théologien, orateur, controversiste, écrivain ascétique, instruit la jeunesse, harangue les multitudes, se jette en médiateur au travers des partis, est mêlé à tout, laisse partout la trace de son nom et de ses œuvres, qui, non moins grand dans la solitude que sur la scène du monde, lègue à la postérité le fruit de ses méditations dans un livre dont on a pu dire que c'est le plus beau qu'ait écrit la main d'un mortel, puisque l'Évangile est de Dieu; qui, enfin, récompensé de ses services par l'exil, se console dans l'étude de la disgrâce des hommes, et passe les dernières années de sa vie, lui l'âme de deux Conciles, le conseiller des papes et des rois, à enseigner le catéchisme à de pauvres enfants auxquels il apprend à répéter tous les jours cette prière de l'humilité : « Mon Dieu, mon créateur, ayez pitié de votre pauvre serviteur Gerson! » (Mgr Freppel, « Discours sur l'Histoire de la Sorbonne. »)

Après semblable témoignage d'une si haute autorité, d'un tel Évêque, on peut reproduire ce que dit le « Journal Historico-Politique de l'Allemagne catholique. Tome LXIII, p. 10.) Il y a, et il y eut de tout temps des individualités qui ont grandi à raison de l'époque à laquelle elles ont vécu et agi, mais dont la valeur a souvent été estimée au-dessus ou au-dessous de leur mérite, tantôt suivant l'entreprise de ceux qui cherchent à les exalter, tantôt suivant les efforts de ceux qui tendent à les faire déprécier. Une de ces individualités est le docteur Jean Gerson, lequel, qu'on le juge comme l'on voudra, apparaît toujours comme une brillante étoile au milieu de la nuit de l'époque la plus malheureuse que l'Eglise de Dieu ait eu à traverser; nous parlons du schisme d'Occident. »

[1] Dieu en soit loué! Si Gerson a quelques fanatiques qui se traînent avec leur ignoble intolérance dans la voie des calomniateurs, des diffamateurs, des persécuteurs, il a des milliers d'admirateurs, de défenseurs, de propagateurs de ses gloires. En voici un qui, au commencement du débat pour la cause d'auteur de l'Imitation, a rappelé d'une manière solennelle les titres du saint Chancelier. C'est Louis Haslé qui soutint, le 20 janvier 1653, en Sorbonne, une thèse dédiée à la mémoire de Gerson, avec l'inscription suivante :

« Piæ memoriæ Joannis Gersonii, devoti de Imitatione Christi opus-

17. Ils oublient au moins ce qu'a écrit le pape Grégoire XVI dans son « Triomphe de l'Église, « que le Concile général de Constance fut plutôt réellement favorable qu'opposé à la puissance monarchique des papes. » (Cité par l'abbé Corbletz : Le Conc. de Const.) « Et nunc intelligite !... » Au moins encore une fois, ne soyez ni plus romains, ni plus intolérants que les papes ! Ils oublient enfin cette vérité démontrée ailleurs, formulée ainsi par l'illustre historien, l'abbé Darras, que « le Concile de Constance fit rétrograder le protestantisme d'un siècle et sauva l'Église (Hist. de l'Égl., VIe époq., chap. IV, nº 36.) » L'abbé Guyot déclare aussi que le Concile de Constance fut célèbre par la fin qu'il mit au schisme. (Som. des Conc. génér., tom. II, part. II, sect. 2e). Voilà, n'est-ce pas, des autorités bien graves et bien compétentes de théologiens célèbres qui ont profondément étudié et sagement élaboré la question. Ces autorités valent au moins celle d'un Grégory, d'un Nardi, d'un Malou et de l'honorable écrivain de la « Revue. »

18. Loin donc de fustiger avec tant d'impertinence et de déloyauté le saint Concile de Constance, de censurer, d'excommunier, de damner les cardinaux de si haute vertu et les évêques de si grands talents (comme Gerson qui en fut l'âme et l'organe,) et qui l'ouvrirent, le présidèrent, le finirent sous la direction de l'Église[1], on devrait, au contraire, recevoir le saint Concile et vénérer ses Pères avec amour et reconnaissance. Et loin de dire avec un écrivain moderne, riche

culi auctoris, sui sæculi erga principes Baptistæ, erga pontifices evangelistæ pacis, qui pro tuendâ veritate, domo, patriâ, cognatis, amicis, dignitatibus, rebusque propriis privatis, sanctitatis opinionem miraculis confirmatam, pauperrimæ, humillimæ, piissimæ vitæ conversatione meruit... »

On est heureux de rencontrer parmi tant d'absurdités de quelques pauvres illogiciens, des raisons si hautement bien exprimées par le génie et la piété unis à la science et à l'éloquence. Certes, jusqu'à présent les plus imposants témoignages comme les plus grands éloges pour Gerson comme auteur de l'Imitation n'ont pas manqué. Chaque siècle, chaque année même, en a fourni et surabondamment. N'est-ce pas l'une des causes des saintes colères de la plupart des adversaires du vénéré Docteur?...

[1] Ce fut un Pape, Jean XXIII, qui ouvrit le Concile général de Constance, et un Pape légitime, Martin V, élu par le Concile, qui le termina. C'est à noter!

d'ailleurs de talents et de science, mais distrait par l'opinion des intolérants :

« Tant d'auteurs vraiment romains se sont contentés de jeter un voile d'indulgence sur le Concile de Constance, » il eût été mieux d'écrire : « Ce n'est pas sur le saint Concile qu'il faudrait jeter un voile d'indulgence, c'est sur les désordres et les abus criants des cours pontificales de cette époque, » comme il a été observé d'après Mgr Lavigerie.

19. N'en déplaise à l'inconséquent Malou, au fantastique canoniste Bouix, si Luther et Calvin ont causé de si grands ravages dans l'Église, ce n'est ni au Concile de Constance, ni à Gerson qu'il le faut imputer, comme ils ont osé le faire, mais uniquement à l'ambition des faux papes et à la résistance opiniâtre que certains membres du Concile intéressés à ne pas divorcer avec leurs passions ou leurs chimères, et par conséquent à prolonger le schisme, ont faits à la réforme entière de l'Église dans les mœurs et la discipline, demandée avec tant d'instance par les saints personnages de l'époque : d'Ailly, Gerson, Clémangis...

20. O hommes intolérants qui, avec une si insultante audace, jetez le blâme et déversez si imprudemment le fiel de votre aveugle courroux sur Gerson, ce très-doux et très-saint génie de la foi, de l'humilité et de la charité chrétienne, parce que parmi tant d'excès si coupables et d'abus si criants, il n'a pas su dissimuler la vérité évangélique et divine [1], qu'eussiez-

[1] Le chien vigilant et fidèle dans la maison de son maître est bien l'emblême de la vigilance de Gerson dans l'État et dans l'Église, de sa fidélité et de son zèle à se déchaîner contre l'hérésie, à réprimer les abus, et les dénoncer bien haut. Quand tous se taisaient, Gerson se leva pour venger Dieu !

On a remarqué ci-dessus, chapitre XVIII, n° 14, que Gerson ne dissimulait pas plus la vérité devant les rois et les papes que devant le peuple, et on a rapporté le faux et déloyal jugement d'un certain archevêque de Cambrai sur son compte, par rapport au discours ou harangue : « Vivat rex, » qu'il prononça en présence du roi Charles VI : « Toy, prince, dit Gerson, tu ne faicts pas tels maux, il est vrai, mais tu les souffres. Advise si Dieu jugera justement contre toy en disant : Je ne te punirai pas, mais si les diables d'enfer te tourmentent, je ne les empescherai pas. » En choses semblables (Voir cette harangue faite au nom de l'Université, un vol. in-8, 3e édit.). Grégory qui, comme le prélat cité, n'a pas eu le bon sens de faire la part des temps, des lieux et des personnes, trouve de telles admo-

vous fait, si vous eussiez été à sa place, en présence de ces faux papes qui, au lieu de gouverner sagement l'Église de

nitions bien déplacées. « Qu'on juge, dit-il, par là, de la violence de l'orateur, comparée à l'humble douceur de l'auteur de l'Imitation? (Hist. du liv. de l'Imit., tom. I, chap. 7). » Savant homme, il n'a pas su, ou il a feint d'ignorer que Gerson représentant l'Université dont il était Chancelier, était à la fois homme d'État et homme d'Église, chargé de veiller au dépôt de la foi et des bonnes mœurs, et qu'il avait l'autorité d'haranguer les rois et les Papes. Il aurait dû savoir « qu'on était alors dans de mauvais jours, dit Mgr Bourret. Le roi toujours malade ne reprenait sa lucidité d'esprit que pour voir des maux qu'il ne pouvait réprimer. La reine et le duc d'Orléans s'abandonnaient à tous les excès de l'intempérance et d'une prodigalité scandaleuse (nos ancêtres du moyen-âge, certes, ne valaient pas mieux que nous! loin de là!) Jean-sans-Peur conspirait, les gouverneurs des provinces dilapidaient les finances, le peuple foulé murmurait, l'Église divisée s'agitait, et l'ennemi était au cœur du royaume. Pour surcroît de malheur, la mésintelligence, le désordre régnaient partout. Nulle part on ne trouvait une main assez ferme pour saisir les rênes du gouvernement, et arrêter sur le penchant de l'abîme la France près de périr.

« Dans ces circonstances, continue le savant Évêque de Rodez, l'Université se rendit au Louvre, et là, en présence du roi, du Dauphin et des seigneurs de la cour, elle fit entendre par la bouche de son Chancelier, l'expression de sa douleur et du mécontentement public. Gerson parla respectueusement et avec une grande énergie. Sa harangue, divisée en trois parties, touche à toutes les grandes questions de l'origine du pouvoir et de sa légitimité. Il expose successivement les droits et les devoirs du prince, comme homme, comme chef de la société civile et comme chrétien. Rien ne manque à l'appui de sa thèse... C'est une espèce de traité d'économie politique comme celui que saint Thomas a écrit sur la même matière... C'est une pièce curieuse à étudier pour ceux qui voudraient connaître comment on entendait à la fin du moyen-âge les grands principes sociaux. (Voir Essai sur les serm. franç. de Gerson, chap. III, art. 2.) » Voilà donc ce que le prélat de Cambrai, Saint-Albin, cité plus haut, chap. XVIII, n. 14, l'évêque de Bruges, l'ergoteur Grégory et autres n'ont pas su voir; de là le faux de leur appréciation de Gerson et de son discours « Vivat rex » et semblables prononcés en semblable occasion.

La même observation s'applique naturellement aux harangues et discours du vénéré Chancelier devant les anti-papes et même les Papes légitimes. Nouveau saint Bernard, il fut toujours le plus puissant écho de la vérité, de l'ordre et de la justice. Enfant le plus soumis et le plus dévoué à l'Église catholique et au Saint-Siége, il fut aussi de son époque le plus zélé et le plus ardent pour tout ce qui pouvait rehausser leur gloire, servir leurs intérêts, défendre leurs droits et leurs priviléges. C'est surtout sous ce rapport que Gerson n'est connu qu'à demi, que dans un faux jour obscurci par l'envie de ses ennemis, ou même n'est pas connu du tout. On va m'accuser de revendiquer aveuglément et par passion une gloire, une vertu, un talent, un mérite à Gerson qu'il n'eut jamais. Hé bien, c'est encore l'autorité du grand évêque de Rodez, Mgr Bourret, que j'invoque. C'est là le prudent écrivain qui nous redit l'amour, l'amour ardent, pur et

Dieu, selon leur mandat, y fomentaient une division intestine, s'excommunaient réciproquement et travaillaient à qui

héroïque du Chancelier de Notre-Dame pour l'Église catholique romaine. Prêtez l'oreille, fanatiques adversaires!

« Quand il vient, dit-il de Gerson, à la protection qu'un prince chrétien doit accorder à l'Eglise, le souvenir de ses malheurs et de ses déchirements lui arrache des accents de la plus pathétique éloquence... (Essai, chap. III, art. 3.) Quelquefois il fait usage de l'invective et de la menace. Quand il voit, par exemple, les grands fouler les petits, l'orgueil des seigneurs troubler la paix des royaumes et les combinaisons de l'intérêt privé se substituer au bien général, son âme s'indigne, son style devient hardi, âpre, véhément, il a des expressions amères, des évocations terribles, des mouvements précipités et pleins d'une ardeur qui a peine à se contenir. « Le plus souvent il a recours cependant à l'obsécration et à la prière. Gerson nous dit lui-même (et tous ses contemporains lui rendent ce témoignage, dont pourtant ne veulent pas convenir ses adversaires!) qu'il avait l'âme sensible et portée à la pitié. Sa nature penchait vers les formes affectueuses et suppliantes. Comme dans tous les esprits mystiques, on trouve dans son caractère ce fond d'amour et de tendresse qui prédispose au pathétique. Aussi emploie-t-il fréquemment ce moyen pour triompher des obstacles que les mauvaises passions opposent aux réformes qu'il désire voir s'accomplir dans l'État ou dans les consciences. Quand il parle des malheurs de l'Eglise, du schisme qui a jeté dans son sein la discorde, des aspirations de toute la chrétienté vers l'unité, il est déchirant, il arrache des larmes... (Essai, chap. IV.) » Voir aussi l'éloquent sermon du chancelier Gerson, pour le retour des Grecs à l'unité, traité en 1409 et publié par le prince Augustin Galitzin, in-4° de 60 pages, Paris, 1859. On y lira avec quelle force l'illustre orateur revendique la primauté et l'indéfectibilité pour « le saint Pape l'évêque universel de Rome. » Je cite, que les adversaires entendent! « Et combien que le Chief principal et comme essencial (de l'Eglise) soit Dieu, en char humaine « Caput ecclesiæ Christus, » toutes fois il a vouiu constituer un chief second comme vicaire... Et comme y n'est que une bonté espirituele de grâce, c'est-à-dire une foy, une charité et un baptesme y ne doibt exister que un chief souverain par lequel soit communiquée ceste bonté défendue et gardée; et ce chief, nous l'appelons le Pape, notre saint Père qui est vrai et seul vicaire de Jésus-Christ. Car autrement l'Eglise légierement torneroit tantost en division s'il n'y avoit un chief principal et souverain auquel on peust et doist recourir. « Hoc potest amplius dilatari ex scripturis legis nostræ. »

« Si appert que ceulx sont scismatiques qui empeschent ou troublent ceste union par malice ou folle assercion. Pourtant tant on doibt labourer que tous obéissent à un chief principal comme on doit labourer à unité. Et profite ceste considération à notre propos si les Grecs vouloient dire que leur Patriarche de Constantinople fust chief de son Eglise sans estre sujet au Pape Universel de Romme, car ce serait dire que saint Pierre ne fut vrai Pape Universel. Elle profite aussi à monstrer comment ils doivent tenir les déterminacions faictes par le Saint Pape de Romme... » Peut-on être plus romain?

Cette fois les adversaires auront-ils l'intelligence du vrai caractère de Gerson, sur la Papauté?

mieux mieux à déchirer le sein sacré de l'Épouse mystique du Seigneur Jésus? On ne peut exprimer toutes les douleurs et les amertumes dont, par leur faute, fut en ce temps-là abreuvée l'Église, cette mère universelle des chrétiens fidèles.

21. Vous voudriez qu'on les crût impies et qu'on les traitât comme tels, ces vénérables réformateurs catholiques qui criaient sans se lasser contre les abus invétérés? pourtant ils ne sont que sincères. (De Martonne, Piété au moy. âge. III, 25.) Vous oseriez les assimiler à un Luther, à un Calvin, à un Jansénius et aux fauteurs de notre grande révolution, comme a l'audace de le faire le bon Malou, de Bruges, après le misanthrope Nardi [1]! En vérité, êtes-vous conséquents? êtes-vous logiques? êtes-vous seulement raisonnables?... Ces plaintes, ces déclamations, ces larmes de pitié sur les maux de l'Église, ces demandes répétées de réforme des abus, dont vous les accusez avec une acrimonie injustifiable, représentaient alors l'Église, la justice et la vérité, Dieu lui même, vérité éternelle, immuable et souveraine. Les paroles du prophète : « Omnis homo mendax. (Ps. CXV.) » étaient on ne peut mieux applicables qu'à cette époque, où presque tous les hommes s'étaient détournés des sentiers de l'Évangile, ou presque tous étaient comme ceux dont parle le prophète : « Simul inutiles facti sunt (Ps. XIII.) » S'ils n'eussent été que cela, mais ils déchiraient le sein de l'Église leur Mère; et parce que quelques-uns de ses nobles fils pleins de cœur et de sentiment

[1] « On peut dire, écrit Malou d'après Nardi, que cet homme (Gerson), rappelez-vous l' « Ecce Homo! » de l'Évangile, a jeté les semences dont naquirent plus tard la réforme de Luther, la secte de Jansénius et la révolution française. (Rech., chap. V, art. 4). » Sans doute qu'on peut le dire, mais dire et prouver, n'est pas la même chose. Toutefois on peut dire aussi, on peut même prouver, que Malou est un imposteur!... Et puisqu'il voulait rechercher le principe des hérésies et de notre grande révolution, il n'avait qu'à remonter jusqu'à Adam et Ève, jusqu'au combat dans le ciel de saint Michel contre le dragon. C'est un homme vraiment illogique que Malou! Des personnes qui l'ont personnellement connu me l'avaient affirmé, mais son livre m'a confirmé on ne pouvait mieux dans leur témoignage. De tels écrivains ne peuvent faire que du tort à la cause de la religion. Quel profit a-t-il retiré de ses violentes attaques de saint Thomas et du bienheureux Gerson?...

s'apitoyaient sur la souffrance horrible de cette Mère, vous les méprisez, vous les insultez, vous les exterminez? Mais quels fils êtes-vous donc?...

22. Quoi! durant plus de denx siècles, avant que la question d'auteur de l Imitation fût agitée, les grands hommes et les saints qui vécurent alors, et qui voyaient plus clair que nous autres dans l'affreuse période, dans l'abîme inscrutable du schisme d'Occident qu'a dû traverser la sainte Église, loin de blâmer la conduite de Gerson à Constance, l'ont approuvée et défendue à raison des circonstances si difficiles, telles que jamais on n'en vit de semblables. Ils ont fait plus, ils ont comblé de louanges ce grand Docteur, ils lui ont donné les titres les plus pompeux, les éloges les plus magnifiques que jamais homme, fût-il Père de l'Église, n'en a eus; et, depuis le dix-septième siècle, cinq, tout au plus six fantômes de savants flagorneurs, se sont levés pour imposer silence à cette pléiade de grands hommes et de saints dont l'écho de leurs voix puissantes a retenti aux extrémités de l'univers. Ils ont osé, oui, osé infliger des blâmes au génie chrétien et consolateur par excellence, à Gerson[1] !

[1] Ne convient-il pas de le rappeler, après le docte abbé Le Noir, dans le Dictionnaire de théologie, de Bergier? — (Art. Gerson, édition Vivès) — « Dans le système déplorable de l'époque, qui distribuait les places pour de l'argent, la simonie avait atteint son apogée... Gerson réclame en outre une réforme des mœurs cléricales... Les preuves de cette perversion des mœurs éclataient surtout dans la désobéissance et la rébellion, dans une honteuse avarice et un déplorable pharisaïsme...

« Gerson se sert parfois d'expressions qui paraissent dures ou exagérées ; mais il n'est pas seul à parler de cette manière, d'autres personnages de son temps, sages, honnêtes et dévoués de l'Église, s'expriment de même et prouvent combien était nécessaire la réforme religieuse à laquelle ils aspiraient. »

Un écrivain modeste et savant s'exprime toujours avec cette prudence qui ne le compromet pas, ni ne fausse point la vérité.

CHAPITRE XXXVI

AUTRES TÉMOIGNAGES CONTRE L'ÉPITHÈTE DE GALLICAN DONNÉE A GERSON. — INTOLÉRANCE DE SES ADVERSAIRES CONDAMNÉE PAR BENOIT XIV.

1. Avec le savant jésuite Feller, surtout avec les théologiens allemands, je rappelerai encore une fois aux adversaires de Gerson que dans la situation où se trouvait l'Eglise, pour ainsi dire privée de son Chef visible, la célèbre proposition : « Le Concile est au-dessus du Pape, » était bien pardonnable ; mais que ce Docteur ne donnait pas à cette proposition un sens absolu et universel, car (et on l'a prouvé) elle ne l'empêchait pas de soutenir dans les termes les plus formels la primauté et la juridiction du Pape légitime. « Les panégyristes de Gerson, disent encore ces illustres professeurs de théologie de l'Allemagne catholique, les panégyristes de Gerson, ennemis de la primauté, *se trompent* ou *veulent se tromper*, lorsqu'ils prennent dans un sens universel, illimité et absolu, les expressions de ce Docteur, qui évidemment ne doivent être comprises que *dans un sens spécial* et *dans leur rapport immédiat avec le schisme et le scandale qui affligeaient l'Église*, en quête de son Chef légitime... » (Dict. encycl. de la Théol. cath., art. Gerson.)

Il faut que ceux qui désormais, après une interprétation si nette de la doctrine du Chancelier, voudraient quand même le traiter de Gallican, de patriarche du gallicanisme, comme ont osé le faire un Petit-Didier, un Nardi, un ignoble historien de France, et autres soient doués d'une bien forte dose de présomption, d'un esprit bien illogique, d'un cœur bien méchant ; il faut qu'ils soient déterminés, malgré les preuves les plus fortes et les plus convaincantes de son orthodoxie catholique, à le perdre quand même de nom et de réputation. (Voyez l'imposture du bénédictin Petit-Didier, chapitre XIX, n° 5, de cet ouvrage.)

2. Certes, pourquoi le doux et saint Chancelier serait-il plus privilégié que le Christ, son divin Maître ? J'ouvre en cet instant le livre admirable des Evangiles et je lis en saint Luc (chap. II) que le Fils de Dieu fait homme pour nous fut posé par son père comme un signe de contradiction, « et in signum, cui contradicetur. » Ce que le très-érudit père de Carrières explique des méchants par l'opposition qu'ils auront à sa doctrine, on peut ajouter « et à ses exemples et à son esprit. » Pourrait-il en être autrement du Docteur très-chrétien et évangélique suscité par Dieu pour rendre témoignage à son Fils et pour éclairer comme un flambeau lumineux le siècle le plus ténébreux qui se vit jamais depuis Jésus-Christ? La preuve de ceci se trouve dans les nombreux éloges des bons chrétiens et les quelques blâmes de quelques fanatiques dont il fut constamment l'objet.

3. Dans nos jours encore, malgré la cabale des adversaires de Gerson, l'art et la poésie rendent hommage à son mérite incomparable, comme dans ces vers si naïfs et si vrais d'un saint et digne curé de Dozulé.

« Répondez, ô Bernard, Gerson, Bonaventure,
« Hommes de vrai génie et de doctrine pure. »

Gerson a des ennemis remuants, audacieux, insolents, mais qui, fort heureusement, ne le valent pas; qui sont d'un éloignement infini de ses talents, de sa science, de son génie et surtout de sa piété. Et ils osent se mesurer avec un tel chrétien?... Et ils déclament à l'envi contre lui? Et ils couvrent sa belle face d'injures? Mais, après tout, que peuvent les aboiements des chiens contre le doux reflet de la lune suspendue dans les cieux qui les inonde, les ingrats qu'ils sont, de sa douce lumière?

4. Sans doute, car on doit éviter l'exagération et faire enfin les plus larges concessions à ses infortunés adversaires, le doux Gerson se sert ordinairement d'expressions qui, avec son latin parfois un peu barbare, paraissent dures et peu en harmonie avec son esprit bien connu de douceur chrétienne et de charité évangélique. Mais, il faut bien le redire aux

oreilles de ses mêmes adversaires, ses expressions ne sont que l'écho de sa foi si grande et si vive, de son amour si tendre et si héroïque pour Dieu et pour l'Eglise en proie à tant de maux qu'un esprit céleste ne pourrait l'exprimer; elles ne sont que la traduction exacte de son zèle si ardent, si pur et si désintéressé pour la sanctification et le salut éternel des âmes. Un zèle immense, excessif, incomparable et que Dieu seul connaît, un zèle comme celui de saint Paul, s'il ne le surpassait pas, lui dévorait le cœur!... La preuve de ce zèle, direz-vous? Voyez Gerson dans le cloître et l'église Saint-Paul, à Lyon, travesti en maître d'école, catéchiste des petits enfants, pour ainsi réformer l'Église et régénérer l'Humanité. On ne conçoit la pureté et la grandeur d'un tel zèle qu'autant qu'on a de foi en Dieu et à la spiritualité et immortalité de l'âme, qu'autant qu'on apprécie bien le prix inestimable de la grâce divine, l'extrême importance et l'immense bienfait d'une éducation chrétienne et évangélique. « L'homme animalisé, dit saint Paul , ne saurait avoir l'intelligence de ces choses (I Cor. II). » comprises par ceux qui sont divinement éclairés.

5. D'ailleurs l'illustre Chancelier de Paris n'était pas seul à parler de la sorte. Le mal toujours grandissant depuis le plaintif saint Bernard, il devenait toujours plus invétéré. Que dit la sagesse? Aux grands maux, de grands et prompts remèdes. Et notre saint Gerson ne fut-il pas le Consolateur de l'Humanité par son Imitation ou « Consolations internelles? » Suscité par la Providence, il vint en temps opportun, alors que l'Humanité déviait de l'Evangile, pour l'amener dans la voie tracée par le Christ dans ce code sacré, pour l'amener à Dieu qu'elle avait oublié! Est-ce que Jésus-Christ peut jamais abandonner l'Eglise, son épouse? Entendez un écrivain qui assurément est loin d'être suspect, un chrétien, catholique et romain, d'un esprit supérieur et d'un jugement solide, c'est Léon Gautier.

« O Marie ! s'écrie-t-il avec son style poétique, vous avez veillé sur l'Eglise quand Dieu lui permit de traverser cette redoutable épreuve du grand schisme. La science et l'éloquence furent alors, grâce à vous, mises une fois de plus au

service de la vérité. De grands docteurs s'élevèrent et défendirent l'unité sainte. Mais ce fut encore à la France que revint l'honneur de fournir à l'Eglise son plus saint, son plus intrépide défenseur... Gerson! (Prières à la Vierge, part. III, 359). » Ah! si Nardi, Malou, et le casuiste Bouix avaient lu cette phrase!... Qu'en dira l'honorable écrivain de la « Revue?.. » Gerson est donc un grand et saint Docteur dans l'Eglise de Dieu, en France?

En effet, d'après l'abbé Dupin et autres théologiens, d'après aussi le savant L'Ecuy, abbé général de l'ordre de Prémontré, « depuis saint Bernard, l'Eglise n'a point eu d'écrivain d'une plus grande réputation, d'une science plus profonde, et d'une piété plus solide que Gerson. » Ne l'ai-je pas suffisamment prouvé? Bossuet, sous divers points de vue, tout grand qu'il est, se trouve fort inférieur à Gerson.

6. Avant Gerson, remarque Bossuet, dans le Concile de Vienne, un grand évêque, Guillaume Durand, chargé par le Pape de préparer les matières qui devaient y être traitées, mit pour fondement de l'ouvrage de cette sainte Assemblée, qu'il y fallait réformer l'Eglise dans le chef et dans les membres. Après Gerson, combien d'autres saints et grands hommes, dont parle l'Aigle de Meaux, crièrent et invectivèrent contre les abus et demandèrent cette réforme! (Hist. des variat., liv. I). Les illustres personnages de ce temps, comme Gerson, sages et honnêtes, comme lui entièrement dévoués à l'Eglise, s'exprimaient de même, disent encore les Théologiens allemands, et prouvent combien était nécessaire la réforme religieuse à laquelle ils aspiraient (Dict. de la Théol. cathol., art. Gerson). Le tort des adversaires est de vouloir faire entendre, ce qui est évidemment absurde, que notre saint Gerson demandait, outre la réforme des mœurs, la réforme des dogmes. Le Chancelier de Paris était trop éclairé, trop sage et trop prudent, pour demander cela. Il ne fallait pour cette besogne rien moins qu'un Luther et un Calvin! Les dogmes sont immuables, mais la discipline peut s'affaiblir, les mœurs s'altérer et se corrompre, comme il en fut à l'époque du schisme d'Occident. Et pourtant, comme si ces docteurs

en Israël ignoraient eux-mêmes cette distinction importante, ce qui n'est pas, ce que l'on ne peut même supposer, ils osent presque assimiler le Docteur très-chrétien à Luther et à Calvin! Oui, Malou de Bruges et le casuiste Bouix ont porté l'impertinence, la mauvaise foi et l'audace jusque-là! Est-ce croyable? demandera le chrétien honnête et vertueux. Lisez donc les « Recherches... » du premier, et le « De Parocho » du second, et vous serez étonné, et une sainte indignation vous saisira contre eux! Ce qui en est transcrit au chapitre XIX de cette « Clé de l'Imitation » peut suffire.

7. Notre Bossuet, ce Père de l'Eglise catholique, qui, dit Mgr Freppel, réunit dans un merveilleux accord l'énergie de Tertullien, l'élévation de saint Augustin et la profondeur de saint Thomas, Bossuet qui n'a eu aussi pour adversaires, que des catholiques, la plupart superficiels, dit bien que des grands hommes qui, à cette époque, ont demandé la réforme, Gerson est le plus célèbre de tous. (C'est pourquoi, sans doute, il fut toujours le plus insulté par une certaine coterie religieuse qui veut bien entendre l'esprit du christianisme, mais à sa manière plutôt que d'après l'Evangile). Nul que Gerson n'a proposé avec plus de force, dit encore Bossuet, la réformation de l'Eglise dans le chef et dans les membres.

Dans un sermon qu'il fit après le Concile de Pise devant Alexandre V, il introduisit l'Église demandant au Pape la réformation et le rétablissement du royaume d'Israël. Mais pour montrer, observe sagement Bossuet, qu'il ne se plaignait d'aucune erreur qu'on pût remarquer dans la doctrine de l'Église, il adresse au Pape ces paroles : « Pourquoi, dit-il, n'envoyez-vous pas aux Indiens, dont la foi peut être facilement corrompue, puisqu'ils ne sont pas unis à l'Église romaine, de laquelle se doit tirer la certitude de la Foi! » (Hist. des Variat., liv. I). Ces paroles, surtout les dernières, du saint Chancelier sont à considérer. Elles rouvent victorieusement aux adversaires qu'il admettait l'infaillibilité et l'indéfectibilité de l'Église romaine, c'est-à-dire du Pape et du Saint-Siége. Qu'on lise son beau sermon français « sur le retour des Grecs à l'Unité, » (publié par le prince Galitzin, in-4°, p. 31),

on verra que par allusion au grand signe de l'Apocalypse (chap. XII) Gerson compare le signe papal et ses armes au soleil. L'expression est riche et heureuse. D'après notre saint Docteur, c'est la Papauté qui a éclairé et civilisé le monde.

8. On trouve ainsi, dans les nombreux et profonds écrits de Gerson, un grand nombre de textes que ses adversaires ont grand soin de laisser ignorer, parce qu'ils pulvérisent leurs sophismes. Ce n'est donc pas sans un grand bon sens et une forte expression de la vérité que notre Bossuet a dit de Gerson qu'il nommait son maître : « Personne n'ignore ses sentiments, mais tout le monde n'a pas de ce saint Personnage l'idée qu'on en devrait avoir. » Mais à qui donc la faute? A quatre ou cinq flagorneurs, qui, je ne sais dans quel but, autre que celui de lui disputer l'Imitation de Jésus-Christ, s'attaquent à lui comme la vipère des marais au pied du passant [1]. O Français intolérants, autant qu'inconséquents! les Allemands pourtant partisans de Thomas Kempis, mais plus justes que vous ne l'êtes pour Gerson, votre compatriote, vous infligent une belle mais rude leçon. Saurez-vous en faire votre profit?...

9. Je dirais donc à ces inquisiteurs modernes d'un sens si pénétrant, d'un esprit si logique et si fin : De grâce, ne prétendez pas être plus chrétien ni plus catholique romain que l'Église et ses Souverains-Pontifes. Apprenez de cette bonne et indulgente Mère, apprenez des Papes, vicaires du Christ, la tolérance chrétienne, autant, et selon la mesure qu'ils vous prescrivent. Voyez à ce sujet : « Discussions des catholiques

[1] On lit dans « Voltaire apologiste de la religion chrétienne : » — « Entre nos ennemis, les uns sont des serpents, et les autres des ours; mais tous peuvent devenir utiles. On fait de bon bouillon de vipères, et les ours fournissent des manchons.

« C'est une chose aussi amusante qu'utile de rassembler les principales impertinences de tous ces polissons, de recueillir toutes leurs imbéciles méchancetés; c'est les pendre avec les cordes qu'ils ont filées. » (La tolérance de Voltaire lui permettait ces expressions qui nous sont interdites, ajoute l'abbé Méraulf.)

La moralité est que l'époque est arrivée où Gerson se verra glorifié; et ses ennemis confondus, abattus devant lui, traîneront eux-mêmes son char de triomphe.

suivant les règles de l'Église, par le marquis Liberati, avec approbation de Rome. »Vous y lirez comment le saint Pontife Benoît XIV, salué par Voltaire « comme l'homme le plus savant du XVIIIe siècle, » entendait la tolérance chrétienne. Et certes, le plus docte des Papes qui ont occupé la chaire de saint Pierre ne voulait pas se damner !

10. Donc Benoît XIV écrivant à l'inquisiteur d'Espagne, pour le reprendre de la condamnation que son tribunal avait prononcée sur les œuvres du cardinal de Noris, de l'ordre des Augustins, dit entre autres choses : « Quand même les ouvrages mentionnés de Noris friseraient sur quelques points les erreurs de Baïus et de Jansénius... après un laps de tant d'années, pendant lesquelles ces livres ont été l'objet continuel de la plus haute faveur, la prudence sacerdotale et le bon ordre n'exigeaient-ils pas de s'abstenir de cette proscription?... Certainement, ajoute le Pontife, votre érudition ne vous permet pas d'ignorer les exemples de sage conduite que l'Histoire ecclésiastique nous fournit.

« Sous le pontificat de Clément XI, les ouvrages du célèbre Tillemont furent dénoncés pour être examinés, condamnés et proscrits. Les accusateurs (atrabilaires forcenés, comme il y en eut toujours; est-ce donc que le diable n'a pas, lui aussi, son zèle et ses adeptes?) en avaient extrait bien des passages dignes de censure. Hé bien ! le Souverain Pontife imposa silence, persuadé que cette condamnation produirait bien des maux.

« Il tint la même conduite lorsque d'autres accusateurs dénoncèrent au Saint-Office la vie des Saints (Les Acta Sanctorum) commencée d'abord par Bollandus et continuée ensuite par Papebrock et d'autres pères de la Compagnie de Jésus, bien que des hommes d'un esprit pénétrant en eussent signalé un très-grand nombre de passages qui méritaient la censure théologique. » (Où donc ne se fourre pas l'erreur? dans les Bollandistes !...)

L'illustre Benoît XIV parle ensuite de la « Défense des libertés de l'Eglise gallicane, » de Bossuet... « Sous le pontificat de Clément XII, notre prédécesseur immédiat, dit-il, il

fut sérieusement question de condamner ce livre, mais il fut ensuite décidé qu'on ne le censurerait pas, non-seulement par respect pour la mémoire de l'auteur qui avait bien mérité de la religion en tant d'autres points de vue, mais encore par une juste crainte de nouvelles dissensions. »

11. Assurément Benoît XIV à qui les ennemis de l'Eglise catholique n'ont jamais pu reprocher la moindre faute théologique, la plus petite erreur, pas un seul acte d'imprudence ni dans sa conduite ni dans ses écrits [1], était dirigé par l'Esprit de vérité. Qu'en dites-vous, adversaires de Gerson ?... Ecoutez encore ! La leçon est belle et utile.

« Si l'Église, conclut le doctissime Pape, à qui a été divinement confié le devoir de décider sur les doctrines et les opinions de ses enfants, use de tant de ménagements par amour de la paix et de la concorde, à plus forte raison devons-nous le faire, « *nous qui ne sommes pas les souverains docteurs et les maîtres en Israël?* » Et nunc intelligite!...

12. Entendez, implacables adversaires de Gerson, auxquels on est involontairement amené à appliquer cette parole du Fils de Dieu : « Cœci ! excolantes culicem, camelum autem glutientes (Math. XXIII, 24.) » Voilà des pages que les ennemis intolérants du Docteur très-chrétien et évangélique feraient bien de méditer, avant que de forger dans leur tête volcanisée tant d'impertinentes diatribes à l'adresse de cette grande et majestueuse figure du christianisme, de ce grand Philosophe et Père de l Église, Jean Gerson !

13. O bienheureux et saint Chancelier de Notre-Dame de Paris, ô glorieuse illustration de la ville de Lyon, ô Docteur de l'Eglise et Père de la Patrie, vigoureux Défenseur des droits de la justice, de la vérité et de l Humanité dans ceux de Dieu, de la Religion et de l'Etat ; homme incomparable, homme plus qu'angélique, homme vraiment divin, vos ennemis ont beau faire, beau s'agiter, beau crier, tant qu'on parlera du Sauveur dans le sacrement de l'autel, de la Bien-

[1] Il n'y avait qu'un abbé Bouix qui pût détester le saint pontife Benoît XIV et le tenir pour suspect, m'a dit un prélat de Rome.

heureuse Vierge et du patriarche saint Joseph, tant qu'on lira le livre de l'Imitation de Jésus-Christ si fortement reproduite dans vos écrits comme dans votre vie ; tant qu'il y aura seulement un catéchiste catholique et un maître chrétien pour l'Enfance qui nous pousse vers l'outre-tombe, on vénérera votre nom si grand, si doux, si saint et si glorieux ! On bénira la Providence de vous avoir miséricordieusement suscité en des temps si mauvais, pleins de troubles, de calamités, de désastres de tous les genres dans l'Église et dans les états de l'Europe, pour être comme une lampe brillante, un flambeau éclatant, un phare lumineux éclairant l'Epouse mystique du Christ et même l'univers entier ; pour écrire un livre aussi essentiellement consolateur que l'est celui de l'Imitation de Jésus-Christ, et pour nous apprendre par vos célestes leçons et vos beaux exemples, que la paix et la prospérité de l'Eglise, comme le salut du monde, ne reposent, quoi qu'on puisse dire et faire d'ailleurs, que sur l'éducation chrétienne et évangélique des petits enfants, que vous avez tant et si généreusement servis, aimés, bénis, après le divin Maître Jésus-Christ. Oui, encore une fois, tant que les générations humaines rappelleront cette parole si douce , si tendre et si profonde du Christ-Sauveur : « Laissez venir à moi les petits enfants : Sinite parvulos venire ad me... » le nom du bienheureux saint Jean Gerson sera rappelé, béni, loué et invoqué avec amour !

« 14. Le juste vivra toujours dans la mémoire des hommes malgré les dénigrements de ses ennemis, est-il écrit dans le livre des Psaumes. L'impie verra; il s'irritera, il grincera des dents, il séchera de rage; l'effort des impies sera impuissant. Peccator videbit et irascetur, dentibus suis fremet et tabescet : desiderium peccatorum peribit (Ps. CXI.) » Satan, le chef des impies, verra cette gloire posthume de Gerson et il grincera les dents contre le Docteur très-chrétien et évangélique, le consolateur des malheureux. Son plaisir serait de voir la mémoire d'un si saint réformateur oubliée, ses mérites méconnus, son autorité anéantie. Mais, qu'ajoute l'Oracle éternel? « desiderium peccatorum peribit. » Qu'y a-t-il d'aussi redouté de l'en-

fer qu'un bon maître chrétien de l'enfance? Parce que Gerson a été le modèle le plus accompli et le plus grand inspirateur de ce bon maître, l'enfer ne cessera de le persécuter. Quel chrétien serait assez lâche pour concourir avec lui?...

« Non recedet memoria ejus, et nomen ejus requiretur à generatione in generationem. Sapientiam ejus enarrabunt gentes, et laudem ejus enuntiabit Ecclesia... (Eccli. XXXIX. Ex offic. Comm. Doctoris. »

ÉPILOGUE

1. « Une des misères de notre époque, et ce n'est pas la moindre, c'est la désinvolture avec laquelle un certain nombre d'écrivains se permettent de parler d'hommes que leurs vertus ou les services qu'ils ont rendus à leur pays recommandent au respect des honnêtes gens. » (Tournafond. Rev. du monde cathol. du 25 oct. 1874).

Un homme, un Père de l'Église et de la Patrie, est apparu en France au moyen âge; il avait fait des choses prodigieuses pour le Christianisme et pour l'Humanité, aussi a-t-il laissé une réputation extraordinaire et sans égale avec un nom immense comme l'infini. Le grand Pape Benoît XIV le saluait comme le génie de la science et de la sainteté; et il affirme que sa réputation et sa gloire n'étaient pas moindres que son mérite « cujus famam et laudem perpauci assequentur », a-t-il écrit de Gerson !

Le pays qui le vit naître et qui lui légua son nom a complétement disparu sous les ruines. Mais, chose phénoménale ! un homme survit qui l'immortalise avec une gloire incomparable et anime ces ruines. Cet homme, c'est Gerson, qui exprime on ne peut mieux son pays natal comme, au jugement de Benoît XIV, il résume son siècle et le caractère national de la France autant que le christianisme véritablement évangélique.

2. Qu'on ne s'étonne pas que dans cet Epilogue il soit encore question du grand Gerson, de cet immortel génie, de cet

illustre prélat, comme l'appelle Fortis (Voyage pittor. et histor. à Lyon, tome II, chap. 35), » puisqu'il ne s'agit rien moins que d'une réhabilitation complète de notre plus belle gloire nationale, de la plus grande de toutes les célébrités de Paris.

3. La vie des grands hommes offre deux particularités également extraordinaires. Les uns sont acclamés de leur vivant, puis méconnus, conspués par la postérité. Les fils traînent aux gémonies ceux que leurs pères conduisaient triomphalement au Capitole. Les autres, au contraire, ont eu à subir les insultes, les dédains de leurs contemporains, tandis que la postérité plus juste jette sur leur tombeau de tardives couronnes. Gerson appartient plus particulièrement aux premiers.

Cet homme qui fut un grand chrétien, un grand docteur, un grand philosophe, un grand réformateur, un grand patriote, après l'autorité ecclésiastique j'ose dire : un grand et très-grand Saint, a eu la rare fortune d'être compris et honoré par le siècle dont il fut l'âme, la gloire, la grandeur, et par les deux siècles qui suivirent. Un hommage éclatant, universel, fut rendu à sa piété, à sa doctrine, à son génie, à sa sainteté. Par quel insondable mystère est-il donc aujourd'hui flétri par quelques membres du clergé catholique dont pourtant il est et sera toujours l'éternel honneur? Comment expliquer un pareil, un aussi brusque, un aussi injuste revirement?...

4. Le croirait-on si ce n'était malheureusement trop vrai? du corps précieux de saint Gerson conservé miraculeusement durant près de trois siècles, à peine reste-t-il aujourd'hui quelques ossements; encore, dit non sans gémir d'une telle indifférence ou plutôt anomalie le savant Meynis, encore ces quelques parcelles de son corps gisent-elles enterrées, sans honneur, et presque totalement ignorées [1]. (Les grands

[1] Voilà pourtant comme est négligé l'homme, le Saint qui, dit saint François de Sales, mourut par un élan d'amour de Dieu (Traité de l'Am. de Dieu, liv. VII, chap. 9), qu'on trouva mort au pied de son crucifix (Nolhac : Du livre de l'Imit. de J.-C., page 167) et d'une sainteté canonisée par le ciel même! Il est donc vrai que l' « Ama nesciri » de l'Imitation plane aujourd'hui encore sur le lieu trois fois béni où fut inhumé le grand

souv. de l'Égl. de Lyon, chap. XIII). O douleur !!! Noble cité de Lyon, qu'as-tu fait du corps de Gerson, de ce précieux dépôt que la Providence t'avait confié ! Le possèdes-tu encore ? oh ! cède-le-moi ; si je le pouvais, je te le payerais certes bien au poids de l'or. Ne peut-on pas dire de ce Gerson au peuple lyonnais, ce que saint Jean-Baptiste disait aux pharisiens du Verbe incarné vivant parmi son peuple : « Il en est un au milieu de vous que vous ne connaissez pas ! Medius autem vestrum stetit quem vos nescitis (Joan. I, 26) ».

5. Mais la dépouille de Gerson c'est le patrimoine de la France autant que le patrimoine de l'Église, et on a vu, précédemment, combien souvent et fortement son cœur battait pour ces deux Patries. Il en est ainsi et nous sommes coupables d'avoir laissé dans un certain oubli, cet homme, ce docteur, ce saint incompris et méconnu, méconnu parce qu'il est encore incompris. Mais « pourtant, ajoute l'érudit Meynis, le nom de Gerson ne périra pas ; (sans doute, mais encore une fois, pourquoi laisse-t-on périr ses restes mortels ?) et c'est, ajoute-t-il, pour notre ville une gloire d'avoir donné asile à celui auquel sa sainteté et ses talents ont permis d'attribuer, non sans quelque vraisemblance, le livre de l'Imitation de Jésus Christ. (Id. Ibid.) » Vous entendez! Est-ce qu'une voix unanime ne proclame pas toujours Gerson l'auteur de l Imitation ?

6. Sans aucun doute Jean Gerson, qui fut l'un des esprits les plus éclairés et les plus honnêtes de son temps (Charl. Jourdain. Revue des quest. histor. octob 1874 : 372) Jean Gerson qu'on ne peut mieux apprécier et louer que par un sentiment de profonde admiration, est un de ces génies qui peuvent se passer d'apologies et d'apologistes. Son nom immense traver-

et saint Gerson. Aurait-il demandé au Seigneur cette grâce, fruit de l'héroïsme divin, d'être toujours inconnu et méprisé après sa mort, même par sa Patrie? En ce cas, ses vœux seraient complétement exaucés. Les saints ne souhaitent que la gloire du bon Maître pour lequel ils sacrifient leur existence entière. Mais l'enfer ne serait-il pas lui aussi complice dans cette sorte d'indifférence, de singulier mépris même, dont ce Serviteur de Dieu est l'objet de certains catholiques? Certes l'enfer ne peut qu'abhorrer un Docteur qui lui déclara ouvertement une si grande guerre et lui arracha tant de pauvres victimes. Mais serait-il croyable que des chrétiens catholiques fissent cause commune avec l'enfer?...

sera glorieusement les âges futurs; ses ennemis eux-mêmes le mènent malgré eux au faîte de l'honneur et leur perfidie lui sert de char triomphal. Grâce donc à leur inique trame, son nom resplendira toujours d'un éclat plus vif et plus brillant à travers les nuages amoncelés par ces audacieux adversaires, et, couvert de gloire et de bénédictions, il versera toujours sur le monde des flots d'espérance et de consolation. Ainsi sont déjouées les menées de ces hommes étranges qui se font un mérite de profaner ce que l'Humanité a de plus pur, de plus sublime et de plus saint.

7. Je suis donc presque confus, moi l'un de ses plus humbles disciples et admirateurs, d'avoir pris la plume pour venger une mémoire aussi sainte, aussi méritante et aussi vénérée par l'élite de la science, du talent et de la vertu.

Cette plume, pourquoi l'ai-je prise? ah! c'est que j'ai obéi à trois instincts irrésistibles: à l'amour de la vérité et de la Patrie, d'une part; à l'indignation de l'autre [1].

8. Je pense bien que maintenant la lumière est faite et que cette glorieuse et lumineuse figure rayonnera à l'avenir plus radieuse, plus resplendissante que jamais sur le piédestal que des ennemis ignorants ou aveuglés ont cherché à ébranler, sans se souvenir que le granit est, par son essence même, indestructible, et qu'un pygmée n'abattra jamais un colosse.

J'ose bien espérer plus encore, que notre Patrie, toujours si chère au vénérable Chancelier de Paris, qui avait pour elle comme un culte bien grand, jusqu'à endurer un long et dur exil, le comptera maintenant, plus qu'autrefois, au rang de ses premières célébrités, même de ses Pères, et revendiquera toujours contre ses nouveaux agresseurs, s'il en surgissait, sa

[1] Assurément, me suis-je dit souvent à moi-même, un homme si indignement traité que l'a été Gerson depuis bientôt deux siècles, depuis qu'on s'est vainement efforcé de lui ravir l'Imitation de Jésus Christ, a bien droit à quelque chose de plus qu'à un sentiment de stérile compassion; il a droit à une vigoureuse justification et à une glorieuse réhabilitation; quel intérêt avais-je donc à défendre cet incomparable Docteur, ce père de la Patrie, autre que ceux de la vérité, de la justice et de l'équité?... On me reprochera sans doute d'avoir été dur vis-à-vis de ses adversaires?... Mais sont-ce mes intérêts et ma personne que j'ai défendus ?...

grandeur et sa gloire nécessairement liées à celles de Gerson. Davantage enfin, qu'en réparation des outrages faits à la mémoire du grand Docteur, la France tout entière, la capitale surtout, Paris, dont il fut le Chancelier, lui érigera dans son sein un monument public de sa reconnaissance, digne du grand homme qui se présente à elle sans rival dans ses fastes déjà si glorieux.

9. Nous appelons grands hommes les héros de la littérature, des sciences, des armes et de la sainteté : ainsi un Virgile, un Albert-le-Grand, un Charlemagne, un Vincent de Paul. Et certes le mérite de tels hommes est bien à considérer. La France, notre noble Patrie le sent, et elle a pour les siens des tendresses de mère. Combien leur souvenir lui est-il cher ! Elle vient d'élever un monument à l'héroïque Vierge de la Lorraine qui par son génie et sa valeur a sauvé sa Patrie. Plus récemment encore, elle vient d'accorder le bronze qui doit former la statue de Châteaubriand pour être placé sur le tombeau de l'illustre patriote, du régénérateur de la littérature chrétienne; elle vient aussi d'accorder la même faveur à la mémoire de l'un des génies de la poésie, Lamartine; deux hommes de grand talent et de brillantes qualités, que des petits écrivains modernes sans nom comme sans autorité ne craignent pas d'outrager, et pour l'honneur desquels je me suis trouvé moi-même incriminé par de certains critiques qui seraient embarrassés s'il leur fallait composer un chapitre du « Génie du Christianisme » ou le plus médiocre vers de Lamartine. Est-ce que jamais le génie s'attaque au génie ?

Mais Jean Gerson ! O peuple français, qu'as-tu fait pour lui qui surpasse infiniment toutes tes célébrités nationales ?

10. Que demande-t-on pour constituer un grand homme; la connaissance des langues ? Gerson les posséda excellemment; les sciences naturelles et surnaturelles ? Gerson les embrassa toutes, il fut un homme très-complet, on ne pouvait plus complet pour son époque; les grandes vertus, l'héroïsme et l'amour de la patrie ? Gerson eut tout cela et au suprême degré. Quel homme ! quelle majestueuse figure que la sienne ! Grand patriote, grand chrétien, grand réformateur et grand

écrivain, ajoutons grand théologien ! Tel est Gerson. Que de titres il possède à ton amour, à ta reconnaissance, à ta vénération, ô ma Patrie ! Aujourd'hui la poésie est un art divin, et les poëtes sont presque considérés comme des divinités. Et Gerson aussi fut poëte et grand poëte. Il eut surtout la poésie du sentiment national et patriotique.

11. Gerson vu seulement durant son exil, Gerson victime de l'injustice des hommes, victime de sa fidélité et de son amour pour l'Église et pour la Patrie, laissez-moi vous le dire, est la plus belle page de poésie chrétienne, nationale et française. Où est donc la reconnaissance à son égard ?

On dit que durant son exil le vénérable Chancelier tournait de temps en temps, souvent même, ses regards vers la France, et qu'à la pensée des malheurs qui fondaient sur cette belle nation des pleurs sillonnaient ses joues ; on ajoute qu'il parlait fréquemment de sa France bien-aimée et de Paris où il avait été plus de trente années chancelier. « De quoi peuvent parler des proscrits, dit l'Enfant sublime, si ce n'est de la Patrie ? Cette France, ils l'adorent ; plus l'exil s'aggrave, plus l'amour augmente. Loin des yeux, près du cœur... (Vict. Hugo : Mes Fils, art. v.) »

On assure encore que le patriote Jean Gerson, qui avait bien entendu parler de Jeanne d'Arc, née en 1412, comme d'une fille destinée à de grandes choses, l'aurait vue dans un lointain avenir, dans une admirable vision, comme devant délivrer sa Patrie [1]. Comme si le ciel avait voulu exaucer ces désirs du Chancelier, ce fut bien lui qui eut le privilége de justifier Jeanne la pucelle contre les calomnies de ses ennemis. On vient de réhabiliter la mémoire de l'illustre héroïne ;

[1] En ce temps-là, une vieille prophétie annonçait qu'une jeune fille viendrait des environs du Bois-Chenu délivrer le royaume de France... Tout allait périr quand cette jeune fille, Jeanne d'Arc, parut. (Voir Jeanne d'Arc, par Alexandre Dumas, Introd. par Ch. Nodier. Paris, Gosselin, 1843.) Les grandes âmes, les intelligences nobles, pures et sublimes, voient de bien loin et en même temps bien près. L'intuition, n'est-ce pas le cachet du génie ? D'ailleurs, dit Gerson : « Un cœur pur pénètre les hauteurs du ciel et les profondeurs de l'enfer. Cor purum penetrat cœlum et infernum. (Imit. Christi, II, 4.) » Vous avez ici tout le secret du mysticisme.

pourquoi son noble précurseur et plus illustre défenseur, qui fut un Père de la Patrie, serait-il négligé ?

12. Vous couronnez des hommes qui ont après eux laissé quelques débris de littérature et d'art; vous élevez des statues à des généraux qui, le plus souvent, grâce à la valeur de leurs troupes, ont en partie vaincu l'ennemi, mais en faisant massacrer des milliers d'hommes, la fleur de notre pays. Mais Gerson! Gerson qui a pleuré les malheurs de l'Église et les ruines des sociétés, Gerson, qui a, lui aussi, défendu la France et le dévouement de Jeanne d'Arc qu'il avait précédée pour la délivrance de notre nation, qui a, lui aussi, chanté dans les larmes les souvenirs de sa Patrie, alors que fuyant sur une terre étrangère, il compatissait si vivement à ses maux, Gerson, l'un des Pères de l'Église et des vrais civilisateurs de notre France, Gerson foulant aux pieds la gloire et les honneurs, les richesses et les dignités, pour instruire humblement l'enfance négligée et par elle régénérer l'Humanité, Gerson, en un mot, victorieux de lui-même, n'est-il pas infiniment plus illustre, plus grand, plus héroïque? Quel homme, à part saint Bernard, ô France, mesureras-tu avec lui? Notre grand Bossuet l'approche mais ne le dépasse pas [1]. Oh ! tresse-lui donc des couronnes! Elève-lui donc des statues et des monuments publics! Certes ! il le mérite bien. A quels titres ? Tu le sais, ô ma Patrie!... En attendant j'ai pensé devoir venger ta gloire en vengeant la sienne.

13. Je le reconnais, mon Dieu! Jusqu'ici je n'ai rien fait pour vous ni pour l'Humanité; le talent me manque et le zèle

[1] Il est bien entendu que nous établissons la différence des époques et des âges. Au siècle où vivait Gerson, les grands écrivains de l'antiquité, notamment les Pères de l'Eglise se trouvaient rares dans les bibliothèques. Et encore quelles bibliothèques? Qu'on en juge par Rome, le centre des études et le foyer des lumières. La bibliothèque vaticane ou du souverain Pontife était telle que, grâce au zèle et aux efforts du pape Nicolas v, élu au concile de Bâle quelques années après la mort de Gerson, elle put enfin compter cinq mille volumes.

Je conçois maintenant cette parole que me dit un prélat dans l'Eglise Saint-Sulpice, à Paris, Gerson est supérieur à Bossuet; oui certes, et s'il eût vécu à l'époque même de Bossuet, ce grand penseur eût été un génie vraiment incomparable depuis les temps les plus reculés.

me fait défaut. Mais si, pauvre ignorant, j'avais contribué à la justification complète de votre saint serviteur Gerson et à faire éclater davantage cette lumière déjà si brillante ; si ceux qui me feront l'honneur de lire mon livre conçoivent, comme Gerson, combien importante est l'éducation chrétienne des petits enfants, combien aussi noble et sublime est la fonction de ceux qui s'y dévouent, de tous ceux encore qui y contribuent par une voie ou par une autre, je me croirai bien récompensé dès ce monde.

EXEGI MONUMENTUM AD GERSONEM

BENEDICTUS SIT DEUS

GERSON A PARIS ET A LYON

1. Au moment où j'allais livrer à l'imprimeur cet Épilogue, en novembre 1874, j'appris que la ville de Paris si justement fière de ses gloires et pleine de reconnaissance pour les grands hommes de la France, venait de décorer la façade de l'église de la Sorbonne, foyer des vraies lumières, de la vraie science et de la vraie civilisation, des statues des quatre principaux personnages qui en sont les plus sublimes représentants. Le Maître des Sentences, le Docteur angélique, le Docteur très-chrétien et consolateur, et l'Aigle des orateurs [1]. Quels hommes qui laissèrent des traces si durables de leur apparition en ce monde, traces qui sont inaffaçables et même inaltérables !

2. Le Maître des Sentences ou Pierre Lombard, né en Lombardie de parents obscurs, se distingua tellement dans l'Université de Paris qu'en 1159 il succéda à Thibaud, évêque de cette ville. Il a laissé quelques ouvrages dont un « Commentaire des Psaumes » d'après les Pères qu'il a su fondre avec une habileté remarquable pour son temps, et le « Livre des Sen-

[1] Les vrais artistes supérieurs sont d'autant plus modestes que leur talent est plus grand. On lit dans le Petit Journal du 6 novembre 1874 : M. Lavigne nous fait observer que des quatre statues de la façade de la Sorbonne, dont nous avons parlé, il n'a exécuté que celle de Pierre Lombard. Les trois autres sont : saint Thomas-d'Aquin, de M. Schoenwerk; Bossuet, de M. Barrias, et Gerson, de M. Joseph Félon.

Rendons hommage au génie qui a inspiré de tels chefs-d'œuvre.

tences », sur lequel ont été faits depuis plus de cinq cents commentaires.

3. Le Docteur Angélique ou saint Thomas d'Aquin, mort dominicain l'an 1274. Il n'appartient non plus à la France que parce qu'il fut aussi l'une des gloires de l'Université de Paris avec le Docteur séraphique saint Bonaventure, son digne émule, j'allais dire presque son rival. Car saint Bonaventure est à la théologie mystique ce qu'est saint Thomas pour la scolastique. L'un est un chérubin et l'autre est un séraphin; le premier est un habile dialecticien et le second un onctueux théologien. Saint Thomas nous a laissé un éternel monument de sa science et de sa pénétration dans sa « Somme théologique » et dans cet incomparable « Office du saint Sacrement », dans lequel, il faut bien en convenir, on retrouve toute la profondeur de frère Thomas et toute l'onction de frère Bonaventure, devenu évêque et cardinal, le collègue et l'intime ami de saint Thomas. Un siècle et demi après son trépas, arrivé l'an 1274 à Lyon dont il est le patron, Bonaventure devint le maître même et en quelque sorte le guide spirituel de Gerson. C'est pourquoi on retrouve si bien exprimée la doctrine et l'onction de ce saint dans l'Imitation de Jésus-Christ. Ce Père de l'Église est incontestablement le plus éloquent et le plus fécond de tous les panégyristes de la Mère de Dieu et l'un des plus grands régénérateurs de la piété catholique. Je ne doute pas que, s'il se fût trouvé cinq niches sur la façade de la Sorbonne, on n'y eût posé la statue du Maître par excellence de Gerson.

4. Le Docteur très-chrétien et consolateur vient s'accorder très-bien avec l'Aigle des orateurs de la chaire française. Si Pierre Lombard et Thomas d'Aquin sont les deux représentants du moyen-âge, Gerson et Bossuet expriment, eux, la Renaissance. Quoique Gerson appartienne au moyen-âge, il ne laisse pas, comme l'a judicieusement écrit le docte Charles Gidel, que d'avoir « le mérite de manier la parole française et d'ouvrir la voie à l'éloquence moderne (Hist. de la littérat. franç., chap. XI, Alph. Lemerre), » portée à sa plus haute apogée et à sa plus sublime majesté par ce Bossuet, nommé

avec raison le dernier des Pères de l'Église. Qu'on n'oublie pas que Bossuet faisait son étude familière de saint Augustin, le Père des pères et le Docteur des docteurs, de saint Chrysostome la Bouche d'or de l'Église, et du Docteur très chrétien Gerson, qu'il appelait son maître. Ses immortels écrits d'ailleurs prouvent combien il s'était nourri de la moelle du Lion, du penseur chrétien dont il reste à nous occuper ici plus particulièrement.

5. Certes, la mémoire de Jean Gerson ne tomba jamais dans un complet oubli; sa science et sa sainteté en assurent l'immortalité. Mais cette mémoire pourtant si douce, si consolante et si glorieuse pour l'Église et pour notre Patrie depuis environ deux siècles demeurait comme voilée, grâce à la perfidie de ses adversaires. La Providence se joue des efforts humains qu'elle réduit à leur propre impuissance, et anéantit même, quand son heure a sonné.

6. Les grands désastres qui viennent de jeter un voile funèbre sur notre Patrie qui pleure encore ses ruines, firent sans doute réfléchir surtout le peuple de Paris. La capitale donc lève enfin vers le ciel ses yeux éteints dans la douleur, ses yeux encore humides de pleurs! Elle comprend sans doute qu'elle doit quelque reconnaissance au Docteur très-chrétien qui autrefois contribua tant à sa civilisation; qu'elle pourrait encore éprouver les consolations salutaires du « Doctor consolatorius, » le grand consolateur de l'Humanité, et que jusque-là elle avait été ingrate envers cette gloire, la plus brillante de toutes ses gloires.

7. Donc, en 1872 la ville de Paris mit quatre pierres brutes à la disposition de l'art; l'une d'elles échut à M. Joseph Félon de par Mgr Maret, évêque de Sura, doyen de la Faculté de Théologie en Sorbonne, qui s'entendit avec l'habile sculpteur pour présenter à la capitale de la France un Gerson authentique. M. Félon avait l'idée et la science de son travail. Il faut en juger par son œuvre. Sa statue du Chancelier de Notre-Dame et de l'Université est pleine de vie, elle exprime le penseur philosophe par excellence.

Elle mesure deux mètres cinquante centimètres de hauteur.

Gerson est debout en costume simple de chancelier. Il tient de la main gauche un grand livre fermé qui ne peut être, d'après l'idée de l'artiste, que l'Imitation de Jésus-Christ, tandis que sur la droite dont les doigts sont légèrement repliés le menton s'appuie dans l'attitude de la méditation. Combien elle est belle et majestueuse, cette figure à noble traits qui trahissent le génie et l'expérience de la vie, ainsi légèrement inclinée et pensive ! A ses pieds sont des rouleaux de papier, manuscrits... Car Gerson est un aussi fécond écrivain que grand penseur. Peut-être à ses pieds la figure d'un chien emblème de sa vigilance et de son zèle dans la maison du Seigneur, l'Église, eût-elle rehaussé ce type admirable et caractérisé le Docteur intrépide dans la défense de la vérité et de la Patrie.

8. Incontestablement l'artiste y a mis son âme, je veux dire son intelligence et son cœur. Quand on l'aura entendu s'exprimer lui-même on concevra mieux combien son œuvre est finie et avec quelle justesse rigoureuse elle reproduit l'original. Voici ce qu'il m'a écrit à la date du 11 novembre 1874.

« Vous occupant vous-même, monsieur, d'un travail très-sérieux sur Gerson et ses écrits, vous pourriez mieux que personne fournir des renseignements sur cette grande figure du XIVe au XVe siècle. Mais ce que vous êtes désireux de connaître sans doute c'est l'impression qui m'a animé en reproduisant par mon ciseau les nobles aspirations de ce grand penseur.

« J'ai fait, dites-vous, une œuvre réussie ; je suis heureux de cette appréciation. Mais combien voudrais-je que la traduction se trouvât à la hauteur des nobles qualités, des grandes vertus de l'original ! Que ne suis-je en mesure de les exprimer sur le marbre et de rendre alors cette effigie palpitante de vérité !

« Ci-joint un extrait du journal « Le Français, » du 21 juin 1874. »

Salon de 1874. — Sculpture.

« La critique se sent à l'aise devant la statue de Gerson, par M. Joseph Félon. Taillée dans la pierre, pour la façade de la

Sorbonne, l'œuvre de ce sculpteur veut qu'on l'examine avec soin. Bien que d'un aspect général irréprochable, cette figure est surtout remarquable par la tête. En effet, le moine docteur [1], qui devenait à trente ans chancelier de l'Université de France, après avoir été dans l'obligation de substituer à son

[1] Joannes Gerson, Gallus, Monachus Cœlestinus, Cancellarius Academiæ Parisiensis, vir doctus et pius... » comme le nomme le prélat Beyerlinck, dans son « Magnum theatrum vitæ humanæ. (Tom. VIII, in-folio, pagina 627, col. 1, Cf. D.) »

Gerson était donc moine vers la fin de sa noble carrière à Lyon? C'est ce qu'affirment de graves autorités; il a donc connu et pratiqué les devoirs de la vie religieuse, c'est-à-dire les préceptes évangéliques. Quelle pauvreté, quelle chasteté, quelle obéissance aveugle aux directeurs de sa conscience! Mais quelle humilité et quelle abnégation! « Gerson mourut, lit-on dans le Bergier du docte abbé Le Noir, dans une parfaite abnégation de toutes choses et une pauvreté absolue (Art. Gerson). » Saluons donc en lui ce moine Docteur qui a composé l'Imitation de Jésus-Christ. Car pour confectionner un livre à la fois si pieux et si philosophique, il ne fallait pas seulement être moine. (Quel moine, fût-il un Gersen, produit seulement il y a à peine deux siècles et par erreur de nom, autant que par fantaisie, enfanta jamais œuvre semblable?) Il fallait surtout être docte et d'une expérience consommée ; il fallait être un penseur chrétien, comme le fut Gerson et depuis lui notre Pascal. Quand je considère le Gerson de M. Félon, ainsi pensif, ainsi replié sur lui-même, je voudrais savoir ce qu'il médite et quel projet roule dans cette tête réellement extraordinaire. Cherche-t-il les moyens de réformer l'Eglise dans ses mœurs par les conciles généraux, ou de régénérer la société par l'éducation chrétienne et évangélique de l'enfance, ou bien combine-t-il l'Imitation de Jésus-Christ, pour réformer l'homme selon son admirable modèle, Jésus-Christ lui-même? Moi, il me semble qu'il appelle encore à lui tous les petits enfants pour les donner au Sauveur et faire une société chrétienne et heureuse. Quoi qu'il en soit, après avoir vu cette œuvre on n'est guère disposé à admettre ce sophisme d'un bon lyonnais, Nolhac, qui, en même temps qu'il demandait un souvenir à Gerson dans l'Eglise Saint-Paul de Lyon, comme réparation aux outrages dont il avait été l'objet d'abord par les protestants, ensuite par les révolutionnaires de 93, pour servir la cause du prétendu moine Gersen faisant aussi lui à Gerson l'outrage de son respect pharisaïque, disait qu' « on bouleverse le temps, qu'on choque toutes les vraisemblances en attribuant la belle œuvre de l'Imitation de Jésus-Christ au Chancelier de Paris. (Du livre de l'Imit. de J.-C. 106.) Je n'ai, je crois, ni bouleversé les temps, ni choqué toutes les vraisemblances dans cette « Clé de l'Imitation... » où j'ai démontré mathématiquement que cette œuvre est l'œuvre même du moine Célestin Gerson, le glorieux Chancelier de Paris, et qu'en vain nos bons Italiens élèvent une statue au moine Gersen, du XIIIe siècle, comme à l'auteur d'un livre qui n'était pas connu à l'époque de Gerson et que les contestations qui eurent lieu au milieu du dix-septième tirèrent de l'éternel oubli où il était bien légitimement condamné.

nom celui de son lieu natal, pour se conformer à l'usage auquel restaient soumis les étudiants pauvres, Gerson nous apparaît le front haut et large, portant déjà les traces de l'étude. Ses lèvres méditatives sont empreintes de bonté. C'est bien là le théologien pris de pitié pour le peuple, et qui écrivait de courts traités religieux à l'usage des simples gens. Il y a tout à la fois du penseur et de l'ascète dans ce personnage étrange qui sut allier aux vertus du moine les chaudes aspirations du moraliste, ennemi des ténèbres et des préjugés de son époque. M. Félon a bien interprété son sujet, et le Gerson qu'il nous présente n'est point indigne d'avoir écrit l'Imitation. »

9. Quoique ce soit bien la ville de Paris qui ait érigé la statue de Gerson, on ose espérer plus d'elle encore, après surtout que la ville de Lyon se prépare à faire acte de réparation et à formuler si ostensiblement sa bien grande vénération au saint Chancelier par un monument réellement public. Déjà M. Pupier, curé de Saint-Paul, m'avait entretenu de ce magnifique projet dont sans aucun doute l'initiative est due à son zèle et à la grande sympathie que ses talents et ses vertus lui ont acquise dans Lyon. Voici donc à ma demande les renseignements que ce vénéré Pasteur a eu l'extrême obligeance de me donner sur ce projet, à la date du 17 novembre courant.

« Nous nous occupons sérieusement à Saint-Paul du monument Gerson. Déjà est prête la niche qui doit recevoir la statue de Gerson, en face de la porte principale de l'église Saint-Paul où le pieux et savant Chancelier faisait le catéchisme aux enfants pauvres de la paroisse Saint-Paul et de la ville.

« Les plans de la statue, du piédestal et de la fontaine sont entre les mains d'un des architectes distingués de la ville; l'ébauche lui en a été remise. L'autorité ecclésiastique est prévenue, elle est parfaitement consentante, la commission d'exécution sera prochainement nommée. Pour les frais du monument, j'espère qu'ils seront couverts par souscription et par les libéralités de la ville. »

10. Honneur à la ville de Lyon qui a toujours si bien compris

le culte de ses saints et de ses grands hommes! Depuis un siècle elle a fait faire des fouilles pour retrouver les restes de l'homme incomparable en son temps, de l'oracle de l'Église, Gerson qui vint abriter ses vieux jours dans ses murs, et à qui elle eut la gloire de donner un tombeau. Espérons qu'elle recouvrera bientôt ce trésor sans prix!

GERSON A CAVAGLIA, EN PIÉMONT

OU UNE CURIEUSE AVENTURE

1. Au moment du tirage de la dernière feuille de mon livre une nouvelle stupéfiante m'est arrivée. C'est la résurrection de notre Gerson de Paris dans le Piémont; c'est au moins un miracle de bislocation, ou enfin, convenons-en, une singulière aventure. A notre époque un fait si étonnant est à peine croyable. Mais ce n'est pas d'aujourd'hui seulement qu'on se dispute et qu'on se vole des saints; et tous les pays n'ont pas l'incomparable gloire d'avoir un saint Jean Gerson, et en lui l'auteur même de l'Imitation de Jésus-Christ. Est-ce donc que Gerson qui aimait tant et si bien la France le royaume très-chrétien, ne va pas mourir d'ennui dans une terre étrangère? En tout cas voici ce dont il s'agit :

2. D'après le journal « Le Monde » du 12 novembre courant, les habitants de Cavaglia, en Piémont, viennent très-récemment, le 28 octobre dernier, d'élever un petit monument à Jean Gerson, auteur de l'Imitation de Jésus-Christ, dans leur église paroissiale, à Cavaglia même, où ils le font naître, au commencement du treizième siècle. Qui donc aurait

présumé que notre Jean Gerson reçût jamais semblable honneur des Piémontais, et que chez eux la sainte audace pût aller jusqu'à nous ravir notre plus sublime penseur? A coup sûr, en Piémont; ou j'ai mal lu « Le Monde », ou l'auteur de l'article du « Monde » s'est singulièrement mépris, mais c'est bien de notre Jean Gerson qu'il s'agit dans la manifestation religieuse qui vient d'avoir lieu à Cavaglia. C'est à lui que retournent ces honneurs décernés à l'auteur de l'Imitation, car il n'y eut jamais que lui qui s'est nommé Jean Gerson. Il faut bien que le journal « Le Monde » l'ait ainsi compris. Autrement ce serait de sa part une protestation contre l'attribution de l'Imitation à Jean Gerson de Paris, ce serait au moins une anomalie. Qui peut ignorer aujourd'hui qu'avant le dix-septième siècle ou, pour parler plus exactement, depuis l'année 1240 où il est censé avoir vécu, jusqu'en 1616 où un certain Cajetan le tira d'un profond oubli, ou plutôt du néant, personne au monde n'a parlé d'un Jean Gersen, personne ne l'a connu, personne ne l'a cité.

3. Il a fallu la fameuse controverse qui confisquait les droits de Gerson au profit de Kempis pour susciter un troisième concurrent qu'on voulait bien nommer Jean Gersen, afin de le rapprocher au moins de Jean Gerson, chancelier de Paris. C'était un essai; on se réjouit d'une telle découverte. Quelques enthousiastes comme Grégory, Nolhac, firent naître ce haut personnage à un certain pays appelé Cavaglia. Certes, à défaut de famille il fallait à ce nouveau Jean Gersen au moins une patrie. C'était assez réussi, mais puisque pour mieux lui attribuer le livre de l'Imitation on l'appela Gersen, pourquoi ne l'avoir pas appelé de suite Gerson? Et quel motif avait-on d'attendre deux siècles pour le gratifier de ce si joli nom?

4. Je ne m'étendrai pas sur les variantes des mots Gerson, Gersem, Gersen, Gesen; je ferai seulement remarquer que Jean Gerson, chancelier de Paris, ne prit pas le surnom de Gerson après coup. Non! C'était le nom du pays qui le vit naître, et il le prit au début de ses études, jeune, bien jeune alors, et selon un usage reçu. L'eût-il emprunté du pré-

tendu moine Gersen? Mais qui donc lui eût révélé ce singulier personnage, d'une existence tout à fait imaginaire, dit l'évêque de Bruges (Voy. Rech. 151-155), et de qui on ne voit nulle trace du treizième au dix-septième siècle : c'est là un fait accompli, contre lequel personne ne peut sérieusement s'inscrire.

5. J'ai suffisamment démontré, sans avoir l'intention de combattre directement la cause du prétendu Gersen (elle n'offre aucun caractère assez sérieux pour être aujourd'hui discutée), que si le livre de l'Imitation de Jésus-Christ eût été composé dans le treizième siècle, les documents historiques et une tradition constante le constateraient. Malheureusement pour la cause de Gersen, c'est ce qui manque totalement. L'écrit de Grégory, le plus vigoureux comme le plus habilement écrit sur ce sujet, a toujours passé dans l'esprit des savants pour un pieux roman, et son personnage prétendu historique qui n'est qu'à peine l'ombre bien pâle de notre Jean Gerson pour un héros de roman.

6. Certes, je ne m'étendrai pas sur un personnage qui n'a de nos jours aucune valeur historique, aucun intérêt pour la cause de l'Imitation de Jésus-Christ, qui provoque le sentiment de la pitié pour des gens qui après nous avoir pris l'ombre de notre grand Chancelier de Paris ont fini par prendre le personnage lui-même; sur un parti enfin dont il y a déjà longtemps la bonne critique a fait loyalement justice, et qui, quant à ce fait d'aujourd'hui, ne paraît être qu'un vrai canard, ou un ironique mais bien stupide défi jeté à la France.

Je demanderai seulement, comment il se fait que depuis et y compris le treizième siècle, jusque vers le milieu du quinzième, le livre de l'Imitation ait couru, manuscrit, de monastère en monastère, de pays à pays sans être ni connu ni mentionné, ni sous ce titre, ni sous un autre. En vain a-t-on allégué des citations controuvées de ce livre par saint Bonaventure, par le Dante, par une certaine Ozanne de Mantoue; rien de ces choses n'a paru assez authentique à une saine critique.

Je demanderai, en second lieu, comment il se fait que ce personnage étrange, Jean Gersen, ait attendu quatre siècles

pour se faire connaître et à la fin acquérir, en si peu de temps, une célébrité étonnante de science et de sainteté. Les Piémontais ignoraient-ils, durant deux siècles et plus, les nombreux manuscrits et les nombreuses éditions qui paraissaient sous le nom de Jean Gerson, chancelier de Paris, que jusqu'au dix septième siècle, ils n'ont pas trouvé un titre en faveur de leur Jean Gersen! Est-ce d'ailleurs qu'un homme si illustre n'eût écrit que l'Imitation de Jésus-Christ?

Je demanderai, en troisième lieu, et c'est là le côté le plus comique de la question, comment il a pu se faire que le même personnage, reconnu au dix-septième siècle sous le nom de Jean Gersen, a pu être appelé aujourd'hui seulement Jean Gerson. Car enfin, s'il s'appelait Gersen, à quel titre devrait-on l'appeler Gerson maintenant?

7. Ces questions, ce me semble, ne sont pas déplacées, et puisque nos bons voisins singent notre plus grande illustration nationale, il est bien permis de leur en demander la raison. Qu'on nous prenne un peu d'or, c'est peu de chose, mais notre plus belle gloire française!...

Singulière métamorphose, n'est-ce pas, que celle-ci? Hé, mon Dieu, oui! Mais elle ne serait plus surprenante, si elle n'était pas telle. Ce n'est pas la première fois que la force et l'audace surtout priment le droit, foulent aux pieds les convenances. Quand le voleur a pris un objet quelconque, il dit bien : cet objet m'appartient, et il s'en réjouit, car, dit l'Ecriture, les choses dérobées semblent douces.

8. Je disais tout à l'heure, et d'après les plus habiles critiques, que ledit Jean Gersen, moine bénédictin, auteur supposé de l'Imitation, est un personnage romanesque ; avais-je tort, lorsque la chose en est si évidente par elle-même? Sans me douter que je dusse revenir sur une cause aussi fantaisiste et sur un personnage aussi douteux, j'ai dit dans ce livre-ci de certains, comme de Thomas Kempis, que quand ils ne peuvent mériter la gloire, ils l'usurpent! N'est-ce pas un peu le cas des Piémontais Gersénistes?

9. N'envions donc plus les gloires étrangères puisqu'il est si aisé de se les approprier, parce qu'aucune loi pénale

n'est encore faite contre les voleurs de grands hommes : ô France, que dis-tu d'une telle manœuvre?...

Voyez un peu; on a toujours contesté l'existence d'un Jean Gersen, et en vérité la plupart des Italiens eux-mêmes ne l'ont jusqu'ici considéré que comme une parodie de notre célèbre Jean Gerson; au moins a t-on prouvé de la manière la plus logique et la plus invincible que ce pieux personnage eût-il réellement existé d'ailleurs, l'Imitation de Jésus-Christ pour tous les motifs plausibles ne peut être de lui.

10. Qu'ont donc fait nos quelques gersénistes italiens (car en vérité ils sont bien en très-petit nombre) pour couper court à toute discussion, dont les conclusions leur eussent assurément été fatales? Ils ont osé s'aventurer (remarquez ce terme) à décorer cette fois leur personnage Gersen, vieux de deux siècles au plus, du beau et grand nom de Jean Gerson. Ils sont passablement friands des beaux et grands noms! mais ils ne sont pas moins envieux de nos plus belles gloires nationales! Et un tel subterfuge, une telle aventure a pu trouver quelque écho dans notre patrie! Est-ce croyable?

11. L'Imitation, se sont-ils dit, est acquise de nos jours à Jean Gerson, Chancelier de Paris, les preuves les plus fortes militent en sa faveur, quatre siècles d'antagonisme et de critique passionnée n'ont pu lui enlever cette auréole ; qui empêche que nous changions le nom de notre Gersen en celui de ce Gerson ? Et nous revendiquerons à la gloire de notre compatriote non-seulement les manuscrits nombreux, mais encore toutes les éditions originaires qui portent le nom de ce dernier sans le titre de chancelier. Ainsi, par le changement d'une lettre, chose si aisée, nous serons vite en possession de la gloire de nos voisins les Français.

12. Oui, mais, messieurs les Piémontais, pas si vite, s'il vous plaît! et vos titres? Leurs titres? Bah! Est-ce que ces Italiens s'en soucient ; ils nous en offriront assez ; ils ne sont pas plus scrupuleux pour le fond que pour la forme : vous le voyez? Cette manifestation religieuse, avec le concours de prélats éminents d'ailleurs, n'équivaut-elle pas à un titre suffisant? Oui, sans doute, si on devait croire le savant cha-

noine Croset Mouchet, signataire de l'article du « Monde ».

13. Leurs titres sont si bien authentiques, quoiqu'ils ne datent que depuis deux siècles comme le personnage, qu'ils ont presque osé jeter l'anathème sur ceux qui ne les admettraient pas. « Les arguments qui ont engendré la conviction (quelle conviction !) en faveur de Jean Gerson sont si irréfragables, dit le docte abbé, en terminant son article, qu'ils doivent nécessairement éclipser et réduire à néant ceux que l'on a cherché à poser en faveur de ses rivaux. C'est donc au Piémont, et non à la France ni à l'Allemagne, qu'appartient la gloire d'avoir été le berceau de l'auteur du plus beau livre qui soit sorti de la main des hommes. »

En vérité, il fallait être en plein dix-neuvième siècle, pour venir jeter, en France même, ce défi à la France ; pour venir, bon gré mal gré, lui imposer une opinion de toutes la plus contestée sur la question comme presque un dogme de foi. Ici, le bon sens se perd et fait volontiers place au ridicule.

14. Ces bons Piémontais ! que ne sont-ils au moins conséquents avec eux-mêmes ? On leur demande seulement si jamais ils ont bien eu un Jean Gerson chez eux, l'origine de sa famille ? Qu'ils nous donnent d'abord ces renseignements et après cela ils auront à fournir quelque chose de plus difficile encore, les titres de leur Gerson (car il faut bien passer sur leur erreur de nom) à l'Imitation de Jésus-Christ. Mais ils n'ont aucun titre sur ces choses ; la preuve est toute dans leur combinaison passablement extraordinaire. Non ! ils n'ont pas de titres à offrir, à moins qu'ils ne prennent notre Jean Gerson, et qu'ils le fassent naître à Cavaglia, un siècle au moins avant son apparition sur le sol français, à Gerson, près de Réthel en Champagne. La chose est en si bonne voie pour eux, que, sans doute d'ici avant un siècle, ils oseront inscrire leur prétendu Jean Gerson sous le nom du chancelier de Paris. Finalement, peut-être même iront-ils jusqu'à nier l'existence en France de notre Gerson. Ce serait par trop impertinent, n'est-ce pas ? Mais un moyen peut-être plus simple pour eux, ce serait de le faire, après le Concile de Constance, terminer ses jours dans le Piémont au couvent de Verceil.

15. Qui sait, comme durant plusieurs siècles notre Gerson français a fait à Lyon, où il a été inhumé, des miracles signalés, il se pourrait bien faire qu'il fût ressuscité il y a à peine deux siècles à Cavaglia. Qu'on ne s'étonne donc plus que, depuis, la ville de Lyon ne retrouve plus ses restes, malgré les fouilles qu'elle a fait faire avec soin.

En tout cas, il est écrit au livre de la Loi : « Bien d'autrui tu ne prendras, ni retiendras injustement !... »

Messieurs les Piémontais, l'histoire l'atteste, vous avez commencé par convoiter notre Gerson, et puis ensuite vous nous l'avez enlevé. Rendez-nous notre bien. Gardez, si vous le voulez, votre bénédictin Gersen; élevez, si vous voulez, en son honneur des statues et même des autels; mais, de grâce, au nom du respect et de la conscience, laissez-nous le Chancelier Jean Gerson : nous sommes tout autant fiers que vous pourriez l'être de le posséder. Au moins, ne portez pas l'insolence jusque-là de décorer votre moine bénédictin d'un nom si glorieux qu'il n'eut jamais, ni d'un titre qu'il ne posséda pas davantage, que dans l'idée de quelques enthousiastes, dix au plus, de ce parti.

16. Ils ont le flair bon, ces Piémontais! Ils ont dû apprendre que Paris et Lyon s'occupaient un peu de celui qui fait, à coup sûr, leur gloire la plus légitime; que des Français mettaient leur génie ou leur plume au service de la cause d'un si grand homme. Ils ont dû voir dans le salon des Beaux-Arts, à Paris, la statue vraiment belle de notre Jean Gerson, chancelier, assez longtemps exposée, et ils nous ont prévenu, et ils ont travesti notre Chancelier, ou si vous voulez notre moine célestin en moine bénédictin. Certes, l'inscription qu'ils ont bien osé mettre chez eux au bas du médaillon représentant le buste de Jean Gersen le témoigne assez, quoique pourtant, avec raison, elle ne mentionne pas l'Imitation!

Joanni Gerson
Caballicences
populari suo immortali
honoris causa P. P.

17. Ne conviendrez-vous pas qu'en effet c'est assez singulier qu'en même temps que Paris expose une statue de Jean Gerson, son chancelier, dans son salon, les Piémontais en préparent une, et qu'ils la mettent sur le piédestal juste au moment où la capitale de France inaugurait la sienne à la Sorbonne?

Seulement la France parce qu'elle a le sentiment de sa dignité nationale, qui l'impose ou mieux la pose sur le globe, paraît être moins enthousiaste de ses gloires; elle sent qu'il ne lui est pas nécessaire, pour jouir de son bien propre, de le publier dans la presse étrangère; elle a pour elle la vérité comme l'authenticité des titres qui la font la plus fertile en grands hommes, et elle peut très-bien se passer de réclame et de tam-tam pour son client Jean Gerson...

18. Un prédicateur vint, il y a comme une trentaine d'années, dans mon pays prêcher un jour de la fête de saint Georges, patron de la paroisse. Saint Georges est un soldat martyr et saint Victor est également un soldat martyr pour la même cause du Christ. Mais qu'arriva-t-il? O surprise pour les habitants qui aimaient si bien qu'on leur prêchât la vie de leur saint patron! Le malencontreux orateur avait sans doute si bien étudié la vie de saint Georges dont on connaissait peu de détails dans celle de saint Victor qui n'en offre guère plus que, durant son long sermon, il prononça toujours saint Victor au lieu de saint Georges. La mémoire d'un fait semblable, presque inouï dans les fastes de la prédication, ne s'effacera jamais chez les habitants : les pères le rediront à leurs fils. Hé bien, quelque chose d'analogue semble s'être passé dans le Piémont; on a si bien compris que l'Imitation de Jésus-Christ appartient à Jean Gerson; on a si bien pris ses titres pour en décorer le moine bénédictin que, dans l'impossibilité où on était de trouver des titres suffisants à Jean Gersen, on s'est avisé de prendre avec les titres de notre Jean Gerson le personnage lui-même. Où n'enlève pas l'enthousiasme?...

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

Observations importantes I

Prologue III

Chap. Ier — Les manuscrits embrouillent la question : leur complète nullité jusqu'à ce jour 27

Chap. II. — Impossibilité de donner une date certaine aux manuscrits qui n'en ont pas 37

Chap. III. — Combien les adversaires de Gerson se fatiguent pour lui contester l'Imitation 39

Chap. IV. — Gerson est le plus ancien et le plus accrédité possesseur de la paternité de l'Imitation 42

Chap. V. — L'Imitation de Jésus-Christ n'est pas une œuvre exclusivement monacale 48

Chap. VI. — Qu'il n'est pas d'existence pour concorder si bien avec l'Imitation que celle de Gerson 57

Chap. VII. — Autres preuves de la conformité des sentiments et de la conduite de Gerson avec l'Imitation 67

Chap. VIII. — Les adversaires de Gerson battus par leurs propres armes ; « l'Ama nesciri » 75

Chap. IX. — Qu'enfin les inégalités et les prétendues contradictions de la vie de Gerson témoignent en sa faveur 83

Chap. X. — Que les sentiments de l'Imitation trahissent l'humilité de Gerson, leur auteur 93

Chap. XI. — La spiritualité sublime et la sainteté éminente de Gerson transpirent dans l'Imitation 100

Chap. XII. — Nul n'a mieux que Gerson connu et analysé les états surnaturels de l'âme et compris le divin amour 104

Chap. XIII. — Mauvaise foi des adversaires de Gerson dans les griefs dont ils le chargent 111

Chap. XIV. — Qu'il est faux que Gerson se soit montré l'ennemi des ordres religieux. 113

Chap. XV. — Que Gerson a été sage et prudent de combattre les faux mystiques. 116

Chap. XVI. — Que la piété de Gerson fut chrétienne et catholique, surtout éminemment évangélique. 127

Chap. XVII. — Que la piété de Gerson fut tendre, douce, onctueuse, plus même que celle qui respire dans l'Imitation. 132

Chap. XVIII. — Qu'il n'est pas vrai que Gerson se soit montré sévère envers les ordres monastiques, outrageux pour la papauté. . 139

Chap. XIX. — Ignoble intolérance des adversaires de Gerson; leurs injures rehaussent sa gloire et les confondent eux-mêmes. 158

Chap. XX. — Occasion qui fit composer par Gerson le livre de l'Imitation 172

Chap. XXI. — Gerson ne peut être jugé sans son époque. Qu'il connut la perfection religieuse 176

Chap. XXII. — Que Gerson ne fut jamais contraire aux mortifications corporelles. 182

Chap. XXIII. — Gerson ne méprisait pas les visionnaires, mais il a bien écrit du discernement des esprits 192

Chap. XXIV. — Gerson était autorisé pour combattre la fausse spiritualité. — Conformité de son esprit mystique avec l'ascétisme de l'Imitation 202

Chap. XXV. — Les rusés adversaires de Gerson lui disputent ses plus beaux ouvrages et les plus conformes à l'Imitation; leur esprit de chicane. 210

Chap. XXVI. — Autres témoignages de l'identité de l'esprit de Gerson avec l'Imitation. 220

Chap. XXVII. — Que l'Imitation sent autant le laïque que le moine; que Gerson a écrit pour les religieux. 225

Chap. XXVIII. — Qu'il n'est pas vrai que Gerson doive sa réputation de sainteté aux gallicans des deux derniers siècles. 233

Chap. XXIX. — Que Gerson possédait toutes les qualités pour faire l'Imitation, qu'il en est l'auteur. 254

Chap. XXX. — Les adversaires ne peuvent prouver que Gerson n'a pas composé l'Imitation. 260

Chap. XXXI. — Qu'en outre du droit de première occupation, Gerson a encore les rapports de plusieurs de ses écrits avec l'Imitation. 277

Chap. XXXII. — Confirmation de quelques points importants dans la question, preuves de l'astuce et de la coupable intolérance des adversaires. 283

Chap. XXXIII. — Audace extraordinaire des adversaires de Gerson pour mieux lui contester l'Imitation. 289

Chap. XXXIV. — Si les torts que les adversaires reprochent à Gerson sont aussi graves qu'ils veulent le faire entendre. 294

Chap. XXXV. — Gerson justifié contre l'inepte accusation de gallicanisme. 305

Chap. XXXVI. — Autres témoignages contre l'épithète de gallican donnée à Gerson. — Intolérance de ses adversaires condamnée par Benoît XIV. 328

Epilogue 338

Gerson a Paris et a Lyon 346

Gerson a Cavaglia, en Piémont. 352

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Coulommiers. — Typogr. A. MOUSSIN.

Christ.
10505

THE INSTITUTE OF MEDIAEVAL STUDIES
59 QUEEN'S PARK CRESCENT
TORONTO — 5, CANADA
10505